



L'ÂME SOEUR DU VERTIGE

DOMINIQUE
GÉLINAS

La Plume d'Or

Table des matières

Chapitre 1	11
Chapitre 2 Un peu plus tôt	40
Chapitre 3	58
Chapitre 4	69
Chapitre 5	78
Chapitre 6	92
Chapitre 7	103
Chapitre 8	112
Chapitre 9	118
Chapitre 10	148
Chapitre 11	164
Chapitre 12	169
Chapitre 13	187
Chapitre 14	207
Chapitre 15	223
Chapitre 16	233
Chapitre 17	245
Chapitre 18	251
Chapitre 19	260
Chapitre 20	264
Chapitre 21	272
Chapitre 22	285

Chapitre 23	293
Chapitre 24	297
Chapitre 25	305
Chapitre 26	313
Chapitre 27	317
Chapitre 28	326
Chapitre 29	334
Chapitre 30	340
Chapitre 31	364
Chapitre 32	373
Chapitre 33	378
Chapitre 34	386
Chapitre 35	389
Chapitre 36	397
Chapitre 37	402
Chapitre 38	415
Chapitre 39	420

L'âme sœur du vertige

DOMINIQUE GÉLINAS



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: L'âme sœur du vertige / Dominique Gélinas.

Noms: Gélinas, Dominique, 1983- auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220004447 | Canadiana (livre numérique)

20220004455 | ISBN 9782925178415 (couverture souple) |

ISBN 9782925178422 (PDF) | ISBN 9782925178439 (EPUB)

Classification: LCC PS8613.E4515 A62 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture: Dominique Gélinas

Direction rédaction: Marie-Louise Legault

© Dominique Gélinas, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre,
par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2022

*À ma mère Lyne,
mon conjoint Steve,
et mes fils Olivier et Patrice,
pour leur soutien indéfectible
dans mes projets les plus fous.*

Chapitre 1

Assise sur son fauteuil roulant, les poignets menottés aux accoudoirs, Jerico se laisse pousser dans le couloir du centre de recherche. Elle tourne la tête vers le vieillard qui manœuvre son moyen de locomotion. Il s'agit du directeur de l'institut, qu'elle se plaît à surnommer *N°9*. Gonflés par l'arthrite, les doigts de l'homme se crispent sur les poignées, alors qu'il se plaint.

—Ce serait plus simple si tous les non-humains apprenaient les langues secondes avec autant de facilité que toi. Mais, Gabriello ne t'arrive pas à la cheville. J'ai tout essayé pour me faire comprendre de lui : l'anglais, le français, les gestes, les pictogrammes... Chaque fois, il me dévisage avec des yeux hébétés, comme si c'était moi l'extraterrestre. Mais toi, tu communiqueras sans mal avec lui. À la condition que les différentes peuplades de votre monde s'expriment dans une langue commune. C'est le cas, n'est-ce pas ?

Jerico redresse les épaules, fière d'apprendre quelque chose à ce biologiste qui a passé la majeure partie de sa vie le nez plongé dans les livres.

—Soyez sans crainte, je suis la mieux désignée pour vous servir d'interprète. Mis à part quelques termes propres à chaque communauté, notre vocabulaire s'étend des terres inondées jusqu'aux plus hauts sommets sudistes.

Sous le coup d'une hâte qui frôle la torture, Jerico se tortille sur son siège. Comment sera ce prisonnier auprès de qui on la conduit ? Est-il originaire des falaises, comme elle ? À moins qu'il soit un membre du mystérieux peuple de l'eau, réputé pour la beauté de leurs hommes. Ou un de ces nomades charismatiques dont le sourire charmeur vous happe et vous invite à tout quitter pour lui ?

Ces questions la font frémir tant elle anticipe. On lui a fourni de plates informations au sujet de Gabriello, ce spécimen non-humain capturé par des voyous trois semaines plus tôt à Joliette, une municipalité québécoise. Il aurait été emmené aux États-Unis pour être ensuite vendu à l'armée. C'est ainsi qu'il a fait son entrée à Ovskey Research Center, un institut du Minnesota qui, sous le sceau de la confidentialité, se spécialise dans l'étude du genre non-humain. Jerico, leur unique sujet jusque-là, y est détenue depuis treize ans. Le directeur de l'établissement a été contraint de prendre Gabriello en charge. Et il n'a pas aimé, loin de là.

N°9 immobilise le fauteuil roulant devant une porte métallique. Il plaque sa main sur le lecteur biométrique, et le verrou se déclenche. Jerico s'étire le cou pour voir au-delà du battant qui s'ouvre avec une abominable lenteur. Le mur de gauche de ce nouveau corridor est muni d'une vitre de deux mètres par deux mètres qui donne sur la cellule de Gabriello. Cette pièce modeste contient un lit aux couvertures lissées, une table à dîner, une chaise, une commode en mélamine, une toilette et un lavabo sur colonne.

N°9 arrête le fauteuil devant la vitre, leur destination, pendant que Jerico hume l'air dans l'espoir de détecter le parfum du prisonnier à travers les relents de produits désinfectants. Rêve-t-elle ? Perçoit-elle bel et bien une note musquée et sauvage ? Ce dont elle est certaine, c'est qu'une présence émane de cette cellule, comme si un magnétisme inexplicable traversait les trois centimètres de la paroi translucide.

Le vieil homme cherche Gabriello des yeux, mais en vain. Il se précipite alors devant le haut-parleur vissé au mur, et empoigne le microphone qui se trouve dessus. Une fois le volume au maximum, il tonne :

— Lâche cette saleté de grille d'aération !

Aussitôt, une silhouette humanoïde se déplie de l'autre côté du lit, révélant sa stature musculeuse d'un mètre quatre-vingt-quinze. Un poitrail large, des épaules fortes et des lèvres charnues au pli rieur, Gabriello est sans doute le plus bel homme en ce monde, humains et non-humains confondus. Son teint respire le grand air et déborde de vitalité, alors que ses yeux entièrement noirs, dépourvus d'iris et de pupilles, brillent d'intelligence. Pour seule imperfection, le gaillard, tout comme Jerico, souffre, d'une carence en certains nutriments exclusifs à leur monde d'origine. La femme en reconnaît le symptôme le plus évident, soit la déficience en mélanine, qui décolore leur carnation et leur pilosité. Mais, peut-on qualifier d'imperfection la chevelure de neige de Gabriello, nouée à la nuque et qui frôle ses omoplates ? Certainement pas. Jerico se sent humiliée de se présenter devant lui avec son sempiternel pyjama blanc et sa tresse défraîchie. Elle aurait tant voulu faire bonne impression auprès du premier compatriote qu'elle rencontre depuis sa captivité !

Gabriello désigne du menton la grille d'aération du plancher en exposant une vis, pincée entre son pouce et son index.

« Les vis s'enlèvent », fait-il remarquer. « J'en ai trouvé une. Désirez-vous la récupérer ? »

Pour N°9, cette tirade se résume à une série d'onomatopées inintelligibles, car le mâle s'est exprimé dans sa langue natale.

— Qu'a-t-il dit ? demande le vieil homme à Jerico.

— Il a remarqué que sa cellule comporte des failles, répond la non-humaine. Il y a, entre autres, ce poignard miniature qui servira tôt ou tard à vous crever un œil.

Le biologiste grogne d'un air méfiant. La femme blaguait, ou peut-être pas. Considérer les non-humains, et plus particulièrement Gabriello, comme une menace constitue un raccourci que N°9 se permet souvent à tort. Quand il s'approche du captif, il perçoit dans son physique imposant une promesse d'agressivité et de destruction, mais néglige l'aura de bonté qui émane de lui. En être empathique, Gabriello ressent la peur de son gardien à son égard. S'il tente parfois de le rassurer au moyen de ses connaissances rudimentaires en français, les syllabes butent dans sa bouche, s'encrassent d'un accent haché, et le message qui se voulait pacifique ressemble davantage à une menace. N°9 comprend à peine les mots.

Gabriello abandonne la vis sur la commode, puis, à la façon d'un adulte qui s'abaisse à la hauteur d'un enfant, il s'accroupit devant le fauteuil roulant. Jerico se sent fondre à la vue de son visage empreint de patience.

— Je jurerais qu'il s'agit d'un nomade, croit-elle deviner. Oh, oui... Quoique... il est beau, il pourrait appartenir au peuple de l'eau. Non. Un nomade. J'en suis certaine.

— Laisse de côté tes envies amoureuses, râle N°9, et concentre-toi sur ta mission.

Cela dit, il déroule le fil du microphone et dépose l'outil de communication dans la main de Jerico. Puis, il se poste à côté d'elle en exhibant son pistolet à impulsion électrique.

— Vas-y, ma petite. Traduis : quand j'arrive avec ceci dans la main...

— Me prêteriez-vous votre joujou afin que je le lui montre ? le coupe Jerico.

— Non !

Connaissant bien sa pensionnaire, N°9 sait que tout ce qui s'apparente à une arme peut se retourner contre lui une

fois placée entre ses mains. Il y a une limite à l'affection qu'elle lui porte.

— Comme je le disais, reprend-il, explique-lui que chaque fois que j'entrerai dans sa chambre avec...

— Je refuse de lui mentir, interrompt encore une fois la captive. Ceci ne ressemble pas à une chambre. C'est une cellule, un isoloir. Vous auriez pu au moins lui installer une télévision.

— Bon sang, peste N°9, finiras-tu par m'obéir ?

Le vieil homme s'accroupit à côté du fauteuil roulant, et braque ses yeux dans ceux de son interlocutrice.

— J'ai volé le chargeur de ton portable pendant que tu prenais ton bain, susurre-t-il avec délice. Quel pourcentage reste-t-il à ta batterie, déjà ? Quarante-six pour cent ? Souviens-toi qu'en en mode veille, chaque heure d'inactivité fait perdre trois pour cent à la batterie. Et chaque heure d'utilisation... J'imagine que tu devines le temps qu'il te reste.

Aussitôt, le cœur de Jerico se serre dans sa poitrine. Son ordinateur. Son unique lien avec le monde extérieur. La seule idée de le voir tomber en panne sèche lui est insupportable.

— Terminez vos phrases si vous souhaitez que je les traduise, réplique-t-elle froidement.

Satisfait, N°9 se redresse et reprend sa place derrière sa protégée.

— Quand je me présenterai avec mon *taser*, je veux que le colosse s'allonge sur son lit et qu'il attache les entraves sur ses poignets.

Jerico oblique un regard noir vers son geôlier. Si le spécimen mâle déteste être mis en contention autant qu'elle, il refusera d'obtempérer. Elle voudrait s'opposer à cette tâche

qui lui donne l'impression de trahir son peuple, mais N°9 lui fait signe de se taire. La non-humaine se retourne donc pour faire face à son confrère, qui la regarde intensément. Il a sûrement deviné qu'on l'a menée à lui pour une raison précise. Elle approche le microphone de sa bouche, puis hésite entre commencer l'entretien par des salutations ou des politesses. Puisque les contacts sociaux lui viennent avec moins de spontanéité qu'autrefois, elle opte pour la simplicité.

«Ce vieillard est entêté», dit-elle. «Si tu tiens au peu de privilèges dont tu disposes, tu dois lui obéir.»

Elle lui transmet les directives de N°9. Le non-humain regarde le lit où les entraves pendent sur le côté, et se relève.

«Non.»

Un soupçon d'effarement dépouille Jerico de ses moyens. Si Gabriello refuse d'obéir, elle pourra dire adieu au chargeur de son portable. C'en sera alors fini de sa thèse doctorale en chimie, de l'article qu'elle rédige pour une revue scientifique, et de ses amis virtuels qui lui procurent un semblant de vie sociale. Elle se retrouvera repliée sur elle-même comme autrefois, avant que l'écriture et la lecture ne lui apportent une perspective d'avenir.

«Tu dois accepter», insiste-t-elle. «Rien ne sert de te rebeller, N°9 aura toujours le dessus. Crois-moi, j'ai tenté de m'enfuir par toutes les manières inimaginables, mais sans succès. Pour ton bien, pour le mien et celui de cet homme, sois coopératif.»

Gabriello détourne les yeux, signe de son refus, et réplique :

«Qu'a-t-il fait pour que tu deviennes son acolyte ?»

Si la voix du captif, transmise par le haut-parleur, n'exprime aucun reproche, elle trahit sa tristesse devant cette femme assimilée par son geôlier.

« Les humains ne sont pas tous à l'image de ce type », continue-t-il. « Plusieurs sont bons, comme le directeur de l'institut québécois qui m'hébergeait autrefois. Là-bas, les pensionnaires ne sont pas tenus de se ligoter eux-mêmes. Ils ont une chambre avec fenêtre donnant sur la nature, et allument chaque soir un feu sous les étoiles. »

D'ordinaire perspicace, la jeune femme aurait enchaîné les arguments pour défendre sa mission si un détail ne l'avait pas déstabilisée : les étoiles. Perplexe, ses yeux s'agrandissent lorsqu'elle prend conscience qu'elle avait totalement oublié leur existence. Pourtant, elles brillent quelque part au-delà de sa prison hermétique. En imaginant le visage de Gabriello orienté vers le ciel, une vague d'envie déferle en Jerico. Quelle chance il a eue de vivre entouré d'autres non-humains en quasi-liberté !

Alors que des années de confinement ont amené la créature à accepter son sort, un désir prend naissance au plus profond de ses entrailles. Elle veut admirer les merveilles que Gabriello a vues dans ce centre où les gens peuvent vivre plutôt que survivre. Un endroit où la liberté de mouvement est un droit acquis. Elle baisse les yeux sur les ferrures qui enserrant ses poignets. Deux paires de menottes pour chaque main. D'un geste instinctif, elle les met à l'épreuve pour la énième fois, non sans constater que le reflet de l'éclairage sur le métal rappelle un peu le scintillement des étoiles. Piètre consolation. Il y a longtemps qu'elle ne s'est pas sentie aussi misérable.

Bien que N°9 ne comprenne rien au langage de ses protégés, il reconnaît le mot *québécois* dans la tirade du mâle. Il saisit donc que la conversation prend une tangente qu'il désapprouve. Il secoue la tête et s'approche du haut-parleur pour baisser le volume.

« Dis-lui d'appeler le docteur... » lance Gabriello.

Le gardien tourne le bouton, l'appareil s'éteint, et la voix du prisonnier s'en trouve réduite à un murmure assourdi, incompréhensible. Irrité de se voir ainsi muselé, le gaillard balance son poing contre la vitre, dont la paroi se met à trembler. Elle encaisse. Or, trois centimètres d'épaisseur, c'est mince. Un coup de trop, et ça peut se brésiller en une explosion de menus fragments.

N°9 serre les dents pour cacher la terreur que lui inspire Gabriello et pousse le fauteuil roulant jusque dans le corridor adjacent. Le battant se referme derrière eux, ce qui interrompt ainsi les battements.

— Mon chargeur... Me le rendrez-vous ? J'ai essayé, vous en conviendrez...

— Que la batterie de ton portable crève, je m'en fiche ! Le colosse est encore sur ses deux jambes, à l'heure actuelle, ce qui ne te vaudra aucune récompense.

Jerico s'y attendait, et réfléchit déjà à la meilleure manière d'exploiter la quarantaine de minutes que son ordinateur a encore réserve. Elle délaissera ses recherches scientifiques pour se pencher sur sa nouvelle obsession : le Centre-sous-les-étoiles. Elle se promet de le localiser, d'entrer en communication avec son dirigeant, et mieux encore, d'être invitée à y emménager.

Elle se montre coopérative quand N°9 la ramène dans sa chambre. Cette pièce à l'ameublement aussi sommaire que celle de Gabriello est adaptée à la débrouillardise de son occupante : exempte de tout ce qui peut couper, gratter, ou perforer. Les jambes de la femme, trop faibles pour supporter la station debout, tremblent sous son poids lorsqu'elle passe du fauteuil roulant à son lit. Sous la menace du fusil à impulsion électrique, elle boucle la serrure de sa ceinture

de contention, à laquelle s'ajoutent deux cadenas. Puis elle attend. Comme elle l'espérait, N°9 dépose son ordinateur portable sur ses genoux en obliquant vers elle un regard chargé de sous-entendus. *Cherche autant que tu le veux, tu ne trouveras rien sur l'ancienne résidence de Gabriello*, semble-t-il se moquer.

À peine le biologiste a-t-il quitté la chambre, que Jerico allume l'ordinateur. Première déception : le démarrage a diminué de quatre pour cent la charge de la batterie, de sorte qu'il lui faille maintenant composer avec quarante-deux pour cent. La non-humaine ouvre son navigateur de recherche et laisse ses doigts planer au-dessus du clavier, le temps de réfléchir. Elle débute sa session avec ces deux informations confirmées : le Centre-sous-les-étoiles est basé au Québec et se trouve sous la direction d'un docteur. Après réflexion, elle en déduit que l'endroit doit se situer à l'extérieur des agglomérations urbaines en raison de la cour, qui nécessite de la discrétion. Un secteur rural proche du lieu où a été capturé Gabriello, peut-être ? Instituts d'investigation en biologie, cliniques médicales et maisons de retraités... des milliers d'établissements peuvent abriter secrètement des gens de sa race. Comment trouver ce qu'on cache au public ?

Le front plissé par la force de sa concentration, la jeune femme file d'un site web à l'autre, jusqu'à ce que l'écran s'éteigne. La batterie est épuisée. Jerico lance un soupir de déception, referme le capot de la machine, et l'abandonne sur sa table de chevet. Son cerveau bout en compilant toutes les pistes qu'elle devra explorer quand son portable fonctionnera à nouveau... à supposer que N°9 entende raison et lui rende son chargeur.

À dix-huit heures, ce dernier lui apporte son repas : un potage aux tomates et au basilic, et des framboises noyées

dans de la crème fouettée. Il lui remet son cabaret, s'assoit au bout du matelas, et, penché sur son propre plateau, commence à manger en silence. Jerico le taquine en lui donnant un léger coup de pied, soit pour le dérider, soit pour le faire enrager. Pour toute réaction, l'homme sourit distraitement en replongeant sa cuiller dans sa soupe. On jurerait qu'il fomenté un projet. Quand, à vingt heures, il tamise les lumières et rentre chez lui, la captive meuble le début de la soirée avec des jeux de mémoire et en composant des rythmes en cognant les talons contre les barreaux de métal de son lit. Elle réserve son divertissement favori pour la fin, divertissement qui se résume à tourner sur elle-même du plus vite que le lui permettent ses muscles atrophiés. Elle s'étale sur le ventre, puis sur le dos, et encore sur le ventre. Elle jette un bref coup d'œil au cadran sur sa table de chevet. Les chiffres rouges indiquent vingt heures cinquante-quatre. Elle tourne de plus belle en calculant. Quatorze tours. Quinze tours. Les secondes s'égrainent, mais son objectif approche tout autant.

Son corps vigoureux d'antan aurait effectué cinquante rotations en l'espace d'une seule minute, mais son immobilité prolongée lui a fait réduire ses attentes à vingt rotations. Elle s'estimera heureuse si elle les atteint. Des cheveux échappés de sa tresse lui piquent les yeux. Dix-sept tours. C'est fou à quel point bouger lui fait du bien.

En tournant du côté du cadran, Jerico regarde les chiffres : vingt heures cinquante-cinq. Voilà, les soixante secondes sont écoulées. Hors d'haleine, étourdie et satisfaite de sa performance, la chimiste se laisse retomber sur le dos. Elle y était presque... Une rotation supplémentaire et elle aurait applaudi sa réussite. Qu'importe. Après dix minutes de repos pour reprendre son souffle, elle réessaiera.

— Petite teigne, tu as profité de mon absence pour t'entraîner !

Jerico sursaute en tournant la tête vers la gauche. Entre les mèches désordonnées devant ses yeux, elle voit un homme debout à côté de son lit. Les bras croisés sur son torse, il porte un manteau léger en nylon noir.

— Ah, merde ! s'exclame la chercheuse.

N°9 a visiblement changé ses habitudes et allongé ses heures de travail.

— C'est ainsi que tu m'appelles ? Merde ?

— Vous étiez parti, se lamente Jerico en se redressant sur son séant et en lissant ses cheveux derrière ses oreilles.

— Eh bien, me revoilà.

Étrangement, le visage de N°9 n'affiche pas la sévérité du gardien qui vient de surprendre les exercices clandestins de sa prisonnière, mais plutôt les traits joyeux d'un homme qui apporte une bonne nouvelle. Il fouille dans la poche de son manteau pour en sortir une petite bouteille de cognac et deux verres en styromousse. Il dévisse le bouchon de son contenant, verse une rasade de liquide ambré dans le premier récipient, et le tend à Jerico, qui l'accepte sans entrain. Elle déteste le goût de l'alcool, mais accompagne volontiers son gardien dans des excès qui confèrent au vieil homme une certaine joie de vivre. Deux ans plus tôt, sous l'influence du cognac, il lui avait promis de lui acheter un ordinateur portable. Plus tard, elle avait profité d'une autre veillée de bonne humeur pour négocier l'installation d'internet dans sa chambre. Avec connexion restreinte d'abord, puis illimitée. Qui sait ce qu'il lui accordera ce soir ?

N°9 se sert une part de son breuvage favori, mais le double de la quantité de Jerico, et en boit la moitié en deux gorgées. Voilà qui augure bien. Pour suivre son élan, Jerico

trempe ses lèvres dans l'eau-de-vie. Un frisson de dégoût la secoue aussitôt. Plissés d'un air moqueur, les yeux bleus du biologiste la mettent au défi de faire cul sec, mais elle repose plutôt le gobelet sur sa cuisse.

— Je doute que vous ayez allongé votre quart de travail pour m'empoisonner avec cette urine infecte, lance-t-elle. Dites-moi, fêterions-nous quelque chose ?

Son interlocuteur savoure sa gorgée de spiritueux, exhale un soupir de contentement, et laisse tomber :

— Nous sommes sur le point de nous débarrasser du colosse.

Vu la tentative infructueuse du matin, c'était prévisible que N°9 songe à un autre stratagème pour contrôler son pensionnaire mâle. Mais de là à s'en départir...

— Que ferez-vous de lui ? L'avez-vous vendu ?

Le vieil homme s'assoit une fois de plus au pied du lit. Avec le temps, il a pris l'habitude de partager ses victoires et ses préoccupations avec sa protégée, comme s'ils étaient des amis. Sauf que leur relation est trop complexe pour se résumer à de la camaraderie. Il y a de l'affection entre eux, certes, mais aussi de la haine et de la méfiance. On n'est jamais totalement en paix avec son geôlier.

— Vendu ? Non... c'est plus compliqué que ça...

Le biologiste se tait, soit pour faire durer le suspense, soit pour pousser Jerico à le questionner, ce qu'elle choisit de faire.

— Qu'advient-il de lui ?

— C'est quelque chose qui ne figurera dans aucun document officiel, explique N°9 en secouant la tête. Les haut placés du centre de recherche désapprouveraient. J'aurais tort de t'en parler...

Mais le secret le démange, alors même que les vapeurs de l'alcool lui montent au cerveau.

— Tu promets de ne le dire à personne ? tient-il à s'assurer.

Jerico jure, de plus en plus intéressée. Elle cale son oreiller contre ses reins et attend la suite.

— Je me suis rendu à Minneapolis, tout à l'heure, dans les quartiers où pullulent les prostituées et les bandits en tous genres. J'ai choisi mon homme... Un type costaud dans le début de la vingtaine du nom de Marco Ross. Tu aurais dû voir ses jeans déchirés, les tatouages qui couvrent sa gorge et ses piercings aux oreilles... C'est un malfrat, je te le dis. J'ai rempli ses poches de liasses de billets en échange d'une mission de la plus haute importance. Il se présentera cette nuit pour kidnapper le colosse.

— Où le conduira-t-il ? questionne la non-humaine en dévisageant son vis-à-vis d'un air impressionné.

— Il le ramènera dans le centre canadien où il habitait auparavant. C'est loin, mais avec l'acompte que je lui ai versé et la balance que je lui remettrai une fois le voyage complété, il aura de quoi payer ses factures d'essence pour les deux prochaines années.

Le Centre-sous-les-étoiles, songe Jerico avec euphorie. Ce lieu de rêve sans verrous ni entraves.

— Et moi ?

Le geôlier fronce les sourcils et avale une autre gorgée de cognac.

— Toi ? Eh bien, tu restes ici.

— Quoi ? s'offusque Jerico en écarquillant les yeux. Vous blaguez, docteur ! Voilà des années que je me meurs dans cette horrible chambre sans fenêtre ni air frais ! On prétend que les pensionnaires de cet institut sortent dehors à

volonté ! Vous en rendez-vous compte ? J'ai passé toute la seconde moitié de mon existence sans voir la lumière du jour ! Pourquoi choisissez-vous de financer la libération de Gabriello et de me laisser moisir ici ?

— Je croyais que tu te réjouirais de cette nouvelle, réplique N°9, pris au dépourvu par la colère de son interlocutrice. Imagine : juste toi et moi à travailler sur ta thèse et sur mes recherches, comme nous le faisons si bien pendant des années. Nous trouverons ensemble la solution pour ouvrir une brèche intermondes qui pourra te ramener chez toi. Comment y arriverais-je sans toi, et inversement ?

— Je m'en fiche ! crache Jerico.

Cette dernière a souvent détesté N°9, mais jamais autant que ce soir. Le biologiste se lève, et s'éloigne de quelques pas.

— Vous pouvez encore changer d'avis, reprend la jeune femme d'un ton plus doux. Demandez au voyou de m'emmener, moi aussi. Je paierai la prime pour mon enlèvement ; j'ai des économies en banque. Si vous me vouez un tant soit peu d'affection, vous admettez que ma vie ici ne vaut pas la peine d'être vécue, tandis que là-bas, j'ai une chance d'être heureuse.

Jerico a raison, mais N°9 conserve sa position. Il prend le gobelet en styromousse de la main de la prisonnière et le vide d'un trait.

— J'ai commis une erreur, confesse-t-il. J'aurais mieux fait de me taire.

Sur ces mots, il remonte la fermeture éclair de son manteau et fourre les verres vides dans sa poche.

— Vous demanderez à Marco Ross de m'emmener, n'est-ce pas ? insiste Jerico. Je vous en supplie...

— Non, répond N°9, dont la décision est sans appel.

Il se détourne et, sans un regard derrière lui, sort de la pièce de confinement.

Le cœur en miettes, Jerico se laisse choir dans son lit et verse toutes les larmes de son corps. Le goût du cognac pollue encore sa bouche. Saveur de déception. Quand elle relève la tête, les cheveux collés à ses joues et les yeux brûlants, le cadran indique vingt-deux heures trente-huit, soit plus de six cents minutes de solitude avant... avant quoi ? Que son geôlier repasse sa carte de temps dans l'horodateur, lui apporte son déjeuner et reparte dans son bureau pour la majeure partie de la journée ?

Avec impression que sa vie est dénudée de sens, Jerico se pelotonne contre son oreiller et s'endort. Une autre nuit sans étoiles.

Les yeux de la non-humaine sont encore humides lorsqu'une main la tourne sur le côté. Engourdie par le sommeil et par l'épuisement, elle met du temps avant de se rendre compte qu'une personne s'est introduite dans sa chambre. N°9 reviendrait-il pour se faire pardonner ? Quand elle soulève ses paupières lourdes, elle perçoit, à travers sa vision embrouillée, une silhouette masculine. L'obscurité gobe les traits de l'homme et sous le capuchon de son coton ouaté pointe l'extrémité de ses mèches blondes. Aussitôt, les brumes du rêve se dissipent et les yeux de Jerico s'ouvrent tout grand. Le kidnappeur est venu pour elle ! N°9 a changé d'avis ! Le cœur bouillonnant de reconnaissance, la jeune femme laisse le dénommé Marco enrouler un papier collant entoilé gris autour de ses poignets, qu'il lui place derrière le dos. Elle l'aurait bien remercié, mais un bâillon l'empêche de parler. Son excitation grimpe d'un cran. Elle se réjouit de ces liens qui à ses yeux, sont synonymes de liberté.

Le ravisseur passe ses bras sous la créature avant de constater qu'elle est retenue par une ceinture de contention. Il sort donc un canif de la poche ventrale de son chandail pour sectionner l'entrave. Ceci fait, il soulève sa nouvelle protégée et se précipite à l'extérieur de la pièce.

À partir de là, quitter la bâtisse représente un jeu d'enfant, puisque N°9 a désactivé le système de sécurité et laissé certaines issues déverrouillées. Le couloir dans lequel s'engage Marco débouche sur la cage d'escalier descendant au rez-de-chaussée. Arrivée au-delà de ce point, Jerico tombe en territoire inconnu. Ses narines inspirent un air qui, déjà, transporte des parfums différents : celui des produits nettoyants mêlés à un je-ne-sais-quoi. L'odeur du vent, peut-être ? Peut-elle la percevoir ? Elle hume de toutes ses forces, étourdie par la fébrilité. Les étoiles. Elle les verra, ce soir, c'est certain.

Marco interrompt sa marche pressée quand il aboutit devant l'ultime obstacle se dressant entre le vrai monde et eux, soit une porte de métal aussi massive que celle d'un coffre-fort. Il balance son pied contre le battant, qui s'ouvre sans opposer de résistance. Béni soit ce cher N°9 qui encore une fois, a su faciliter son travail. En un rien de temps, les deux fuyards sortent au grand air.

Une tornade de sensations s'empare du corps de Jerico : le vent frais de ce début juin, conjugué à l'humidité nocturne, fait dresser les poils sur ses bras. Elle a froid, chose qui ne lui est pas arrivée depuis une éternité. Mais cela lui plaît. Et que dire des arômes qui envahissent son nez ! Fini les émanations chimiques des désinfectants ! Il n'y a plus que le parfum riche des flaques d'eau sur le sol gazonné, de la frondaison des arbres environnants, et de cette nature qui entoure la bâtisse en tôle grise.

Puis, la non-humaine les voit. Des parcelles de lumière argentées percent les ramures au-dessus de sa tête. Les étoiles. Dans sa quête de nouveaux apprentissages, Jerico a toujours boudé l'astronomie, et ce, autant par manque d'intérêt que par l'irritation d'être dans l'impossibilité de visualiser de ses propres yeux les enseignements théoriques. Mais, alors que les corps célestes égayent l'obscurité de cette région isolée du Minnesota, elle les chérit, se nourrit de leur éclat, et ne demande pas mieux que de toutes les connaître.

Le bandit se précipite vers son véhicule, une bagnole brune qui, d'après la coupe anguleuse de sa carrosserie, date d'une autre décennie. Une vieille voiture ! Jerico jubile. Une balade dans cet engin se soldera forcément par maintes péripéties plus savoureuses les unes que les autres ! Elle se réjouit à l'idée de vivre sa première crevaision ou mieux encore, une panne qui les forcerait à terminer le trajet à pied.

Marco ouvre le coffre arrière pour y déposer son chargement, puis referme la porte. C'est au tour de Gabriello de recouvrer sa liberté. Jerico se tasse pour céder une partie de l'espace à son compagnon de voyage. Or, plutôt que d'aller récupérer le beau nomade, le ravisseur démarre le moteur. Après quoi, il met le véhicule en mouvement. A-t-il oublié qu'il devait kidnapper un homme ? La physionomie féminine de Jerico écarte pourtant tout risque de méprise. Si elle se sent désolée pour son confrère, elle bénit tout de même l'étourderie du bandit. C'est elle qui coulera des jours heureux dans le Centre-sous-les-étoiles.

Plongée dans la noirceur totale du coffre arrière, la non-humaine trouve un confort relatif dans les balancements de la voiture. Seuls les papiers collants entoilés sur sa bouche la gênent.

Les gens de ton espèce ne sont en sécurité nulle part, l'avait avertie N°9 quelques années plus tôt. N'importe quand, des humains peuvent tenter de t'enlever. Même ici. Sois certaine d'une chose, ma petite : rien de bon ne t'attendra là où on t'emmènera. Si tu dois t'enfuir, c'est pendant le transit que tu devras le faire, car une fois à destination, il sera trop tard.

Le biologiste était ouvert d'esprit. Pour préparer Jerico à toute éventualité, il lui avait fait visionner une formation en ligne présentée par un spécialiste de l'évasion. Puisque les criminels privilégient souvent les rubans adhésifs entoilés lors des enlèvements, N°9 en avait appliqué un morceau sur les lèvres de l'adolescente de quinze ans qu'elle était à l'époque, avant de la mettre au défi de s'en défaire. Comme tout prisonnier, Jerico avait frotté le collant contre son épaule, mais le coin s'était tout juste racorni. La jeune femme avait donc imité les protagonistes des vidéos visionnés sur internet. Après avoir humecté ses lèvres, elle avait utilisé le bout de sa langue pour diminuer l'adhésion du collant. Chaque millimètre en contact avec sa salive était gagné et, en quelques minutes, sa bouche, libre de ses mouvements, s'était étirée en un sourire victorieux. N°9 avait affiché une moue satisfaite, fier de constater que cette gamine apprenait vite.

Dans la situation actuelle, il devient nécessaire, pour Jerico, de se débarrasser du bâillon, car son nez embarrassé par sa crise de larmes menace de l'asphyxier. Elle doit répéter son succès d'autrefois, ce qu'elle réussit en moins d'une minute. Excellent !

L'étape suivante consiste à libérer ses poignets. Toutefois, la méthode pour briser des entraves est beaucoup plus facile à exécuter quand les mains sont liées sur le devant

du corps. Après quelques essais, Jerico prend conscience qu'elle a perdu la souplesse qui lui permettrait d'atteindre cette position. Elle se mord la lèvre inférieure, enthousiasmée par le défi.

Les duct tapes sont fragiles aux déchirures, lui avait naguère mentionné N°9 en lui immobilisant les poignets derrière le dos. *Tu dois les scier ou, en dernier recours, les casser.*

Cela dit, il avait démarré son chronomètre analogique. L'adolescente avait écarté les bras le plus loin possible de son corps en séparant ses mains. Les liens avaient rendu l'âme au terme de seulement quarante-huit secondes d'effort. Dans le cas présent, toutefois, elle préfère ne pas être minutée, car la demi-heure qu'elle passe à lutter contre son entrave fait ombrage à ses performances d'antan. Mais, seul le résultat compte. Elle finit par chiffonner les bouts de colant brisés et dégager ses chevilles.

Maintenant libre, Jerico explore son environnement à tâtons. Sa main bute sur un objet cylindrique, soit la roulette de ruban adhésif. Avec le plaisir d'un chaton qui déroule un rouleau de papier hygiénique, elle décolle la matière argentée jusqu'à l'anneau de carton. Elle déchiquette ensuite le tout en menus morceaux dans le but de se façonner un oreiller de fortune, dans lequel elle cale sa tête. Puis, parée au long voyage qui l'attend et fatiguée par ses aventures, elle s'assoupit.

Au matin, le ravisseur ouvre la porte du coffre arrière pour offrir à sa passagère un croissant au beurre et une bouteille d'eau. Jerico se réveille, s'étire, et plisse les paupières pour s'adapter aux lumières rosées de l'aurore. Quand elle lève le regard vers son libérateur, celui-ci voit ses yeux noirs pour la première fois. D'un bond, il s'écarte de la voiture,

ce qui prouve qu'il croyait avoir kidnappé une femme ordinaire.

—Allons, n'aie pas peur de moi, le rassure Jerico. Tout ce que je veux, c'est de la confiture aux fraises pour l'étendre sur mon croissant. En aurais-tu ?

Marco comprend l'anglais, mais sa surprise l'empêche de répondre. Il referme la porte, puis court au volant et démarre en trombe. Il roule pendant trois heures en appelant tous ses amis à tour de rôle. Entre deux bouchées de son croissant, Jerico écoute avec un certain amusement les exclamations de son ravisseur et les qualificatifs colorés qu'il enchaîne pour décrire son minois supposément hideux d'extraterrestre. Son sourire se fige toutefois sur son visage lorsqu'elle entend cette énième conversation :

—Hé ! Jay ! J'ai quelque chose pour toi ! Une martienne, une vraie ! Bah oui, j'en suis sûr. Il suffit de la regarder pour le savoir. Combien tu m'offres pour ? Ah, tu as raison, elle les vaut bien. Attends de la voir ! Chez toi ? Ce serait plus rapide si on se rejoignait comme la dernière fois sur Calder Lane, à Scottsburg. Tu sais, j'ai conduit toute la nuit... J'arriverais pour midi. C'est bon ? À tout à l'heure.

La chimiste se recroqueville alors que le souffle glacé de l'angoisse empoisonne son insouciance. Être l'objet d'une transaction annihilera tout espoir d'aller vivre dans le Centre-sous-les-étoiles. Maudit soit ce rat d'égout qui trahit ses engagements ! Jerico devra user de créativité pour se sortir de ce mauvais pas. Sa peur se transmute alors en détermination. La mort l'attend peut-être au bout du voyage, mais elle se jure d'exploiter tout son potentiel pendant le temps qui lui est imparti.

La jeune femme se contorsionne pour tâtonner chaque centimètre de sa prison, question d'inventorier les ressources

mises à sa disposition. Un sac en plastique troué, une courroie élastique avec crochets en métal, un bidon à demi rempli de lave-vitre, et un emballage de croustilles vide. C'est mieux que rien. Jerico arrache l'un des embouts de la courroie élastique, le déplie et l'affûte contre la tôle au-dessus de sa tête. Ce poignard artisanal lui servira en temps voulu. La sueur fait coller le haut de son pyjama sur son dos ; l'air doux de ce début d'avant-midi commence à réchauffer son espace clos.

Les mains de la non-humaine partent alors à la conquête des parois de l'habitable, dans le but de trouver une poignée pour ouvrir la porte ou une lumière. Ses doigts butent contre un levier en plastique, qu'elle actionne le plus silencieusement possible. Aussitôt, un interstice lumineux apparaît dans le haut du siège arrière rabattable. La clarté du jour !

Trêve de précautions et de discrétion ! Jerico repousse la banquette côté conducteur, et un flot de lumière inonde ses yeux embués de bonheur. Aveuglée et folle de joie, elle rampe hors du coffre en respirant à pleins poumons l'air frais que la vitre entrouverte de Marco lui envoie au visage.

Ce dernier hurle de surprise en se tournant vers l'intruse. La voiture dévie de sa voie et frôle le fossé, alors que de la caillasse bombarde la carrosserie. Le chauffeur donne un coup de volant vers la gauche, les pneus crissent sur l'asphalte, et ils regagnent leur place sur la route de campagne. Tandis que le voyou reprend le contrôle de son véhicule, la tête de Jerico se cogne contre la fenêtre.

— Eh, là ! Tu ne sais pas conduire, ou quoi ?

— Retourne dans le coffre !

Marco tente de frapper sa prisonnière comme on fouette un tigre pour le forcer à reculer, mais son bras balaie l'air. Il est difficile d'atteindre une cible derrière son dos.

Jerico rampe jusqu'à la portière de droite, s'assoit sur la banquette en tissu gris, puis presse son front contre la vitre. À mesure que ses yeux s'adaptent à la luminosité de cet avant-midi ensoleillé, elle découvre le paysage, tremblante d'émotions. Enfin le monde, le vrai, celui qui bouge, palpite et déborde de vie s'étale devant elle ! Des parcelles de pollen flottent au-dessus des taillis en floraison qui longent les champs de culture. Quelles variétés de végétaux est-ce ? La chimiste voudrait les presser contre son cœur, les embrasser et s'en repaître. Une saveur d'amertume issue de ses souvenirs les plus lointains donne l'impression de titiller sa langue, alors que toute cette verdure lui rappelle sa vie d'avant. Elle hume, respire, et pour la première fois depuis longtemps, elle vit. Un murmure s'insinue graduellement dans ses oreilles, jusqu'à former un cri.

— Va-t'en, la martienne ! Retourne dans le coffre !

Jerico se détourne de sa contemplation pour régler son problème immédiat... Marco.

N°9 avait appris à la non-humaine comment dérouter les gens et les intimider. Elle se penche vers l'avant en se donnant une posture dominatrice et en imitant l'air sévère de son ancien gardien.

— Alors, mon gars, on a trahi sa parole ? On s'était engagé à conduire une dame au Canada, et on a changé d'idée ?

— Recule ! peste le malfaiteur.

Agrippant le volant de sa main gauche, ce dernier sort son canif à l'aide de sa main libre et le pointe vers l'étrangère, qui au même moment, aperçoit le téléphone cellulaire de son ravisseur. Il est juste là, sur une casquette placée au-dessus du frein manuel. Les yeux de Jerico s'agrandissent. Voilà un outil de communication avec lequel elle pourrait solliciter de l'aide ! Elle doit se l'approprier.

Comme elle s'avance, la pointe du couteau de poche effleure sa poitrine. Les yeux noirs de la créature défient les pupilles dilatées que lui renvoie le rétroviseur central.

—Tu as commis des bêtises, mais de là à abîmer ta marchandise... Si tu acceptes de te garer quelques instants, je te montrerai ce qu'il en coûterait de me blesser. Sois sans crainte, je resterai sagement sur mon siège et ne te ferai pas le moindre mal. Puisque tu transportes un être de ma race, mieux vaut savoir à quoi t'en tenir.

Le jeune homme avale difficilement sa salive et replie sa lame. Il ralentit ensuite, avant d'immobiliser son véhicule sur l'accotement. Du bout des doigts, Jerico suit les nervures sinueuses et légèrement bleutées qui saillent sur ses avant-bras.

—Vois-tu ces canaux protubérants ? commence-t-elle. On les appelle des veinules externes. Il s'agit de vaisseaux contenant un fluide huileux destiné à éloigner les parasites. Leur disposition est unique à chaque individu, au même titre que les empreintes digitales. Certains membres de mon peuple prétendent que leurs motifs révèlent la personnalité des individus, mais personnellement, j'en doute.

Pour réaliser sa démonstration, la chimiste saisit une bouteille d'eau à moitié pleine dans le porte-gobelet. Elle en retire le bouchon, ainsi que l'étiquette adhésive. Marco est si concentré sur ce que fait la non-humaine, qu'il ne la voit pas chiper le cellulaire et le cacher sous ses fesses. Et voilà, le larcin est accompli.

Jerico expose l'embout affûté de la courroie élastique et en enfonce la pointe dans l'une de ses veinules. Une goutte opaque de couleur métallisée perle sur sa peau. Elle incline son bras au-dessus du goulot. La parcelle argentée coule sur son épiderme, forme une goutte en suspension, et tombe.

Le contact du corps huileux et de l'eau produit une flamme tourmentée aux teintes rosées qui crache des étincelles si puissantes, qu'elles jaillissent hors du goulot. Les corpuscules incandescents crépitent telle une pétarade de feux d'artifice. Le bandit se tasse contre le volant lorsque la substance extraterrestre explose en laissant entendre une détonation retentissante. L'eau gicle au plafond, sur les banquettes et sur le visage ahuri du spectateur. Puis, le calme revient dans la bouteille en plastique. La perle grise a disparu, volatilisée dans une volute de fumée. Sa démonstration terminée, Jerico revisse le bouchon du contenant et le replace dans le porte-gobelet.

— Ceci n'était pas mon sang. Je te laisse imaginer quel genre de catastrophe ton couteau produirait si tu t'en servais pour entailler mes veines.

Marco la dévisage, bouche bée. Quelle magie circule dans le corps de cette martienne ? Le pauvre ignore que le fluide veinulaire se compose principalement de potassium, une substance chimique qui entre en combustion au contact de l'eau. Si Jerico répétait l'expérience avec son hémoglobine, le résultat révélerait que son sang est inoffensif. Déformer la réalité est le seul type de mensonge toléré par les non-humains.

— Maintenant que tu sais à quoi t'en tenir, garde en mémoire que je déteste me faire menacer. Autre détail : je veux de la confiture aux fraises avec mon prochain crois-sant. Ce n'est pas trop demander, je pense.

Le teint livide, Marco hoche la tête.

Impatiente d'utiliser le téléphone, la voleuse regagne le coffre en rampant et redresse le siège dans sa position initiale. La noirceur apaisante l'enveloppe. Après quoi, le moteur gronde et le véhicule se remet en mouvement.

Jerico réprime un roucoulement de plaisir quand l'écran électronique du cellulaire diffuse sa blanche lumière. Dorénavant, ses amis virtuels et ses contacts professionnels sont accessibles.

Il est huit heures quarante-quatre, alors qu'ils vont bon train sur cette route de campagne de l'Ohio, selon les indications du GPS. Cent quatre-vingt-seize minutes avant qu'ils n'atteignent le point de rendez-vous avec le dénommé Jay. Le visage ridé de N°9 se forme dans l'esprit de Jerico. Elle le voit tenir son chronomètre, un sourire défiant aux lèvres, et l'enclencher. *Impressionne-moi*, lui susurre-t-il.

Jerico programme le trajet sur la carte routière en ligne et, à l'aide des images satellites, analyse mile après mile l'autoroute sur laquelle ils progressent. Aucune lumière de rue à trafiquer ni barrière de voie ferroviaire dont on pourrait prendre le contrôle. C'est regrettable. Jerico se gratte le front. Or, son cercle social virtuel s'étend à toutes les sphères de la société. Il comprend entre autres un avocat, des activistes, des étudiants et une foule de scientifiques basés aux quatre coins du globe. La créature laisse ses doigts hésiter quelques instants au-dessus de l'écran tactile, jusqu'à ce qu'elle allume l'application courriel et accède à son propre compte de messagerie. Dès qu'elle y est, elle rédige une missive destinée à un doctorant en électromécanique dont elle a révisé la thèse trois mois plus tôt, pendant ses temps libres.

Bon matin, Poussin. Si je te demandais de mandater ton frère pour balancer une série de cônes sur l'autoroute I-74, à la hauteur de la sortie 68, pour la barrer. Et par la même occasion, de bloquer la sortie dans quarante-huit minutes précises. Qu'en dirais-tu ?

La réponse de son ami arrive au bout de quelques minutes.

Je te rappellerais qu'il habite à Cincinnati, trop loin pour respecter un délai aussi court. Je devrais embaucher quelqu'un d'autre, mais ça coûterait plus cher.

Agacée, Jerico lâche un soupir. Dans la situation actuelle, la question pécuniaire est sa dernière préoccupation.

C'est ton jour de chance, répond-elle. J'ai justement de l'argent à dépenser.

Aussitôt demandé, aussitôt obtenu. Poussin empoche le virement bancaire de huit cents dollars de sa cliente, passe un coup de téléphone à un ami, et un faux employé de la ville se déplacera pour bloquer la voie rapide. Le rat d'égout se verra acculé dans la sortie, où il devra s'immobiliser. La jeune dégourdie s'évadera alors du véhicule, se traînera au-delà des cônes pour s'enfuir à bord du taxi dont elle vient de réserver les services via internet. Il y aura peu de témoins en ce samedi matin où les routes tendent à être désertes.

En surveillant l'application GPS, Jerico reste concentrée sur le point bleu qui se meut en direction de la voie bloquée. Elle se redresse sur ses avant-bras, les doigts serrés sur le levier en plastique. Ses muscles se contractent dans l'attente de l'arrêt fatidique durant lequel elle devra bondir, ramper, et peut-être frapper. *Viser le nez, la gorge et le plexus*, se remémore-t-elle. N°9 avait regretté de lui avoir inculqué cette technique qui s'était retournée contre lui.

Or, la prisonnière n'avait pas prévu que la berline bifurquerait vers la droite. *Trop tôt*, comprend-elle. Déconcertée, elle reprend le cellulaire et voit sur l'écran que le témoin bleu s'engage dans la mauvaise sortie.

—Ah, non ! râle-t-elle.

Le conducteur emprunte les voies secondaires, immobilise sa voiture en bordure de la route, et éteint le moteur. *Un espace boisé*, remarque la jeune femme en regardant la

photo satellite. Elle tire délicatement sur le levier en plastique, et le verrou se déclenche dans un claquement sourd. Avec lenteur, elle repousse le banc, qui se heurte au dossier du siège que le chauffeur a incliné pour faire une sieste.

Jerico referme la porte de sa prison et rumine sa déception. Elle aimerait faire bloquer un autre chemin, mais son compte bancaire n'a plus les liquidités requises. Sans compter que le temps lui manquerait. Les minutes qui s'écoulent inexorablement rapprochent l'heure du rendez-vous avec Jay. Mieux vaut opter pour une nouvelle stratégie. La jeune femme envoie un courriel à un traducteur suisse avec qui elle a déjà transigé et qui travaille à trente miles de là. La réponse la laisse dépitée.

Veillez noter que je serai en vacances du 28 mai au 8 juin, sans accès à mes messages. Pour toute question relative à mes dossiers, communiquez avec le secrétariat.

Jerico fixe l'écran sans le voir, sentant bien que sa chance tourne. Une multitude de plans foisonnent dans son imagination, mais se heurtent à la même contrainte : si les pompiers, la police, ou toute autre institution publique rappliquaient, on la confierait à l'armée. Elle retournerait dans son mouvoir, ou pire, dans un institut clandestin.

Ses options s'amenuisent, au même titre que son optimisme. Quand l'écran du cellulaire s'éteint, la noirceur fait renaître dans son esprit l'image de N°9 ; ses traits prennent des plis lugubres, déçus. Sans mot dire, le biologiste arrête son chronomètre, et le bruit de la trotteuse se tait. Il ne reste que le silence, meublé par les ronflements du chauffeur. L'angoisse de ne pas être à la hauteur enserre la gorge de Jerico. Pour la première fois depuis le départ, elle se sent étouffée par l'obscurité de sa prison. *Je dois trouver une solution*, tente-t-elle de se motiver.

La malheureuse ferme les yeux pour rassembler ses idées. Or, elle a beau évaluer toutes les avenues inimaginables, la situation lui apparaît sans issue. Par lassitude et par désespoir, elle abandonne le téléphone sur le tapis. Si elle est incapable de recouvrer sa liberté durant le transit, elle devra tenter de faire échouer la transaction à venir. Survivre à cette journée de malchance.

Un éclat lumineux la ramène soudainement à la réalité. L'écran du cellulaire s'est allumé à la suite de l'arrivée d'un courriel. Le message provient d'un certain *Centre de Séjour inc.* et a pour objet : *Vos travaux*. La doctorante reçoit régulièrement des missives d'experts qui la gratifient d'éloges pour sa dernière publication dans la revue *Chemical & Engineering News*. Alors qu'elle les lit toujours avec enthousiasme, elle est tentée cette fois-ci d'éteindre le téléphone pour se concentrer sur ses préoccupations. Chaque minute de distraction engourdit son esprit miné par les douze heures de confinement inconfortable qu'elle vient de subir. Elle ouvre tout de même le courriel, ne serait-ce que pour dire adieu à la chimie.

Dre Jerico A. Cleere,

Je ne saurais tarir d'éloges au sujet de vos recherches. Votre plus récente publication est un outil de référence que je consulte chaque matin, lorsque je franchis la porte de mon laboratoire. Votre main a tenu la mienne dans la réalisation de mes travaux et grâce à vos théories, je mets au point un engin prodigieux duquel, je l'espère, nous discuterons un jour. Je demeure dans l'attente de mesurer une fois de plus votre génie dans vos prochaines publications, Madame Cleere, et soyez assurée de mon admiration la plus sincère pour votre talent.

Vos démarches sont importantes pour tous ceux qu'elles impliquent.

*Dr Samuel Ménard
Directeur
Centre de Séjour inc.
1-514-696-XXXX*

Jerico lit chaque ligne, une fois, deux fois. Si le discours de cet expéditeur la fait rougir de fierté, certaines informations sous-entendues la laissent songeuse : le numéro de téléphone au bas du courriel provient du Canada. Plus précisément du Québec, statue-t-elle après vérifications. La province porteuse de liberté. Le *Centre-sous-les-étoiles* se cacherait-il sous le dénominatif de *Centre de Séjour*? C'est possible. Qui considérerait les voyages intermondes importants, sinon celui qui côtoie des non-humains ? L'esprit bouillonnant de cet espoir et les yeux humides d'émotion, Jerico se dit qu'elle doit explorer toute les pistes qui s'offrent à elle. Si N°9 se trouvait à côté d'elle, il sourirait de satisfaction. *Elle n'abandonne jamais, ma petite, s'enorgueillirait-il.*

La non-humaine attend pendant ce qui lui paraît une éternité, avant que ne cessent les ronflements de Marco et qu'un bruit retentisse. Le chauffeur a redressé son dossier. Elle l'entend farfouiller, puis beugler quelques jurons. Il vient de se rendre compte qu'il a perdu son cellulaire. Mais son horaire le rappelant à l'ordre, il finit par démarrer le moteur pour poursuivre le trajet. La musique émise par la radio emplit l'habitacle, ce qui crée des conditions favorables pour entretenir une conversation téléphonique. Les doigts de Jerico composent le numéro du docteur Ménard. Elle le sait, elle le sent, son sauveur sera bientôt au bout du fil.

Une voix masculine répond.

Chapitre 2

Un peu plus tôt

—Êtes-vous certain de vouloir aller là, m'sieur Ménard ?

Le conducteur du taxi tourne des yeux dubitatifs dans la direction de Samuel au moment où son véhicule s'immobilise sur le bord de la route. De l'autre côté de la fenêtre embuée du passager, un des rares lampadaires de la rue jette une lumière jaunâtre sur les flaques d'eau qui croupissent dans les creux du trottoir. À la demande du médecin, le chauffeur l'a emmené dans l'un des secteurs les plus défavorisés de New York. Des déchets de plastiques traînent dans tous les recoins, et des pages de journaux sont recroquevillées le long des murs en briques partiellement égrainés. À cette heure tardive de la nuit, les musiques intempestives se sont tuées pour laisser place aux voix de trois individus installés à l'abri de la bruine sous un auvent en pierre.

—On y est, lance Samuel.

Le chauffeur détourne le regard vers les silhouettes à quelques mètres d'eux.

—Les types dans votre genre, on les voit arriver un mille à la ronde, prévient-il. Si ces gars-là vous prennent en grippe, ils vous boufferont tout cru.

Samuel ne paraît guère surpris. Transiger avec des malfrats comme ceux-là figure dans sa description de tâches. Pour se fondre au décor, il a profité du trajet en jet nolisé pour enfiler un jean et un T-shirt noir. Mais, tout déguisement comporte quelques failles et sa posture trahit malgré lui son style de vie huppé. Un observateur attentif remarquerait que ses mains sont trop douces pour être celles d'un

homme de terrain et que ses souliers bruns impeccables... Pourquoi a-t-il oublié de chausser des espadrilles ? Pendant un instant, il regrette d'être si bien mis dans un quartier habitué à la décrépitude.

—Ne vous en faites pas pour moi, répond-il en réglant la course.

—Je peux vous attendre, propose le chauffeur après avoir fourré les billets dans sa poche de pantalon. Et si vous tardez trop, j'appelle les flics. À supposer qu'ils se rendent jusqu'ici... ils ne s'y risquent pas toujours.

Samuel approuve d'un signe de la tête, et lui offre cinquante dollars américains en échange de son service.

—Dix minutes, décide le conducteur.

Samuel sort du véhicule, son cartable noir à fermeture éclair en main. Aussitôt, les trois hommes sur le portique se tournent vers lui d'un seul mouvement. L'un d'eux, aux cheveux rasés et au chandail blanc sans manches, inspire une bouffée de sa cigarette, l'œil aux aguets, tandis que les deux autres s'échangent quelques mots à voix basse.

Le docteur enjambe la bande du trottoir sur laquelle gît un objet en plastique translucide. *Une seringue souillée*, note-t-il machinalement.

—Voyons ce qu'on a là, laisse entendre le type au chandail sans manches.

Il croise les bras sur son torse, non sans exposer les muscles de ses biceps et ses tatouages. La fumée de sa cigarette forme un nuage blanc, aspiré par le trou béant de la porte ouverte derrière lui. Le docteur Ménard s'immobilise en face de lui et dit :

—Je suis celui que vous attendez. Conduisez-moi à José Carreira.

Son interlocuteur plisse les yeux d'un air sournois et le détaille des pieds à la tête, comme on jugerait un gibier sur le point d'être éviscéré. Samuel sort son revolver de sous sa ceinture, puis le tend au trentenaire, qui l'accepte avec un hochement de la tête. Après quoi, il se tourne pour entrer dans la bâtisse. Samuel descend à sa suite un escalier en acier à la peinture écaillée, et parvient dans un couloir au plancher de béton. Un globe vissé dans un socle pendu au bout de ses fils éclaire tant bien que mal les affiches de groupes rock qui recouvrent les murs.

Au bout du corridor, l'hôte s'arrête en face d'une porte en métal munie d'une fenêtre grillagée, et frappe trois coups. Le haut d'un visage hâlé, entouré de dreadlocks, apparaît de l'autre côté. Puis, un déclic retentit, signifiant que l'homme a déverrouillé la barrure. Une seule issue sécurisée ? C'est insuffisant. Ces individus ont minimisé la valeur du trésor qu'ils cachent entre leurs murs.

Les gonds grincent et la porte s'ouvre sur Carreira, un ancien vétérinaire d'origine portugaise qui s'est converti en vendeur de désinfectants institutionnels après avoir immigré aux États-Unis. Il est vêtu d'un chandail en coton noir qui épouse parfaitement la forme de ses pectoraux, et d'un pantalon cargo gris au tissu léger, adapté à la moiteur de ce sous-sol.

— Docteur Ménard, accueille-t-il son visiteur en anglais avec un sourire cordial.

Samuel saisit la main qui lui est tendue en guise de salutations. La parade séductrice de l'homme d'affaires et de son client vient de commencer.

— Je ne vous attendais pas avant plusieurs heures, enchaîne Carreira.

— Hors de question de faire patienter un collaborateur. C'est la raison pour laquelle j'ai réservé le transporteur aérien le plus rapide. Je vous suis reconnaissant pour la diligence avec laquelle vous m'avez fixé ce rendez-vous. J'espère ne pas vous prendre de court.

Carreira fait un signe de la main à son subalterne, qui prend congé pour laisser les deux hommes seuls. Enfin, presque seuls. La pièce aux allures d'entrepôt est divisée, sur la gauche, par une toile en plastique semi-opaque derrière laquelle on devine la forme d'une tête et d'une paire d'épaules. De toute évidence, un individu est assis sur un siège. Le cœur de Samuel se serre quand il croit reconnaître la silhouette plongée dans l'obscurité. Un gaillard d'âge mûr, à la charpente solide. Serait-ce celui qu'il cherche ? Faisant mine de n'avoir rien remarqué, il se concentre sur Carreira qui explique :

— Ici, on ne dort jamais. Depuis l'arrivée de notre spécimen, les curieux et les scientifiques sont fort nombreux à nous solliciter. Mais, j'ai tout de suite su que vous étiez sérieux dans vos démarches.

Cela dit, il se penche vers son interlocuteur pour demander sur le ton de la confiance :

— Êtes-vous prêt à en avoir pour votre argent, mon ami ? Comme convenu hier soir, dix mille dollars, et je lève le rideau sur la plus belle création que notre monde n'ait jamais accueillie.

Samuel ouvre la fermeture éclair de son cartable et en sort deux enveloppes remplies au maximum de leur capacité. Tout le montant, en petites coupures, s'y trouve. José vérifie les liasses, puis, satisfait, va à son plan de travail pour jucher son cachet sur une pile d'enveloppes similaires.

Tel un présentateur de cirque, l'ancien vétérinaire tire la toile sur le côté. Les yeux de Samuel ne peuvent se détacher de la silhouette tapie dans l'ombre. Perturbé par le vacarme des anneaux qui se cognent contre le pôle, l'individu sursaute et dans un mouvement nerveux, tourne la tête vers la droite, puis la gauche. Pendant un instant, le médecin appréhende le moment où la lumière lui permettra de bien le voir. Il espère qu'il s'agit de Gabriello, mais le redoute en même temps.

José actionne un interrupteur et aussitôt, un tube halogène se met à grésiller entre les poutres du plafond. Au bout d'un bref moment, la lumière jaillit et déverse sa clarté sur le crâne rasé du spécimen non-humain et ses mains retenues à la hauteur de ses épaules. Le malheureux plisse les yeux et penche instinctivement la tête vers le plancher, pendant que son torse se soulève au rythme de sa respiration saccadée.

Trop jeune, pense Samuel avec un mélange de déception et de soulagement. *Ce n'est pas Gabriello*.

Deux tiges métalliques horizontales soudées à des piliers de soutien ont été forgées pour ceindre solidement le cou et les poignets du prisonnier. Son corps dénudé est à la merci d'une multitude de serre-câbles et de papiers adhésifs entoilés qui le maintiennent en position assise sur une chaise vissée au sol. Un bandage serpente sa jambe gauche, de la cuisse jusqu'au mollet, de même que sa gorge. Les yeux de Samuel se posent sur la sonde de gastrostomie plantée dans l'épigastre du pauvre type et les tubulures qui sortent de son entrejambe.

Les paupières plissées et le visage grimaçant, le prisonnier lutte pour regarder dans la direction des deux hommes. Dès que sa vue s'adapte à la luminosité, il parvient à lever la tête. Ses yeux, sans iris ni pupilles, sont entièrement noirs.

L'extraordinaire est là. La vision d'un non-humain effraierait ou estomaquerait un homme du commun, mais pas Samuel, qui s'agenouille devant le captif. Ce dernier tente un mouvement de recul qui n'a d'autre conséquence que de faire cogner ses poignets et son menton contre les liens en métal. Sa respiration s'accélère et ses doigts se crispent. Piégé, perdu, terrifié. Une vague de pitié submerge Samuel, qui sans réfléchir, pose une main sur l'épaule moite du non-humain.

— Je vous suggère d'enfiler des gants pour le toucher, intervient José.

Ce dernier se détourne et s'éloigne au fond de la pièce. Au même instant, les yeux de Samuel croisent ceux du spécimen. Max. S'il réussit à le ramener avec lui, il l'appellera Max.

« Il y a d'autres gens comme toi dans ce monde », lui murmure-t-il. « Tu n'es pas le seul. »

Prononcés dans le langage des non-humains, ces mots se fraient un chemin dans l'esprit de Max, qui comprend que, d'ennemi, le visiteur vient de devenir son allié. Son visage se tord de détresse et ses lèvres exhalent des sanglots silencieux. Les spasmes de sa bouche donnent l'impression qu'il prononce des syllabes. En approchant son oreille, Samuel entend :

« Tuez-moi. »

José aurait sans doute désapprouvé cet échange s'il n'avait pas été occupé à récupérer une glacière sur l'une des tablettes murales. Il ouvre ensuite le congélateur et gratte dans un bac pour recueillir des glaçons à l'aide d'une pelle en plastique. Les épaules de Max se crispent au son des cubes qui s'entrechoquent en tombant dans la glacière.

« Tuez-moi », réitère-t-il.

C'est le moment que choisit José pour revenir et poser la boîte de transport d'organes sur le plancher en béton.

— Comme toutes les bêtes en cage, explique-t-il, mon spécimen criait beaucoup. C'était préoccupant, car les voisins pouvaient entendre ses hurlements à travers les murs. Dans un but purement pratique, j'ai prélevé ses cordes vocales et contre toute attente, j'ai trouvé un acheteur qui m'en a offert un bon prix. Les tests qu'il a réalisés ont révélé un résultat prodigieux : le muscle contenait une protéine inconnue au genre humain. Mon client a par la suite réclamé un segment plus volumineux pour préciser ses travaux. Je lui ai donc vendu le muscle sartorius gauche, mais je peux vous proposer le droit. Imaginez tout ce que vos analyses vous apprendraient sur ces créatures !

Samuel réprime une nausée à la vue du bandage qui recouvre la jambe du spécimen. L'homme d'affaires va récupérer, dans le premier tiroir de son poste de travail, une pochette en tissu qu'il déroule sur une table en aluminium. Ladite pochette contient un bistouri, une pince à compresse, des poinçons dermiques et autres instruments chirurgicaux.

— Il est trop tôt pour prélever les organes vitaux, mais j'accepte les acomptes pour les réservations. Je crains, par contre, que vous arriviez trop tard pour les globes oculaires et le cerveau. Si j'étais vous, j'opterais pour le cœur. Il s'agit d'une excellente valeur. La physionomie de ces envahisseurs recèle encore tant de secrets ! La science a besoin de notre dévotion.

L'ancien vétérinaire enfle ses gants en nitrile, paré à procéder à l'intervention. Sans comprendre le discours de son persécuteur, Max devine qu'il est sur le point de subir à nouveau la morsure de la lame chirurgicale. Voulant se

dérober, il lutte contre ses entraves, mais parvient à peine à remuer. Des larmes d'impuissance coulent sur ses joues.

—Je ne souhaite pas que vous découpiez ce pauvre type en morceaux, monsieur Carreira.

Le bourreau envoie un regard moqueur à son interlocuteur et réplique :

—J'avais cru qu'un médecin tel que vous resterait insensible à la vue d'un peu de sang. Attendez-moi dehors si ça peut vous éviter de tourner de l'œil. Je m'engage à effectuer le prélèvement proprement, dans les règles de l'art, pour vous offrir un échantillon de qualité. Alors, que désirez-vous ? Une biopsie, ou un muscle ? Un morceau de cartilage, peut-être ? C'est un peu plus compliqué pour les os, mais faisable.

Même si ce prisonnier n'est pas Gabriello, Samuel est déterminé à se battre comme si c'était le cas.

—Je ne désire rien de tout cela. Si vous le permettez, je vais vous exposer mon offre.

Samuel se dirige vers le bureau, sur lequel il ouvre son cartable. L'hôte le suit, et appuie ses mains sur le plan de travail pour examiner un catalogue.

—J'ai fondé un institut canadien unique en son genre, commence le médecin. Sur la page couverture, vous voyez la devanture du *Centre de Séjour*. Ne vous laissez pas rebuter par sa charpente carrée et ses murs en briques. Il s'agit du seul lieu au monde spécialisé dans l'accueil des non-humains. À l'heure actuelle, il n'héberge qu'une seule résidente, mais il peut en loger quatre supplémentaires dans des studios aménagés selon leurs goûts.

Samuel examine les images de la cuisinette et va à la page suivante, qui montre une photo grand format de la cour entourée d'une palissade de cinq mètres de hauteur.

— Si vous me confiez votre spécimen, sachez qu'il prendra l'air à volonté, bénéficiera d'un régime végétarien, en plus d'être protégé par un système d'alarme à la fine pointe de la technologie.

Pour ajouter à ses dires, il parle des détecteurs de mouvement, des pellicules anti-intrusion fixées aux fenêtres, du gardien de sécurité de nuit, des verrous à authentification par carte magnétique et code d'accès.

— Tout cela me semble bien, docteur Ménard, mais j'ai l'intention de conserver mon extraterrestre. En le gardant dans mes locaux, il me coûte tout au plus trois repas par jour, et me rapporte beaucoup.

— Vous serez surpris d'apprendre que le placer sous mes soins n'impliquerait aucun investissement pécuniaire de votre part. En général, un prélèvement sanguin vendu à des firmes de recherche règle neuf mois d'hébergement, et un test d'urine trois mois supplémentaires.

— Pourquoi me contenterais-je de quelques prises de sang, ricane Carreira en secouant la tête, quand un muscle de sa jambe, inutile à sa survie, m'a enrichi de soixante-dix-neuf mille dollars ?

La négociation tourne en sa défaveur, Samuel le sent. C'est pourquoi il décide d'opter pour le grand jeu.

— Sur demande, je peux effectuer des prélèvements pour votre bon profit. Les plus intrusifs se dérouleraient sous anesthésie générale.

Les sourcils froncés, José se redresse et croise les bras sur son torse.

— Arrêtez vos conneries, lâche-t-il. Vous savez aussi bien que moi que les non-humains présentent une forte intolérance aux médicaments modernes. Un seul cachet d'aspirine suffit à les plonger dans le coma.

— Il existe une méthode... avec de l'huile essentielle de lavande. Biologique, de préférence.

Carreira bascule la tête vers l'arrière pour libérer un éclat de rire.

— Allons ! Je ne fais pas dans les fleurs !

— Je vous jure que c'est vrai. Je l'ai découvert par hasard quand mon employée a branché un diffuseur dans la cuisinette ; les pensionnaires de l'époque ont sombré dans un profond sommeil qui a duré trois heures. Quelques tests m'ont ensuite permis de statuer qu'on peut répéter ce phénomène à volonté sur des sujets en bonne santé. Il suffit de s'assurer de la stabilité cardiaque, d'une oxygénation cérébrale adéquate, et bingo ! Pensez qu'en s'épanouissant dans mon centre, l'espérance de vie de votre spécimen augmenterait de manière significative, de quoi vous offrir des années de gains.

D'un air songeur, José caresse la barbiche qui entoure ses lèvres charnues. Max, de son côté, a cessé de se débattre et envoie un regard suppliant à Samuel. Il a sûrement compris que le visiteur parle en sa faveur.

— Et puis, docteur des fleurs, voulez-vous un prélèvement, oui ou non ? s'impatiente le Portugais. J'ai de l'ouvrage à abattre.

Il consulte sa montre et ajoute :

— Au cours des cinq dernières minutes, j'ai dû recevoir une ou deux requêtes de prélèvement par courriel. La demande est énorme, alors profitez-en pendant que vous en avez l'occasion.

Il force la note, c'est évident, songe Samuel. Une telle vague de sollicitations impliquerait que la présence des non-humains soit connue de tous, ce qui est loin d'être le cas. Plusieurs scientifiques, membres de l'armée et truands

sont du secret, mais il s'agit d'un cercle restreint. D'ailleurs, les pansements de Max se limitent à sa jambe, au cou et aux poignets, où ses entraves écorchent sa peau.

Dépité, Samuel secoue la tête. Il voudrait insister sur le bien-être du spécimen et les efforts que ses employés et lui déploieraient pour lui offrir une vie normale, mais il a l'impression que ces arguments tomberaient dans l'oreille d'un sourd. Sa gorge se serre, alors qu'il sent qu'il est sur le point d'abandonner Max a subi des sévices inimaginables. Le docteur referme son cartable et retourne vers le non-humain. Son cœur se brise à la vue des yeux chargés de confiances que le prisonnier pose sur lui.

« Je persisterai », promet Samuel dans un seul souffle.

José siffle entre ses dents et demande :

— C'est quoi, ça ? Vous parlez son jargon ? Alors là, vous m'impressionnez !

Le directeur du Centre de Séjour voit là une dernière chance de convaincre son interlocuteur de faire preuve d'humanité.

— Mes employés et moi maîtrisons leur dialecte. Nous nous assurons ainsi de leur bien-être, et obtenons des renseignements au sujet de leur monde. Ce qu'ils nous révèlent sur la faune, la flore et leur culture vaut son pesant d'or. Il s'agit d'une source de revenus dont vous seriez privé sans moi. Prenez le temps d'y réfléchir. Votre spécimen vit. Il ressent la douleur et les émotions de la même manière que nous. Je vous offre la possibilité de vous affranchir des soins que vous lui prodiguez tout en empochant des sommes qui vous permettraient de vivre comme un roi.

Le visage fermé de José démontre que sa décision est sans appel. Il tient mordicus à garder la mainmise sur le non-humain, quitte à causer sa perte. Alors que Samuel re-

cule de quelques pas, l'espoir dans les yeux de Max cède la place à un grand vide. Il accote sa joue sur la barre de métal froid qui entoure sa gorge, geste qui ressemble à celui d'un mourant qui attend l'ultime sommeil.

Puisque l'hôte a atteint la limite du temps qu'il désirait lui accorder, Samuel le remercie une seconde fois de son accueil, récupère son cartable, et quitte l'entrepôt. Ou plutôt, la salle de torture. Une fois dans la rue, l'air frais du début d'été le déleste de l'atmosphère étouffante de ce sous-sol empesté de souffrance et d'égoïsme. Il inspire longuement, mais ne parvient pas à chasser sa nausée. Les lumières de l'aurore commencent à éclaircir les flaques d'eau immobiles dans les creux du béton.

L'homme au chandail sans manches remarque sans doute que le Canadien repart les mains vides. Pas de spécimen, pas d'échantillons. Il lui rend son revolver et, sourire moqueur aux lèvres, le regarde regagner son taxi.

Pendant que le chauffeur le conduit vers la piste d'atterrissage, Samuel déplore son échec. Où a-t-il commis une erreur? Aurait-il dû insister davantage? Il revoit le visage de Max, déformé par la détresse, et les traits de Gabriello se substituent aux siens. Se serait-il montré plus convaincant si c'eut été son ancien pensionnaire qui s'était trouvé devant lui? D'ailleurs, où est-il à l'heure actuelle? Subit-il le même sort que Max? Huit mois se sont écoulés depuis que le nomade a quitté le Centre de Séjour. Est-il seulement encore vivant?

Conformément aux désirs de Samuel, le jet *Falcon 10* nolisé l'attend sur la piste d'atterrissage, prêt à effectuer le voyage en sens inverse pour le ramener à Chicoutimi, sa ville natale. Une fois assis sur le siège en cuir beige, il assène un coup de pied rageur au sac à dos qu'il avait laissé au

milieu de l'allée. Rien de ce qu'il avait apporté pour Max ne servira. Ni les vêtements, ni la couverture pour le rassurer, ni les bananes qui auraient initié son palais aux délices de son monde d'accueil. Il a échoué.

— Je persisterai, répète-t-il pour lui-même.

Les roues de l'aéronef vibrent alors que l'engin s'élance sur la piste. Samuel s'adosse sur le siège et ferme les yeux. Il devrait profiter des cinq heures de vol qui l'attendent pour prendre du repos, mais il a l'impression que le sommeil le fuira vu les pensées défaitistes qui tournent en boucle dans sa tête.

Trois heures après le décollage, la sonnerie de son cellulaire le fait sursauter.

— Docteur des fleurs ! s'exclame d'entrée de jeu son interlocuteur d'un ton enjoué. Je vous le dis, c'est votre jour de chance !

— Vous avez changé d'idée ? interroge Samuel avec un grand sourire. Monsieur Carreira, vous m'en voyez ravi ! C'était la meilleure décision, et vous ne la regretterez pas ! Votre spécimen sera entre de bonnes mains.

— De ça, j'en suis certain ! Vous êtes un brave type, professionnel et honnête. Parce que je vous aime bien et que vos intentions sont louables, je suis disposé à prendre un arrangement avec vous. Faites demi-tour et revenez vite à mes locaux. Je vous propose le cœur du spécimen pour une fraction du prix. Il est déjà dans la glacière.

Il faut quelques secondes à Samuel pour prendre conscience des implications de cette offre. Le cœur de Max, dans la boîte de transport d'organes. Le médecin se frictionne les yeux, plus triste qu'il ne l'aurait imaginé.

— Monsieur Carreira... voulez-vous me dire ce qui vous a pris d'exécuter ce pauvre homme ?

—C’était involontaire de ma part. Pendant notre entretien, j’ai reçu un courriel de la part d’une personne qui souhaitait acheter sa rotule droite. Comme j’attendais des nouvelles de ce client depuis quelques jours, j’ai décidé de procéder sur-le-champ. Au même titre que vous, j’étais sensible à la douleur de mon spécimen. C’est pourquoi j’ai adopté vos méthodes et utilisé de l’huile essentielle à la lavande pour l’anesthésier. La copine d’un de mes subalternes m’en a donné un flacon. J’aurais dû suivre vos conseils et m’assurer que le produit soit biologique. C’était une erreur de ma part, mais je ne connais pas grand-chose en botanique.

—Cela n’a rien à voir. De quelle façon avez-vous administré le produit ?

—Par insufflateur. C’était forcément la méthode la plus efficace. Au début, tout augurait bien. Les muscles du mâle se sont détendus, ses yeux se sont révulsés et son amplitude respiratoire était parfaite. Puis, le cœur a cessé de battre, et nos tentatives de réanimation sont demeurées vaines. Je me suis planté, on dirait.

Samuel exhale un soupir de désolation.

—Planté, c’est peu dire ! Ignoriez-vous que la dose fait le poison ? Il y a une énorme différence entre pulvériser dans une pièce les particules d’un concentré organique, et les canaliser dans la gorge d’un homme ! M’avez-vous écouté quand je vous ai expliqué que le sujet doit inhaler les vapeurs d’un diffuseur ?

Visiblement peu intéressé au drame qu’il vient de provoquer, le Portugais continue son récit.

—J’ai prélevé les organes vitaux sans perdre de temps ; certains sont déjà en transit vers les locaux de leur acquéreur. Si vous le voulez, je vous réserve le cœur.

— Vous venez de polluer l'organisme de Max avec de l'huile essentielle ! Croyez-vous vraiment pouvoir tirer quoi que ce soit de son cadavre ? Vous serez chanceux s'il vous rapporte suffisamment d'argent pour payer votre loyer à la fin du mois. Je vous le répète : je ne suis nullement intéressé par des organes morts.

José salue son interlocuteur et met fin à la communication. Samuel se prend la tête entre les mains. Comment Carreira a-t-il pu aussi mal interpréter ses explications ? Aurait-il omis des précisions importantes ou surévalué ses compétences en anglais ? Il croyait pourtant avoir été clair. Le pauvre homme ressent la perte de Max comme s'il avait lui-même plaqué sur son visage le masque à oxygène qui a répandu la dose létale dans ses poumons. *Tuez-moi*, entend-il résonner dans sa tête. Sans le vouloir, il l'a fait. Son unique consolation est de savoir que Max a vécu ses derniers instants sans souffrance.

Le médecin se lève et se rend à l'extrémité de la cabine. Le transporteur aérien a mis à sa disposition une bouteille de vin, deux coupes en cristal, et un bol en métal chromé contenant des encas. Il sélectionne un emballage de noix mélangées, puis déchire l'ouverture. Avec une pensée pour Max, il porte une amande à sa bouche, sachant que les rites funèbres de la majorité des peuplades non-humaines sont marqués par l'ingestion d'une semence.

Cette bataille est perdue, mais il y en aura d'autres à livrer. La faille qui arrache sporadiquement des individus extraterrestres à leur patrie continue sa vicieuse besogne. Voilà neuf ans que Samuel tente de comprendre ce phénomène afin d'y mettre un terme, et permettre à Gabriello de rentrer chez lui. Or, le milieu des voyages intermondes regorge d'excentriques qui aspirent à s'appropriier les ressources de

terres vierges, régner en maîtres sur une nation pacifique, ou contribuer au progrès en biologie au moyen de la vivisection. Dégoter des informations fiables d'entre les théories farfelues s'avère ardu.

Parmi les piles de documentation que Samuel a abattues, les travaux d'une chimiste américaine l'ont éclairé plus que tous les autres ouvrages réunis. C'est à la lecture de la première publication de Jerico A. Cleere, parue dans une revue spécialisée un an et demi plus tôt, que Samuel a décidé de construire un portail intermondes. Pour y arriver, il a aménagé un laboratoire au sous-sol du Centre de Séjour, a investi une petite fortune dans les matériaux que la doctorante jugeait prometteurs, et a assemblé la machine. La deuxième étude de madame Cleere, bijoux d'informations, a permis à Samuel de perfectionner sa création pour faire en sorte qu'elle unifie les molécules et forme un film photonique-quantique.

L'aboutissement de ses travaux est proche, le scientifique le sent. Il suffirait que cette brillante chercheuse couche une fois de plus ses recommandations sur papier. Après quoi, Samuel bûcherait sans relâche, jusqu'à ce que le portail serve de porte pour accéder à l'autre monde. Il imagine les doigts de madame Cleere en mouvement au-dessus de son clavier pour pondre un nouvel outil de référence qu'il étudierait religieusement.

Sous le coup d'une impulsion soudaine, Samuel ouvre la fermeture éclair de son sac à dos pour en sortir son ordinateur portable. Il installe l'appareil sur la table en face de lui et allume l'alimentation. Le décès de Max le rend à la fois émotif et spontané, en plus de le dépouiller des réticences qu'il aurait normalement eues à aborder son idole.

Dre Jerico A. Cleere,

Je ne saurais tarir d'éloges au sujet de vos recherches...

La rédaction du courriel lui vient d'une seule traite. Le message est sans doute trop passionné pour s'adresser à une grande dame, mais peut-être bien qu'il lui insufflera la motivation nécessaire pour accélérer ses travaux ? Ayant complété son cursus doctoral dix ans plus tôt, Samuel se souvient que chaque fois qu'il recevait des encouragements de la part de son entourage, il passait les journées suivantes à rédiger sa thèse avec enthousiasme.

Une fois sa dernière phrase composée, il relit le tout et corrige les erreurs de syntaxes avec attention. Une femme aussi brillante que madame Cleere mérite la perfection. Après avoir trouvé l'adresse courriel de la doctorante sur internet, il retient son souffle et appuie sur le bouton *envoyer*. Puis, las, il éteint l'ordinateur et se cale dans son dossier. Il parviendra peut-être à dormir, finalement.

Samuel vient à peine de clore les paupières lorsque la sonnerie de son cellulaire retentit. Pendant un instant, il craint qu'il s'agisse encore une fois de ce salopard de José, qui désespéré d'avoir commis la pire bourde de sa vie, tente de lui proposer d'autres organes à prix réduit. Or, cette fois-ci, l'afficheur indique un certain *Marco Ross*.

— Docteur, est-ce bien vous ? s'enquit une voix féminine qui semble provenir de loin.

— Samuel Ménard, précise le médecin en augmentant le volume de son appareil. En quoi puis-je vous être utile ?

Il perçoit un roucoulement de bonheur de l'autre côté du combiné. Voilà une réaction étrange de la part d'une personne qui s'adresse à lui pour la première fois.

— Si vous saviez à quel point je suis heureuse de vous parler ! chuchotte la femme. J'ai reçu votre courriel il y a quelques minutes. C'est un plaisir d'apprendre que vous estimez mes travaux et que tout comme moi, vous avez à cœur le bien-être de nos voisins de l'autre monde.

— Vos travaux ? répète Samuel, impressionné et excité, en se redressant sur son siège. Vous êtes... madame Cleere, c'est bien vous ? Si je m'attendais à recevoir votre appel !

Ayant rédigé son courriel en anglais, il est d'autant plus étonné que son interlocutrice s'adresse à lui dans un français impeccable aux accents québécois.

— D'entre nous, je suis la plus choyée, continue cette dernière. Je tiens tout d'abord à vous dire que je vous aime déjà. Vraiment. Vous êtes mon héros. En second lieu, je compte sur votre aide... ma vie dépend de vous.

Chapitre 3

—Avant de vous en dire davantage, enchaîne Jerico à voix basse, je voudrais m’assurer que je m’adresse à la bonne personne. Selon les vérifications que j’ai effectuées sur internet, vous seriez le directeur d’un institut basé dans l’est du Canada et dédié aux patients souffrant d’anxiété. Est-ce exact ?

La confirmation de Samuel arrache un second gloussement de plaisir à la jeune femme, qui poursuit en disant :

—Loin de moi l’idée de remettre votre parole en doute. Toutefois, on s’attendrait à ce qu’un docteur au service de la santé mentale s’intéresse aux publications rédigées par des psychologues, psychiatres, ou tout autre spécialiste du domaine. Donc, pourquoi vous êtes-vous penché sur les voyages intermondes ? Vos pensionnaires seraient-ils plus singuliers que vous le prétendez ?

Ses déductions font honneur à son intelligence, songe Samuel. Il se dit que cette femme sait probablement que des créatures venues d’ailleurs vivent parmi les humains, mais comme il ne peut en être certain, il préfère répondre à la question sans se compromettre.

—Mes pensionnaires sont charmants, en dépit des différences qui les rendent inaptes à se mêler au reste de la population. Avez-vous déjà côtoyé ce type de clientèle ?

—Tous les jours, docteur. Tous les jours... répond Jerico en étouffant un ricanement. Si vous le permettez, j’irai droit au but. Vous faites preuve de prudence envers moi et je le comprends. Je meurs d’envie de vous démontrer que je suis digne de votre confiance, mais le temps me manque. Je suis enfermée dans le coffre arrière d’une voiture et mon salut consiste à parler au fondateur du centre québécois spé-

cialisé dans le genre non-humain. Je vous prie d'être honnête avec moi : êtes-vous cette personne ?

Madame Cleere serait-elle une enfant de l'autre monde ? s'interroge Samuel, plus enchanté qu'étonné par cette perspective, qu'il se surprend à souhaiter de toutes ses forces. Une voyageuse intermondes passionnée de science.

— Oui, madame Cleere, c'est bien moi.

— J'en étais sûre ! Quel heureux hasard que vous m'avez écrit alors que je suis à court de ressources ! Je ne saurais vous exprimer à quel point je vous en suis reconnaissante. Vos responsabilités auprès de vos patients accaparent certainement votre temps, mais je vous serais redevable si vous acceptiez de me venir en aide. À midi, je serai l'objet d'une transaction à Scottsburg, dans l'Indiana. Au bout de Calder Lane, plus précisément. Il vous suffirait de me fournir les coordonnées d'un collègue de confiance résidant du côté est des États-Unis, qui pourrait me secourir. Ainsi, ma mésaventure aurait une chance de connaître un dénouement heureux.

Si Samuel entretenait des doutes au sujet de la véritable nature de son interlocutrice, la question est maintenant éludée. Madame Cleere est bel et bien native d'un autre monde. Le médecin pourrait certes confier le sauvetage de la pauvre femme à des intermédiaires, mais le risque de connaître un nouvel échec serait trop grand. Non, cette fois, il réussira avec la doctorante là où il a échoué avec Max.

— Je me chargerai personnellement de vous tirer de ce mauvais pas, s'empresse-t-il de répondre. Mon jet va faire demi-tour. Qu'importe le temps que cela demandera et ce qu'il m'en coûtera, je vous jure de tout mettre en œuvre pour vous libérer. Je n'aurai de repos que lorsque vous aurez emménagé dans mes locaux, au Centre de Séjour.

—Êtes-vous sérieux ? Vous allez venir me chercher ? Si vous saviez le plaisir que vous me faites ! Je m'étais imaginé que vous étiez un homme sympathique et occupé, un peu comme ces scientifiques qui vous font de jolis sourires, mais qui sont pressés de retourner à leur paperasse. Je constate que vous êtes beaucoup mieux que ces gens ! Je vous attends avec impatience. Prévoyez-vous arriver avant que la transaction n'ait lieu ?

Pour répondre à cette question, Samuel doit d'abord se précipiter et ouvrir toute grande la porte à double battant semi-translucide qui sépare l'aire des passagers de la cabine de pilotage. Le copilote sursaute en se tournant vers lui.

—Veuillez retourner vous asseoir, docteur Ménard, ordonne-t-il.

—On change de cap ! Faites demi-tour, nous allons en Indiana. Emmenez-moi à la piste d'atterrissage la plus proche de Scottsburg.

Les deux aviateurs se dévisagent, jusqu'à ce que le copilote réplique d'un air fermé :

—Notre contrat stipule que nous devons vous ramener au Québec...

—Mes projets ont changé. Non seulement on m'a assuré que cet aéronef était à ma disposition pour la journée, mais de plus, je paie les frais de vol à l'heure. Allez. Je vous laisse aviser vos supérieurs et ajuster l'itinéraire de façon à ce que nous atterrissions là-bas le plus rapidement possible.

Cela étant dit, Samuel referme la porte. À travers la paroi, il peut voir les deux types parlementer à voix basse. Après un court laps de temps, le copilote effectue un appel par l'entremise de son casque d'écoute.

—Et puis ? s'impatiente Jerico.

—Chut...

Samuel approche son oreille du battant et entend une voix lui commander :

—Retournez vous asseoir, docteur Ménard.

Comme un gamin qui refuse d'aller dormir malgré les menaces de ses parents, Samuel entrouvre le vantail pour demander :

—Combien de temps mettrons-nous avant d'arriver ?

—Vous n'avez pas le droit d'ouvrir cette porte, prévient l'aviateur en posant un regard noir dans sa direction. Référez-vous aux consignes mises à votre disposition dans votre cabine. Je vous le répète : veuillez vous asseoir.

—Combien de temps ? insiste Samuel.

—Vous serez à l'aérodrome municipal de Salem dans une heure quarante, lâche l'autre d'un ton impatient. Maintenant...

—Oui, j'y vais.

Samuel retourne à son siège, alors que le régime du moteur et l'angle de la cabine indiquent qu'ils font demi-tour.

—Avez-vous entendu, madame ? J'atterrirai à onze heures trente.

Il faut toutefois additionner le temps nécessaire pour atteindre Calder Lane. Le docteur rallume son ordinateur, examine une carte routière de la région, et se mord la lèvre en constatant que trente-neuf minutes de voiture le sépareront du point de rencontre. Il accusera neuf minutes de retard. La seule bonne nouvelle est que, contrairement à la veille où Carreira lui avait demandé de se pointer en pleine nuit, il pourra louer une voiture plutôt que de recourir à un taxi. En dépit de son tempérament posé, l'homme imagine son pied enfoncer la pédale d'accélérateur jusqu'au plancher. Oui, il pourra arriver à temps.

—Vous êtes un rêveur, laissez entendre Jerico. Soyez réaliste : neuf minutes de retard, c'est cinq cent quarante secondes pendant lesquelles Marco et Jay auront le temps de négocier en votre absence. C'est suffisant pour que je sois emmenée dans je ne sais trop quel trou perdu.

À la suite de cette dernière réplique, Samuel croit percevoir un sanglot étouffé. Or, si Jerico ressent du désespoir, son chuchotement n'en laisse rien paraître.

—Nous devons trouver une solution pour ralentir le rat d'égout, propose-t-elle. Comment pourrions-nous procéder ? Ha ! Si seulement je pouvais crever un de ses pneus de là où je suis !

Elle réfléchit à haute voix, mais il devient évident que, enfermée comme elle l'est, ses options sont limitées.

—La transaction aura lieu, que ça me plaise ou non, conclut-elle. Je dois donc décourager ce Jay de m'acquérir. Mais comment ? Peut-être en feignant d'être malade ? Qui voudrait s'encombrer d'un spécimen en mauvais état ?

—Il croira que vous souffrez d'un mal des transports.

—Pas forcément. Mes jambes sont si décharnées, qu'elles soutiennent à peine mon poids. Quant à ma peau, elle n'est habituée qu'à la lumière des néons. Il me suffirait de jouer la comédie pour faire croire à l'acheteur que je suis à l'article de la mort.

—Certains aliments susceptibles de provoquer des vomissements pourraient vous faciliter la tâche. Avez-vous déjà goûté à des pâtes alimentaires ? L'amidon qu'ils renferment cause des troubles digestifs passagers chez les gens de votre peuple.

—Oh, oui ! Un spaghetti ! Quelle excellente idée ! J'en ai déjà mangé ; je me souviens encore de sa saveur divine... et des heures de misère qui ont suivi. Allons-y de cette ma-

nière, et prions pour que notre plan fonctionne. Si vous le permettez, je vais raccrocher pour éviter que Marco me surprenne avec son cellulaire à la main.

— Vous me rappellerez ?

— Soyez-en certain ! À tout à l'heure, cher docteur Ménard, et merci à nouveau pour votre sollicitude. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai l'impression d'avoir de la chance.

La chercheuse éteint son téléphone. Un sentiment de vide s'installe en Samuel alors qu'il se fait du sang d'encre pour la pauvre femme, qui se retrouve encore seule contre l'ennemi. Il doit la délivrer, autant pour elle, que pour les autres non-humains dont le destin dépend de son savoir. Plus motivé que jamais, Samuel déniché sur internet une compagnie de location de véhicules à qui il téléphone.

— J'aurais besoin d'une voiture sécuritaire et performante, débite-t-il rapidement. Qu'avez-vous de disponible pour dans une heure trente ?

Le bruit de la souris du préposé se fait entendre alors qu'il vérifie son inventaire.

— J'ai une *Hyundai Elantra* grise de l'année qui serait prête pour vous, monsieur.

Samuel grimace. Si la situation tournait mal, cette voiture serait-elle efficace lors d'une éventuelle poursuite ? Il en doute.

— Cette auto est certainement plaisante à conduire, mais je désire axer mon choix sur la performance.

— Ma foi, réplique le préposé, nos meilleures unités sont déjà sur la route, mais nous possédons un coupé sport *Subaru* rouge brasier qui vous conviendrait, avec toit ouvrant, poignées chromées et aileron. Nous ne proposons ce véhicule qu'à nos clients de marque.

Cet homme le prend-il pour un jeune écervelé désireux d'épater la galerie ? Il faudra plus qu'un aileron et une peinture rutilante pour sauver Jerico.

— J'y réfléchirai, termine Samuel.

Ce dernier raccroche et compose le numéro du Centre de Séjour. Évelyne, la préposée, répond à la seconde sonnerie.

— Et puis ? s'enquiert-elle. Ramenez-vous le nouveau pensionnaire ?

— C'est foutu pour lui, le pauvre. Il est malheureusement déjà décédé. J'ai toutefois la chance de secourir quelqu'un d'autre. Je te raconterai, mais pour l'instant je dois agir vite. Mon transporteur aérien me conduit à l'aérodrome municipal de Salem en Indiana. Une fois là-bas, j'aurai besoin d'une voiture. Je veux de la puissance d'accélération sous la pédale, et des coussins gonflables sécuritaires. Il est difficile de prévoir comment ce sauvetage tournera. Mais voilà : la compagnie que je viens d'appeler voulait me refiler une *Hyundai* ou une *Subaru*.

La jeune employée pouffe de rire. Connaissant les goûts de son patron, elle sait que ces deux marques de voiture n'en font pas partie. Forte des enseignements transmis par son copain mécanicien au sujet du monde automobile, elle saura dénicher le modèle le plus approprié.

— Je vois le portrait. Je m'en occupe tout de suite.

— Je me fiche du montant de la facture, Évelyne. Je veux la meilleure voiture dans une heure trente. Si elles sont déjà toutes louées, achètes-en une. J'ai laissé le double de ma carte de crédit dans le premier tiroir de mon bureau de travail. Cette pensionnaire, il me la faut, tu comprends ?

— Comptez sur moi. Salem, c'est facile à retenir. Votre bolide vous attendra à la sortie du jet.

Samuel met fin à la communication et dépose son cellulaire sur la table, impatient de recevoir le prochain appel de Jerico, qu'il tente d'imaginer en train d'exécuter leur plan. Elle martèlera certainement la porte du coffre en criant à pleins poumons. Le dénommé Marco bouillonnera de rage, augmentera le volume de la radio jusqu'à saturer les haut-parleurs, et tentera de se concentrer sur la route. Mais, à bout de patience, il finira par écraser la pédale de frein. La sueur inonde le front du médecin lorsque, dans sa tête, il voit le criminel marcher les poings serrés et d'un pas décidé vers l'arrière de la voiture. Une fois la porte du coffre ouverte, Jerico lèvera son visage de neige vers son ravisseur. Celui-ci la laissera-t-elle parler, ou est-ce que ses sales mains de voyou enserreront le cou de son otage pour la réduire au silence ? Samuel se fait violence pour échapper au film macabre qui tourne dans son esprit, mais en vain. Chaque scène amène des images de détresse pires que les précédentes. Et si la sensation du pouvoir plaisait à Marco ? Il savourerait du regard le visage crispé de sa victime et sentirait avec délice les efforts désespérés de celle-ci pour obtenir un souffle d'air.

Incapable de rester assis plus longtemps, Samuel se lève et va sélectionner un sachet au hasard dans le bol à collation. Le kidnappeur pourrait tout aussi bien user de brutalité. En pareil cas, Jerico se recroquevillerait pour encaisser les coups. Marco la tabasserait jusqu'à ce que les cris de la malheureuse en soient réduits à des gémissements étouffés par le sang. Pendant un instant, le docteur a l'impression de ressentir lui-même la saveur métallique du liquide rougeâtre dans sa bouche. Il regarde l'emballage de noix de cajou vide qui se trouve dans sa main. Où est passé son contenu ? Il l'a avalé sans s'en rendre compte.

Samuel tourne en rond dans la cabine, tout en scrutant les mouvements de la trotteuse sur sa montre. Les interminables minutes se succèdent, jusqu'à ce que le changement de régime du moteur attire son attention. De l'autre côté du hublot, le paysage se voile de nuages qui glissent contre la coque. Ils ont amorcé leur descente.

Sitôt l'aéronef immobilisé sur la piste d'atterrissage et la porte de sortie ouverte, Samuel se précipite au bureau d'accueil pour prendre possession de sa voiture de location. Le commis, un type grisonnant aux doigts malhabiles sur le clavier de son ordinateur, vérifie les informations avant de pointer une *Tesla* bleu marine.

— Ménard. C'est bien cela. Voici la clé.

— À qui appartient cette voiture ? demande le médecin en saisissant la clé.

— Elle vous est destinée, réplique l'homme avec un regard chargé d'incompréhension.

— D'accord, mais je veux savoir si mon employée l'a louée ou achetée.

Le visage du commis se fige d'incrédulité. Or, trop pressé pour attendre la réponse, Samuel se précipite à l'extérieur du bâtiment.

— Louée ! entend-il crier derrière lui.

Dommage, pense le client en admirant d'un bref regard les courbes élégantes de la carrosserie, et en anticipant la puissance instantanée des moteurs électriques. Pas de doute, Évelyne connaît ses goûts.

Sans la fiche d'instruction laissée sur la banquette du passager, Samuel aurait cherché à comprendre le fonctionnement de la berline. Il programme l'itinéraire, lie son cellulaire via le *Bluetooth*, et embraye en marche avant. Une pression un peu trop véhémence de son pied sur la pédale

propulse le véhicule dans le stationnement. L'excitation remplace momentanément son stress. Cette bête de vitesse engloutira en un rien de temps les kilomètres qui séparent le chauffeur de Jerico !

Enthousiasmé par les quatre minutes d'avance qu'il compte sur son horaire, Samuel suit les indications du GPS. Une vingtaine de minutes plus tard, il sursaute quand la sonnerie de son cellulaire retentit. Le nom de Marco Ross apparaît sur l'afficheur. Il accepte l'appel, puis le chuchotement de la chimiste se fait entendre à travers les haut-parleurs.

— Docteur... c'est bien vous ?

— Je suis là, Jerico. Je me faisais du sang d'encre pour vous. S'il vous plaît, dites-moi que votre plan a fonctionné et que vous allez bien.

Un sanglot se fait entendre.

— Le rat d'égout m'a rattachée ! gémit la non-humaine. Il a compris que les papiers collants entoilés conviennent pour les gens du commun, mais pas pour moi. En allant acheter le repas, il s'est procuré un paquet de serre-câbles. J'arrive à les casser, eux aussi, sauf quand on en installe quatre les uns par-dessus les autres ! Bon sang ! Mes mains sont engourdies tellement les liens sont serrés ! J'ai mis un temps fou à sortir le cellulaire de sous le tapis du coffre, et encore plus pour composer votre numéro avec le bout de mon nez. Et voilà qu'à cause de ces foutues entraves, je n'arrive plus à réfléchir... J'ai du mal à respirer. Il fait si chaud... J'ai peur, si vous saviez ! Je crois que je vais mourir avant de parvenir à destination...

Les mains de Samuel serrent le volant. Inconsciemment, il presse un peu plus son pied sur la pédale d'accélération. Sous l'élan, son dos se plaque contre le siège et la Tesla dévore le segment droit de la route de campagne.

—Ressaisissez-vous, madame Cleere. Il faut vous concentrer sur notre objectif: décourager l'acheteur. Avez-vous demandé des pâtes à votre ravisseur?

—Des pâtes? répète la malheureuse, l'esprit englué par l'angoisse. Oui, bien sûr. Un large bol, accompagné de godets de confiture aux fraises. C'était le spaghetti le plus divin que j'aie jamais goûté. Je viens de passer deux heures à le vomir, mais il valait ce sacrifice...

La scientifique s'interrompt et annonce :

—Nous ralentissons.

Elle étudie les mouvements de la voiture avant de murmurer d'un ton affolé :

—Il a éteint le moteur. Oh, Docteur, sauvez-moi, je vous en supplie !

Samuel entend la portière du conducteur claquer, puis un craquement lointain de chaussures sur la pierraille. S'ensuit le bruit d'une clé qui actionne le mécanisme de la serrure. La porte du coffre se soulève, révélant au ravisseur des flaques de rejets gastriques aux quatre coins de l'habitacle.

—Beurk ! s'exclame-t-il d'un air dégoûté. T'aurais pas pu te retenir? Regarde-moi ça !

Alors que les haut-parleurs de la *Tesla* deviennent silencieux, Samuel tend l'oreille pour entendre la suite des événements, mais seul un bruissement diffus est perceptible. Puis, la communication est coupée.

Chapitre 4

On n'oublie jamais sa première rencontre avec un non-humain. Dès que le regard de Samuel s'est posé sur l'un d'eux, il a su que sa vie changerait à tout jamais. Âgé de trente-sept ans, médecin clinicien dans un cabinet privé et marié à la femme la plus charmante au monde, il menait l'existence dont il avait toujours rêvé. À cette époque, la perspective d'une vie extraterrestre le laissait de glace, car le genre non-humain se résumait pour lui aux protagonistes difformes qu'il voyait dans les émissions télévisées.

Or, toutes ses certitudes ont été ébranlées ce vendredi où, en rentrant chez lui à seize heures trente, il a trouvé l'étagère à souliers renversée dans le portique. Sur le coup, il a pensé aux intrusions de domicile qui avaient frappé le voisinage dernièrement. Les portes et les fenêtres de sa maison semblaient intactes, mais il était possible que des bandits soient entrés.

L'oreille attentive et l'œil à l'affût du moindre mouvement, Samuel a empoigné le premier objet lourd à sa portée, soit une bouteille de vin. Il faut savoir qu'à cette époque, il avait toujours vu le danger de loin. Plus effrayé que menaçant, il a exploré la cuisine et le salon. Aucun bruit autre que celui de sa respiration saccadée.

Puis, il l'a aperçu. Une ombre furtive s'est éclipsée dans la salle de bain. Les doigts crispés sur le col de la bouteille, le docteur s'est approché à pas feutrés. Au même moment, un froissement s'est fait entendre. L'intrus s'était réfugié derrière le rideau de la douche. Le souffle court, le maître des lieux est entré dans la pièce. Misant sur l'effet de surprise, il a repoussé la draperie dans l'intention de balancer la bouteille sur la tête de l'individu.

D'un mouvement leste, l'étranger s'est penché pour esquiver l'arme de fortune. Il s'est ensuite redressé de façon à surplomber son adversaire de sa stature imposante, et lui a asséné un coup de paume puissant dans les côtes, qui l'a littéralement fait décoller du sol. Samuel aurait dû se souvenir de son dos qui s'est écrasé contre la porte de la garde-robe et de la bouteille de vin qui s'est fracassée sur la céramique. Or, de ce moment, une seule image lui est restée en mémoire, celle des yeux entièrement noirs du visiteur, qui pendant un millième de seconde se sont braqués dans les siens.

Sonné, Samuel s'est écroulé. La créature a enjambé le rebord de la baignoire pour poser ses pieds nus près de l'épaule du médecin. Transi comme un gibier piégé dans l'ombre de son prédateur, celui-ci se sentait étrangement fasciné par les parcelles argentées collées aux pieds de l'humanoïde. Il aurait juré qu'elles scintillaient. Malgré ses pensées qui s'embrouillaient, une idée s'est imposée à lui. Cet être, qui avait l'aspect d'un homme, avait foulé le sol d'un lieu lointain, inconnu, qu'on ne pouvait pas même imaginer. Il provenait d'un autre monde.

L'intrus s'est accroupi et a posé une main sur le torse de Samuel. Ce dernier se souviendra toujours de ce moment où il a osé lever les yeux vers le visage de l'humanoïde. Il ne pouvait détourner le regard de ses globes oculaires noirs entourés de cils foncés. Les cheveux de jais du non-humain, longs jusqu'au menton, ont pris une teinte bleu profond sous le flux de ses émotions. C'était magnifique.

Une fois la surprise et la peur écartées, l'image de la créature a graduellement cédé la place à celle de l'individu. Ce n'était rien de plus qu'un homme dont les ancêtres avaient vécu l'évolution des derniers millénaires dans un lieu différent de celui de Samuel.

— Qui es-tu ? a interrogé ce dernier.

L'humanoïde a incliné la tête sur le côté avec incompréhension, question de signifier qu'une barrière linguistique s'érigait entre eux et rendait toute discussion impossible. Il a alors fait la chose la plus inattendue en ces circonstances : il a souri. Leur amitié est née à ce moment-là.

Gabriello Ménard. C'est ainsi que Samuel l'a nommé. Il a dû répéter plusieurs fois ce nom, syllabe par syllabe, avant que son nouvel ami comprenne qu'il s'agissait du dénominatif devant servir à le désigner dans son monde d'accueil. *Okay, pourquoi pas ?* a semblé se dire Gabriello, qui était un homme simple.

L'heure du souper approchait, et le spécimen devait commencer à avoir faim et soif. Samuel a songé à lui offrir un verre d'eau, mais il s'est ravisé, car peu importe le lieu d'origine de son visiteur, il était évident que les micro-organismes présents dans les tuyauteries municipales mettraient sa santé en péril. L'hôte devait lui servir de l'eau pure et des aliments sains, comme ceux qu'il était habitué de consommer dans son terroir. Il devait également lui assurer un toit sécuritaire au-dessus de sa tête, loin de la curiosité des médias et de la cupidité des laboratoires.

Pour Gabriello, Samuel a changé ses plans de vie. Il a mis de côté ses ambitions professionnelles pour se concentrer sur l'être formidable qui avait atterri dans sa maison. Il l'a caché pendant quelques jours dans la chambre d'invités du sous-sol. L'humanoïde a accepté sa clandestinité de bon gré, ayant compris que Samuel faisait au mieux. Le médecin a ensuite acheté l'ancien atelier de réparation automobile qu'un camarade d'enfance avait mis en vente dans un secteur boisé de Chicoutimi. Cet endroit était voué à devenir le Centre de Séjour.

Chaque fois que Samuel est sur le point d'accueillir un non-humain, il se souvient de cette rencontre avec Gabriello. Il revoit la stupéfaction du spécimen lorsqu'en actionnant l'interrupteur, l'ampoule électrique a éclairé la chambre d'amis, et la peur dans ses yeux quand la sonnerie du téléphone a retenti pour la première fois. Dès lors, Samuel pense à faire preuve de patience et de tact envers ces créatures, car elles ignorent tout de la technologie, qui est inexistante dans leur monde d'origine. Nul besoin de ces commodités, d'ailleurs, car leur expertise dans toutes les sphères de leur vie les rend aptes à s'adapter parfaitement à leur environnement. Leurs muscles forts leur permettent de marcher des jours durant pour trouver la flore nourricière sans s'épuiser. Leurs étoffes de fibres végétales sont d'une extrême finesse, et les créations de leurs artisans leur permettent de vivre un quotidien harmonieux.

Avec Jerico, Samuel devra toutefois adapter son approche, car il sera superflu de lui expliquer les facilités modernes auxquelles elle est déjà habituée. À supposer, du moins, qu'il la ramène avec lui.

Une fois parvenu à proximité de Carder Lane, le docteur gare son véhicule sur une rue parallèle. Penché pour passer inaperçu, il court entre deux propriétés privées pour se mettre à l'abri dans un segment boisé. Il ne lui faut que très peu de temps pour repérer la voiture de Marco Ross.

Jerico et son ravisseur sont déjà là. Libérée du coffre arrière, la non-humaine est agenouillée sur le gravier, les poignets et les chevilles asservis par des serre-câbles. Elle tente de demeurer droite, digne, pendant qu'elle surveille le chemin sur lequel elle espère voir son sauveur se présenter. Ses crampes d'estomac l'obligent toutefois à se recourber. Où se trouve donc ce héros sur qui elle a tout misé ? Pour-

quoi se fait-il attendre ? Est-il aussi intrépide qu'elle a bien voulu le croire ?

Quelques instants plus tard, le bruit d'un véhicule attire son attention. Elle redresse l'échine, puis voit arriver une *Audi* grise de modèle récent qui ralentit à son approche. Un visiteur indésirable, déduit-elle avec contentement lorsque Marco fronce les sourcils. La voiture se gare juste en face d'eux. Jerico laisse échapper un hoquet de surprise lorsqu'un type dans la trentaine sort du véhicule sans prendre la peine d'éteindre le moteur. Ces cheveux blonds, ces yeux bleu clair... elle reconnaîtrait ce visage entre mille. Sa nausée lui revient, plus puissante que jamais, ainsi qu'un profond découragement. Pourquoi faut-il que, parmi les milliards d'humains que compte cette planète, ce soit *celui-là* qui s'amène pour la réclamer ?

L'homme s'avance d'une démarche assurée, un sourire frondeur aux lèvres. Un souffle de vent révèle le manche de son pistolet dans un holster placé sous son aisselle. Son complice, un Maghrébin à l'air soucieux, le suit.

— C'est une bien jolie créature que tu as là, lance l'homme aux cheveux blonds.

Le rat d'égout s'interpose entre le nouveau venu et son otage.

— Dégage, grince-t-il. Elle n'est pas à vendre.

— J'ai pourtant cru le contraire d'après la conversation téléphonique que j'ai interceptée ce matin entre ton ami Jay et toi. Eh oui, mec. Tu devrais faire plus attention aux informations que tu dissémines aux quatre vents. Il se trouve que nous avons un ami commun qui, après t'avoir entendu lui raconter tes aventures, a cru bon de me suggérer d'écouter tes appels.

Ce disant, l'homme dégaine son arme à feu et la pointe vers Marco. Vaincu, ce dernier se fige avant de s'écarter. D'un mouvement décontracté, le nouveau venu s'accroupit devant Jerico pour la regarder en face. Il incline la tête en une salutation courtoise.

— Mademoiselle.

— Bonjour, Desmond, l'accueille-t-elle sans entrain.

— Sans vouloir vous vexer, vous semblez mal en point. Je suis désolé de vous voir dans un tel état, vous qui autrefois charmiez tous les regards. J'ai beau être un homme d'affaires persuasif, je devrai faire des prouesses pour vous vendre à l'un de mes partenaires. Et encore, on m'offrira sans doute une bagatelle. Parviendriez-vous ne serait-ce qu'à marcher si on vous en donnait l'occasion ?

— Non, se voit contrainte d'avouer Jerico, la tête basse.

Au même moment, un haut-le-cœur la force à se plier en deux, et un son caverneux sort de sa gorge alors qu'elle crache une flaque rouge au sol. Vacillante et épuisée, elle se redresse avec difficulté. Chaque vomissement la draine davantage de son énergie. En relevant la tête, elle remarque que quelqu'un lui tend une bouteille d'eau. Le Maghrébin, accroupi à ses côtés, a eu pitié de sa personne. Elle essuie sur son épaule le filament de salive qui reliait sa lèvre inférieure au gravier, et accepte de boire une gorgée.

— Je vous vois pour la première fois, dit-elle. Mais, je vous remercie.

En silence, l'homme retourne se poster derrière Desmond, qui reprend la discussion là où elle avait été interrompue.

— Une créature maigrichonne comme vous doit certainement souffrir de dénutrition. Montrez-moi dans quel état sont vos dents.

Il avance son visage vers celui de l'otage pour voir entre ses lèvres entrouvertes.

—Elles sont blanches, parfaitement alignées, et prêtes à trancher la jugulaire de quiconque s'approcherait trop près, avertis Jerico avec aplomb.

Desmond a un mouvement de recul. Son air d'abord étonné fait place à un large sourire.

—Je vous crois sur parole, mademoiselle. Si vous êtes fidèle à mon souvenir, vous cachez plus d'un tour dans votre sac.

Samuel profite du fait que l'attention de chacun soit orientée sur la non-humaine pour se faufiler entre les fourrés, puis jusque derrière le véhicule de Marco. Il dévisse le capuchon du pneu arrière gauche, et appuie la pointe d'un caillou au centre de la valve. Un sifflement se produit alors que la chambre à air se dégonfle complètement. Il répète l'opération avec le pneu avant, de façon à rendre la voiture inutilisable.

—Et votre colonne vertébrale? Comment est-elle? s'enquiert l'Américain.

—Elle est droite comme un point d'exclamation, répond Jerico en relevant le menton. Aucune usure n'altère mes vertèbres. C'est du solide, du roc! Enfin, Desmond, vous êtes un connaisseur. Vous savez reconnaître le bon grain. Venez vérifier par vous-même.

—Et m'exposer à vos dents blanches? s'exclame l'homme avec un regard moqueur. Bien joué, mais je ne suis pas dupe. Je sais de quoi vous êtes capable. Et je sais aussi que vos discours ont pour but de vous faire gagner du temps dans l'espoir de voir intervenir votre sauveur francophone. Eh oui, j'ai aussi intercepté vos conversations. Comment s'appelle-t-il, déjà? *Maynard*? C'est peine perdue, ma

pauvre demoiselle. J'ai envoyé sa voiture valdinguer dans le fossé en cours de trajet. Il est peut-être mort, peut-être pas, mais certainement pas en mesure de vous secourir.

Samuel entend cette dernière réplique avec étonnement. Il doit s'agir de Jay, qui a eu le malheur de croiser ces chasseurs d'extraterrestres professionnels.

Jerico détourne la tête pour cacher les larmes qui lui montent aux yeux. L'espoir qui lui permettait d'affronter Desmond cède place à un sentiment de défaite. Elle pose un regard harassé sur les frondaisons agitées par la brise, les rayons du soleil qui filtrent entre les branches et les traînées nuageuses dans le ciel pour imprégner ses prunelles une dernière fois de leur magnificence. Sans son sauveur, jamais plus elle ne reverra cette beauté sauvage. Les stridulations lointaines des grillons lui donnent l'impression de s'essouffler au profit du vrombissement continu de la *Audi*, dont les émanations âcres du tuyau d'échappement brûlent sa gorge et polluent ses poumons.

Jerico se rend à peine compte qu'elle s'écroule sur le sol. Elle entend des éclats de voix masculines tout autour, sans que son cerveau n'en déchiffre la signification. Une confrontation, peut-être ? La jeune femme lutte contre l'épuisement pour demeurer consciente, mais un voile blanc s'interpose entre la réalité et elle. Ses yeux entrouverts distinguent quelques fragments d'images épars. Elle voit l'épaule de Desmond alors qu'il la transporte, puis le cuir noir de la banquette arrière de la berline.

Quelques secondes plus tard, d'autres cris retentissent, et un ballotement de la *Audi* plaque Jerico contre le siège. La dernière image qu'elle arrive à discerner avant de s'évanouir se limite à des yeux bruns au cœur d'un visage hâlé de ce qui semble être un Hispanique, qui la regardent dans le

rétroviseur central. Un inconnu. Pendant un instant, elle redoute ce nouveau pourvoyeur de malheur aux mains duquel elle vient de tomber.

Chapitre 5

Sur le volant, Samuel tapote des doigts au rythme de la chanson country américaine diffusée à la radio. S'il n'en tenait qu'à lui, il augmenterait le volume jusqu'à faire crier les haut-parleurs, chanterait à tue-tête et ouvrirait les fenêtres pour se gaver de l'air chaud de ce début d'après-midi. Finis ses tourments des dernières heures ! Il n'y a plus que les champs de maïs qui défilent de chaque côté de la *Tesla*, le soleil éblouissant et la plus douce des créatures qui sommeille, recroquevillée sur la banquette arrière. Le docteur jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour constater que les éraflures ont séché sur la joue de la non-humaine. Ses mains sont détendues sous son menton, et des mèches échappées de sa tresse chatouillent ses paupières closes. Il soupire de félicité.

Se faufiler par la portière ouverte de la *Audi* à l'insu de son propriétaire a été un jeu d'enfant. Recroquevillé derrière le volant, Samuel a attendu que Jerico soit installée sur la banquette arrière avant d'enfoncer le pied sur l'accélérateur. Les roues ont mordu la poussière et propulsé le véhicule sur la route. Si bien que quelques secondes plus tard, les trois bandits hurlaient de colère loin derrière lui. Une fois hors d'atteinte, le médecin s'est empressé de récupérer sa *Tesla*, a coupé les entraves de sa protégée, et, une fois celle-ci à bord, a filé tout droit en direction de l'aéroport.

Il a réussi. Il a évité à cette créature de subir des supplices semblables à ceux qu'on a infligés à Max. Et cette rescapée s'avère être l'un des cerveaux les plus brillants de ce monde. Sa guide, son inspiration. Le sauveur imagine déjà les yeux émerveillés de la non-humaine lorsqu'il lui ouvrira les portes de son institut. D'un geste spontané, elle étreindra

avec bonheur les deux résidents... ou plutôt, la résidente, puisque Gabriello est parti. Dès le premier coup d'œil, Jerico adorera la cuisinette avec ses comptoirs remplis de fruits et de jardins intérieurs. Et que dire de la cour qui l'attend ! Nul doute qu'elle demandera à manger au pied du grand érable. Peut-être même d'y dormir, qui sait ? Samuel acceptera, bien entendu. Pourquoi pas ? Une fois qu'elle se sera familiarisée avec son nouvel univers, il l'invitera dans son laboratoire au sous-sol. Le tambourinement de ses mains sur le volant se fait plus passionné quand il imagine la chimiste se pencher sur son poste de travail pour évaluer ses carnets de notes. Elle hochera la tête, lèvera les yeux dans sa direction, et lui demandera : *Puis-je émettre quelques suggestions ?*

Ce jour est l'un des plus beaux de sa vie. Samuel continue de rêvasser, jusqu'à ce qu'il sente un objet pointu piquer le dessous de sa mâchoire. Il oblique un regard sur le côté, surpris de voir un visage aux sourcils froncés à quelques centimètres du sien.

— Qu'est-ce qui explique cette si bonne humeur ? minaude Jerico. On croirait que vous venez de gagner à la loterie. Me considéreriez-vous comme le gros lot, par hasard ? Je regrette, mais si c'est le cas, sachez que je suis le pire prix que vous pourriez gagner. Garezz-vous sur l'accotement sans mouvement brusque.

Samuel reste bouche bée de se voir menacé par sa protégée... avec quelle arme, d'ailleurs ? Elle avait les mains vides lorsqu'il l'a installée sur la banquette arrière, et son pyjama semblait ne comporter aucune poche.

La doctorante presse plus fortement l'embout de la courroie contre le cou du médecin. Reprenant aussitôt ses esprits, ce dernier relâche la pédale d'accélération, immobilise la voiture sur le bord de la route et éteint le contact.

—Madame Cleere... je ne vous veux aucun mal. Vous souvenez-vous de moi ? Je suis Samuel Ménard, celui dont vous avez réclamé l'aide.

La passagère fronce les sourcils en tentant de reconnaître la voix. Faute d'être certaine, elle lance :

—Je sais qui vous êtes : un type obéissant qui va aller s'allonger dans le coffre arrière.

—Dans le... quoi ? rétorque Samuel en la dévisageant d'un air ahuri. Madame Cleere, vous n'êtes pas sérieuse ! Vous n'allez pas m'enfermer...

—Moi ? Bien sûr que non. Pour qui me prenez-vous ? Vous le ferez vous-même. À votre âge, vous n'avez plus besoin que les gens agissent à votre place. Allez ! Dans le coffre ! J'attends.

—Et qui conduira ?

—Je m'en chargerai, signifie la non-humaine en haussant les épaules.

—Avez-vous déjà pris le volant ?

Puisque la réponse est évidemment non, Jerico opte pour l'optimisme.

—Je peux apprendre.

Samuel reprend contenance quand il commence à comprendre cet élan de méfiance à son égard. Depuis son enlèvement, la chimiste a toujours été réduite au rôle de victime, d'où son désir, à présent, de devenir maîtresse de la situation. Il décide donc d'entrer dans le jeu.

—Pour conduire cette voiture, vous aurez besoin d'un enseignant.

Les sourcils de Jerico s'arrondissent pour signifier son intérêt. La pointe de son arme s'éloigne quelque peu de la gorge du docteur, ce qui permet à ce dernier d'entrevoir une tige de métal à l'extrémité affûtée.

—Seriez-vous professeur, par hasard? s'enquiert la jeune femme.

—Je suis médecin. Mais, il faut plus que des diplômes et des années d'expérience pour devenir un bon conducteur. Vous devez ressentir la vitesse et les mouvements des pneus sur l'asphalte.

Samuel empoigne le volant à deux mains pour en savourer le cuir sous ses paumes, les yeux rivés sur le grand écran tactile au centre du tableau de bord. Il a peu d'intérêt pour les voitures en général, mais ce bolide électrique le fascine. D'un geste détendu, Jerico pose ses avant-bras sur l'appuie-coude. Elle a cru reconnaître dans la phrase de l'homme l'intonation de son sauveur. Le docteur Ménard se présenterait donc ainsi? Un type dans la fin quarantaine au visage rond, bienveillant, et au front marqué de plis soucieux. Sous ses paupières tombantes apparaissent de charmants yeux marron empreints d'intégrité, tandis que quelques filins blancs parsèment sa chevelure d'ébène.

—Conduire, continue-t-il, c'est une symbiose entre vos mains, vos pieds et la route. C'est le vent que vous attrapez en plein vol par la fenêtre ouverte et ces paysages que vous dévorez des yeux. N'importe quel imbécile pourrait vous apprendre à appuyer sur les pédales, mais seul un expert comme moi peut vous initier aux bonheurs d'une conduite responsable.

Il marque une pause, affiche un sourire enjôleur et ajoute :

—Alors, madame Cleere, êtes-vous prête pour votre première leçon?

Dix minutes plus tard, la *Tesla* bleu métallique fonce entre les champs de maïs. Les vitres abaissées laissent entrer des bourrasques qui s'entichent des cheveux blancs de la

chauffeuse, pendant que les haut-parleurs crachent les accords d'une chanson américaine. Attentif à la route à partir du siège du passager, Samuel indique à Jerico :

— Vous ralentirez lorsque vous atteindrez le tournant là-bas.

— Quoi ? crie la conductrice qui n'a rien compris en raison du vent.

Nul besoin de répéter, car elle lève spontanément le pied de l'accélérateur lorsqu'elle s'engage dans la courbe. La compression du moteur réduit la vitesse du véhicule.

— Étiez-vous sérieuse quand vous prétendiez en être à votre première expérience ? questionne Samuel.

Les mèches de Jerico envahissent encore une fois ses joues.

— Quoi ?

— Vous vous en sortez bien ! répète Samuel en approchant son visage de son oreille pour mieux se faire entendre.

— Bien ? Ah, oui ! Merci !

À la radio, la chanson fait place à la suivante. Repue de grand air, la non-humaine remonte les fenêtres et diminue le volume de la musique. D'une main, elle lisse ses mèches derrière ses oreilles et s'exclame :

— Jamais je n'aurais cru que conduire était aussi plaisant. Pardonnez-moi de vous avoir suggéré de terminer le trajet dans le coffre arrière. J'avoue m'être laissée emporter, à mon réveil, en imaginant que vous étiez un autre bandit.

Sa leçon de conduite prend fin lorsque la pancarte de l'aérodrome apparaît sur l'accotement. Jerico ralentit et s'engage dans l'entrée. Une fois le véhicule garé, Samuel s'empresse d'aller ouvrir la portière de sa protégée et l'aider à se lever.

— Essayez de paraître normale, lui indique-t-il en sortant des lunettes fumées de son sac à dos dans le but de les positionner sur le nez de la non-humaine.

Les bras pressés contre son ventre douloureux, Jerico redresse l'échine en rejetant d'un coup de tête sa tresse à moitié défaite derrière son épaule. Ce faisant, des mèches demeurent collées à la trace poisseuse de vomissure sur l'encolure de son pyjama. Soutenue par Samuel, elle entre dans le bureau d'administration et se dirige vers le poste du commis. À peine le duo est-il parvenu au comptoir, qu'un étourdissement fait chanceler la chimiste. Elle s'agrippe au T-shirt de son protecteur et lève le visage vers le ciel pour quérir une bouffée d'air, qui une fois dans ses poumons, la ramène à la réalité : la lumière des tubes halogènes, le grondement d'un avion, et le commis assis face à elle qui la considère avec une expression consternée.

— Ça va ? lui souffle Samuel à l'oreille.

— J'ai vraiment passé une sale journée, soupire Jerico avec un demi-sourire.

D'un même mouvement, son nouvel ami et elle tournent la tête vers l'employé, qui s'enquiert d'un ton professionnel :

— Prêt pour le trajet du retour, monsieur Ménard ?

Alors que le client acquiesce, le commis envoie un regard navré à Jerico et ajoute :

— J'ai bien peur, par contre, que cette dame ne puisse vous accompagner.

— Et pourquoi, je vous prie ? interroge Samuel.

Parce que seuls les humains y sont autorisés, pense-t-il en son for intérieur. Or, comme l'employé ignore tout des origines de Jerico, sa réticence est sûrement due au fait qu'elle n'a pas de passeport.

— Nous refusons l'accès à nos navettes aériennes à tout voyageur qui présente des signes d'ivresse, explique plutôt l'homme. C'est une question de salubrité, vous le comprendrez. Notre clientèle exige un environnement impeccable. Il en va de notre réputation.

— C'est absurde, proteste Samuel. N'avez-vous jamais souffert du mal des transports ?

Puis, en remarquant les traits figés du commis, il croit bon de préciser :

— Routier. Il est question du mal des transports routiers, associé à une indigestion. Et elle est sobre, vous pouvez vérifier.

— Bien, réplique l'homme en s'adressant à Jerico. Dans ce cas, pouvez-vous marcher en ligne droite jusqu'à la porte ?

— C'est là toute votre considération pour une femme qui se déplace en fauteuil roulant ? se décourage la non-humaine en affaissant les épaules. Si vous saviez les efforts que j'ai dû déployer pour arriver jusqu'ici, vous m'offririez un siège au lieu de me demander un marathon.

Un spasme secoue son corps alors que le contenu de son estomac menace de se déverser sur le comptoir. Elle inspire pour contrôler son haut-le-cœur, sous le regard de l'homme, qui ne peut réprimer un mouvement de recul en plissant le nez tant il est dégoûté.

— Mille pardons, mademoiselle. Asseyez-vous sur la chaise à votre gauche. Je regrette, mais vos étourdissements et votre nausée laissent croire que vous vous remettez d'une bonne cuite. Si vous ne pouvez pas prouver que vous êtes sobre, vous devrez faire appel à un autre transporteur aérien. La compagnie insiste sur ce point.

Comme Jerico prend place sur le siège, les mains sur ses genoux et les épaules vers l'avant, Samuel dit :

— Puis-je vous rappeler que cette même compagnie offre une bouteille de vin à leur clientèle ?

— Dans l'état où est votre compagne, je gagerais ma chemise qu'elle a vu défiler un bon nombre de bouteilles depuis la nuit dernière.

Debout au milieu de la pièce trop froide, le docteur se sent épouvantablement las ; tant et si bien qu'il a l'impression qu'il est lui aussi sur le point de s'effondrer. Il fouille dans la poche de son jean, à la recherche de son portefeuille. Il en sort une liasse de billets, qu'il commence à compter. Cent dollars... deux cents... trois cents... toute la pile tant qu'à y être ! Il avance le magot au centre du comptoir comme le ferait un joueur de poker sur le point de placer sa dernière mise.

— Si vous disposez d'un éthylotest pour mesurer le taux d'alcoolémie de ma collègue, nous vous prouverons qu'elle est sobre. Dans le cas contraire, acceptez cette contribution en guise de remerciement auprès de l'équipe de nettoyage.

— On ne m'achète pas, s'offusque le commis, l'air renfrogné, en acceptant malgré tout la pile de billets.

— Je vous crois sur parole. C'est pourquoi je m'attends à ce que vous distribuiez cette somme de manière juste, et je suis persuadé que vous le ferez.

L'homme range les billets dans son tiroir.

— Puis-je vérifier vos passeports ? demande-t-il.

Samuel dépose son sac à dos au sol et, à l'ombre du comptoir, retire six carnets d'une des poches. Parmi eux, cinq sont faux et trois réfèrent à la gent masculine. Il sélectionne le sien, ainsi que celui du spécimen féminin qui réside à son institut.

— Madame Louis ? lit le commis à voix haute en considérant Jerico. Amanda Louis ?

La chercheuse le fixe sans broncher, alors qu'il compare son visage à celui qu'il voit sur le passeport. Or, les deux femmes se ressemblent peu. Celle qui figure sur la photo a la figure ronde, les cheveux courts et des yeux retouchés à l'ordinateur pour leur donner un aspect humain, tandis que Jerico a les mâchoires et les joues anguleuses, ainsi qu'un visage étroit. Seule la blancheur de leur pilosité et de leur épiderme donne une impression de similarité. Devinant le malaise qu'inspirent ces dissemblances, Jerico justifie d'un air entendu :

— Croyez-le ou non, il y a eu une époque où j'étais belle.

Loin de vouloir s'engager sur cette pente glissante, le commis referme le passeport, vérifie l'identité de Samuel, et donne congé au duo.

Moins de cinq minutes plus tard, c'est avec soulagement que le docteur gravit l'escalier du *Falcon 10* avec Jerico dans les bras. Il l'assoit sur le divan et s'installe à côté d'elle. Peu de temps après, le grondement des moteurs parvient à leurs oreilles, suivi de la vibration des roues contre la piste de décollage.

Une fois en sécurité dans les bras du ciel, Samuel bascule la tête vers l'arrière et permet à son épuisement de s'exprimer enfin, après vingt-neuf heures sans sommeil. Des filets de lumière défilent derrière ses paupières closes, comme s'il voyait les nuages filer de l'autre côté des hublots. De son côté, Jerico est incapable de détacher le regard de cet homme bon qui a risqué sa vie pour elle. Le cœur débordant de reconnaissance, elle le voit aussi beau que Gabriello, même s'il s'agit d'un humain. *Mon héros, mon roi*, pense-t-

elle affectueusement. Quels que soient les talents du docteur Ménard, ses passions, ses rêves et ses faiblesses, elle sait qu'elle l'aimera de tout son être jusqu'à son dernier souffle. Au terme de trois quarts d'heure de contemplation, elle se couche en position fœtale sur la banquette et appuie son front contre la cuisse de son bienfaiteur endormi. Enfin, elle se sent en paix et en sécurité.

Quand Samuel ouvre ses yeux embués de fatigue, il remarque les raies mordorées du soleil qui réchauffent sa poitrine ; les heures ont passé à son insu.

— C'est la première fois que je vois quelqu'un s'assoupir aussi vite, fait savoir Jerico.

Elle se redresse sur son siège, les bras pressés contre son ventre. Ses traits sont tirés et les cernes violets sous ses yeux sont plus prononcés que jamais.

— Comment vous sentez-vous ? s'inquiète Samuel.

— Si le fait de ne plus vomir constitue une amélioration, je dirais que je me porte comme un charme.

Vu l'impression de détresse physique que la jeune femme dégage, le médecin retire l'oxymètre de pouls de son sac à dos pour vérifier ses signes vitaux, et poursuit avec son tensiomètre. Il note les résultats sur un questionnaire préalablement imprimé qu'il gardait dans son cartable.

— Vos constantes sont normales, annonce-t-il. Pour meubler l'heure de vol qu'il reste avant l'atterrissage, nous pourrions remplir votre fiche personnelle. C'est la procédure pour tous mes pensionnaires.

Comme Jerico hoche la tête, Samuel vérifie la longueur de ses membres, la circonférence de sa boîte crânienne et son taux de graisse. La chimiste tombe toutefois des nues quand il la questionne sur un sujet plus délicat.

— Maintenant, allons-y avec vos mensurations.

— Mes mensurations ? répète-t-elle, gênée. Vous voulez dire mon tour de taille ?

— Votre tour de taille, de poitrine... lui explique Samuel dont le teint est devenu aussi cramoisi que le sien. Chaque segment de votre physionomie doit être répertorié, j'en ai bien peur. Soyons francs, cette première rencontre sera embarrassante. Quand nous aurons terminé, nous rangerons cette fiche dans le dossier, et ferons comme si elle n'avait jamais existé.

— Allons-y, puisqu'il le faut

Les manipulations de Samuel attirent la curiosité de Jerico, de sorte qu'il a l'impression qu'elle l'étudie avec autant d'intérêt que lui le fait. Au terme de son examen, elle y va de cette constatation :

— Vos cheveux noirs, vos iris brun foncé, votre teint hâlé... vous n'êtes pas un véritable Québécois, n'est-ce pas ? Quelle variété d'humains êtes-vous ?

— Une variété tout à fait charmante, se moque le docteur en griffonnant sur la feuille volante.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point, mais j'ai bien peur que vous tentiez de changer de sujet.

— J'ai du sang mexicain qui me vient du côté de ma mère, répond Samuel, gagné par l'humour de sa nouvelle pensionnaire, mais je suis né au Québec. Si vous le permettez, il ne nous reste plus que quelques questions avant de terminer la fiche. Quelle est votre couleur favorite ?

— Le jaune.

— Jaune, répète Samuel en inscrivant la réponse. Si je vous donnais le choix entre vivre sur une plage, sur une plaine ou sur une montagne, que préféreriez-vous ?

— Vous souhaitez déterminer mon lieu de naissance sans me contraindre à relater mon passé dans l'autre monde,

déduit Jerico. Voilà qui est astucieux. J'opterais pour une pente abrupte sur laquelle même les arbres peinent à s'enraciner.

Une femme des falaises, en conclut Samuel. Dispersés au sud du continent, les gens de ce peuple sont réputés pour leur agilité et leur tempérament détaché. Gabriello avait décrit leurs couchettes suspendues, ces tentes coniques qui se balancent à des milliers de mètres d'altitude et qui parsèment les escarpements alpins. Le taux de mortalité lié aux chutes est si élevé, que l'espérance de vie de ces habitants se limite à une trentaine d'années, alors que les communautés nordiques et les nomades s'enorgueillissent de dépasser aisément les cinquante ans. Bien entendu, il s'agit d'estimatifs établis par des scientifiques, car les non-humains ne quantifient pas le temps. Pour eux, seuls comptent l'*auparavant*, le *maintenant* et le *sera*. Samuel improvise une question à laquelle une habituée des mœurs humaines comme Jerico pourra répondre.

— Seriez-vous plus encline à manger du chocolat ou des noix salées ?

La non-humaine tourne la tête vers le bol à collation, certaine d'y trouver ces deux friandises.

— C'est pour mon formulaire, croit bon de préciser Samuel.

— Je dirais ni l'un ni l'autre ; les carrés de chocolat ressemblent à des fientes, et le sel engourdit le palais. Je déteste les deux. En contrepartie, j'accepterais avec plaisir si vous m'offriez des fraises.

Il est vrai que le régime alimentaire de son peuple se restreint aux fruits, légumes, produits laitiers et noix, le tout sans épices.

— Êtes-vous plus alerte le matin ou le soir ?

—À quoi riment ces questions ? questionne Jerico en fléchissant les sourcils d'un air suspicieux.

—C'est pour mieux vous connaître et cerner votre personnalité.

Samuel lève les yeux de sur sa feuille pour capter la réaction de son interlocutrice. Le visage de celle-ci devient sérieux, voire déterminé.

—Je suis alerte à toute heure, docteur, répond-elle. Donnez-moi une seule bonne raison de focaliser mon attention, et je m'y mets avec passion. J'apprends tout ce qui me tombe sous la main, et retiens des détails qui finissent tôt ou tard par me servir. La vie de laboratoire, c'est évoluer dans un environnement qui nous fait oublier le concept de matin, midi et soir. Là d'où je viens, j'étais confrontée autant à la solitude diurne qu'à la solitude nocturne. Le chagrin du réveil ressemblait à celui qui précédait le sommeil. À travers cette immobilité demeurait l'intelligence, la bienfaitrice, qui me rappelait à l'ordre. Je la nourrissais autant que possible grâce à mon cursus scolaire. Pour me détendre et m'occuper l'esprit, je révisais des thèses et des mémoires auprès d'universitaires. Mon cerveau bouillait continuellement... Matin, midi, soir et nuit. J'ignore si cela répond à votre question.

Le stylo de Samuel reste suspendu au-dessus du papier. Difficile de résumer une explication aussi complexe, d'où la raison pour laquelle il note un X sur la ligne. En remarquant son hésitation, Jerico laisse ses épaules s'affaisser.

—J'ai bien peur d'être peu douée pour ce genre de jeux questionnaires.

—Dans ce cas, allons-y pour une dernière question : quel était votre lien avec Desmond ?

Les yeux noirs de la non-humaine se plissent pour signifier son incompréhension.

— Vous l’avez appelé par son nom, reprend Samuel. J’en conclus que vous le connaissez. Pourriez-vous me raconter dans quelles circonstances vous l’avez rencontré ?

Pensive, Jerico s’adosse contre son siège. Le fait d’évoquer le chasseur d’extraterrestres la ramène plusieurs années en arrière. Saveur sucrée. Caresse de satin rouge contre sa peau.

— Celui-là, je m’étais promis de le tuer si je le revoyais, murmure-t-elle.

Le médecin se penche vers elle, de plus en plus intéressé. Il dépose machinalement sa fiche sur la banquette pour entendre le récit de cette étonnante créature.

Chapitre 6

Jerico marchait dans le couloir du centre de recherche. Le tissu de sa robe rouge cerise frôlait le plancher au gré de ses pas en produisant un bruissement soyeux. Avec l'encolure asymétrique qui donnait du relief à sa poitrine juvénile, la fente à la jambe, le drapé aux hanches et l'échancrure au dos, l'adolescente de quinze ans prenait les charmes d'une femme. Elle se sentait néanmoins comme un imposteur dans cette tenue de soirée. Elle aurait préféré la robe en velours noir de Jeanne, l'infirmière qui lui tenait compagnie à cette époque, mais N°9 s'était montré inébranlable sur la question. Il s'était personnellement chargé d'acheter la toilette de sa protégée à l'occasion de la fête de Noël qu'il organisait pour la première fois.

Les deux femmes avaient atteint l'extrémité du corridor, là où se situait le grand salon, quand Jerico a laissé entendre en maugréant :

— Je veux lire.

Or, cette demande est tombée dans l'oreille d'une sourde. Jeanne a jeté un regard patient dans sa direction et a apposé sa main sur le capteur d'empreintes biométrique. Le spécimen a émis un soupir lorsque la porte s'est ouverte.

Le bruit d'une multitude de conversations, conjugué au rythme feutré de la musique jazz, lui est monté aux oreilles. Ses yeux se sont écarquillés. Tant d'humains réunis ! C'était du jamais vu pour elle. Ils souffraient d'embonpoint pour la plupart, engoncés dans des smokings et munis d'une flûte à champagne. Une bouffée de chaleur a inondé la jeune fille lorsque le silence s'est installé dans la pièce et qu'une vingtaine de paires d'yeux se sont braquées dans sa direction.

Jerico a serré les dents et s'est avancée, quitte à devenir le centre d'attention de ces scientifiques rassemblés pour palabrer au sujet des membres de sa race. En baissant le regard, elle a vu les pieds des invités, situés de chaque côté d'elle, reculer à son approche. Elle s'est focalisée sur la sensation de ses sandales sur le tapis moelleux.

Les conversations ont repris graduellement, et les gens faisaient mine de l'ignorer. Pour recouvrer un semblant de contenance, Jerico est allée au buffet servi sur une table recouverte d'une nappe blanche. Elle s'est immobilisée devant le plat en argent rempli de fruits. Plaisir d'abord visuel, la myriade de couleurs formait des rosaces déjà picorées par d'autres convives. L'adolescente a porté la tranche en étoile d'une carambole à son nez. Son odeur sucrée était une promesse de délice, mais son goût décevait par sa fadeur. Jerico a alors jeté son dévolu sur une sphère orangée, et a reconnu la saveur du cantaloup. Un frémissement de délectation a parcouru son échine. Elle a laissé le cure-dents usagé dans sa main droite, et a sélectionné une deuxième boulette. Elle venait de choisir le clou de son souper.

Autour d'elle, les voix formaient une rumeur aux sonorités anglophones. Son oreille encore quelque peu novice avait du mal à détacher les mots, jusqu'à ce que certains d'entre eux paraissent distincts.

—On s'attendait à voir circuler des photos de vous durant la soirée. Peut-être même vos radiographies. Mais, votre présence est une agréable surprise.

L'homme qui venait de lui adresser la parole se tenait à sa gauche. Environ dans la mi-vingtaine, ses yeux bleus brillaient derrière les mèches de ses cheveux à la couleur du soleil. Sa carrure semblait athlétique, bien que son complet bleu marine en cachait les contours. Jerico a tourné la tête

vers N°9, dont l'une des mains se crispait sur la taille de sa femme Jeanne. Il a envoyé à la non-humaine un regard sévère. Il autorisait Jerico à parler aux étrangers, du moment qu'elle valorisât sa physionomie. Après tout, c'était la raison de sa présence à cette fête : aiguillonner les acheteurs potentiels pour leur vendre des échantillons biologiques. Jerico a débité d'un ton désintéressé :

— Mon poids est 48,62 kg, je mesure 5 pieds et 3 pouces, et ma circonférence crânienne fait 20,47 pouces. Les fibres musculaires de type II de l'ensemble de mon corps, soit celles responsables de la force physique, sont 18 % plus nombreuses que les vôtres. Fascinant, n'est-ce pas ? Est-ce que cela répond à vos questions ?

Elle avait bien articulé chaque mot compliqué que N°9 lui avait appris. Son accent, encore prononcé à l'époque, avait été compréhensible. Mission accomplie. Satisfaite d'elle-même, la jeune fille s'est tournée vers l'abondance de fruits. Un tiraillement a soudainement piqué son crâne. Derrière elle, un homme poursuivait son chemin vers les places assises, avec, entre son index et son pouce pincés, un filin blanc tout juste arraché de la tête de la non-humaine. Il a fourré l'échantillon dans sa poche de veston, question de l'analyser plus tard. L'adolescente s'est gratté le cuir chevelu et a saisi un autre morceau de cantaloup.

— Et pour la circonférence de votre gorge, qu'en est-il ?

Étonnée par cette question, Jerico s'est tournée une seconde fois vers l'homme blond, qui tenait une petite boîte en velours bleu ornée d'un ruban doré. Comme la jeune fille semblait perplexe, son interlocuteur a indiqué :

— À Noël, il est d'usage d'offrir un cadeau à nos hôtes.

— Le directeur de l'institut discute avec d'autres invités, là-bas. Vous devriez le lui remettre en mains propres.

— Il est pour vous, mademoiselle.

— Si vous ignoriez que je serais des vôtres, a répliqué Jerico en fronçant les sourcils, pourquoi m'avoir apporté un présent ?

— Je vous espérais.

La voix de l'homme était plaisante, rieuse, et son sourire enjôleur. L'adolescente a accepté la boîte et l'a ouvert, pour découvrir un pendentif en or représentant un soleil aux rayons rectangulaires. L'invité a sorti le bijou de son écrin, puis ses mains ont chatouillé la gorge de la jeune fille alors qu'elles se faufilaient sur sa nuque pour y attacher le présent. Les doigts étaient chauds, doux et agiles. Un frisson a parcouru les épaules nues de Jerico, ce qui a fait sourire son vis-à-vis.

Pendant ce temps, les yeux de N°9, visibles au-dessus de la flûte qu'il portait à ses lèvres, surveillaient sa protégée.

— Vous êtes ravissante, a poursuivi l'invité. C'est un peu... inattendu.

— Qui êtes-vous ?

Cette question abrupte témoignait de la confiance que la créature des falaises vouait à l'homme. Elle souhaitait à présent en apprendre davantage à son sujet.

— Ethan Desmond. Votre propriétaire a invité mon supérieur, et on m'a autorisé à l'accompagner.

Jerico s'est retournée vers le buffet, déçue de cette réponse. Décidément, les humains avaient une façon ennuyante de se présenter. Elle aurait préféré que ce visiteur lui fasse part de ses passions, de ses talents et de ses rêves.

Une seconde douleur à la tête l'a fait tiquer. Un nouvel arracheur de cheveux venait de sévir, avant d'aller bavarder avec d'autres types comme si de rien n'était. Cette fois, Jerico a envoyé un regard furibond à N°9. Ses invités

allaient ruiner sa coiffure glamour. En réalisant qu'un souci chicotait sa protégée, le biologiste a adressé un signe de la main à l'un des trois agents de sécurité disséminés parmi les civiles. Celui-ci a saisi le voleur par le bras et l'a conduit vers la sortie.

Desmond semblait amusé par cette situation alors qu'il prenait une gorgée de champagne. Remarquant toutefois que N°9 reportait son attention sur lui, il a clos la conversation en disant :

— Joyeux Noël, mademoiselle.

Puis il est retourné se fondre dans la masse de smokings. À nouveau seule, Jerico a poursuivi sa razzia de cantaloups. Un convive a voulu ajouter à son assiette quelques boulettes de melon miel, mais elle lui a envoyé une expression si courroucée, qu'il a reculé d'un pas, un sourire en coin.

— Vous ne faites pas peur à beaucoup de monde, a-t-il rigolé.

— Vous devriez pourtant la craindre, monsieur Richer, d'intervenir un homme. Elle a déjà tué un de ses ennemis il y a plusieurs années. Et pas qu'un peu.

N°9 s'est interposé entre Jerico et le convoiteur de fruits. Il avait fière allure dans son complet gris, avec sa cravate noire et ses cheveux lissés sur le côté.

— Un saligaud avait tenté de la pousser du haut d'une falaise pour une querelle infantile, a-t-il poursuivi. Elle a dégringolé sur une quinzaine de pieds avant de s'agripper au roc. Quand son adversaire est revenu à la charge, elle s'est défendue avec tant de férocité que d'un coup de mâchoire, elle lui a sectionné un doigt. Puis elle a envoyé l'imbécile *nager dans les nuages*, comme elle le dit si bien. Elle était âgée d'une dizaine d'années, à l'époque, pouvez-vous l'imaginer ? En guise d'avertissement, elle est allée trouver

les complices du vaurien pour leur apporter le doigt. Que leur avais-tu dit, déjà, ma petite ?

— Je ne tombe pas, a récité l'interpellée d'un air neutre.

À cette réponse, N°9 a affiché un rictus satisfait. Le sourire flétri, Richer, a pris congé. Le biologiste s'est penché vers sa protégée pour lui glisser à l'oreille :

— Alors, tu t'amuses ?

— J'aurais aimé continuer à lire votre revue l'*Actualité médicale* au lieu de perdre mon temps avec vos invités malhonnêtes. Ils préfèrent vous voler en douce plutôt que de conclure des ententes honnêtes avec vous, et se promènent déjà avec mes cheveux dans les poches.

L'adolescente s'est détournée, a soupiré de lassitude, et s'est mêlée à nouveau à la foule d'étrangers qui s'écartaient davantage sur son passage. *On me craint*, a-t-elle remarqué en se disant que le récit de ses prouesses d'enfance devait déjà avoir fait le tour de la salle.

Sa main a caressé celle de Jeanne quand elle est passée près d'elle, geste empli de complicité et d'affection. Après quoi, Jerico a poursuivi son chemin. Les cure-dents usagés piquaient sa paume, mais la poubelle était introuvable.

Les yeux de la jeune femme ont abouti sur Desmond, adossé contre le mur près de la porte, les mains dans les poches. En déduisant qu'il s'ennuyait lui aussi, Jerico est allée droit vers lui.

— Qui êtes-vous ? a-t-elle répété en appuyant sur chaque mot.

Elle lui donnait une deuxième chance de faire bonne impression. Rares étaient ceux qu'elle estimait dignes d'une telle indulgence. Le visage de l'homme s'est éclairci lorsqu'il a répondu :

—Ethan Desmond, mademoiselle. Je suis assistant le jour et receleur la nuit.

Ce dernier terme était nouveau dans le dictionnaire mental de la non-humaine, et elle a froncé les sourcils pour signifier son incompréhension.

—Je revends des objets volés, a précisé Desmond.

—Quel genre d'objets ?

Le sourire de l'homme pris un pli frondeur, et il a marmonné :

—Déverrouille la porte C-23.

Comme par magie, le claquement de la barrure a retenti, et la porte, qui aurait dû demeurer fermée pour les invités, s'est ouverte. Jeanne a affiché une expression de terreur avant d'échapper sa flûte à champagne, et les yeux de N°9 se sont exorbités. Jerico a eu tout juste le temps d'entrevoir les deux agents de sécurité agripper l'arme de poing dissimulée sous leur veston avant que Desmond ne l'entraîne dans le corridor. Puis, il a refermé la porte derrière eux.

—Verrouille et désactive C-23, a-t-il ordonné.

Où qu'il soit, son sbire, sans doute le Maghrébin, accédait à ses moindres commandements. L'écran du lecteur biométrique s'est éteint, puis des cognements ont fait vibrer le vantail alors que les secours étaient coincés dans le salon. Un cliquetis a arraché Jerico à sa confusion. Desmond venait de fixer des menottes à chacun de ses poignets. Sa mimique est devenue méprisante devant l'air sidéré de la jeune fille, qui peinait à croire qu'un dispositif ait été créé par les humains pour asservir leurs semblables. Elle a écarté les mains, le visage déformé par l'effort, et les mailles de la chaîne se sont étirées avant de se rompre dans un bruit métallique. Cette fois, c'était au tour de Desmond de demeurer

coi. Mais sa déroute n'a guère duré, car les renforts s'amèneraient bientôt de l'extérieur pour sauver le spécimen. Il devait agir vite.

Le voleur a fait basculer sa victime par-dessus son épaule. Les bras de Jerico se balançaient sous sa tête alors que le plancher en béton verni défilait sous elle. Sensation d'étourdissement et d'irréalité. Son cerveau se fixant à nouveau sur le moment présent, elle a rassemblé les cure-dents de cantaloup dans sa paume et a fait poindre leur extrémité hors de son poing. Elle s'est ensuite donné un élan sur le côté et a envoyé son arme à la gorge du ravisseur. Elle a senti une résistance sous les pointes, une peau qui se perforait, ainsi que des os et des tendons qui encaissaient le choc. Desmond a grincé de douleur, mais a maintenu sa prise sur Jerico.

— Déverrouille C-31, a-t-il ordonné entre les dents.

Aussitôt demandé, aussitôt obtenu. Son complice, qui suivait la scène grâce à un micro caché, maîtrisait à distance le système électronique du centre de recherche. La porte donnant sur la cage d'escalier descendante s'est ouverte devant Desmond. L'alarme, quant à elle, demeurerait désespérément muette. À cette vitesse, le ravisseur et sa victime se trouveraient dehors en moins de soixante secondes. Un soupçon de panique s'est répandu dans la poitrine de Jerico. Reverrait-elle Jeanne ? Elle a repoussé cette pensée au plus profond d'elle-même et, du bout des doigts, a stabilisé les bracelets des menottes qui enserraient ses poignets.

Quand Desmond est parvenu au bas des marches, la jeune femme a joint les mains, s'est donné un élan et a asséné un coup sur le coccyx de l'ennemi. Le métal s'est buté contre l'os et a provoqué un claquement de cassure, suivi d'un cri de souffrance. Les genoux de Desmond ont

plié et ses bras ont relâché la non-humaine, qui est tombée tête première. Un autre bruit mat, celui de son crâne contre le béton. Les murs ont formé un tourbillon beige tout autour d'elle et les halos éblouissants des tubes halogènes se sont mis à valser dans tous les sens. Le plancher froid sous son dos lui servait de point d'ancrage dans cet univers de perceptions démentiellles.

Sa vision s'est graduellement stabilisée, et le bas de la cage d'escalier a retrouvé ses angles rassurants. Desmond, quant à lui, avait disparu. Il s'en tirait à bon compte, ce soir-là, mais son visage demeurerait à jamais gravé dans la mémoire de sa victime. *Je le tuerai si je le revois*, s'est-elle juré.

Quelques minutes plus tard, la porte du premier étage s'est ouverte et un déferlement d'individus s'est engouffré dans la cage d'escalier en provoquant un vacarme de claquements de souliers. Jerico s'est poussée contre le mur, par crainte d'être piétinée. Jeanne, N°9, les agents de sécurité et quelques curieux l'ont entourée.

—N'essayez plus de m'arracher des cheveux ! a-t-elle grondé.

Sa tête la faisait suffisamment souffrir, elle n'avait nul besoin qu'on en rajoute. Les invités se sont détournés et se sont dirigés vers la sortie.

Un clignement de paupières plus tard, la non-humaine se tenait debout dans une pièce blanche, qu'elle a reconnue comme étant sa chambre. Confuse, elle s'est frotté les yeux. N°9 était planté devant elle, les sourcils froncés et l'air déterminé. Il a désigné sa joue à l'aide de son index et a dit :

—Frappe-moi.

Jerico l'a dévisagée, interdite. On lui diagnostiquerait ultérieurement un traumatisme crânien léger, mais pour

l'instant, le directeur de l'institut la croyait seulement secouée par sa mésaventure.

— Je vous remercie de votre offre, a-t-elle répondu, mais je ne suis pas en colère contre vous. Ramenez-moi cette proposition lors de notre prochaine dispute et je serai ravie de vous briser un os ou deux. J'en meurs d'envie, parfois, vous savez ?

N°9 a réitéré son geste en direction de sa joue.

— Cogne, ma petite. Montre-moi ce dont tu es capable.

Jerico a haussé les épaules et a giflé son protecteur. Une douleur intense a aussitôt irradié dans son cerveau. Elle s'est assise à même le plancher, les avant-bras appuyés sur ses genoux. Il lui a fallu quelques secondes avant que son environnement ne cesse de tourner. Les muscles faciaux de N°9 s'étaient contractés au moment de l'impact, mais l'homme, lui, n'avait pas bronché.

— C'est ce que je craignais, a-t-il soupiré. Tu es maligne, mais pas suffisamment pour les humains.

— Ma victoire contre Desmond prouve pourtant le contraire, a-t-elle fait remarquer.

Tous deux ont regardé les menottes cassées aux poignets de la jeune femme, vestiges de son intrépidité.

— Tu as eu de la chance, a repris le biologiste. Cet imbécile aurait pu te couvrir de chaînes, de cadenas, de serre-câbles et de *duct tape*, dans un contexte où ta force t'aurait été inutile. Nous allons donc apprendre, toi et moi, à surmonter ces dangers. J'embaucherai les meilleurs experts pour t'enseigner et plus jamais je ne me ferai du sang d'encre en voyant un type t'entraîner contre ton gré.

— Vous voulez m'inculquer des techniques d'évasion alors que vous me retenez prisonnière dans vos locaux ? N'est-ce pas un peu contradictoire ?

N°9 a réprimé un sourire attendri, lui qui à cette époque, considérait Jerico comme une invitée de marque qu'il gardait sous son joug moyennant une bonne éducation. Depuis son arrivée, la non-humaine avait accepté sa condition sans se plaindre, et n'avait jamais été tentée de forcer la serrure de la porte de sa chambre. Il devait s'écouler trois autres années avant que les examens médicaux ne la poussent à la révolte et que leur relation ne s'envenime.

—Mes meilleurs trucs, je les garderai pour moi, a susurré le biologiste, qui, un sourire en coin, lui a adressé un clin d'œil. Tu as toujours affirmé qu'une journée sans apprendre est une journée perdue. Prépare-toi, ma petite, à vivre les semaines les plus profitables de ta vie.

Chapitre 7

Samuel referme le fichier. Ce récit fort révélateur sur la personnalité de la non-humaine l'a happé au point qu'il n'a pas songé à noter la moindre ligne.

—Desmond ne s'est plus présenté à vos locaux par la suite ? s'enquit-il.

Jerico étire l'encolure de son pyjama et tourne machinalement entre ses doigts la chaînette de son pendentif, qu'elle porte au cou depuis ce fameux jour. À défaut de ressentir de la sympathie pour son donateur, elle aime le bijou.

—Non, sans quoi il serait sorti les pieds devant. Je tiens toujours mes promesses.

Samuel range le document dans son sac à dos.

—Nous avons terminé pour aujourd'hui, conclut-il. La seconde partie de vos tests se déroulera dans mes locaux au moyen d'une prise de sang et d'un prélèvement d'urine. Certains de ces échantillons m'aideront à déterminer votre état de santé, tandis que d'autres seront vendus à des collègues. Il s'agit d'une procédure qui vise non seulement à faire avancer la science, mais aussi, à financer votre hébergement au Centre de Séjour.

—Je suis heureuse que vous ne réclamiez pas les prélèvements d'urine à l'instant, car j'ai bien peur d'avoir tout donné à ma couche. D'ailleurs, à ce sujet, j'aimerais vous faire part d'un souci...

Jerico se penche vers lui pour ajouter sur le ton de la confiance :

—Il se trouve que je porte la même couche depuis hier soir. Il y a donc longtemps qu'elle aurait dû être changée. Le jet dispose d'une salle d'eau, que je peux voir d'ici. Si vous promettez de ne pas vous moquer de moi quand je tomberai

encore et encore, j'aimerais aller me débarrasser de cette couche puante.

Comme Samuel hoche la tête en signe d'assentiment, Jerico s'appuie sur le dossier du banc d'en face et se place en position debout. Elle doit y mettre tant d'effort, qu'elle en grimace. Ses jambes tremblotent, mais il s'agit du cadet de ses soucis.

—Regardez... je vais marcher. Un pas, deux pas... Oh, oui ! Avez-vous vu ? Si vous saviez tout ce que cela représente pour moi !

Bien que cet élan de bonheur l'enchanté, Samuel ignore quoi en penser. Douze heures recroquevillées dans le coffre arrière d'une voiture ont certes dû donner envie à la pauvre femme de se dégourdir les jambes, mais il se doute qu'il y a autre chose.

—Dites-moi, Jeri, depuis combien de temps n'aviez-vous pas marché ?

La non-humaine tente d'avancer d'un autre pas, mais c'en est trop pour sa faible condition physique. Ses genoux flanchent, et elle s'écroule.

—Bon sang, il faudra que je m'améliore, déplore-t-elle en secouant la tête. Trois mois. Voilà plus de trois mois que j'étais confinée à mon lit.

Cette déclaration laisse le médecin bouche bée. Dans quel genre de milieu était-elle détenue pour avoir été immobilisée aussi longtemps ? *Un établissement défavorisé, présume-t-il, avec du personnel mal formé ou en sous-nombre.*

—Pourquoi ? demande-t-il.

—N°9 me jugeait trop forte, comme le sont tous les gens de mon peuple, répond Jerico en haussant les épaules. Il se méfiait de moi, et avec raison, car je lui ai donné du fil à retordre au cours des années. Je lui ai cassé un tibia,

et un jour, j'ai tenté de l'étrangler avec une de mes chaussettes... Oh, ne prenez pas cet air horrifié. Chacune de mes actions était justifiée, croyez-moi. Quand on retient un chien en cage, il mord, et c'est ce que j'ai fait. J'ai aussi défoncé un des murs de ma chambre... Tout cela, c'est sans compter ma mésaventure horrible dans les conduits d'aération ! Si vous saviez à quel point ils deviennent poussiéreux avec les années ! J'ai pensé que j'allais m'asphyxier lorsque j'ai tenté de m'enfuir dans ces dédales de tunnels ; tant et si bien que j'ai rebroussé chemin de mon propre chef. Par la suite, N°9 a dû me traiter pour une inflammation des muqueuses de la trachée. Bref, par haine, par défi et parfois par simple jeu, j'ai fait de sa vie un enfer, et il me l'a rendu au centuple.

Jerico se relève, se tourne vers la salle d'eau et s'affaisse à plusieurs reprises, tant et si bien qu'elle atteint sa destination à quatre pattes. Dès qu'elle y est, elle referme la porte derrière elle pour profiter de son premier moment d'intimité depuis son enlèvement.

Pendant ce temps, Samuel appuie ses avant-bras sur ses genoux, à la fois pensif et bouleversé. La vision qu'il avait de cette érudite cède graduellement la place à celle du spécimen qui a été considéré comme un rat de laboratoire par ce N°9. Il a beau savoir que c'est monnaie courante dans le milieu, il ne s'y habitue pas.

Dix minutes plus tard, la porte s'ouvre sur une non-humaine au visage lavé et aux cheveux sommairement démêlés. Elle s'agrippe au dossier des sièges pour supporter la position verticale, mord sa lèvre inférieure et avance un pied. Épuisée par tant d'efforts, elle s'effondre. Samuel est impressionné de la voir se relever une fois de plus et répéter le processus jusqu'à ce que, haletante et le front en sueur, elle se laisse tomber sur le divan à côté de lui.

—Je vais réapprendre à marcher, proclame-t-elle en essuyant ses tempes moites. Accordez-moi quelques semaines, et je vous garantis que je gambaderai comme autrefois. J'en aurai le droit, n'est-ce pas ?

—Marcher, courir, danser... Au Centre de Séjour, vous pourrez donner libre cours à vos envies. L'endroit dispose d'une cour sécurisée où vous profiterez de la lumière du jour. Des employés vous accompagneront dans votre quotidien, sans parler d'Amanda, ma pensionnaire, qui doit mourir d'impatience de vous rencontrer !

Jerico approuve d'un hochement de tête. Encore une fois, Samuel croit cerner de l'émotion sur son visage, mais la sonnerie de son cellulaire le force à se détourner. La jeune femme étire le cou pour entrevoir sur l'écran du cellulaire la photo d'une jolie blonde d'une trentaine d'années et aux yeux gris. La conjointe de Samuel, sans aucun doute. L'image de cette beauté souriante reste collée aux rétines de la non-humaine, qui pendant un instant, rêve de ressembler à cette inconnue heureuse.

—Hé, chérie ! Comment vas-tu ? s'exclame Samuel après avoir accepté l'appel.

La femme des falaises approche son oreille du récepteur pour percevoir le discours de la magnifique trentenaire.

—Serait-ce votre tendre moitié ? demande-t-elle à Samuel, qui lui fait signe de garder le silence.

—Ça va, Sam, répond la voix dans le combiné. J'ai téléphoné à Évelyne, et elle m'a prévenue que tu arriverais en retard. Ton assiette de ragoût t'attendra dans le frigo. Où es-tu ?

Dix années de vie commune avec son épouse ont amené Samuel à décoder chaque inflexion de la voix de cette dernière. Il en est venu à déterminer quand, lorsqu'elle

vérifie les prévisions météorologiques, elle se sent enthousiaste à l'idée de conquérir les pistes de sentiers pédestres. À d'autres reprises, ses commentaires sur la propreté de leur maison lui laissent deviner que sa sœur les visiterait le week-end suivant. Or, depuis l'hiver dernier, la grisaille a affecté l'humeur de sa femme, dont les choix de repas témoignent dorénavant de son manque d'appétit. Lorsqu'elle énumère ses tâches ménagères, une expression d'infinie lassitude alourdit ses traits autrefois enjoués. Mais en cette fin d'après-midi, l'intonation de la voix d'Hélène ne recèle ni colère ni reproches. C'est plutôt une note de tristesse qu'elle dégage

— On entrevoit les lumières de la piste d'atterrissage, l'avise Samuel en lançant un regard par le hublot. Il ne me reste plus que quelques kilomètres de route à parcourir, et j'arriverai à la maison.

Ce n'est pas tout à fait exact, étant donné qu'il lui faudra d'abord bifurquer du côté du Centre de Séjour pour y déposer Jerico. Mais, du travail de son époux, Hélène ignore certains tenants, dont le plus important, soit que ses pensionnaires sont des non-humains.

Hélène laisse planer un silence, suivi d'un sanglot. Voyant cela, Jerico tourne un regard inquiet vers Samuel.

— Que se passe-t-il ? s'inquiète ce dernier.

— Rien du tout. C'est juste que... je ne sais pas.

La mélancolie d'Hélène est une compagne complexe, omniprésente et difficile à cerner. Plus son époux tente de la comprendre, plus elle lui échappe.

— Tu te souviens comment j'étais auparavant ? poursuit-elle. Il y a douze ans, quand tu travaillais comme pompiste pour payer tes études et que j'habitais dans mon premier appartement...

—Comment pourrais-je oublier ? J'avais toujours hâte aux lundis soir, car tu venais faire le plein d'essence avec ta colocataire. Et encore aujourd'hui, si je devais occuper le même poste, je surveillerais l'arrivée de ton auto au coin de la rue, comme je le faisais à l'époque

—J'aimerais que tu gardes cette image de moi, réplique Hélène d'une voix étranglée. Quand tu penses à moi, souviens-toi de l'Hélène qui te souriait à travers la fenêtre de sa voiture. Celle qui achetait un nombre phénoménal de cafés juste pour le plaisir de passer à ta caisse.

Samuel a subitement l'impression d'étouffer dans cette cabine cossue alors qu'à une vingtaine de kilomètres de là, Hélène se noie dans sa tristesse. Pour la première fois depuis leur mariage, il est anxieux à l'idée de ce qu'il l'attend à son domicile. Verra-t-il son épouse affalée sur le divan avec un pot de cachets vide entre ses mains inertes, ou une trace de sang sur le plancher de la cuisine qui le guidera vers ses poignets tranchés ?

—J'arrive bientôt, ma chérie, promet-il d'une voix nouée par l'angoisse. Je t'en prie, attends-moi un tout petit peu encore. On discutera, toi et moi... Toute la nuit si tu le souhaites.

—C'est bon. Je t'aime, répond Hélène d'une voix à peine audible avant de mettre un terme à la conversation.

Samuel reste un long moment avec le téléphone à la main, le regard vide, taraudé par l'affreuse impression d'avoir parlé à son épouse pour la dernière fois. Il range le cellulaire dans l'étui attaché à sa ceinture et se tourne vers madame Cleere, qui n'a rien manqué de la discussion.

—Avant de vous emmener au Centre de Séjour, je dois aller m'assurer que ma femme va bien, annonce-t-il.

La passagère a déjà connu la souffrance et comprend que la détresse nécessite une réponse diligente.

— C'est tout naturel. Comment se prénomme-t-elle ?

— Hélène.

— Hélène, répète Jerico d'une voix grave, comme si elle savourait la sonorité de ce nom. Elle semble avoir besoin de parler, de vous ouvrir son cœur. Pourquoi ne la rappellerions-nous pas durant le trajet en voiture ? Je papoterais avec elle pendant que vous conduiriez.

— Je regrette, mais aucun de mes pensionnaires n'est autorisé à entrer en contact avec mon épouse. Non seulement elle croit que vous êtes humains, mais de plus, elle ignore que votre peuple existe.

— Vous plaisantez, docteur... lance Jerico, les yeux ahuris.

Tout a commencé par un mensonge, quand Samuel a prétendu que Gabriello était un patient ordinaire qui souffrait d'anxiété. Par la suite, le médecin a fondé le Centre de Séjour en le décrivant comme un lieu de thérapie. Au fil des années, il a enchaîné les faussetés, de sorte qu'il lui était devenu impossible de faire marche arrière. Tout comme un agent secret qui raconte un résumé bidon de sa journée à sa famille, il a fini par se convaincre que c'était autant pour le bien d'Hélène, que pour la sécurité de ses pensionnaires.

— Il serait temps de lui dévoiler la véritable nature de vos activités, vous ne croyez pas ? poursuit la chimiste.

— Non. Il est trop tard pour ça. Hélène est malade et ne supporterait pas d'apprendre que nos dix années de mariage reposent sur des mensonges. Je connais la propension de votre peuple à dire la vérité, alors je préfère laisser ma vie privée en dehors de mes occupations professionnelles.

— Vous m'emmenez pourtant chez vous.

—C'est une exception, rétorque Samuel.

Une exception, un risque, une erreur... tous ces termes se valent. Il suffirait que Jerico se montre déraisonnable, et les deux femmes tomberaient face à face. Le docteur imagine la commotion que provoquerait la présence d'une extraterrestre dans son sous-sol.

Jamais l'atterrissage d'un aéronef ne lui a paru aussi long. Une fois l'appareil immobilisé, Samuel enfile son sac à dos, soulève sa protégée, et file vers sa voiture où il installe Jerico sur la banquette arrière.

—Pas d'entraves ! s'écrit la jeune femme au moment où il s'apprête boucler sa ceinture de sécurité.

Trop préoccupé pour insister, le docteur referme la portière et saute derrière le volant. Plus qu'une quinzaine de kilomètres à parcourir avant d'arriver à la maison. Ils y sont presque. Alors que le véhicule s'engage sur la bretelle de l'autoroute, un signal sonore fait sursauter le chauffeur. À tâtons, il tente de saisir le cellulaire fixé à sa ceinture, mais se heurte à un étui vide. Il a dû l'échapper en s'asseyant. Gagné par l'incompréhension, il constate que le bruit relayé par les haut-parleurs de sa voiture n'a rien à voir avec la sonnerie de son cellulaire, mais qu'il s'agit plutôt de la tonalité de retour d'appel. Sans savoir comment ni pourquoi, il est en train de téléphoner à quelqu'un.

—Ça va, Sam, ça va, marmonne Hélène, qui se doute de l'inquiétude de son mari. Ne t'inquiète pas pour moi.

—Je... désolé, ma chérie, balbutie-t-il. J'ai dû appuyer sur une touche par mégarde. J'embarque sur l'autoroute...

—Bonsoir, Hélène.

La phrase de Samuel s'étrangle dans sa gorge lorsqu'il entend la voix féminine qui vient de l'interrompre. Désespéré, il retient son souffle et pose les yeux sur le rétroviseur

central. Le visage éclairé par l'écran tactile, Jerico tient le cellulaire dans ses mains, un sourire émerveillé aux lèvres.

Chapitre 8

Les mains de Samuel deviennent moites alors qu'il s'efforce de trouver un moyen de gérer la situation. Comment justifier la présence d'une femme dans sa voiture sans provoquer la jalousie de son épouse ? Cette dernière risque de considérer Jerico comme une conquête plutôt que comme une névrosée en transit vers le Centre de Séjour.

— Bonjour, répond Hélène d'une voix méfiante.

— Je regrette de vous déranger... dit Jerico. Étiez-vous occupée ?

— Non, pas du tout... Est-ce qu'on se connaît ?

— Nous ne nous sommes jamais rencontrées. Votre mari est venu me chercher en Indiana, aujourd'hui, pour me conduire à son institut. Peut-être avez-vous entendu parler de moi ? Je m'appelle Jerico et j'étudie en chimie.

Bien entendu, Samuel a cassé les oreilles de sa femme au sujet de la prometteuse doctorante.

— Madame Cleere ? s'exclame Hélène. C'est vrai, Sam ? Tu es sur le point d'emmener cette chercheuse au Centre de Séjour ?

Ce que confirme le docteur d'une voix nerveuse.

— Ça alors ! Tu dois être tellement heureux, toi qui rêvais de la rencontrer en personne ! Dites-moi, madame, vous devez avoir hâte d'emménager dans vos nouveaux quartiers.

— En fait, non, confesse Jerico, dont les traits se sont figés. Je n'ai aucune envie de me rendre là-bas en ce moment.

Samuel lui envoie un regard sidéré, lui qui croyait pourtant le contraire.

— J'ai passé une douzaine d'heures sur des routes cahoteuses dans un habitacle mal aéré, explique la femme

des falaises, et je n'ai dormi que quelques heures d'un sommeil léger. Je me suis ensuite vidé l'estomac durant une partie de l'après-midi et me suis écorché le visage sur du gravier après m'être m'évanouie. Bref, je suis crasseuse, mes vêtements le sont tout autant, j'ai des croûtes de sang sur les joues, et je peine à tenir debout. Et voilà que je dois me présenter devant une pensionnaire. Elle s'attend à devenir mon amie, mais je ne sais plus comment me faire des amis. Je n'en ai pas eu depuis une éternité. Que lui dirai-je ? Au cours des huit dernières années, je n'ai côtoyé qu'une seule personne et mes contacts avec le monde extérieur se sont résumés à des échanges courriel. Quand on vit en recluse, on oublie comment animer une conversation. J'ignore comment je pourrai me montrer digne devant cette Amanda. J'ai l'impression d'être l'ombre de ce que j'ai été.

En voyant la non-humaine replier ses jambes contre sa poitrine, Samuel prend conscience de la pression qu'il a mise sur ses épaules. Jerico s'est montrée si courageuse face à ses mésaventures, qu'il en était venu à minimiser leur impact sur elle. Déracinement de son ancien milieu de vie, incertitude vécue dans le coffre arrière d'une voiture, peur d'être vendue... Pour seul réconfort, la pauvre femme s'est accrochée à un inconnu qui, dans un élan enflammé, lui a promis de remuer ciel et terre pour la sauver.

— Je comprends ce que vous me dites, compatit Hélène. Je me sens exactement comme vous. Si vous m'aviez rencontrée il y a deux ou trois ans ! C'est à peine si je reconnais mon visage sur les photos des albums. J'ai passé une partie de la soirée à les regarder et me suis rendu compte que celle que j'étais auparavant n'a plus rien à voir avec celle que je suis devenue.

— Le temps change les gens, pas vrai ?

— Vous avez raison, laisse entendre Hélène d’une voix nouée, comme si la douleur de Jerico faisait écho à la sienne.

— Votre époux a deviné comment je me sentais, sourit la chimiste, remplie de gratitude. Il a eu la gentillesse de m’inviter à passer la nuit chez vous.

Les yeux écarquillés de Samuel croisent ceux de sa passagère dans le rétroviseur. Il est sur le point de démentir cette affirmation lorsqu’Hélène s’exclame avec enthousiasme :

— C’est une excellente idée ! Vous êtes la bienvenue chez nous, madame Cleere. C’est bien la première fois que Sam me présentera l’une de ses pensionnaires. Nous vous installons dans la chambre d’amis au sous-sol.

Jerico appuie sa joue sur ses genoux. *La chambre d’invités ne lui convient pas*, comprend Samuel. *Elle va demander de dormir dans le salon, devant la baie vitrée qui donne sur la rue. Ou pire, dans notre chambre à coucher. Et quand Hélène ou des piétons verront ses yeux... le secret de mon institut sera révélé au grand jour...*

Le docteur fait de grands signes de la main pour intimer à Jerico l’ordre de se taire. Bien entendu, obtempérer serait trop demander à la jeune femme. C’est pourquoi elle continue.

— Ça va vous paraître étrange, mais la proximité d’un lit me rend mal à l’aise. D’où je viens, on me mettait en contention pour un oui et pour un non. Je venais justement d’en glisser un mot à Samuel. J’essayais de crocheter le verrou de la porte de ma chambre, et je me retrouvais clouée au lit. Une autre fois, j’ai reproché vertement à mon gardien d’avoir acheté trois bouteilles de cognac alors qu’il se plaignait de souffrir de la goutte, et j’ai dû encore une fois passer le reste de la journée au lit. Si j’avais le malheur de

me lever en pleine forme le matin, cela signifiait, aux yeux du directeur, que j'essaierais à nouveau de m'enfuir par les conduits d'aération. Je vous laisse deviner où je finissais. De ce fait, je préférerais un tapis sur le plancher ou dans le garage, si ça ne vous ennuie pas.

Pour certaines personnes, des entraves sont synonymes de démençe et de violence. Or, Hélène tend à être naïve. Si son interlocutrice se décrit comme une victime de l'autorité institutionnelle, elle la considérera comme telle et lui ouvrira ses portes en toute confiance.

—Allons, s'amuse Hélène, je ne vous laisserai pas dormir dans le garage ! Vous n'êtes pas un vélo ! Vous prendrez plutôt vos aises sur le divan de la salle familiale. Le foyer électrique qui se trouve juste en face vous réconfortera. Sam l'allumera pour vous. Il reste aussi du ragoût dans le frigo ; nous vous en réchaufferons une part.

—Je crois que dans l'état où je suis, réplique Jerico en serrant ses bras autour de ses jambes, je ne pourrai rien avaler. Je suis tellement fatiguée, si vous saviez ! Ma nausée ne s'en va pas et le paysage au-delà des vitres de l'auto m'étourdit... J'aurais besoin de dormir, de réfléchir... Par contre, je vous demanderais une dernière faveur...

Quoi encore ? La sueur inonde le front de Samuel, qui appréhende la prochaine excentricité de la non-humaine.

—Je vous serais infiniment reconnaissante si vous me prêtiez des vêtements propres pour demain matin. Croyez-moi, votre générosité me touche et je regrette de vous en demander davantage, mais je suis partie trop précipitamment pour apporter des bagages. Je me sentirais plus en confiance si je portais une tenue adéquate lors de ma rencontre avec Amanda.

— Mais bien entendu, ma chère ! Est-ce que mes vêtements vous iront ? Je suis plutôt petite.

— Moi aussi, je le suis.

— Nous sommes pareilles, toi et moi !

Et voilà que Hélène tutoie Jerico. Il ne manquait plus que ça ! Samuel aurait été enchanté de voir cette complicité perdurer, mais voilà... une fois au Centre de Séjour, Jerico sera coupée du monde extérieur.

— J'ai tout ce qu'il te faut, lance Hélène. Du bleu, ça te plairait ? Ou du jaune ?

— Du bleu... rêvasse Jerico. Oh, oui ! Bleu, jaune, vert, rouge... mais pas de blanc. Le blanc, c'est la couleur des murs de mon ancienne chambre. Je vous promets de vous rendre vos vêtements une fois lavés.

— Ne t'en fais pas pour si peu, de dire Hélène, un sourire dans la voix. Je te les offre avec plaisir. Tu prétendais avoir du mal à tenir une conversation, mais au contraire, tu t'en sors bien. Je suis certaine qu'Amanda va t'adorer.

Un air ravi flotte sur le visage de Jerico. Elle semble en effet aussi à l'aise avec son interlocutrice que si elle la connaissait depuis toujours.

— Vous le croyez ? C'est vrai... j'ai peut-être eu tort... Je pense que je me suis aussi trompée en considérant cette journée comme l'une des pires de ma vie. En fait, c'est l'une des plus belles que j'ai vécue, car j'ai fait votre connaissance, à votre époux et à vous. Vous ne sauriez imaginer à quel point je me sens choyée, en ce moment. Épuisée, mais choyée. Je regrette d'être en trop mauvais état pour vous voir. Accordez-moi un peu de temps pour me soigner, me renforcer, et redevenir la femme que j'aurais toujours dû être. Dès demain, je commencerai mes exercices.

—Avec une attitude comme celle-là, s'exclame Hélène, tu atteindras tes objectifs en un rien de temps. Je pourrais m'y mettre, moi aussi, et faire une balade à pied en après-midi.

La colère de Samuel fait soudainement place à un mélange d'espoir et de reconnaissance. Sa douce Hélène au dos courbé par la mélancolie et la lassitude désire redresser l'échine et revivre. Par le rétroviseur, il sonde les yeux noirs de Jerico avec la même fascination qu'un enfant qui cherche à comprendre les astuces d'un magicien. Cette non-humaine cache un pouvoir, c'est certain. Il est difficile de réprimer cette inexplicable envie de se surpasser quand on s'adresse à elle.

—Quelle excellente idée ! se réjouit la jeune femme. Oh, ma chère ! Un jour, nous nous rencontrerons, je vous le promets.

Le visage du médecin se rembrunit devant l'air motivé de cette charmante érudite, qui en plus de toujours dire la vérité, use de tous les stratagèmes pour obtenir ce qu'elle veut. Avec appréhension, il se dit qu'elle a sûrement raison.

Chapitre 9

Après cette conversation riche en émotions durant laquelle Hélène promet de ne pas mettre les pieds au sous-sol, Samuel éteint la communication à partir du volant. Un objet apparaît à sa droite. Il s'agit de son cellulaire, que lui rend Jerico.

— Désobéissez-vous toujours ainsi ? s'enquit-il, irrité.

— Chaque fois que j'en ai l'occasion, réplique la passagère avec un hochement de la tête. Mais, sachez que jamais je ne vous nuirais de quelque façon que ce soit. Je voulais seulement vous aider en changeant les idées de votre adorable femme. L'astuce a fonctionné, car peu importe les projets qu'elle avait en tête avant notre conversation, elle occupera maintenant son temps à me dénicher une tenue.

Jerico exhale un soupir de contentement et s'accoude sur le rebord de la fenêtre pour regarder le paysage défiler. Samuel ignore s'il doit la couvrir de reproches ou la remercier. Et si cet appel venait de sauver son épouse ? Il opte pour la diplomatie et explique à la non-humaine :

— Je comprends que vous ayez vécu en isolement dans un lieu où l'on accordait sûrement peu d'importance aux règles de vie. Je vais donc faire preuve d'indulgence à votre égard et vous aviser que voler les possessions d'autrui est un acte inacceptable. J'avais refusé de vous prêter mon cellulaire, et vous auriez dû respecter mon choix.

Les lèvres entrouvertes, Jerico quitte sa contemplation, retire ses lunettes fumées, et fixe les yeux sur le rétroviseur central. Elle est désemparée de percevoir autant de colère dans le regard de son protecteur.

— J'ai compris que vous recouriez à la ruse pour améliorer vos conditions d'incarcération, continue ce dernier,

et c'était certainement légitime, mais vous n'êtes plus une prisonnière, à présent ; vous êtes notre invitée. Vous pouvez avoir confiance en nous de la même manière, je le souhaite, que nous pourrions nous fier à vous. Je vous demanderais donc de respecter ma vie privée. Renfilez immédiatement ces lunettes et, une fois chez moi, n'entrez pas en contact avec Hélène. Elle ne doit surtout pas vous voir.

— Je regrette... soupire la fautive en s'exécutant. J'espérais vous être utile autant que vous l'avez été pour moi, mais vous me faites prendre conscience que je m'y suis prise de la mauvaise façon. Si cela peut vous rassurer, une fois chez vous, je dormirai, dormirai et dormirai encore, jusqu'à ce que vous veniez me chercher. Je vous promets de n'ouvrir les yeux qu'au son de votre voix.

Satisfait, Samuel se concentre à nouveau sur la route. Sa voiture emprunte les voies secondaires qui aboutissent au quartier résidentiel où Hélène et lui habitent depuis les onze dernières années. Les maisons luxueuses se succèdent, jusqu'à ce qu'apparaisse la leur, sur le côté gauche de la route. Le souffle coupé, Jerico détaille le jardin fleuri, l'arche en fer forgé menant à la piscine creusée et surtout, cette vaste bâtisse de dix-huit pièces abondamment fenêtrée, construite sur trois étages. D'une pression sur le bouton de la manette fixée à son pare-soleil, Samuel ouvre la porte du garage double pour laisser entrer le véhicule, et la referme derrière lui. Il sort ensuite de sa voiture, soulève Jerico, et la conduit au sous-sol. Cette dernière garde les paupières closes, jusqu'à ce qu'elle soit déposée à même le sol, dans ce qui s'avère une petite salle de bain. Elle ouvre finalement les yeux et frissonne d'anticipation en voyant devant elle la douche en céramique garnie d'une bouteille de shampoing, d'un pain de savon et d'une houppette rose. Le jet d'eau

chaude et la mousse voluptueuse la purifieront de ses mésaventures et ensuite, elle dégagera le même parfum que ses hôtes comme si elle était un membre de leur famille.

— Puis-je me fier à vous ? redemande Samuel. Vous resterez au sous-sol, n'est-ce pas ?

Jerico n'a qu'une parole. Elle dormira, et le jure à nouveau. Rassuré, Samuel la laisse se toiletter et court à la chambre à coucher principale, au premier étage. Il se sent soulagé d'y trouver Hélène en train de farfouiller dans les tiroirs de sa commode. Après l'éternel : *je ne sais pas quoi me mettre*, elle varie en disant : *je ne sais pas quoi choisir pour Jerico*.

— Comment est-elle ? cherche-t-elle à savoir. C'est une scientifique, alors elle aime sûrement les vêtements conventionnels comme les complets de bonne couture. Mais elle a également un côté rebelle, car elle crochète des serrures. Du cuir ? Ce n'est pas trop cliché ?

Puisque rien dans ses tiroirs ne répond à ses attentes, elle les abandonne ouverts, se tourne vers la penderie et passe d'une robe à l'autre en faisant la moue, comme celles qui boudent les vêtements démodés des vieilles friperies. Harassé, Samuel s'assoit sur le coin du lit en se frictionnant le visage.

— Pas de blanc ni rien qui ressemble de près ou de loin à des sangles, lui rappelle-t-il d'une voix monocorde. C'est tout. Pour le reste, tu choisis.

Hélène plaque un débardeur devant le col drapé de sa nuisette bleu métallique, et se regarde dans le miroir. Les os de ses omoplates, révélés par le dos échancré de son vêtement soyeux, saillent sous sa peau, entre les pointes de ses cheveux teints en blond. *Trop maigre, elle aussi*, songe Samuel. Son épouse remet le débardeur sur son support,

qu'elle range à son emplacement initial, et jette son dévolu sur une tunique argentée et des leggings noirs.

La question de l'habillement étant réglée, le docteur file à la cuisine pour réchauffer au four à micro-ondes l'assiette de ragoût emballée sous cellophane qui l'attend au réfrigérateur. Jusque-là, il ne s'était pas autorisé à ressentir la faim, tant et si bien qu'il n'avait pas remarqué que les quelques sachets de noix picorés dans l'avion lui ont laissé l'estomac creux. Il dévore son unique repas de la journée en moins de cinq minutes, debout devant l'îlot en marbre, à l'affût du moindre bruit en provenance du sous-sol. Le clapotement de l'eau contre le plancher en tuiles de la douche a cessé. Maintenant qu'elle s'est lavée, Jerico dort-elle ? Samuel voudrait bien le croire.

Sur la pointe des pieds, il va rincer son assiette dans l'évier en argile réfractaire avant de la ranger dans le lave-vaisselle. Ceci fait, il va se doucher dans la salle de bain du rez-de-chaussée et enfle un pyjama en coton qu'il n'a pas revêtu depuis des années. Il est hors de question de circuler en tenue légère. Quand il revient dans la chambre, Hélène rigole en le voyant ainsi accoutré. Ils prennent tous deux place entre les couvertures du lit conjugal et Hélène éteint la lumière de chevet avant de se blottir contre son mari.

— Tu m'as inquiété, ce soir, laisse entendre Samuel.

Les paupières fermées, Hélène lâche un soupir. Toute cette histoire d'albums photo et d'invitée l'a épuisée.

— Ce n'était pas mon intention, regrette-t-elle. Quand tu penses à moi, je voudrais que tu te souviennes de mon visage d'avant, plutôt que de celui que j'ai maintenant. Cette femme au teint terne qui passe ses journées en peignoir, ce n'est pas moi.

— Pourtant, ton minois est tout ce qu'il y a de plus joli.

Samuel glisse ses doigts sur la ligne du menton de sa femme, se rend aux lèvres, puis frôle son arrête nasale tel un portraitiste couchant les traits de sa muse sur du papier.

— Et c'est sans parler de ce qu'il y a sous ton vêtement, poursuit-il d'un ton narquois, et qui me paraît tout aussi adorable. Laisse-moi vérifier.

Sa main amorce une descente le long de la gorge de sa tendre moitié, sur sa nuque, puis longe sa colonne vertébrale jusqu'à l'extrémité de sa robe de nuit. Hélène se tord avec un rire étouffé, et lui tape la main pour l'empêcher d'explorer ses rondeurs.

— Tu n'y penses pas, Sam ! Il y a madame Cleere...

— Ne la mêle pas à nos affaires, tu veux bien ?

Lasse, Hélène appuie sa tempe contre la clavicule de Samuel. La voilà détendue et sereine. Jerico avait peut-être eu raison, finalement, d'aviser Hélène de sa venue chez elle. Plus de larmes ni de mélancolie, juste cette question qui la turlupine :

— Crois-tu que j'ai bien fait de choisir un chandail argenté ? C'est peut-être trop ostentatoire pour elle...

Samuel grommelle pour signifier son agacement, ce qui met un terme à la conversation. Il attend que la respiration de son épouse devienne régulière avant de fermer les yeux et, bien qu'il veuille demeurer attentif à son environnement, il sombre dans le plus profond des sommeils.

Il se redresse en sursaut quand l'obscurité s'étend tout autour de lui. Combien de temps a-t-il dormi ? Les chiffres du cadran numérique indiquent quatre heures huit du matin. Coincé entre le rêve et la réalité, Samuel cherche à comprendre ce qui l'a réveillé. Une fenêtre ouverte par un mal-facteur, peut-être ? Ce ne serait pas la première fois... Non,

le système d'alarme ne s'est pas déclenché. Il tourne la tête à gauche pour découvrir que les couvertures sont repliées au centre du lit et que l'espace normalement occupé par sa femme est vide. La journée de la veille lui revient soudainement à la mémoire. Jerico. Hélène est allée la voir !

Samuel bondit aussitôt sur ses pieds, dévale les deux escaliers menant au sous-sol et sans surprise, trouve son épouse dans la salle familiale. Immobile au centre de la pièce, la femme admire les cheveux blancs de Jerico qui caressent sa joue, ainsi que la pureté de son épiderme que la lueur cuivrée des flammes n'arrive pas à ternir. Paisible dans son sommeil et emmitouflée dans la couverture, l'apparence de l'invitée est on ne peut plus humaine. Hélène tourne la tête vers son mari lorsqu'elle sent sa présence derrière elle.

—Je voulais la voir pour déterminer le chandail qui lui conviendra le mieux, lui glisse-t-elle à son oreille quand il parvient à ses côtés. C'est bon, j'ai choisi. Ce sera ma tunique chamois.

Son chuchotement perturbe le repos de la chercheuse, qui soupire en remuant sous la douillette. Samuel retient son souffle. *Gardez les paupières fermées*, supplie-t-il mentalement. Toujours endormie, Jerico émet un bref gémissement et se tourne sur le dos. Ce faisant, elle déplace involontairement la couverture, qui dévoile la forme ronde de son petit sein nu. Hélène se détourne aussitôt, gênée d'avoir bafoué l'intimité de cette grande dame. Elle empoigne l'avant-bras de son mari, et tous deux retournent au rez-de-chaussée. Sans un mot, ils regagnent leur lit, où ils dorment jusqu'à ce que le réveille-matin sonne à huit heures trente. Samuel se lève, s'habille en vitesse, et rassemble le plus silencieusement possible le matériel qu'Hélène avait amoncelé sur la commode à l'attention de leur invitée. Même s'il n'avait

été question que d'une tenue propre, Jerico se voit offrir en prime une trousse de maquillage, des échantillons de parfum et des bijoux. Rien de tout cela n'attire généralement l'intérêt des non-humains, mais cette dernière sélectionnera elle-même ce dont elle a besoin. Samuel apporte les présents au sous-sol, et les pose sur la vanité de la salle de bain.

Étendue sur le divan, la couverture remontée jusque sous le nez, Jerico fait mine de dormir, bien que le plissement de ses paupières indique qu'elle est réveillée. La colère que Samuel a ressentie la veille se dissipe devant sa protégée, qui lui a prouvé qu'elle peut respecter les consignes. Il suffira de lui expliquer ses attentes et elle deviendra une pensionnaire modèle.

— Dites-moi, vous sentez-vous d'attaque, aujourd'hui ? lui demande-t-il.

Jerico ouvre tout grand les yeux, remplie d'une ardente anticipation. De toute évidence, elle est en pleine forme.

— Vous peineriez à imaginer à quel point j'ai hâte de voir mon nouveau chez-moi et ce fabuleux portail intermondes dont vous me parliez dans votre courriel !

La jeune femme se redresse sur son séant, la douillette remontée contre sa poitrine. Samuel lui indique les dispositions qui l'attendent dans la salle de bain avant de s'éclipser pour préparer un lait frappé aux bananes et aux fraises, qu'elle boira pendant le trajet. Enchanté à l'idée qu'Hélène concrétise son projet de la veille, il sort les espadrilles de son épouse du placard et les place sur le tapis d'entrée. *Je t'aime*, griffonne-t-il sur un papier qu'il glisse dans l'une des chaussures.

Une trentaine de minutes plus tard, il retourne au sous-sol, où il trouve la non-humaine en train de réapprendre à marcher. Armée de cette persévérance qui la caractérise, Je-

rico se tient en équilibre sur ses jambes, les bras écartés du corps. Elle avance d'un pas, d'un deuxième, puis finit au tapis. Ses cheveux lisses comme des fils de soie dégringolent sur ses épaules. Les pommettes empourprées d'énergie, elle se redresse et prend appui sur le divan pour se relever. Les creux sur ses joues semblent avoir disparu, annihilés par un fard uniformisant. Elle est la première des pensionnaires de Samuel à accepter de recourir au maquillage, mais sa beauté naturelle s'en trouve valorisée.

—Avez-vous vu ça ? demande-t-elle. J'ai marché cinq pas sans tomber. Je compte me rendre à dix avant la fin de la journée.

Samuel hoche la tête, peu convaincu de la réussite de cet objectif ambitieux. Il aide sa protégée à se redresser, la seconde jusqu'à la voiture, et l'invite à enfiler une paire de lunettes fumées. Il s'assure que les doigts cachottiers de la non-humaine restent loin de son cellulaire. On ne l'y prendra pas deux fois.

Dehors, ils sont accueillis par un splendide matin ensoleillé. Pendant que le véhicule recule dans la rue, la chimiste approche son visage de la vitre teintée et à l'aide de sa main, salue énergiquement Hélène. Debout de l'autre côté de la fenêtre de la chambre à coucher, cette dernière lui renvoie la politesse en souriant. Elle se souviendra toujours de ce petit bout de femme sympathique au sein d'albâtre qui s'est immiscée dans son univers le temps d'une nuit.

Le Centre de Séjour se situe à une vingtaine de kilomètres de là, dans une zone forestière aux routes défraîchies par les dégels. Un embranchement en gravier se détache de la voie principale, serpente entre les érables et les sapins, pour déboucher, une centaine de mètres plus loin, sur la bâtisse construite en briques rouges et composée d'un seul étage.

Samuel immobilise sa voiture entre le camion du gardien de nuit et la berline vieillotte de la préposée, avant d'annoncer avec une fierté évidente :

— Je vous présente le Centre de Séjour.

Les mâchoires serrées, Jerico regarde son nouveau chez-soi d'un air tendu, comme si elle y avait été convoquée pour une entrevue. Samuel sort du véhicule et aide sa protégée à se lever. Une fois parvenus sur le balcon, il approche sa carte magnétique du lecteur, compose son code numérique, et le battant massif s'ouvre sur une réception bidon où trône un bureau de travail à usage décoratif. Quiconque mettrait les pieds ici croirait à une clinique comme cent autres et surtout, se verrait interdire l'accès aux autres pièces.

— Qu'est-ce que c'est ? interroge Jerico, le cou tendu pour laisser ses narines capter un effluve provenant de la section habitée. Ça sent le sucré.

— Ha ! Ça, c'est Évelyne, la préposée.

— Comment votre employée peut-être exhaler un parfum aussi exquis ? de s'étonner Jerico, les yeux écarquillés.

Un sourire mystérieux aux lèvres, Samuel la fait avancer vers la porte sécurisée, localisée au fond de la pièce. Il déverrouille l'accès, et le vantail s'ouvre sur les ténèbres. Quand la porte se referme derrière eux, la mi-ombre les enlace, veloutée et apaisante. Jerico s'étonne de se retrouver entourée du feuillage fourni de fougères, dont le pot est suspendu au plafond, de lierres et de palmiers. Elle se penche pour se faufiler à travers cet écran végétal, jusqu'à ce qu'elle aboutisse dans un corridor dont les murs sont en pierres sauvages et en maçonnerie. La jeune femme tend une main pour toucher le roc et perçoit sa fraîcheur humide, semblable à celle des canyons perdus au cœur des forêts équatoriales. La lumière citrine des quatre chandeliers électriques ré-

vèle, à droite, une fontaine qui fait culbuter son filet limpide contre des cailloux jusqu'à un bassin d'une soixantaine de centimètres de diamètre. L'impressionnant décor compte six portes closes, soit trois du côté droit qui mènent au poste du gardien de nuit, au coin dîner et au bureau de Samuel, et trois à gauche, qui donnent sur les chambres des pensionnaires.

—C'est incroyable ! s'exclame Jerico. Docteur, vous avez fait des miracles.

Un pépiement accueille le son de sa voix. L'instant d'après, un oiseau jaillit des entrelacs de branches de noisetier en faisant battre frénétiquement ses ailes blanches et cobalt. La mimique de la non-humaine se fait juvénile quand les pattes de la perruche ondulée s'agrippent à ses cheveux, au sommet de sa tête.

—Vous avez des familiers en guise de décoration ! s'émerveille-t-elle. Mon cher ami, rappelez-moi de ne plus jamais douter de votre créativité.

Elle emprisonne l'oiseau dans sa main et l'aligne devant ses yeux pour l'examiner.

—N°9 prétendait que la plupart des bêtes peuvent devenir nos amies. J'ai toujours eu du mal à y croire, mais celle-ci semble bien m'aimer.

La perruche exprime toutefois le contraire. Non seulement lance-t-elle des grincements pour signifier sa désapprobation, mais de surcroît, elle plante son bec crochu dans le pouce de la non-humaine.

—Alors, volaille, on veut une nouvelle copine ? questionne Jerico d'une voix de fausset.

Samuel s'apprête à lui recommander de faire preuve de douceur quand Jerico le surprend en lançant la perruche à

travers le canyon comme s'il eut s'agit d'une balle de baseball. L'oiseau parvient à déployer ses ailes avant d'atteindre le sol. Il reprend de l'altitude et va se terrer dans le premier trou venu.

À cet instant, Jerico remarque des bruits qui se détachent des piailllements et du clapotis de la fontaine en provenance de la deuxième pièce à droite. Des contenants en verre semblent s'entrechoquer. Samuel continue sa marche, mais Jerico le retient.

—Attendez ! Cacheriez-vous d'autres animaux de compagnie ? interroge-t-elle en désignant une sphère de membrane grise entre les lierres. C'est bien une ruche que je vois là, n'est-ce pas ? Avec des abeilles à l'intérieur ?

—Elle est vide, pour tout vous dire, lui indique Samuel en la tirant vers l'avant. Je l'ai trouvée dans la forêt, tout près d'ici ; ses occupants l'avaient abandonnée. Nous reviendrons dans le canyon, je vous le promets, mais pour le moment, vous tenez à peine debout.

Lorsqu'ils ouvrent la porte du coin-repas, ils sont exposés à un flot de lumière naturelle qui fait plisser leurs yeux. L'arôme fruité qu'ils avaient perçu plus tôt leur saute au visage. Il émane d'un chaudron posé sur la cuisinière d'où s'échappe un nuage de vapeur.

—De la confiture aux bleuets, devine le directeur d'après la couleur foncée de la mixture bouillonnante.

—Tout à fait !

Jerico tourne la tête vers le fond de la pièce, d'où est provenue la voix féminine. Derrière l'îlot encombré de jardins intérieurs se trouve la table qu'Évelyne, la préposée, utilise comme plan de travail. Les plantes aromatiques et la laitue laissent entrevoir sa chevelure fuchsia coiffée en queue de cheval. À l'approche des deux nouveaux arrivants,

l'employée relève la tête de la gousse de vanille dont elle extrayait le caviar à l'aide de la pointe de son couteau.

— C'est avec un immense plaisir que je te présente la doctorante Jerico A. Cleere, l'auteure des publications qui sont épinglées sur le mur de mon labo, annonce Samuel. Elle est notre nouvelle résidente.

Ce nom rappelle toutes les louanges que le médecin a répétées au sujet de Jerico au cours des derniers mois. Évelyne est abasourdie d'entendre son supérieur parler ainsi d'une non-humaine. C'est effectivement du jamais-vu.

Le bagage professionnel de la préposée se résume à des études écourtées en raison de son manque d'intérêt, ainsi qu'à trois années de travail dans la station-service située à quatre kilomètres du Centre de Séjour. Samuel ne l'avait jamais remarquée, jusqu'au jour où après avoir fait le plein d'essence, il est entré dans le dépanneur avec une démarche un peu trop gauche. Par accident, son pied droit a malencontreusement fracassé la vitre de la porte.

— Je vais payer ! s'est-il empressé de promettre.

— Ça va, de répondre Évelyne, derrière son comptoir. Ce n'est pas grave.

Le docteur s'est penché pour ramasser le dégât. Une silhouette s'est empressée de venir s'accroupir à côté de lui. Avec un air empathique, Évelyne a posé sa main sur la sienne et lui a chuchoté :

— Ça va.

Quand les yeux de Samuel ont croisé ceux de la jeune fille de vingt-deux ans, il a aussitôt su qu'elle devait répandre sa bienveillance dans son institut. D'un élan spontané, il lui a proposé un emploi. Pour occuper quel poste ? Évelyne le découvrirait à la fin de sa journée de travail, lorsqu'elle viendrait sonner à la porte du Centre de Séjour.

À vingt heures dix, comme prévu, elle s'est présentée à cet intrigant rendez-vous. Après s'être extasiée devant le décor du canyon, elle a sursauté à la vue d'une silhouette, debout au bout du corridor. Alors qu'Amanda s'approchait d'un pas méfiant, Évelyne a posé une main sur sa bouche, le souffle coupé. Elle avait peur, elle doutait. La rencontre avec un non-humain suscite toujours un déferlement d'émotions.

— Ses yeux ! Vous avez vu ? C'est une... oh... Je dois faire quoi ?

Posant une main rassurante sur l'épaule de la jeune fille, Samuel lui a glissé à l'oreille :

— Il te suffit d'être toi-même. Tu as toutes les qualités pour occuper cet emploi. Souviens-toi de ce matin, quand tu m'as rassuré au dépanneur. C'était parfait.

Puis il a désigné la non-humaine du menton avant d'ajouter :

— Vas-y, Évelyne. Brille pour elle. Brille pour Amanda.

La demoiselle aux cheveux fuchsia a ravalé sa surprise et a marché vers la créature. Cette dernière s'est pressée contre le mur pour disparaître derrière le feuillage et les branchages. Après s'être approchés, Samuel et Évelyne l'ont trouvée accroupie près de la fontaine. Évelyne a hésité.

— Cette pauvre créature est malade...

Samuel pensait de même, bien que la biochimie sanguine d'Amanda renvoyât des résultats normaux. Depuis son arrivée au Centre de Séjour dix jours plus tôt, la non-humaine dépérissait à vue d'œil et rien n'en expliquait la cause. Gabriello avait du mal à l'approcher, et Samuel encore plus. Leurs échanges avec elle se résumaient à quelques mots avant qu'elle ne détourne la tête, prostrée dans un coin du canyon. Samuel en était venu à penser que seule une personne du même sexe qu'elle parviendrait à l'apprivoiser.

Évelyne s'est agenouillée devant Amanda. Leurs regards se sont rejoints, et un lien puissant est né entre elles. L'une et l'autre étaient vouées à devenir deux parties d'un tout, des siamoises issues d'univers différents. Elles se sont dévisagées jusqu'à ce qu'Amanda, surnommée affectueusement *La Tranquille*, détourne la tête et retire l'une de ses chaussettes en coton noir. À nouveau, Évelyne a plaqué sa main contre sa bouche, cette fois pour réprimer un violent haut-le-cœur. Les pieds de la jeune femme, naguère lisses comme des algues, étaient déshydratés en profondeur. Des balafres enflammées et suppurantes fendaient sa peau jusqu'au mollet, tandis que par endroits, on pouvait voir des chairs noircies de nécrose. Pour peu, l'infection se propagerait à son système sanguin et la pauvre fille succomberait.

En tenant la main d'Évelyne dans la sienne, La Tranquille a accepté que Samuel examine ses plaies. Pendant un instant, celui-ci était d'avis que seule une double amputation saurait éviter les complications, sauf que son intuition lui disait que sa patiente ne lui pardonnerait jamais un tel geste. Il devait donc trouver un remède pour sauver ses pieds.

Il aurait voulu épargner la souffrance à sa protégée, mais à cette époque, il ignorait que l'huile essentielle de lavande possédait un pouvoir anesthésiant sur les non-humains. L'intervention se déroulerait donc sans apport médicamenteux. Le docteur a suggéré à Évelyne de rentrer chez elle jusqu'au lendemain. Plutôt que de s'exécuter, celle-ci a pressé la main d'Amanda dans la sienne, parée à vivre la journée de travail la plus éprouvante de sa vie.

Samuel a disposé ses instruments sur la petite table, sous le regard inquiet d'Amanda qui surveillait ses moindres faits et gestes. Les sourcils froncés, elle sentait que sa confiance en lui se désagrégeait de seconde en seconde. « Ce sera souf-

frant, ma douce », l'a-t-il avisée. « Mais pour ton salut, nous devons le faire. »

Même si la patiente comprenait les motivations de l'humain, une partie d'elle-même ne pouvait s'empêcher de le haïr. Elle a serré les dents et l'a regardé sectionner les chairs noircies. Le cœur du praticien se tordait à chaque gémissement de douleur qui accompagnait le mouvement de sa lame chirurgicale. Évelyne, quant à elle, a rendu son souper, sans pour autant lâcher la main d'Amanda. Au terme de l'intervention, le visage de la pensionnaire luisait de larmes et de sueur.

L'ablation des tissus nécrosés a sauvé la jeune femme de la gangrène, mais il lui a fallu néanmoins quatre mois avant de surmonter sa rancœur et accepter d'adresser à nouveau la parole à Samuel. Pendant ce temps, Évelyne faisait fi de sa peur du sang et appliquait trois fois par jour la pommade sur les plaies. Parfois elle vomissait, d'autres fois non. L'infection s'est résorbée, mais le nombre d'estafilades augmentait. Samuel s'est aperçut que La Tranquille avait besoin d'eau quand, en immergeant ses jambes dans la baignoire pendant plus de six heures consécutives, la barrière lipidique de sa peau s'est reformée. Dès lors, les premières cicatrices sont apparues.

Cet amour qu'Évelyne porte à Amanda, pourra-t-elle le transmettre aussi à Jerico ? L'employée se lève, s'approche des nouveaux venus, et pose ses doigts collants de vanille sur les joues de la nouvelle pensionnaire.

— Jerico... quel bonheur de te rencontrer !

— Je suis heureuse de vous connaître, moi aussi, répond la femme des falaises. Je rêvais d'une grande famille.

Son bras serre Samuel plus étroitement contre elle, lui qu'elle considère déjà comme le point central de sa nouvelle

famille. L'homme tire une chaise sur laquelle elle s'assoit, et lui explique :

— Avant le réveil d'Amanda, Évelyne concocte des confitures plus délicieuses les unes que les autres.

— La nièce de mon amie a commandé trois pots, hier soir, informe la préposée. Trois d'un seul coup !

— Vous en faites donc un commerce, s'intéresse Jerico en appuyant les avant-bras sur la table. Avez-vous un site internet transactionnel ?

— Pas encore. C'est un passe-temps, rien de plus.

— Évelyne refuse de l'admettre, intervient Samuel, mais sa petite entreprise a du potentiel. Il suffirait d'une étiquette colorée pour que ses produits soient prêts à envahir les étagères des marchés locaux.

Évelyne va plonger le caviar dans la confiture en cuisson, qu'elle remue ensuite à l'aide de sa cuillère en bois. Puis, elle éteint le rond de la cuisinière.

— Vous imaginez toujours trop, sermonne-t-elle. J'arrive à peine à me décider sur le nom de mes produits.

— Les Confitures boréales, c'est joli.

— Ce nom appartient déjà à une autre artisane, j'ai vérifié.

Évelyne ouvre la porte du four pour en retirer une tôle sur laquelle s'alignent des pots en verre stérilisé à haute température. Elle dépose le tout sur le comptoir lorsque Jerico lui offre son aide. Évelyne accepte avec plaisir, lui apporte une chaise devant la cuisinière et l'aide à s'y asseoir. Concentrée sur son rôle d'installatrice d'anneaux sur les goulots, Jerico ne voit pas son bienfaiteur quitter le coin-repas pour visiter la pièce d'en face, celle dont l'entrebâillement de la porte diffuse une lueur bleutée. Le directeur se faufile parmi les entrelacs de branchages jusqu'à ce qu'il aboutisse dans ce

qui ressemble à un autre monde : un lieu crépusculaire où la lumière des ampoules ultraviolettes se réverbère sur le vaste jardin d'eau intérieur. L'humidité qui l'enveloppe transporte une odeur organique, primitive.

Samuel s'engage sur le sentier de terre bordé de coraux, de coquillages et de hautes herbes, qui scinde le bassin. Des petits cris retentissent de chaque côté de l'homme, suivis de clapotis émis par les grenouilles qui se sauvent à son passage. Leurs plongeurs créent des ondulations entre les nénuphars et les rochers semi-immergés. Le grondement du système d'aération, indispensable dans un milieu comme celui-là, laisse entendre le chuintement d'un crayon-feutre sur une feuille de papier. Il provient de derrière la haie de bambou qui occupe le fond de la pièce. En déplaçant le feuillage, Samuel trouve une cuvette en maçonnerie. Il s'agit du lit d'Amanda. La non-humaine y est assise, recouverte d'eau jusqu'à la taille. Une planche placée horizontalement par-dessus ses jambes lui sert d'espace de travail sur lequel elle a aligné ses crayons et sa tablette de papier. Ses yeux, plissés sous l'effet de la concentration, fixent son œuvre.

«Je finis, Samuel», annonce-t-elle dans la langue de son peuple.

Minutieuse, Amanda l'est dans tout ce qu'elle entreprend. Des paillettes blanches fluorescentes constellent ses sourcils, de même que ses épaules nues et ses muscles deltoïdes.

Sans mot dire, la jeune femme de dix-neuf ans capuchonne son crayon, puis tend son dessin à son protecteur. Sur le papier, des spirales, qu'on devine multicolores malgré l'éclairage monochrome, s'imbriquent les unes dans les autres.

«Qu'est-ce que c'est, ma Tranquille?» s'enquit Samuel.

Pour toute réponse, Amanda lève la main au-dessus de sa tête.

«Le plafond», croit-il comprendre.

Il a toujours suggéré à ses pensionnaires d'adapter leur chambre à leur représentation de la beauté, mais il risque d'avoir du mal à reproduire les tourbillons illustrés sur ce dessin à l'aide des matériaux terrestres.

«Chez moi, lorsqu'on remue le sable mouillé, on expose des organismes bioluminescents», explique Amanda. «Nos artisans les mélangent à de la graisse pour les faire vivre éternellement. Si on y ajoute des pigments, on obtient une pâte colorée et brillante avec laquelle on farcit des boyaux.

Elle lève les yeux comme si elle pouvait déjà contempler sa future décoration.

«Quel genre de tubes utilisez-vous?» s'informe Samuel.

«L'écorce relâchée lors de la mue des arbres. Mais, puisque votre monde est plus pauvre que le mien, optez pour des viscères nettoyés.»

Le peuple de l'eau dont fait partie Amanda se distingue des autres populations de non-humains. Au fil de ses conversations avec elle, Samuel est parvenu à se représenter leur continent inondé où le jour et la nuit se fondent en un éternel crépuscule aux parfums d'estuaire. Les gens évoluent toute leur vie dans l'eau, entre les souffles de brume.

«Puis-je garder ton dessin? J'aimerais étudier la manière de réaliser ton projet.»

La jeune femme aux cheveux courts ébauche un sourire discret en guise d'assentiment. Avec le temps, les des-

criptions qu'elle fait de son monde se raréfient. Viendra un jour où elle cessera d'en parler spontanément.

Son œuvre terminée, Amanda se lève. Des gouttelettes forment des sillons fugaces sur le tissu hydrophobe de son chandail et de son short, de sorte qu'ils ne mettent que quelques secondes à sécher. Des genoux jusqu'à la pointe de ses pieds, sa peau emprunte la texture coriace des écailles d'un iguane et la carnation vermeille des grands brûlés.

«C'est mieux», juge-t-elle en détaillant les plaques croûtées.

Samuel hoche la tête, peu convaincu. Il saisit la paire de bottes en caoutchouc à côté de la cuve-couchette et les emplit d'eau. À la suite de quoi Amanda les enfle.

«Échec», annonce-t-elle, le visage crispé.

Connaissant la signification de ce commentaire, Samuel s'empresse d'aller chercher un rouleau à bandage dans l'un des tiroirs dissimulés entre les rondins qui tapissent le mur. Quand il revient auprès d'elle, La Tranquille a déchaussé son pied droit afin d'exposer une balafre fraîchement ouverte sur son talon à l'endroit où d'innombrables blessures du même genre l'ont précédée. Le médecin nettoie la plaie, y applique un baume cicatrisant, et panse le pied. Cette procédure se répétera au minimum sept autres fois au cours de la journée. Les dents serrées, Amanda remet ensuite sa botte.

«Est-ce vrai qu'une pensionnaire est sur le point d'emménager ici?» demande-t-elle pour oublier sa douleur. «On m'a dit que c'est la raison de votre absence d'hier.»

«Elle se nomme Jerico. Je l'ai sauvée de l'emprise de cœurs aliénés. Elle t'attend dans le coin-repas.»

Pour Amanda, la méchanceté se résume par le terme : *cœur aliéné*. Dans un giclement d'eau provenant de ses

bottes en caoutchouc, elle saute sur le passage de terre et se dirige vers le corridor. Loin des ampoules ultraviolette de sa chambre, son apparence perd son aura d'étrangeté. Les paillettes éteignent leur luminescence, et la teinte bleutée de sa peau reprend sa blancheur. Les yeux brillants à l'idée de rencontrer sa consœur, elle entre dans la pièce d'en face, mais se fige net à la vue de la créature au chandail chamois et au visage maquillé. De son côté, Jerico détourne le regard de son pot de confiture.

« Tu es une fille de l'eau », devine-t-elle.

Elle s'est exprimée d'une voix lente, comme s'il s'agissait d'une mauvaise nouvelle. Le dos droit, Amanda la dévisage sans mot dire. Dans l'esprit de Jerico, les pensées défilent à toute vitesse. Ses yeux repèrent les ressources environnantes susceptibles de lui servir d'arme défensive. Le liquide brûlant, peut-être ? À moins qu'elle empoigne un des couteaux enfoncés dans leur réceptacle en bois sur le comptoir ? Un frisson d'appréhension traverse son échine alors qu'elle doute que ces armes de pacotille la protègent d'une créature de l'eau. Ces gens sont si imprévisibles... Du moins, c'est ce qu'on lui a toujours répété. La réputation de leur peuple traverse les continents, accompagnée d'un respect teinté de prudence, et il semble qu'à leurs yeux, il leur suffit d'un rien pour passer d'ami à ennemi. Même les nomades hésitent à s'en approcher.

Le regard de Samuel va d'une femme à l'autre, sans qu'il comprenne leur malaise. *L'anxiété*, croit-il, *ou la gêne*.

« Je te présente Amanda... » commence-t-il.

— Éloignez-vous d'elle ! le coupe Jerico.

Étonné, le docteur sourcille. Serait-ce de la peur qu'il a perçue dans la voix de sa nouvelle protégée ? Pourquoi cette dernière craindrait-elle la douce et fragile Amanda ?

—Amanda est une bonne fille, argue-t-il. Je la connais bien, vous pouvez lui faire confiance.

Par habitude autant que par désir de rassurer Jerico, Samuel passe une main affectueuse dans les cheveux de La Tranquille. Redoutant un sursaut d'agressivité, la chimiste se raidit, mais rien ne survient, sinon un sourire réservé sur les lèvres de sa consœur. Jerico hoche la tête, honteuse d'avoir laissé libre cours à ses préjugés. Les histoires qu'on raconte sur le peuple du nord sont peut-être exagérées, après tout. La chimiste se résout donc à faire fière figure, et tente de se remémorer le discours de présentation qu'elle avait élaboré à son réveil. Or, les termes sophistiqués et cérémonieux s'embrouillent dans son esprit, et lui donnent l'impression d'être trop pompeux, voire insignifiants. Comment aborde-t-on un autre non-humain, déjà ? Elle lève des yeux désarmés vers Amanda, et constate que cette dernière la fixe, l'air d'attendre. Jerico inspire et lance dans un élan spontané :

«Voilà une étrange situation, que celle que nous vivons. Je suis là à me demander comment me présenter. Dans la région où je suis née, il est approprié de faire étalage de ses talents et d'exposer son métier. C'est ainsi chez toi aussi, j'imagine ?»

La Tranquille soutient son regard sans broncher, signe qu'elle confirme l'affirmation.

«C'est ce que je croyais», poursuit Jerico. «Dans ce cas, comment faire quand on a quitté sa patrie trop tôt pour exercer une profession ? Je n'ai aucune aptitude dont je puisse me vanter, à part une expertise que j'ai acquise ici, mais qui, bien qu'elle attire l'admiration des humains, te paraîtra certainement dérisoire.»

Amanda détourne le regard, soit par timidité, soit parce qu'elle désapprouve cette introduction qui déjoue les normes de leur peuple. Le liquide clapote dans ses bottes, tandis qu'elle se balance d'une jambe à l'autre. Jerico se mord la lèvre, mortifiée d'avoir échoué sa rencontre avec la toute première femme de l'eau qu'elle voit. Samuel, de son côté, s'était fixé comme ligne de conduite de ne jamais interférer dans les interactions de ses résidents, mais il juge que fois-ci, un peu d'aide serait le bienvenu. Il met un terme à cette question de civilités en sortant la miche de pain qu'Évelyne a acheté ce matin chez le boulanger. Il coupe deux tranches et les pose dans des assiettes.

« Les humains font souvent connaissance devant un repas », explique-t-il. « Puisque vous êtes dans l'impossibilité d'appliquer vos coutumes, pourquoi ne pas emprunter les nôtres ? »

Jerico accepte sa ration avec un sourire de soulagement. Vu sa réaction, Samuel la soupçonne d'être plus au diapason avec les us des humains qu'avec ceux de son peuple. Amanda lisse ses cheveux courts derrière ses oreilles avant de s'asseoir en face de Jerico avec la prudence de l'observateur qui s'approche d'un oiseau sauvage. Pendant ce temps, Évelyne dépose entre les deux femmes un pot de confiture fumant.

« Nous avons bien un talent en commun, toi et moi », observe Jerico en plongeant son couteau dans la tartinade. « Nous savons reconnaître ce qui est bon. »

La Tranquille lui renvoie un mince sourire. Au même moment, la sonnerie du téléphone se fait entendre à partir du canyon. Évelyne abandonne sa louche dans le chaudron de confiture, s'élance dans le bureau du gardien de nuit, et revient une minute plus tard, le combiné sans fil à la main.

—Un homme souhaite vous parler, annonce-t-elle à son employeur. Il refuse de se nommer. Il prétend que vous détenez quelque chose qui lui appartient.

Samuel tend la main vers le téléphone, mais un crissement soudain interrompt son geste, soit celui de la chaise de Jerico, que cette dernière repousse brusquement en sautant sur ses pieds. Pendant une seconde, la terreur se lit dans ses yeux exorbités et sur ses lèvres entrouvertes. L'instant d'après, elle s'écroule comme tant de fois auparavant. Sa respiration s'accélère et devient sifflante alors que l'air s'infiltre par un filet ténu à travers sa gorge nouée et que ses doigts raidis tordent l'encolure de son chandail. Samuel vérifie son pouls au niveau du trajet artériel de son poignet et note une tachycardie. Jeune comme elle est, dans la mi-vingtaine, la femme a toutefois peu de risques d'être victime d'un syndrome coronarien. En l'absence de son dossier médical, le médecin préfère prendre toutes les précautions, et demande à son employée de lui apporter son matériel d'auscultation.

Tandis qu'elle est sur le point de s'exécuter, Évelyne hésite en percevant les vociférations inintelligibles crachées par le récepteur du téléphone. Déconcertée, elle active la fonction mains libres, et aussitôt, les exclamations d'un homme du troisième âge emplissent la pièce.

—Bon sang, mademoiselle, m'écoutez-vous ou quoi ? Il suffit de l'entendre haleter pour comprendre qu'elle est victime d'une crise d'angoisse. C'est fréquent chez elle. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat...

Cet interlocuteur anonyme, qui connaît très bien la non-humaine, est certainement son ancien gardien, le N°9 dont elle parle souvent. La voix de Jerico devient rauque, méconnaissable, quand elle s'adresse à lui.

—Laissez-moi tranquille !

— Eh bien, te voilà, ma petite, s'adoucit N°9. Ça me fait une belle jambe que tu sois partie. Qui me servira de traductrice, maintenant ? Et avec qui vais-je siffler mon prochain verre de cognac ?

On percevait une note de nostalgie à travers ces paroles. L'appelant attend une réponse qui tarde à venir.

— Mais quoi ? continue-t-il. Tu refuses de me parler, à présent ? Souviens-toi de la méthode que nous avons mise au point pour minimiser tes crises d'angoisse : inspire profondément.

Docile, Jerico s'exécute.

— Bien. Maintenant, répète après moi : hydrogène.

— Hydrogène.

— Tu connais la suite : lithium.

— Lithium-sodium-potassium... énumère la femme des falaises pour qui le tableau périodique des éléments n'a plus aucun secret.

— Tu ne respirez pas ! gronde N°9. Tu dois inspirer et expirer entre chaque mot. C'est ce dont nous avons convenu, et ça fonctionne.

Un gémissement s'échappe de la gorge de Jerico alors que sa main continue à tordre l'encolure de son chandail.

— Hydrogène. Lithium... sod... oh, et puis bon sang ! Foutez-moi la paix ! Je suis libre, maintenant, et j'habite ici, qu'importe ce que vous en pensez !

Un moment de silence s'étire. N°9 est triste ou en colère ; difficile de savoir lorsqu'il laisse tomber :

— Je rappellerai plus tard.

Il raccroche sans plus de cérémonie, en faisant claquer le récepteur bruyamment contre sa base. Jerico fixe le téléphone, son nouvel ennemi, avec l'intuition que son cœur battra la chamade chaque fois que la sonnerie retentira. Sa-

muel en vient à la même conclusion, et réduit le volume avant de cacher le combiné dans sa poche de pantalon. Dans une envolée protectrice, Évelyne s'assoit à même le sol et prend la nouvelle pensionnaire dans ses bras. Celle-ci ferme les yeux et laisse les larmes couler sur ses joues. Elle tente de brider sa respiration pendant une dizaine de minutes, au terme desquelles, enfin, elle s'abandonne contre Évelyne. Toute l'énergie que lui avait apportée sa nuit de sommeil s'est évanouie. La Tranquille, quant à elle, a disparu sans que personne ne le remarque. Si elle avait du mal à saisir sa nouvelle amie, c'est forcément pire maintenant.

Le médecin ausculte brièvement Jerico. N°9 a sans doute bien identifié le mal qui l'a terrassée. De son malaise, il ne reste bientôt qu'un épuisement qui alourdit ses paupières. Samuel va chercher la chaise à roulettes dans son bureau, y installe sa patiente, et la dirige dans le canyon avant de franchir la première porte à gauche du couloir.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? questionne la chimiste d'un air étonné.

— Vous séjournerez ici en attendant que vos appartements soient prêts.

Samuel se souvient d'avoir eu la même réaction lorsque Gabriello a choisi la peinture de cette pièce. Il avait pointé plusieurs fois le feuillet chromatique, en espérant avoir mal interprété la décision de son spécimen. Celui-ci comprenait-il que cette teinte se retrouverait sur les murs de sa chambre à coucher ? Comme il avait confirmé avec un sourire, Samuel s'était rendu à la quincaillerie pour se procurer la couleur désirée. Une fois revenu dans la bâtisse en rénovation, il avait posé les quatre galons au centre de la pièce et ouvert le couvercle du premier. Le nomade avait plongé son index dans le liquide opaque et avait souri de contentement.

Noir. C'est le mot de sa langue que Samuel avait dû apprendre cette journée-là. Noir sur le pinceau enthousiaste de Gabriello, puis sur les quatre murs. Noir ensuite sur les cadrages des portes et de la fenêtre. Samuel avait interrompu à temps la fougue de son pensionnaire pour l'empêcher de s'en prendre à la vitre. Une fois la dernière couche de peinture appliquée, Gabriello, satisfait, avait croisé ses bras sur son torse.

— Vous m'aviez dit que vous n'aimiez pas le blanc, rappelle Samuel à Jerico. Alors voilà, vous êtes servie.

— Ce décor est spectaculaire, je vous l'accorde, approuve la pensionnaire avec un air dubitatif, mais j'ai l'impression que vous m'offrez la chambre de quelqu'un d'autre.

Touché. Il s'agit de celle de Gabriello, ce nomade qui souriait en travaillant et qui, sans que Samuel n'en comprenne la cause, a un jour escaladé le mur en briques de la cour pour fuguer dans la nature. En silence, Samuel fait avancer la chaise à roulettes de Jerico entre les stalactites et stalagmites en plâtre noir. De minuscules ampoules rubis, incrustées dans la mousse séchée au plafond, confèrent à cette grotte artificielle une teinte de coucher de soleil. L'expérience immersive est toutefois moindre que dans le monde bleu, car la fenêtre donnant sur la cour n'a pas été placardée et diffuse la lumière du jour. La chambre de Gabriello, d'une superficie plus modeste que les autres, a nécessité deux ans de travail avant d'être terminée. La pièce lacustre a été achevée en huit mois, et le canyon en six mois. Samuel envisage de compléter les appartements de Jerico en trente jours.

Le médecin pousse la chaise à roulettes jusqu'au hamac fixé à deux colonnes montantes. Sa protégée y prend place et se recouvre avec la jetée de laine.

— Il s’agissait d’un homme, déduit-elle spontanément en laissant ses yeux errer sur son nouvel environnement. Le beau nomade de Joliette, c’est bien ça ? Est-ce lui qui a eu l’idée de ce décor ? Pourquoi vouloir habiter dans une grotte ? Les nomades ne sont pas des hommes des cavernes. Ils séjournent rarement sous terre, excepté lors des intempéries, selon ce qu’ils nous racontaient lors de leurs passages dans ma communauté.

Le visage de Samuel s’est mis à blêmir quand son interlocutrice, il le sait, lui a dévoilé une piste sérieuse pour lui permettre de retrouver son ancien pensionnaire.

— Joliette ? Madame Cleere, vous avez entendu parler de Gabriello ?

Jerico cligne des paupières lorsqu’elle prend conscience qu’elle a trop parlé. Elle se cale dans le hamac et frotte sa joue avec le coin de la couverture, le front traversé par un pli soucieux. Samuel s’agenouille devant elle et cherche son regard, mais celle-ci détourne la tête. *S’il apprenait la méprise qui m’a conduite ici, m’utiliserait-il comme monnaie d’échange pour retrouver Gabriello ?* s’inquiète-t-elle. L’idée de retourner, le cœur vide et les yeux brûlants, dans sa cellule blanche fait courir un frisson de terreur tout le long de son dos.

Hydrogène, lithium, sodium...

— Jeri... faites-moi confiance, je vous en prie, implore Samuel. Dites-moi ce qui est advenu de lui. Est-il toujours en fugue, ou a-t-il été capturé ?

Pour toute réponse, la jeune femme cale son nez dans la jetée. *Quelle égoïste je suis pour refuser d’aider mon sauveur !* se reproche-t-elle. Mérite-t-elle sa liberté dans le Centre-sous-les-étoiles si elle l’obtient au détriment de Gabriello ? Elle revoit ce dernier accroupi de l’autre côté

de la vitre, les avant-bras appuyés sur les genoux, et ressent encore la force tranquille qui émanait de lui. Comment la regarderait-il, aujourd'hui, s'il découvrirait qu'elle a usurpé sa place ? S'il la voyait étendue dans son hamac, à même ce décor fabuleux qu'il a bâti de ses propres mains ? Grimacerait-il de mépris s'il la surprenait à se taire, tandis que Samuel désespère de le délivrer ? Jerico fourre son visage dans la couverture pour fuir autant ses pensées que le regard inquisiteur de son protecteur.

Elle demeure muette jusqu'à ce que Samuel comprenne qu'il n'en tirera rien de plus pour aujourd'hui. À la fois déçu et fébrile, il sort de la grotte pour se diriger vers la dernière pièce à la gauche du canyon. Dès qu'il y est, il glisse une clé dans la serrure et ouvre le vantail. Une luminosité grise et agressive l'inonde, de sorte que ses yeux éblouis mettent du temps à capter les contours des baies vitrées empoussiérées qui constituent le mur de droite et celui du fond. Les détails apparaissent ensuite graduellement, pour révéler la mezzanine sur laquelle il s'engage. Il enjambe la chaudière maculée de béton sec, les fragments de calcaire et un gant de travail solitaire avant d'atteindre un cordage noué autour de poteaux en métal qui tient lieu de rampe temporaire. Devant lui s'étale le vide, un trou béant où jadis se situait le plancher. Une sensation de vertige s'empare de lui quand il voit, beaucoup plus bas, des pelles et des morceaux de madrier abandonnés sur la dalle en ciment du sous-sol. Son étourdissement s'accroît quand il regarde du côté de la gigantesque structure qui occupe le mur de gauche : une paroi anguleuse, bâtie de main d'homme, en pierres et en maçonnerie.

Gabriello lui avait raconté que, enfant, il aimait gravir des escarpements. Samuel avait donc voulu lui faire plaisir

en lui construisant un mur d'escalade. L'arrivée d'Amanda avait toutefois nécessité l'aménagement du monde bleu, de sorte que ce havre en devenir était tombé dans l'oubli. Et voilà qu'il est sur le point de prendre vie grâce à la femme des falaises, qui y trouvera une imitation de son univers natal.

Samuel réfléchit un long moment aux améliorations qu'il compte apporter à cette pièce. Puis, l'esprit bouillonnant de projets, il retourne dans la grotte pour jeter un coup d'œil à Jerico. Celle-ci s'est assoupie, la couverture serrée sous son menton.

Le docteur quitte l'institut vers midi, soit quatre heures plus tôt qu'à l'accoutumée. Chez lui, tout est identique à ce matin. Les rideaux du deuxième étage sont tirés et, sur le tapis de l'entrée, les espadrilles d'Hélène attendent leur promenade, le message d'encouragement toujours plié à l'intérieur. Samuel aurait dû savoir que la lassitude de son épouse l'emporterait sur ses bonnes intentions. Redeviendra-t-elle l'Hélène qu'il a connue autrefois ?

Celle-ci a certainement perçu le claquement de la porte, mais demeure tout de même cloîtrée dans la chambre, sans doute trop honteuse de son inertie. Samuel monte l'escalier et la trouve emmitouflée sous la douillette ornée de grosses pivoines rouges. La tension de ses épaules indique qu'elle fait mine de dormir.

— C'est la journée des résolutions non tenues, on dirait, articule-t-il d'un ton léger.

— J'avais l'intention de sortir, émet une voix en provenance de sous les couvertures. Je te jure que c'est vrai. Je voulais aller marcher jusqu'au dépanneur, mais...

Il est inutile de poursuivre : l'énergie lui a fait défaut. La tête blonde ébouriffée d'Hélène émerge de sous la douil-

lette, révélant ses yeux ternes qui se posent sur le plancher, à la droite de son mari.

— Peu importe, ma chérie. Jerico a elle aussi remis à plus tard ses exercices. Figure-toi qu'elle a fait une chute qui a bousillé sa journée.

— La malheureuse... se désole Hélène, les sourcils fléchis. Pourrais-je l'appeler pour prendre de ses nouvelles ? Ça lui ferait du bien de parler à une amie.

Samuel s'assoit sur le bord du lit, puis lisse une mèche derrière l'oreille de son épouse.

— L'incident lui a causé une crise d'angoisse qui l'a épuisée et depuis, elle dort à poings fermés. Les deux derniers jours ont été pénibles pour elle. On peut le comprendre. Demain sera une meilleure journée pour mettre vos projets à exécution.

Hélène affiche un pâle sourire en hochant la tête, peu réceptive à l'optimisme de son mari. Pendant un instant, celui-ci envie le talent naturel de Jerico pour inciter les gens à donner le meilleur d'eux-mêmes. Il mime ses paroles, imite son énergie, mais sans éveiller l'enthousiasme de son épouse. Voilà une autre compétence qu'il devra apprendre de sa chère érudite.

Chapitre 10

— Il disait s'appeler Gabriello et être un nomade.

Debout dans l'embrasure de sa porte, la vieille femme lève les yeux de la photo de l'ancien pensionnaire du Centre de Séjour. Le jappement d'un petit chien, furieux d'avoir été enfermé dans la chambre, retentit derrière elle.

Samuel n'a pu s'empêcher de parcourir les quatre heures de route qui le séparaient de Joliette afin de suivre la piste divulguée par Jerico. Après avoir visité vainement une vingtaine de commerces aux quatre coins de la ville et une demi-douzaine de quartiers résidentiels, il est parvenu dans un arrondissement où le nom de Gabriello est familier. Un fait amusant : c'est surtout les langues de la gent féminine qui se délient à l'énonciation de ce prénom.

— Je l'ai toujours vu avec ses lunettes fumées, même le soir, continue la dame, mais je lui imaginais de beaux yeux bleu aigue-marine. Des yeux rieurs, brillants d'énergie et de compassion. C'est qu'il était particulier, ce Gabriello ! Il avait un sourire à faire fondre les glaciers.

— Vous lui avez donc parlé, déduit Samuel en rangeant la photo dans la poche de sa veste.

Une expression rêveuse flotte sur les traits ridés de madame Arthur. Celle-ci jette un regard par-dessus son épaule pour s'assurer que son mari est bien assis devant la télévision, et sort discrètement de la maison en refermant la porte.

— Ah, ça oui ! Il se trouve que mon époux l'a arnaqué. Il lui a demandé de déneiger nos deux allées, puis lorsqu'il a constaté que l'analphabète avait du mal à quantifier la valeur de la devise canadienne, il lui a donné une poignée de monnaie qui totalisait tout au plus cinq dollars. C'était peu pour les trois heures que Gabriello a passées à suer chez

nous. Le pauvre n'a rien remarqué, mais il a sans doute fini par se rendre compte qu'il s'était fait flouer. Par la suite, il n'est plus venu nous offrir ses services. On le voyait de loin avec son manteau d'hiver bleu lorsqu'il travaillait dans la cour de nos voisins. Marcel s'en fichait, jusqu'à la veille d'un important rendez-vous chez son cardiologue. La souffleuse s'est enrayée, impossible de la redémarrer. Il était tard, passé vingt-deux heures. Marcel a enfilé ses bottes, a sorti sa pelle, et est allé affronter l'une des pires tempêtes de la saison. J'ai eu peur que son cœur lâche, vu son âge. C'était trop pour lui. Le front en sueur et les muscles en compote, il est rentré dans la maison après une trentaine de minutes, résigné à manquer son rendez-vous.

Selon la suite du récit de la dame, le radin aurait filé sous la douche, trop orgueilleux pour interpellier Gabriello, qui marchait dans la rue pour se rendre chez son prochain client. Uniquement vêtue de son peignoir, madame Arthur s'est précipitée sur le balcon pour héler le gaillard.

— Peu m'importait l'argent, monsieur Ménard. Je lui ai tendu un billet de cinquante dollars pour compenser l'injustice dont il avait été victime et l'ai supplié de nous aider. La vie de mon Marcel dépendait de son rendez-vous du lendemain matin. Gabriello était exténué, car il pelletait de maison en maison depuis le début de l'après-midi. Il est venu dans ma direction avec sa démarche virile, puis une fois devant moi, il a retiré ses mitaines et a posé ses mains chaudes sur mes joues. Il m'a regardée... de la même manière qu'on me regardait durant ma jeunesse. J'ai eu l'impression qu'il voyait à travers mes rides la personne que je suis réellement. Je vous le dis, je me suis sentie fondre. Il a approché son visage du mien, sa joue presque contre la mienne, et m'a murmuré à l'oreille : « Il demande ».

Pour réparer l'offense, l'arnaqueur devait lui-même s'adresser à Gabriello, qui s'est assis sur le parapet en pierre du balcon. Il y a patienté pendant que madame Arthur convainquait son époux de lui parler.

— Je croyais qu'il espérait des excuses, ce qui aurait été légitime. Mais, quand Marcel est arrivé devant lui, le pelleteur a pointé la maison des Jodoin et des St-Arnaud, et a dit : « Ouvrage, ouvrage ». D'autres engagements l'attendaient.

La Joliettaine avait déplacé le rideau de la salle à manger pour espionner la conversation. Elle se souvient de l'air contrit de son époux qui, ignorant comment persuader le lésé de sacrifier ses dernières énergies pour lui, a fini par sortir de sa poche le juste prix. Le non-humain a accepté les billets sans même les compter.

— Gabriello avait une manière particulière de s'exprimer, indique madame Arthur, car son français manquait de justesse et il avait un fort accent. Il parvenait malgré tout à se faire comprendre. Quand il a annoncé : « Je fais premier » en levant le bras pour désigner notre entrée, nous avons cru mal interpréter ses paroles. Voir s'il allait nous prioriser par rapport à ses autres clients ! On l'a regardé s'éloigner, surpris de constater qu'il commençait à pelleter derrière la voiture de Marcel. Il a trimé jusqu'après minuit. Le balcon, l'escalier, l'allée... tout était impeccable après son passage. Il a même déblayé l'auto. Je vous le dis, monsieur Ménard, Gabriello était spécial.

— Savez-vous où il habitait ?

La femme s'assure une seconde fois que son époux est bien concentré sur la télévision avant de répondre :

— Il était nomade, alors on a cru qu'il vagabondait. Il dînait souvent au restaurant du coin de la rue, à côté de la

station-service ; on pouvait l'apercevoir de l'autre côté de la fenêtre. Il y allait sans doute seul, mais un bel homme comme lui, ça attire les femmes, et il finissait toujours son repas en charmante compagnie. Une fois, j'ai songé à aller déjeuner avec lui, ne serait-ce que pour le plaisir de l'admirer sans son manteau. Personne ne s'était encore assis à sa table. Mais mon Marcel m'aurait fait toute une scène.

Samuel sort une carte de visite de son portefeuille et la tend à son interlocutrice en disant :

— Si d'aventure vous avez de ses nouvelles, auriez-vous l'amabilité de m'en faire part ? Gabriello est comme un frère pour moi.

— Le revoir ? de s'exclamer la dame en acceptant la carte qu'elle glisse dans la poche de son cardigan. Ah ! Je le souhaite, monsieur. Mes amies aussi.

En effet, les deux voisins immédiats de madame Arthur, ou plutôt les *voisines*, ont encensé Gabriello d'une manière similaire lorsque Samuel les a interrogées un peu plus tôt. Les yeux pleins d'étoiles, elles ont raconté ces moments inoubliables où le gaillard les a ensorcelées avec son sourire charmant. Leur histoire avec lui se termine malheureusement de la même manière, car au début du mois de mars, l'immigré aurait cessé de passer devant leur maison avec sa pelle à la main. Personne ne l'a jamais revu ni ne sait où il est allé. Il semble que toutes ces dames aient trouvé la fin de l'hiver bien triste.

Samuel doit se rendre à l'évidence, Gabriello a dû être capturé. Il est difficile de déterminer s'il vit toujours, mais le médecin préfère croire que c'est le cas. Le peu d'informations que Jerico lui a transmises laisse supposer qu'elle l'a déjà vu. Serait-ce auprès de lui qu'elle agissait en tant que traductrice, comme l'a mentionné N°9 ? Si les deux spéci-

mens ont été détenus dans le même établissement, cela expliquerait pourquoi Jerico a refusé de poursuivre la conversation. Elle craint sans doute que Samuel désire procéder à un échange. Le retour de Gabriello contre son départ. Pour savoir ce qui est advenu du nomade, il est donc impératif de déterminer le lieu où vivait précédemment Jerico.

Le médecin remercie son interlocutrice avant de prendre congé. Une visite au restaurant favori de Gabriello lui permet de confirmer que ce dernier est un ancien client aimé et regretté. Sa liberté se sera donc résumée à quatre mois dehors dans les pires conditions hivernales, sans logement ni ami.

Samuel se présente au Centre de Séjour le lendemain matin, plus déterminé que jamais à tirer les vers du nez de Jerico. Il va accrocher son veston au dossier de sa chaise dans son bureau, et oblique vers le coin-repas où il s'infuse un café corsé. Il est encore tôt, à peine plus de neuf heures, et l'établissement est plongé dans un silence entrecoupé de pépiements de l'oiseau du canyon. Les jardins intérieurs diffusent leur lumière synthétique parmi la grisaille de cette journée pluvieuse.

— Si vous saviez comment nous avons occupé notre temps, hier soir ! s'exclame Évelyne en rejoignant son patron.

Elle trépigne d'excitation en sortant une feuille de papier de la poche de son jean, qu'elle tend à Samuel. Ce dernier verse le café dans sa tasse, en avale une gorgée et déplie la feuille. En noir et blanc est imprimé un logo conçu à l'ordinateur sur lequel domine une police de caractère ronde. *Vanille boréale.*

— C'est le nom le plus adorable qui soit pour mes confitures. Jerico et moi avons vérifié les normes de l'éti-

quetage, photographié les pots sous tous les angles inimaginables, et travaillé au montage d'un site web transactionnel. Elle n'y connaissait rien, mais nous avons appris ensemble. Elle m'a chaudement recommandé d'augmenter mes prix. J'étais sceptique, mais, croyez-le ou non, j'ai reçu ma première commande moins d'une heure après avoir publié ma boutique en ligne, soit deux pots à livrer en Australie ! Deux pots en même temps ! Vous en rendez-vous compte ? Je n'ai jamais pris l'avion, et voilà que mes confitures aux fraises vont voyager dans le monde !

Si Samuel avait imaginé sa nouvelle pensionnaire hésitante et taciturne, c'était à tort. En lieu et place, elle a aidé Évelyne à faire de *Vanille boréale* une petite entreprise prête à attaquer le marché de l'alimentation. Il semble que, sous la passion du moment, la jeune femme se soit penchée sur les fournisseurs pour en dénicher de plus abordables. De toute évidence, elle n'est pas la victime que Samuel avait tendance à voir en elle. Elle a dévoré ses mescluns avec appétit, puis réclamé une deuxième et même, une troisième portion. En soirée, elle a sollicité l'aide de Mathieu pour élaborer un plan d'entraînement qu'elle a entamé sur-le-champ. Le gardien de nuit, adepte des salles de gym depuis des années, lui a en prime inculqué quelques rudiments d'autodéfense.

Pendant que Samuel s'étonne de l'enthousiasme de la femme des falaises, cette dernière, étendue dans le hamac de la grotte, se fait réveiller par un claquement mécanique. Ses yeux embrumés s'ouvrent, pour se poser sur le plafond étoilé d'airelles rouges qu'elle tarde à reconnaître comme les lumières *LED* décoratives. Elle soulève la tête afin de déterminer la provenance du bruit, puis comprend qu'il s'agit de la porte de la cour qui s'est déverrouillée automatiquement en fonction de l'heure programmée.

Aussitôt complètement réveillée, Jerico s'empresse d'enfiler ses vêtements de la veille, ceux-là mêmes qui ont encore l'odeur de la douce Hélène. Elle se laisse ensuite glisser en bas de sa couchette. *Sur la terre battue*, constate-t-elle, encore déroutée par toute cette nature contenue entre les quatre murs où elle se trouve. Elle se déplace entre les stalagmites pour atteindre la porte. L'accès serait-il déverrouillé ? Jerico a du mal à y croire. Elle lève la main vers la poignée, puis hésite un moment. Son cœur lui donne l'impression de manquer un battement quand la poignée tourne sans résistance et que la porte s'entrouvre. Les yeux de la jeune femme se fondent aussitôt dans le riche éventail de nuances vertes des arbres entourés d'arbrisseaux, des vignes grimpantes et du gazon détrempe. Tout semble frémir, bruisser, et l'attirer. Elle tend le nez pour inspirer cet oxygène pur, mais se raidit lorsqu'elle remarque une forme mouvante. Toujours encombrée de ses bottes en caoutchouc, Amanda est accroupie entre deux rangs d'un petit potager. Des filets de pluie coulent sur ses vêtements et de son menton sans que cela ne l'affecte. Elle est dans son élément.

L'intuition de La Tranquille l'informant que quelqu'un la surveille, elle tourne la tête vers Jerico. Elle arrache d'un geste sec un fruit longitudinal de sa tige, se lève et, l'air imperturbable, avance tout droit vers sa voisine de chambre. Prise d'inquiétude, Jerico se retient de refermer la porte.

Une fois devant sa consœur, Amanda se penche et lui insère un haricot vert entre les dents comme s'il s'agissait d'un harmonica, se redresse et retourne dans le potager. Jerico ignore comment interpréter cette étrange coutume. Preuve d'hostilité ou d'acceptation ? Elle penche pour la seconde option. Elle mange donc le haricot et referme la porte. Finalement, elle préfère rester à l'intérieur pour le moment.

Elle semble en grande forme quand quelques minutes plus tard, elle se présente dans le coin-repas. Comme elle l'espérait, le directeur de l'établissement est sur place. Sa tasse de café à la main, il lui envoie un sourire qui en dit long sur son plaisir de la voir.

— Me réservez-vous une agréable surprise ou est-ce seulement une impression ? s'enquit-elle en manœuvrant sa chaise à roulettes jusqu'à lui.

Pour toute réponse, Samuel lui adresse un clin d'œil mystérieux. Il n'a nul besoin de se faire prier pour que la jeune femme le suive dans le canyon. L'extrémité du couloir exotique donne sur un escalier menant au niveau inférieur. Le docteur passe le bras de Jerico autour de son épaule, et l'aide à descendre les marches. La lumière du rez-de-chaussée permet de distinguer, au sous-sol, une porte à fenêtre grillagée qui laisse entrevoir un vestibule de stérilisation. Jerico se tord le cou pour regarder, à travers la vitre, une forme plongée dans l'obscurité.

— Un microscope ! Docteur, c'est bien ce que je crois, n'est-ce pas ? C'est votre laboratoire ?

— C'est beaucoup plus qu'un laboratoire, susurre Samuel à son oreille. C'est la maison d'une invention prodigieuse.

— Le portail... halète la pensionnaire, le souffle coupé.

Une fois entré dans l'antichambre, Samuel aide Jerico à enfiler un sarrau en coton blanc, un filet pour cheveux et des couvre-chaussures.

— J'imagine que vous êtes familière avec les normes de sécurité, vérifie-t-il en revêtant lui-même l'apparat protocolaire.

— Moins que vous le croiriez, malheureusement, regrette de devoir répondre la jeune femme en se désinfectant

les mains à l'aide d'un gel hydroalcoolique. Mon expérience pratique se résume à quatre jours, mais rassurez-vous, je connais les exigences de l'industrie.

Son ancien lieu de détention comporte forcément un laboratoire, déduit Samuel. Il s'agirait donc d'un centre de moyenne ou de grosse envergure, avec N°9 comme directeur de recherche, sans doute.

— Quatre minables journées ? s'étonne-t-il. Pourquoi diable ces savants se sont-ils privés de vos compétences ?

— N°9 ne se privait de rien du tout, loin de là. Il m'interrogeait, notait mes idées, et se dépêchait de les mettre en pratique dans l'aile adjacente. Je profitais de son absence pour approfondir mes recherches, jusqu'à ce qu'il revienne un peu plus tard en bougonnant pour me faire visualiser les vidéos de ses essais, ou plutôt, de *mes* échecs, selon ses dires. Nous tentions ensuite de nouvelles approches. C'était un travail d'équipe, mais avec un type qui préfère faire cavalier seul.

Il s'agit donc d'un gros centre avec ailes multiples et des moyens substantiels. L'idée de Samuel se précise graduellement dans son esprit. Il ouvre le battant, et seconde Jerico jusqu'au bureau. Celle-ci prend place sur la chaise à roulettes, et l'oriente en direction de son rêve matérialisé : le portail. Froide et inactive, la machine a l'apparence d'un caisson métallique surmonté d'une raquette de badminton.

Samuel insère un fusible cylindrique sous le cube en acier. On s'attendrait à entendre le vrombissement d'une mécanique industrielle qui démarre, mais le silence persiste, car les molécules dansent en toute discrétion. C'est tout juste si un semblant de vibration se met à ondoyer au centre du cerceau. Samuel se frotte les mains, impatient de voir la réaction de son idole. Or, celle-ci ferme à demi les

paupières, le minois froissé de déception, et détourne rapidement la tête.

—C'est ce que vous qualifiez de si prodigieux ? s'étonne-t-elle. Allons, soyez réaliste, ce portail n'est que l'embryon de ce qu'il devrait être. Le prototype de N°9 semble plus prometteur que le vôtre.

Le directeur laisse ses bras retomber le long de son corps, aussi malheureux que le serait l'étudiant venant de décevoir les attentes de son professeur.

—Patiencez encore quelques minutes, je vous en prie. Regardez au centre du cerceau.

En plissant les yeux, Jerico voit de minuscules parcelles charbonneuses apparaître les unes après les autres. Dérangées dans leur ordre habituel, les molécules s'organisent et s'allient à leurs voisines pour former, au terme de huit minutes de préchauffage, un film photonique-quantique qui ondoie telle une mare de pétrole brasillant sous les rayons du soleil. Soudainement intéressée, la chimiste se penche vers l'avant.

—Joli, mais non fonctionnel, statue-t-elle après réflexion. Ce n'est rien de plus qu'un hologramme créé mécaniquement.

—Vous avez raison, madame, convient Samuel en s'asseyant sur le coin de son bureau, la tête basse. Mais remarquez que la majorité des chercheurs n'ont pas encore abouti à un si bon résultat. Comment avez-vous su que mon portail est encore à l'état non opérationnel ?

—C'est une question de sensations. Comment vous expliquerais-je ? Imaginez une ampoule incandescente en fin de vie. Vient le moment où son niveau d'éclairage change, soit de manière extravagante ou, au contraire, anémique. Elle fonctionne, mais on voit néanmoins que les ombres de

la pièce sont différentes, sans parvenir à en nommer la raison. Ce sont des perceptions semblables qui ont attiré mon attention quelques instants avant que je ne sois éjectée de mon monde natal. Les chants des insectes et les cris des animaux ont commencé à résonner d'une façon inhabituelle, ce qui m'a fait détourner la tête. La lumière des étoiles m'a paru également accentuée. J'ai alors regardé autour de moi pour tenter de comprendre l'anomalie.

— Et en ce moment, la machine ne vous met pas dans cet état.

— C'est exact. Le portail n'a donc pas l'intention de me conduire ailleurs, si on peut le dire ainsi. Voyez ce crayon...

Jerico saisit un stylo sur le bureau et le lance au centre du film. Le cylindre en plastique disparaît dans le noir des molécules, ce qui ne surprend pas la chercheuse outre mesure.

— Que croyez-vous qu'il soit arrivé à votre stylo ? questionne-t-elle.

— Je voudrais bien le savoir.

— Il n'a pas effectué le trajet intermondes. Pour exprimer ma pensée, reprenons la comparaison du globe électrique. Après ses derniers instants de gloire, le filament se consume. On perçoit un grésillement, puis l'ampoule scintille avant de s'éteindre. Encore une fois, on peut établir un parallèle entre la mort de cette ampoule et les signes annonciateurs de mon départ. Ce genre d'effet lumineux, tiède et indolore, a enveloppé mon corps. Je l'ai surtout remarqué au niveau de ma main gauche, mais j'imagine qu'il a effectué toute ma personne. Le halo éblouissant a duré tout au plus trois secondes, au terme desquelles l'obscurité a gobé mon environnement. Il n'y avait plus que moi et cette noirceur dont on ne voyait pas la fin. Je l'ignorais, mais une faille

erratique, apparue spontanément, venait de me happer pour m’emmener loin de chez moi. Une minute plus tard, la pénombre a cédé la place à un soleil de plomb du mois d’août. Je n’étais plus agenouillée entre les buissons épineux de ma montagne, mais sur le gazon taillé d’un sous-bois de conifères. En conclusion, si ce stylo avait traversé la porte intermondes, il aurait chatoyé comme je l’ai fait avant mon départ. Votre simili portail l’a donc tout simplement désintégré, selon moi.

— La lumière serait donc la clé ?

— Pas forcément, mais nous pourrions nous estimer sur la bonne voie le jour où nous la verrons.

La jeune femme croise les doigts devant sa bouche et analyse du regard la surface ondoyante, dont les mouvements prennent de l’amplitude. Les molécules doivent se restreindre à une courte période d’excitation, faute de quoi elles perdraient leur stabilité. Les sachant sur le point d’atteindre leur limite, Samuel se penche pour retirer le fusible, mais Jerico le retient.

— Laissez-le... sentez-le tressaillir. Il aspire à nous révéler son potentiel.

Le directeur recule d’un pas, inquiet de voir les frémissements du film photonique-quantique se transmuter de seconde en seconde en vagues ténébreuses. Celles-ci se soulèvent, roulent, et se butent contre le cerceau limitrophe. Jerico fixe l’engin, hypnotisée comme le sont les amoureux de la science qui laissent passer sans réagir le point de non-retour de leur expérience. En dépit des formules mathématiques et de physique qui défilent à toute vitesse dans son esprit, la créature remarque que les poils se dressent sur ses bras. *C’est forcément une réaction biologique due à l’excitation du moment*, tente-t-elle de se raisonner. *Ce ne peut*

être ces perceptions étranges que je rêve de ressentir à nouveau.

—Jeri... intervient le directeur, de plus en plus nerveux, en se balançant d'une jambe à l'autre. Alimenter trop longtemps le portail en énergie pourrait le déstabiliser.

—Attendez, docteur.

Une vibration se répercute contre le plancher et les meubles, tandis que dans un mouvement de ressac, les molécules hyperstimulées vont s'écraser contre le cerceau. Une étincelle se détache du centre, décrit un arc paresseux au centre de la pièce, et va se ficher sur le mur opposé où elle carbonise un minuscule trou.

—Mais qu'est-ce qui arrive à votre machine? s'écrit Jerico avec un geste de recul. Elle est malade ou quoi?

Un autre corpuscule fuse et vient s'écraser sur l'avant-bras de la chercheuse. Celle-ci frictionne le petit rond noirci sur sa peau en s'écartant pour éviter les flammèches qui sont de plus en plus nombreuses à jaillir.

—C'est bon, faites-la arrêter de vomir.

Samuel se penche pour retirer le fusible et aussitôt, les ardeurs de la surface s'amenuisent. Le docteur se redresse ensuite, et vient poser sa main sur l'épaule de la jeune femme.

—C'est fascinant, je vous l'accorde, convient-il. Je préfère néanmoins demeurer prudent, car une machine capable de désagréger des matières comme le plastique et certains métaux pourrait représenter une menace si elle devient hors de contrôle.

Jerico attend que les particules à l'intérieur du cerceau se soient dissipées avant de se laisser glisser en bas de sa chaise. À quatre pattes, elle se rend devant le caisson métallique pour en retirer le panneau frontal et ainsi, mettre à

nu le squelette du portail. Pendant qu'elle faufile le haut de son corps entre les circuits électriques et les solénoïdes, elle marmonne entre ses dents :

— Pour arriver à un résultat aussi décevant, je gagerais qu'il a utilisé du câblage en aluminium.

Appuyée sur les coudes, elle farfouille dans les entrailles de la machine, tire sur certains composants et finit par se redresser pour faire face à Samuel, un morceau de filage noir coincé entre les dents. D'un balancement brusque de tête, elle l'envoie valdinguer contre le mur, puis dit :

— Pas de flafla, docteur. Je vous recommande de vous en tenir à l'essentiel. Ce système de démarrage à distance est superflu, actuellement. M'exposeriez-vous vos notes ?

Le médecin saisit son cartable, l'ouvre à la première page et laisse sa collègue visualiser les cent vingt-deux feuilles manuscrites. Jerico les survole une à une, parfois avec un hochement de la tête et d'autres fois, avec une moue dubitative.

— Allons, Jeri. Dites-moi ce que vous en pensez... Croyez-vous arriver à améliorer mon portail ?

— Eh bien, oui, répond distraitement la jeune femme sans lever les yeux. J'imagine. Je vais essayer, mais il y aura du pain sur la planche.

Puis elle replonge dans sa lecture jusqu'au début de l'après-midi, quand Samuel l'invite à casser la croûte. Dans un soupir de regret, elle referme le cartable pour regagner le rez-de-chaussée.

Le directeur de l'établissement profite du dîner de ses pensionnaires pour s'enfermer dans son bureau et étaler sur son plan de travail les dossiers des spécimens non-humains qu'il a recensés autour du globe. Jerico ne figure dans aucun d'eux. Serait-elle désignée sous un autre nom ? Serait-elle la

Gwym d'Angleterre, ou l'Alison du Missouri ? Jerico Alison Cleere, cela paraît plausible. Quoique son âge présumé le soit moins ; ce spécimen aurait trente-sept ans, alors que Jerico semble plus jeune, sans doute en raison de sa stature fluette. Alison étant arrivée dans son monde d'accueil il y a trois ans, aurait-elle eu le temps de maîtriser deux langues étrangères et d'entreprendre un cursus doctoral ? Samuel en doute.

Il passe au dossier suivant. Avanelle du Minnesota, incarcérée dans un institut de recherches depuis... les treize dernières années. Pourquoi cette fiche traîne-t-elle parmi les autres ? Ce spécimen est sans doute décédé depuis belle lurette, sachant que leur espérance de vie dans les laboratoires dépasse rarement les cinq ans. Samuel saute au dossier du dessous de la pile, celui d'un garçonnet de neuf ans qui, de source confirmée, a péri à la suite de complications survenues lors d'une opération. Le docteur insère la fiche dans la fente de la déchiqueteuse et allume celle-ci.

À moins que Jerico ne soit aucun de ces spécimens. Décidé à approfondir le sujet, le directeur reprend le dossier de Gwym, d'Alison et d'Avanelle. Le propriétaire d'Alison, un plombier quadragénaire, est trop jeune pour cadrer avec la voix usée de N°9. De plus, le spécimen serait détenu dans une bâtisse dépourvue d'ailes. Gwym, quant à elle, souffrirait d'un souffle cardiaque, et l'auscultation de Jerico dans l'avion n'a rien révélé de tel.

Les yeux de Samuel se posent sur la plus vieille fiche, celle qui témoigne d'une incarcération beaucoup trop longue pour être plausible. Le responsable attiré à son dossier se nomme Michel Paradis, biologiste divorcé originaire de Toronto, une citée bilingue où l'accent québécois est courant. Son nom de famille rappelle une expression anglophone :

cloud number nine, qui signifie le septième ciel. On pourrait y trouver une explication au surnom *N°9*. Depuis les trente-deux dernières années, il dirige un établissement Minnésotain en forme de *L* qui se nomme Ovskey Research Center, diminutif de Over Sky.

Vraisemblablement, Jerico serait cette Avanelle Paradis. Les mains de Samuel deviennent moites alors qu'il comprend la terrible erreur qu'il a commise en conduisant la femme en détresse dans son établissement.

Chapitre 11

Lorsque Samuel regarde des images inintéressantes défiler à la télévision, assis sur le divan de son salon, il lui arrive parfois de fermer les yeux pour rêvasser. Il s'imagine en train de passer une soirée festive en compagnie d'amis et de son épouse. Il danse, s'amuse et, au petit matin, prend sa voiture pour rentrer chez lui avec une foule de souvenirs plaisants en mémoire. L'esprit alerte en dépit de l'heure avancée, il s'engage sur les routes qu'il emprunte chaque jour depuis des années.

Soudainement, le noir s'étale devant lui.

Il cligne les paupières, secoue la tête, mais peine perdue : la voie en bitume a disparu, ainsi que le volant et Hélène. En fait, tout ce qui constituait son environnement immédiat est plongé dans un inexplicable vide sensoriel.

Quand sa vision s'éclaircit, Samuel est surpris de se retrouver assis sur un terrain en friche. Les herbacées qui se balancent autour de lui au gré de la brise réverbèrent les chromatiques dorées d'un soleil bas de fin de journée. Les yeux agressés par cette luminosité aussi vive que soudaine, le docteur plaque une main sur la partie supérieure de son visage. Comment les heures ont-elles pu ainsi s'écouler à son insu ? Déboussolé, il inspire longuement pour fournir à ses poumons l'oxygène dont ils ont besoin, mais il semble que son apport soit insuffisant comparativement à ce que son corps est habitué. Son rythme cardiaque s'emballe, sa respiration s'accélère jusqu'à l'hyperventilation, et sa bouche devient pâteuse sous l'assaut d'une soudaine nausée. Il reconnaît avec étonnement les premiers signes de l'hypoxie. Son cerveau s'embrouille à essayer de comprendre ce qui lui arrive. Se trouverait-il en altitude ? Samuel halète, suf-

foque, et des taches blanches gobent son champ de vision avant qu'il ne sombre dans l'inconscience.

Lorsqu'il revient à lui, sa respiration a recouvré son rythme normal. Son corps, avec sa formidable capacité d'adaptation, a commencé son acclimatation en augmentant le taux d'hémoglobine dans son sang. Le médecin roule sur le dos et contemple les ramures qui le surplombent, bras gigantesques balancés par le vent. Il n'arrive pas à reconnaître l'essence de cet arbre. L'arôme des fleurs sauvages s'amalgame à ceux, plus âcres, des graminées et du terreau. Les antennes de quelques insectes s'agitent parmi les broussailles de droite. De quoi s'agit-il ? Une espèce coloniale, peut-être ? C'est la première fois que Samuel en voit des semblables.

Ce dernier s'assoit en tentant d'analyser la situation. Sa voiture, sa femme, et tout ce qui constituait son univers ont mystérieusement disparu au profit de ce lieu inconnu. Serait-il mort ? Cette pensée lui effleure l'esprit, mais il la rejette sous le prétexte puéril qu'il est trop jeune pour rendre l'âme. Tout en luttant contre ses étourdissements, il se lève et tourne sur lui-même dans l'espoir de repérer le sommet de bâtiments qui signaleraient la proximité d'une ville, mais il n'aperçoit que la cime des arbres et une infinie de montagnes lointaines. Nulle habitation, ni route ni signe de civilisation. La peur s'installe, sourde et profonde, alors que le docteur se demande s'il n'est pas effectivement mort, après tout.

Une rumeur attire subitement son attention. Il s'immobilise, alerte, et perçoit des voix qui se détachent faiblement du bruissement des frondaisons. Un peu plus loin, sous des bocages, des gens travaillent à l'aide de perches en bois. Samuel devine leurs silhouettes davantage qu'il les voit, mais

c'est suffisant pour lui insuffler un immense soulagement et encourager ses jambes à se mettre en marche vers ces personnes.

À son approche, les trois individus se redressent et tournent la tête d'un seul mouvement dans sa direction. Aussitôt, ils se figent. Même de loin, Samuel remarque leur air désapprobateur, et leurs poings qui se resserrent autour de leurs outils. Une hésitation fait ralentir sa cadence. Se serait-il introduit sur une propriété privée ? L'intonation des étrangers, d'abord étonnée, devient énervée lorsqu'ils le désignent du doigt. D'un pas déterminé, l'un d'eux s'avance vers lui. L'intrus s'immobilise, de plus en plus troublé. Les enjambées de l'homme qui se trouve au loin s'accélèrent pour devenir des pas course. Ses comparses s'élancent dans son sillage avec en main, leurs outils qui donnent l'impression d'être devenus des armes.

Bien que Samuel ait rarement été confronté au danger auparavant, il saisit qu'une menace s'amène. Dans une pulsion instinctive, il fait volte-face et détale dans la clairière. Le voile blanc de l'étourdissement s'étale dès lors dans son champ de vision. Il concentre son regard sur les arbres à la lisière de la forêt, dont il discerne à peine le contour. Ses pas faiblissent jusqu'à se transformer en chancellements et ses poumons tentent désespérément de capter l'oxygène dont cette atmosphère est trop pauvre. Puis, le chercheur finit au sol sans même savoir ce qui l'y a mené. Des râlements rauques s'échappent de sa gorge alors qu'il lutte contre l'évanouissement. Les voix de ses poursuivants, devenues des cris, s'approchent. Ils veulent le tuer.

Ébranlé par ce sentiment de terreur, Samuel renvoie cette scène au plus profond de son esprit pour focaliser sur le monde réel : les couleurs rassurantes de son salon et le

profil de son épouse, qui regarde la télévision. La fuite qu'il s'est imaginée n'est pas la sienne, mais ressemble à celle vécue par ses protégées.

Jerico était âgée de treize ans quand la faille intermondes l'a happée. Elle a été aperçue pour la première fois sur le terrain d'un camping municipal dans l'État du Maine. Un article de journal avait relaté le fait divers, joignant aux paragraphes sensationnalistes une photo prise à la hâte de l'inquiétante rôdeuse aux pieds nus et vêtue d'une tunique en laine multicolore. On y voit, entre les tentes et les roulotte, une silhouette féminine courir dans la direction opposée pour empêcher quiconque de l'approcher. Selon le chroniqueur qui a couvert l'événement, les vacanciers auraient poursuivi celle qu'ils avaient prise à tort pour une voleuse, jusqu'à ce qu'une chasse à l'homme en bonne et due forme soit enclenchée à travers la forêt. Le taux d'oxygène différent de celui de son monde d'origine a toutefois écourté la cavale de l'adolescente, ce qui avait permis aux policiers de la capturer. L'armée s'est présentée peu de temps après pour la réclamer et la placer sous la juridiction du gouvernement américain. Il semble que la jeune fille ait opposé peu de résistance quand on l'a conduite dans un centre de recherche de la ville de Victoria, au Minnesota. Spécialisé en sciences forestières, l'institut a par la suite réorienté sa vocation vers l'étude du spécimen, qui y serait confiné tout au long des treize années suivantes.

Cette appartenance au gouvernement pourrait apporter des conséquences fâcheuses. Si des émissaires américains se présentaient au Centre de Séjour et y apercevaient Jerico, ils la récupéreraient pour ensuite accuser Samuel de vol, crime qui engendrerait une bagarre juridique qui le désavantagerait forcément. Il donnerait jusqu'à son dernier sou

pour sauver Jerico, quitte à s'endetter pour les soixante prochaines années, mais il finirait par tout perdre. Son institut, son épouse, sa maison... tout y passerait. Et qu'advierait-il d'Amanda ? Serait-elle envoyée ailleurs où, étendue entre des draps secs et habillée de vêtements tout aussi secs, elle se retrouverait réduite à cinquante livres de chair craquelée ? Ce sort est probablement celui qui l'attend... à moins que Samuel ne livre Jerico au gouvernement américain.

Il lui faut prendre une décision. Mais laquelle ? Le bonheur de la chimiste est si évident que le directeur du Centre de Séjour se sent incapable de le ternir. À défaut de prendre position, il repousse l'inéluctable questionnement en se concentrant sur l'aménagement de la falaise intérieure et sur la découverte de cette fascinante créature qui prend toujours davantage de couleurs.

Chapitre 12

Pour Jerico, les semaines suivantes sont une rebuffade contre ce que le temps a fait d'elle. Si des années de captivité ont marqué son visage d'angles et d'ombres disgracieux, il lui suffit d'une alimentation consommée au-delà de la satiété pour redonner à ses joues des rondeurs agréables. Son désir d'accompagner Mathieu dans ses exercices physiques demeure constant, tant et si bien que des muscles apparaissent sous sa peau diaphane. Ses jambes, qui ployaient sous son poids, sont devenues aussi solides qu'auparavant. Son travail dans le laboratoire porte également ses fruits, car le portail, qui supportait tout juste quelques minutes d'activité, peut dorénavant demeurer allumé deux heures consécutives sans que la moindre étincelle témoigne de son trop-plein d'énergie.

La plupart du temps, lorsqu'il se présente pour effectuer son quart de travail, Samuel trouve Jerico à sa séance de maquillage ou à son entraînement. Au matin de la cinquième semaine de sa protégée au Centre de Séjour, Samuel ouvre la porte du canyon et tombe nez à nez avec elle, qui court dans sa direction. Elle lance un cri de surprise et interrompt son élan. Ses lèvres, colorées d'un rouge incarnat, s'étirent en un sourire amusé.

—Collision frontale évitée ! s'exclame-t-elle gaie-ment. Continuons !

Elle fait volte-face et détale à l'autre extrémité du couloir. Une fois arrivée, elle revient sur ses pas. Depuis qu'elle a retrouvé le plein usage de ses jambes, toutes les raisons sont bonnes pour s'adonner à sa passion pour la course.

Habitué aux extravagances de la sprinteuse, Mathieu, assis dans son minuscule bureau, garde le nez plongé dans

son journal et la laisse se dépenser sans lui porter la moindre attention. Ce n'est qu'au passage de son patron qu'il lève la tête, referme le feuillet d'actualité, et va le rejoindre dans la dînette.

— Quel est l'objectif de la journée ? lui demande Samuel en étirant le cou en direction du canyon où Jerico court toujours bruyamment.

— Parcourir deux kilomètres. À ce rythme-là, je lui donne cinq minutes pour réussir. Je suis d'ailleurs en train de la chronométrer.

Le jardin extérieur serait plus approprié pour ce type d'entraînement, mais la pensionnaire garde un souvenir amer de cette séance durant laquelle elle a trébuché contre une souche avant de se fendre la lèvre.

Zhoum ! La jeune femme passe dans le couloir végétal dans un claquement d'espadrilles. Samuel sort une tasse de l'armoire, y verse le café que Mathieu a infusé un peu plus tôt et annonce :

— J'ai réfléchi, et je crois que nous devrions apporter quelques ajustements aux plans de la chambre de Jeri.

— Les plans sont parfaits, se renfrogne le gardien en saisissant sa carte de temps. Vous les aviez vous-même dessinés. J'ai vérifié le bon fonctionnement du système d'irrigation des plantes et programmé le thermostat à quatorze degrés, comme Jeri l'aime. Il ne manque plus que ses effets personnels et elle sera prête à emménager. Je ne vois pas ce que nous pourrions y ajouter.

— Je veux aménager une chute sur la falaise, indique Samuel.

— Une chute... répète le gardien, la main suspendue au-dessus de l'horodateur. Rien que ça ?

—Une belle grande cascade d'eau chaude avec des écueils, précise Samuel, les yeux emplis d'étoiles. Sans oublier un bassin filtré dans lequel Jerico apprendrait à nager ! Elle refuse de se baigner dans le monde bleu sous prétexte que les nénuphars gluants la répugnent. Dans le bassin que nous lui installerions, l'eau serait limpide et chantante. Le fond serait parsemé de coquillages, de perles et de cailloux polis par les vagues.

Samuel inspire, enthousiasmé par les images paradisiaques dignes des plus beaux clubs de vacances qui inondent son esprit. Son employé, quant à lui, souffre visiblement d'un manque d'imagination, car il passe sa carte de temps dans la machine avec une moue dubitative.

—Problème en vue au niveau de la condensation dans les fenêtres, rationalise-t-il.

—Pas si nous installons un système de ventilation performant.

—Et vous oubliez que la maçonnerie est terminée depuis belle lurette. Toute modification à sa structure impliquerait de démolir des pans de béton entiers pour en couler du nouveau. Et je ne vous parle pas du temps de séchage ! Nous sommes sur le point de présenter la falaise à Jeri, et voilà que vous repousseriez la date d'un mois ?

Samuel retourne se planter dans l'embrasure de la porte. La manche de sa chemise frémit lorsque Jerico, toujours à son marathon dans le corridor, le frôle au passage.

—Allons, un tout petit filet d'eau, supplie-t-il. Ce sera vite fait.

—Il y a une énorme différence entre un filet d'eau et les chutes Niagara que vous me décriviez.

Comme Samuel est sur le point de répliquer, Mathieu hèle la femme des falaises, mais celle-ci passe devant eux

sans s'arrêter. Le docteur lève donc son bras pour former une barrière horizontale qui lui bloque le chemin, ce qui force Jerico à s'immobiliser lors de son passage suivant. Des mèches échappées de sa toque créent une corolle blanche autour de son visage rougi par l'effort.

— Passage à niveau, indique Samuel. On éteint les moteurs.

Loin d'être intimidée, la coureuse se penche prestement pour se faufiler sous le bras tendu. Elle poursuit ensuite son trajet comme si de rien n'était, les yeux rieurs et un sourire vainqueur aux lèvres.

— Les obstacles sont tous faits pour être surmontés ! claironne-t-elle.

Ayant l'habitude de voir la jeune indisciplinée n'en faire qu'à sa tête, Mathieu, plutôt que de se disputer avec elle, appuie simplement sur un bouton de sa montre électronique afin d'éteindre le chronomètre. Au son de la tonalité aiguë, Jerico interrompt sa course et fait volte-face, le visage catastrophé.

— Mon temps ! beugle-t-elle en levant dramatiquement les bras au ciel. Vous venez de gâcher ma séance d'exercices !

— Y avait-il une chute sur la falaise de casse-cou où tu habitais ? demande Mathieu sans se soucier outre mesure de la colère de son interlocutrice.

Cette dernière appuie ses mains sur ses genoux pour reprendre son souffle. Ses paupières, agrémentées de fard doré, sont félines comme celles d'un top modèle. Elle est l'image de la représentation que les humains se font de la beauté dans sa forme la plus sophistiquée, si différente de son apparence naturelle qu'on croirait voir une autre femme.

— Les chutes, c'est bon pour les Basses Terres ! ricane-t-elle en fronçant le nez. Quelque cours d'eau sillonnait certainement le pied de notre montagne, mais je ne saurais vous le certifier. En bas, tout était si petit, insignifiant... On distinguait à peine les arbres en dessous des nuages. Notre communauté était plantée à environ quatre kilomètres d'altitude, selon mes estimations. Imaginez la vue que vous auriez en sautant en parachute, et vous aurez une idée du panorama qui s'offrait à nous. Personne ne se serait avisé de descendre. De toute manière, ça porte malheur de s'aventurer à la base d'une pente, car la terre ferme, c'est la place des cadavres. Ceux qui tombent ou dont nous nous séparons après leur décès.

Samuel regrette subitement d'avoir ignoré cet aspect du folklore de son peuple. S'il l'avait su, il aurait localisé son bureau de travail ailleurs qu'au niveau du plancher.

— J'ai compris, rumine-t-il. Pas de chute dans ta chambre.

Emportée par la réminiscence de sa vie d'avant, la pensionnaire bondit, les bras levés, et s'agrippe à un rondin d'érable qui soutient les pots de fougères. Pendant un instant, on croirait que ses pieds suspendus dans le vide défient un abîme noyé dans les nuages. Elle a encore la légèreté de son peuple, tant et si bien que les deux témoins de la scène s'attendent à la voir d'un instant à l'autre se balancer d'une seule main sans que cela lui coûte le moindre effort.

Jerico revient toutefois sur terre, et ce, dans tous les sens du terme, car elle se laisse retomber sur ses pieds en regrettant à haute voix :

— Il y a eu une époque où je pouvais soutenir cette position pendant des heures. Là-bas, s'arrimer solidement aux aspérités de l'escarpement était une compétence primordiale

pour vivre longtemps. C'est à croire que je crèverais vite fait si une faille me ramenait chez moi.

— Puisque vous manquez de pratique dans vos habiletés les plus élémentaires, pourquoi ne pas vous exercer dans vos nouveaux appartements ?

Samuel se délecte du sourire ravi qui illumine le visage de la jeune femme, qui repart à la course. Sauf que cette fois, elle va se poster en face de la dernière porte au bout du canyon. Il s'agit de la seule section de l'établissement dont l'accès lui a toujours été interdit.

Dès que le battant s'ouvre, la première image qui s'offre à eux est celle des murs vitrés sur lesquels glissent des coulisses de pluie. Samuel réprime son excitation en voyant Jerico mordre sa lèvre inférieure et entrer dans la pièce. Les mèches évadées de sa toque sont aussitôt happées par une bourrasque provoquée par les six ventilateurs fixés au-dessus de la porte et programmés pour imiter la brise alpine. La non-humaine avance sur la mezzanine, le regard rivé sur la masse rocheuse située à sa gauche. À différentes hauteurs sont accrochées trois tentes coniques composées d'une toile en polyester rouge.

La bouche de Jerico s'ouvre dans un cri de plaisir silencieux. L'instant d'après, elle bondit sur la balustrade et saute dans le vide. Le cœur de Samuel semble manquer un battement lorsqu'il la voit, pendant une interminable seconde, suspendue dans les airs, les mains tendues vers la falaise. Leste comme une panthère, elle atterrit sur la paroi et s'y agrippe. Les muscles longs de ses bras, gorgés d'énergie, roulent sous sa peau pendant qu'elle grimpe jusqu'à une corniche. Elle s'y accroupit, entourée de gros tillandsias aux feuilles pointues, et daigne ensuite tourner un regard vers Samuel et Mathieu, demeurés pantois sur la mezzanine.

— Pour l'amour du ciel, soyez prudente ! s'écrit le directeur. Vous disiez manquer d'entraînement.

— L'habitude me revient, finalement, lance la jeune femme avec un frémissement d'exaltation. Je n'arrive pas à croire que vous ayez bâti cette merveille ! Je vous avais entendu parler d'une falaise, mais j'avais imaginé une structure plus modeste, voire une peinture au mur.

Elle s'assoit sur les talons, en équilibre sur la pointe de ses espadrilles, et tend le nez pour saisir la brise. Odeur d'humidité et de verdure. Pendant un instant, la fille du vent se sent en paix avec elle-même, tandis qu'elle renoue avec ses origines.

— Je suis heureux que vous appréciez, dit Samuel, mais je n'ai pas passé des centaines d'heures à bâtir ceci pour que vous vous brisiez la nuque à la première occasion. Les prochaines fois, peut-être pourriez-vous emprunter l'échelle, à la place ?

La main accrochée à une aspérité, l'imprudente incline son corps vers le vide afin d'apercevoir, au centre de la masse rocheuse, des cordages munis de barreaux en bois. Elle affiche aussitôt une moue dédaigneuse.

— Les échelles, c'est pour les paresseux, maugrée-t-elle. Je vous saurais gré de l'enlever ; je ne pourrais m'empêcher d'y voir une insulte chaque fois que je passerai à côté.

Ignorant l'air terrifié de son protecteur, elle saute une seconde fois pour accélérer sa progression vers le sommet de la pente. En guise d'atterrissage, elle arrime le bout de ses doigts sur la structure en laissant ses pieds pendre huit mètres au-dessus du sol. Confortable comme si cette position eut été la plus naturelle au monde, Jerico se tord le cou pour dire à Samuel :

— Vous serez rassuré d'apprendre que les gens de ma peuplade jouissent de onze os supplémentaires localisés au niveau de nos épaules et de notre clavicule. Ils sont petits, mais solidifient suffisamment notre squelette pour supporter nos acrobaties. C'est l'évolution qui l'a voulu, vous comprenez ? Si un jour vous avez l'occasion de prendre un café avec N°9, demandez-lui de visualiser mes radiographies. Et alors, vous arrêterez de faire cette tête-là lorsque vous me verrez me balancer au bout de mes bras.

Jerico a beau avoir autant d'os qu'elle le veut, Samuel a le sentiment qu'il ne s'habituerait jamais à la voir folâtrer entre ciel et terre. Pendant un instant, l'idée du bassin au pied de la falaise lui revient à l'esprit ; un bassin rempli d'une eau limpide, de perles et de cailloux polis par les vagues, comme il l'avait imaginé... Mais surtout, l'aménagement devra être assez profond pour amortir toute éventuelle chute. Le docteur se promet d'y accorder mûres réflexions plus tard.

Jerico parvient à la première tente, l'outrepasse sans s'arrêter, et s'immobilise au niveau de celle du milieu. Elle s'étire le cou pour contempler l'intérieur du regard, et y trouve une douillette bigarrée étalée au fond et trois coussins de velours rouge.

— Selon les lois de mon peuple, le rang hiérarchique d'un individu détermine la position de sa couchette. Vous apprendrez sans surprise que les gens importants occupent les plus hautes. Personnellement, je ne m'aviserais même pas de lever les yeux vers celle du sommet, car vous seul seriez digne de l'occuper, cher Samuel. Je prendrai donc celle-ci, je crois que c'est juste.

La grimpeuse est sur le point d'entrer dans ce qui lui tiendra lieu de lit, mais elle interrompt son mouvement en

gloussant d'excitation à la vue d'Amanda qui, debout derrière Mathieu et Samuel, est venue la visiter. La nouvelle venue s'avance d'une démarche mal assurée.

«Fille des algues!» l'interpelle Jerico. «As-tu vu comme tout ceci est beau? Viens me rejoindre!»

Un sourire apparaît sur le visage de La Tranquille. Pour emprunter le même chemin que son amie, elle retire ses bottes. Aussitôt au sol, ses pieds forment deux petites flaques rouge clair sur la pierre. Ses membres inférieurs, charcutés comme s'ils avaient traversé un champ d'éclats de verre, sont recouverts d'estafilades zébrant sa peau de la pointe des orteils jusqu'aux genoux. Les entrailles du médecin se tordent d'inquiétude quand il remarque que les lèvres de certaines plaies sont gonflées, signe d'une infection.

«As-tu bien appliqué ta pommade, ce matin?» lui demande-t-il.

Amanda le dévisage sans mot dire. Bien entendu, qu'elle l'a fait. Fidèle aux recommandations de son protecteur, elle respecte le traitement avec rigueur bien que, semaine après semaine, son efficacité semble s'atténuer.

La femme de l'eau s'immobilise devant la balustrade. Elle voudrait y grimper, mais ses blessures lui causent une douleur telle qu'elle demeure plantée sur la mezzanine, les yeux brillants de larmes contenues. Jerico, qui le remarque, s'empresse de revenir. D'un bond souple, elle atterrit à côté de sa camarade et incline son visage vers les pieds qui baignent dans leur flaque écarlate.

«Et si nous empruntions plutôt l'escalier pour visiter les Basses Terres?» suggère-t-elle. «J'ai hâte de voir ce qui nous y attend! Samuel a dû y entasser des squelettes qu'on ne peut pas voir à partir d'ici. On dit qu'il y a toujours des paquets d'os amoncelés en dessous des villages alpins.»

La Tranquille signifie son assentiment par un regard insistant. Elle renfile ses chaussures et avec son amie, descend à pas lents les marches menant au niveau inférieur décoré de jeunes palmiers et d'un tapis de galets à la surface de mousse verdoyante. Les lieux sont par contre dépourvus de cadavres, au grand désappointement de Jerico, qui perçoit une incohérence flagrante dans ce décor aménagé avec tant de minutie.

Au gré de leur exploration, les deux créatures découvrent les penderies sous la mezzanine. Juste en face, contre le mur en pierre, est installée une planche horizontale qui tient lieu de bureau de travail, avec prise électrique intégrée. À sa droite s'érige un pan derrière lequel se dissimulent un lavabo et une toilette. D'entre toutes les chambres, celle-ci est la seule à être dépourvue d'un accès direct à la cour arrière, mais les immenses vitres sans tain, adéquatement protégées contre tout type de bris, compensent cette lacune.

Samuel aurait voulu savourer les acclamations des deux pensionnaires, mais ses yeux s'arrêtent sur la démarche boiteuse de La Tranquille. Il prend donc congé pour filer dans son bureau.

Sur la tablette centrale de son placard s'accumule la pharmacopée adaptée à ses pensionnaires. À mesure qu'il a constaté la réaction immunitaire violente que leur occasionnaient les analgésiques et les crèmes médicamenteuses, il a mis ceux-ci de côté au profit d'herbes, d'huiles végétales et de pommades maison. Le médecin en lui y trouve une alternative peu satisfaisante, mais les résultats s'étaient montrés efficaces jusqu'à maintenant.

À présent que l'état de santé d'Amanda se dégrade en dépit de ses contacts intimes avec son élément vital, que peut-il tenter de plus ? Samuel examine un à un les flacons

de verre brun et lit les ingrédients énumérés au verso, malgré le fait qu'il les connaisse par cœur. Néanmoins, il finit par les replacer sur la tablette avec une grimace de désapprobation. Il éprouve la désagréable impression d'avoir épuisé toutes ses ressources. Combien de temps la physionomie d'Amanda tolérera-t-elle les conditions de son monde d'accueil ? Ce lieu, que son équipe et lui s'évertuent à rendre avenant pour elle, finira par la tuer.

Hanté par ces sombres pensées, le directeur s'assoit à son poste de travail et ouvre le tiroir à sa gauche, dans lequel il range les dossiers de ses pensionnaires. Celui de Jerico contient des informations jusque-là mises de côté, soit les coordonnées du centre de recherche où elle a habité précédemment. En dépit des semaines écoulées, N°9, ou plutôt, Michel Paradis, ne s'est pas manifesté à nouveau. Sans doute s'est-il désintéressé de son ancienne protégée. Bien entendu, Samuel s'est abstenu de le relancer.

Or, ce matin, l'envie de communiquer avec lui le démange. D'entre ses contacts professionnels, nul autre ne pouvait se targuer d'avoir maintenu en vie un spécimen pendant treize ans. Cet homme serait donc le mieux placé pour lui apporter des pistes de solution. Sans tergiverser, Samuel saisit le téléphone et signale l'indicatif régional du Minnesota, suivi du numéro d'Ovsky Research Center.

Un long soupir d'ennui, provenu du plus profond de la cage thoracique de Michel Paradis, s'échappe pour la énième fois de ses lèvres aux plis descendants. Pourtant, ce n'est pas le moment de s'apitoyer sur son sort. Gabriello est allongé devant lui sur une table capitonnée, retenu à

l'horizontale par vingt-deux paires de menottes. Effrayé par l'intervention chirurgicale qui débutera sous peu, le gaillard lutte contre ses liens. Chaque soubresaut de son corps provoque un tintamarre de cliquetis métalliques. La respiration saccadée, il relève la tête pour rouler un regard paniqué dans toutes les directions.

Avec des gestes calmes, précis, Michel termine d'aligner ses instruments médicaux sur son cabaret. Il saisit ensuite une clochette dorée, qu'il agite brièvement. Le tintement cristallin résonne dans les oreilles de Gabriello, et bien que ce dernier n'en comprenne pas la raison, les battements de son cœur s'apaisent. Il respire mieux et laisse retomber sa tête sur le cuir rembourré de la table. Michel sourit d'un air satisfait en replaçant le cône en laiton entre les sachets de lingettes désinfectantes et les rouleaux de pansement. Machine complexe et fascinante, la physionomie des non-humains réagit à certaines vibrations. Un son haut perché comme celui-ci harmonise naturellement leur rythme cardiaque et régule leur sécrétion d'adrénaline. Voilà l'une des nombreuses découvertes faites par N°9 dans le cadre de ses recherches sur Avanelle.

Puisqu'il a entendu Gabriello baragouiner en français à quelques reprises, le docteur Paradis s'adresse à lui dans cette langue.

— Tu verras, mon gars, tout se déroulera vite. Tu prendras tout juste conscience que l'opération est débutée que déjà, je ferai les points de suture. Et zou ! Ce sera terminé. Je ne suis pas un chirurgien, mais je travaillerai si bien que tu n'en garderas qu'une toute petite cicatrice bien droite. Et après, plus d'intervention chirurgicale pendant trois mois, les haut placés me l'ont promis. Trois longs mois, tu as de la veine ! Comme tu vois, ton Michel parle en ta faveur...

—Que, Michel ? demande Gabriello, qui ne comprend rien dans cette longue tirade. Que ? Que ?

—On dit *quoi*, dans ce cas-ci.

Le vieil homme se tourne vers le cabaret. Ses doigts noueux flottent au-dessus des bistouris et des aiguilles à suture, avant de sélectionner une pince en acier inoxydable. D'un mouvement adroit, qui témoigne de ses années d'expérience, il récupère une compresse.

—Regarde : ceci est une pince languette. On l'utilise pour tenir les gazes qui épongent les saignements lors des interventions chirurgicales. Aimerais-tu te charger de cette tâche ? Ça t'occuperait l'esprit.

Michel insère l'instrument dans le poing serré de Gabriello, qui redresse encore une fois la tête en répétant d'une voix nouée par la panique :

—Que, Michel ? Que ?

Les épaules du biologiste s'affaissent et un autre soupir déprimé fuse. Si Avanelle avait été sur cette table en pareilles circonstances, elle aurait tenu la pince avec aplomb, les yeux levés vers le miroir donnant sur le futur foyer opératoire. Pour la préparer mentalement, Michel se serait fait un plaisir de lui décrire l'incision de six millimètres qu'il réaliserait sur son ventre, l'écarteur autostatique qu'il fixerait aux berges de la plaie pour la maintenir ouverte, et les muscles qui seraient visibles pendant l'intervention. S'en serait suivi un discours passionné sur le fonctionnement de l'intestin grêle, duquel il prélèverait une biopsie, ainsi que sur le formidable réseau de neurones qui tapissent la paroi interne. Avanelle aurait hoché la tête et l'aurait questionné. Bien entendu, en proie à une intense appréhension, elle aurait transpiré et tous les muscles de son corps se seraient contractés, mais elle aurait emmagasiné la moindre

information dans sa mémoire. Après avoir fait sonner la clochette pour apaiser ses battements cardiaques, Michel se serait penché sur l'abdomen pour procéder à l'incision. Bien que concentré, il aurait remarqué la mâchoire crispée de la non-humaine, ses yeux emplis de larmes et ses cris étouffés par ses lèvres serrées. Mais surtout, il aurait été impressionné de la voir une fois de plus surmonter sa douleur en focalisant son attention sur la compresse qu'elle aurait maniée pour éponger les goûtes de sang suintant de l'entaille.

Gabriello, quant à lui, tient la pince dans son poing, l'extrémité pointée vers le plafond, sans savoir quoi en faire. *Ah ! comme Avanelle me manque !* pense le biologiste.

Ce dernier en est à ces réflexions lorsque son téléphone cellulaire se met à vibrer dans la poche de son pantalon. En prenant l'appareil, il reconnaît aussitôt, sur l'afficheur, le numéro qu'il a composé le lendemain de l'enlèvement d'Avanelle. Le docteur Ménard s'est donc décidé à lui donner des nouvelles. *Ce n'est pas trop tôt !* juge Michel, qui fait dos à Gabriello le temps de répondre d'une voix bourrue :

— Vous voulez ?

Il s'embarrasse rarement des politesses, surtout pour ce type insignifiant qui lui a ravi l'affection de sa petite Avanelle. C'est pourquoi Samuel va droit au but.

— Je cherche un remède alternatif pour une xérodermie sévère avec risque élevé d'infection.

La réponse de Michel ressemble à un message préenregistré par une téléphoniste.

— Si vous éprouvez des symptômes persistants, malgré l'utilisation de crème corticoïde, référez-vous à votre médecin.

— Je *suis* médecin, et cela n'a rien à voir. Pour comprendre le contexte de ma question, sachez que le traitement

que vous me suggérez ferait vomir ma patiente pendant quatre jours consécutifs. Croyez-moi, j'ai déjà essayé. C'est la raison pour laquelle je cherche une approche alternative.

Un silence s'étire alors que le docteur Paradis saisit que la demande concerne un non-humain. S'ensuit un grognement qui prend naissance au plus profond de sa gorge.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait, à *ma petite* ? Elle n'a jamais eu la moindre desquamation et voilà qu'elle serait devenue un cas sévère ? Laissez-moi douter de votre capacité à prendre soin d'elle.

— Il s'agit d'une autre de mes pensionnaires. Vous avez sans doute déjà entendu parler du peuple de l'eau, dont la physionomie est adaptée à une immersion constante.

— On m'a parlé d'eux, en effet. On dit qu'ils sont difficiles d'approche, mais comme ils ont tendance à être beaux, on le leur pardonne. On prétend également qu'ils sont territoriaux et que tout intrus qui leur déplaît s'expose à leur agressivité. Si vous voulez mon avis, je vous recommanderais de bâtir un gigantesque aquarium avec des cailloux colorés et des plantes en plastique, dans lequel vous plongerez votre malade. Elle nagera, flottera, ou coulera, mais peu importe, ses plaies guériront. Pensez à noter vos observations et si le cœur vous en dit, transmettez-les-moi par télécopieur. Elles seront forcément intéressantes du point de vue scientifique.

— J'ai déjà emménagé un lac intérieur, mais ses plaies se multiplient. Je redoute qu'Amanda finisse par faire un choc septique.

— Je ne vois qu'une solution dans ce cas : allez quérir *ma petite* et dites-lui de se grouiller dans ses travaux. Je suis sérieux, mon gars, il faut envisager le fait que la médecine dont votre sirène a besoin puisse être exclusive à sa patrie natale, car certains nutriments là-bas sont inexistants ici.

—Jeri travaille tous les jours dans mon laboratoire. J'ignore ce qu'elle pourrait faire de plus.

—Je sais, elle m'en a parlé.

—Elle vous en a parlé ? répète Samuel, sidéré.

—Oui. Vous n'étiez pas au courant ?

—Au courant de quoi ? Comment diable a-t-elle pu entrer en communication avec vous ?

—Je croyais qu'elle vous en avait parlé et que vous approuviez. Mais, à bien y penser, cela lui ressemble parfaitement. Elle me donne de ses nouvelles sur une base presque journalière depuis son arrivée chez vous. Je vous connais bien, maintenant. Vous êtes un grand consommateur de café corsé, vous dépensez sans compter et, j'ai du mal à l'accepter, mais votre horaire de travail est deux fois plus léger que le mien. J'ai le regret de vous informer que votre nouvelle pensionnaire n'est pas telle que vous la croyez. Voyez-vous, elle a des aspirations, ou plutôt, des ambitions, et elle se permet toutes les excentricités pour les réaliser.

—Je vous crois sur parole. Le jour de notre rencontre, elle a volé deux cellulaires en moins de six heures.

Le biologiste éclate de rire. Derrière lui, Gabriello profite de son inattention pour tirer sur ses liens.

—Ça, mon gars, c'était une mise en appétit, continue Michel. Elle voit tout, entend tout, et Dieu me pardonne, elle est beaucoup trop renseignée sur notre monde. Changez le code de vos portes, car vous pouvez être certain qu'elle les a déjà mémorisés. Et pour votre bien, je vous recommanderais de laisser votre carte de crédit loin de ses doigts prestidigitateurs, sans quoi elle commanderait des tonnes de bouquins. Je me chargerai de lui en poster quelques-uns pour la contenter. Bref, son joli minois cache une diablesse, et c'est maintenant votre problème, mon pauvre bougre.

— Vos supérieurs essaient-ils de la retrouver ?

— Vous voulez rire ! Ils dépensent des sommes faramineuses pour leurs recherches. Je les suspecte d'en faire une affaire personnelle. Des pistes les ont conduits aux Bahamas, mais ils verront tôt ou tard qu'ils font fausse route. Priez pour qu'ils passent à côté de votre institut sans le voir, car vous ne pouvez pas imaginer dans quel merdier vous seriez, ma petite et vous, si on la découvrait.

Maintenant que l'humeur de son interlocuteur semble s'être améliorée, Samuel lui pose la question qui lui brûle les lèvres depuis le début de leur conversation :

— Et votre pensionnaire, le nomade... comment va-t-il ?

Michel tourne la tête vers son prisonnier, toujours allongé sur la table. Celui-ci cesse aussitôt de lutter contre ses entraves pour ne pas effrayer son persécuteur.

— Ah, lui... Il est en grande forme.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce matin, je lui ai apporté une chaudière d'eau savonneuse avec un chiffon et en moins de deux heures, il a nettoyé sa cellule du plancher jusqu'aux lattes de la bouche d'aération. Tout est propre, même le plafond. Je le traite comme un esclave, me direz-vous, mais vous auriez tort. Je dois absolument le tenir occupé, sinon... sinon il remplit son temps autrement.

— De quelle manière ? Michel, que lui arrive-t-il ?

Un cliquetis attire l'attention du docteur Paradis. Alors que les menottes de son prisonnier commencent à faiblir sous la force de ses bras, l'une d'entre elles a cédé et pendouille mollement sur le bord de la table capitonnée. Michel se raidit en prédisant que les autres entraves céderont dans une réaction en chaîne.

— Bonne journée, monsieur Ménard, termine-t-il distraitement.

Il raccroche, mettant fin à la discussion d'une manière aussi abrupte qu'elle avait commencé. Il s'empresse ensuite de fixer trois paires de menottes supplémentaires sur chaque poignet de Gabriello.

— Bon, où en étions-nous ? se questionne-t-il à voix haute en se redressant. Ah oui, les pinces à compresse. Il faudrait que je t'apprenne à t'en servir, mon gaillard, tu ne crois pas ?

— Que, Michel ? s'inquiète le nomade.

— Comme tu veux, mon gars, termine le directeur d'Ovsky dans un haussement d'épaules. Dans ce cas, commençons l'opération.

Chapitre 13

Samuel raccroche le combiné et croise les mains devant sa bouche, préoccupé au sujet de ses pensionnaires qu'il aime et qui le rendent démuni. Sans parler de la fâcheuse tendance de cette chère Jerico à s'infiltrer dans son bureau pour papoter avec le docteur Paradis. Le directeur secoue la tête pour chasser sa déception et son incrédulité. Sa protégée a-t-elle vraiment trahi sa confiance ? Pour répondre à cette question, il allume son ordinateur afin de visionner les archives vidéo des caméras de surveillance. Il se concentre sur celle du canyon, dont la lentille permet de voir la porte de son bureau. Sur l'enregistrement de la veille, la porte de la grotte s'ouvre à vingt-trois heures, soit l'heure de la première tournée de Mathieu, pour laisser pointer le nez de madame Cleere. La voie étant libre, la jeune femme, pieds nus et vêtue d'un pyjama, se glisse dans le corridor et file à pas feutrés jusqu'au bureau de Samuel. La scène dure moins de dix secondes et se répète sur tous les enregistrements précédents, tant et si bien qu'on croirait visionner la même vidéo. *Les tournées de Mathieu à heures fixes sont dorénavant à éviter*, réfléchit Samuel. *De même, il ne faudra plus laisser la porte du bureau déverrouillée.*

Il va dans son placard pour farfouiller dans son coffre à quincaillerie. Parmi les contenants de vis, les pentures et les extensions électriques, il trouve un morailon de verrouillage avec son trousseau de... une seule clé. La deuxième a disparu. À croire que Jerico est passée par là avant lui. Elle avait sans doute prévu que son manège serait découvert tôt ou tard et deviné qu'on installerait ce verrou. Mais, comment a-t-elle pu savoir qu'il était là ? Samuel balaie la pièce du regard, mortifié d'apprendre que sa pensionnaire a inven-

torié l'entièreté de son contenu. Tiroirs, classeur, placard, matériel médical... tout est passé sous son œil attentif. *Une mise en appétit*, a-t-il l'impression d'entendre le docteur Paradis lui répéter.

Une vérification auprès de la compagnie de téléphone lui permet de statuer qu'aucun appel illicite n'a traversé la frontière, ce qui laisse croire que Jerico aurait plutôt utilisé l'ordinateur. Samuel se sent bête d'avoir cru qu'une voleuse de cellulaires et crocheteuse de serrures hésiterait à accéder aux mille et une possibilités qu'offre l'ordinateur. L'historique de navigation vierge, récemment nettoyé par une tierce personne, confirme la thèse d'une intrusion par cette chère érudite. S'est-elle restreinte à contacter le vieux biologiste ou s'est-elle permis tous les excès sur le web ? Pour déterminer la nature de ses activités, Samuel doit la surprendre en flagrant délit.

À la fin de sa journée de travail, il va saluer ses pensionnaires comme il le fait chaque fin d'après-midi. Les mains rougies d'ampoules et les bras endoloris après avoir musardé sans arrêt sur la falaise, Jerico descend de l'à-pic pour venir étreindre Samuel.

—Passez une bonne nuit, susurre-t-elle en pressant sa joue contre celle de son protecteur. Je penserai à vous jusqu'à votre retour.

Puis, l'âme en paix et un sourire débordant d'adoration accroché aux lèvres, la grimpeuse escalade pour la centième fois la pente rocheuse afin d'atteindre sa couchette. *Comment Jeri peut-elle m'aimer autant tout en se montrant malhonnête envers moi ?* s'interroge Samuel, plus confus que jamais.

Alors que les deux non-humaines le croient parti, il retourne dans son bureau pour abattre de l'ouvrage adminis-

tratif pendant les quatre heures suivantes. Il avale ensuite une salade de fruits maison, éteint les lumières et sommeille sur le divan jusqu'à vingt-deux heures quarante-cinq, soit l'heure à laquelle il a programmé l'alarme de son cellulaire. Prêt à recevoir madame Cleere, il s'assoit à même le plancher du coin gauche de la pièce, caché dans l'ombre du classeur, et attend.

À vingt-trois heures précises, le déclic du pêne se fait entendre, suivi du grincement des pentures de la porte. Une brève raie lumineuse s'allonge sur le sol, jusqu'à lécher la pointe des souliers de Samuel, puis s'éteint dans la seconde. La reine du faux-semblant est entrée. Le maître des lieux retient son souffle au son du craquement assourdi des pas de Jerico, qui passe devant lui. Celle-ci va prendre place sur la chaise à roulettes, qu'elle fait pivoter du côté de l'ordinateur. Après avoir mis l'appareil en marche, ses doigts s'activent sur le clavier pour inscrire l'adresse d'un site internet. Beaucoup d'écritures, une zone de recherche et des photos professionnelles laissent croire à Samuel que le site traite d'un sujet sérieux. Or, il a beau plisser les yeux, il est trop loin pour déchiffrer les caractères. Il se déplie donc lentement, se lève et risque un pas en avant, puis un deuxième. Pressée par l'urgence de mener à bien son projet, Jerico n'a pas l'instinct qui l'aurait normalement amenée à ressentir une présence dans la pièce. Elle éteint l'onglet et s'engage sur un nouveau site au menu de navigation bleu royal, qui s'avère le site de l'Office québécois de la langue française. Aurait-elle commencé à réviser des thèses francophones ?

Ses recherches ne se limitent pas à ces deux sites web. En moins de quinze minutes, elle en visite une demi-douzaine d'autres, dont son compte bancaire, une compagnie de cosmétiques sur lequel elle effectue une transaction, le top 10

des meilleures marques de café colombien, les prévisions météorologiques et finalement, ses courriels. Intrigué par le long paragraphe qu'elle y lit, Samuel fait un autre pas dans sa direction. Il est si près d'elle, qu'il lui suffirait de tendre la main pour la toucher à l'épaule. Cette fois, une raideur dans les épaules de Jerico rappelle la posture de l'oiseau qui ressent la présence d'un prédateur. Elle dit :

— Je sais que vous êtes là. Vous n'avez pas idée à quel point je suis désolée.

— Désolée de quoi ? D'avoir enfreint le règlement ou d'avoir été découverte ?

— Les deux.

L'intruse fait volte-face. Sa tête, superposée à l'écran de l'ordinateur, forme un intense clair-obscur qui empêche son interlocuteur de discerner ses traits. Celui-ci va donc actionner l'interrupteur à la droite de la porte d'entrée. En s'allumant, les luminaires font disparaître la pénombre de la pièce. Jerico se renfonce légèrement dans son siège, tandis que Samuel revient se planter devant elle, les bras croisés. À la faveur de la nuit, la non-humaine a renoncé aux charmes du maquillage pour retrouver sa peau d'albâtre, ses grands yeux ingénus et ses lèvres minces aux plis vulnérables.

— Dois-je vraiment vous rappeler les règlements ? lui reproche Samuel d'une voix froide. J'aurais pourtant cru qu'une femme de votre trempe les aurait assimilés du premier coup. Vos visites dans mon bureau, dans le cubicule de Mathieu et dans le laboratoire doivent se dérouler exclusivement sous la supervision d'un membre du personnel.

— J'ai saisi, réplique la fautive avec un hochement de tête.

— Puis-je vérifier ce que vous avez compris ?

— Certaines pièces sont réservées aux membres du personnel, récite-t-elle comme si cela allait de soi. On entend par *personnel* les gens qui travaillent ici et qui donnent de leur temps pour votre institut. Je crois que ma description de tâches dans votre laboratoire répond à ces exigences puisque je m’y investis au minimum quatre heures par jour. Toutes les portes me sont donc grandes ouvertes, et c’est avec plaisir que j’accepte ce privilège.

Le directeur hésite entre pouffer de rire et la sermonner, mais c’est finalement la colère qui l’emporte.

— Vous interprétez mal le règlement, ma chère amie, poursuit-il. Mes employés reçoivent une rémunération, ce qui n’est pas votre cas. De ce fait, on ne peut pas vous considérer comme un membre du personnel.

Il ne se rend compte que trop tard qu’il vient de s’avancer sur une pente glissante. La chimiste saisit l’occasion et riposte :

— Mes honoraires ? Eh bien, puisque vous abordez le sujet, discutons-en. Je vous offre mon expertise en échange de quoi ? Mon hébergement ici ? Les échantillons de sang que vous m’avez prélevés à mon arrivée n’ont-ils pas déjà couvert mes frais de subsistance pour la première année ? Puisque c’est le cas, et vous le savez, qualifierions-nous ma situation d’exploitation ?

Avant de permettre à son interlocuteur de répondre, elle ajoute :

— Je ne vous demande rien, ni rémunération ni jolies toilettes. Mes revenus de révision de thèses me permettent de m’offrir les fantaisies dont j’ai envie et votre présence suffit à me rendre heureuse. Pouvez-vous imaginer à quel point vous m’êtes indispensable ?

— Vous me connaissez bien mal pour croire que j'accepterais que vous fourriez votre nez dans mes affaires, grince Samuel en jetant un coup d'œil à l'écran de l'ordinateur.

— Je vous connais pourtant mieux que vous le pensez, affirme Jerico, le nez levé en guise de provocation.

Comme son vis-à-vis la regarde sans bouger, attentif à la suite, elle se met à se balancer sur son siège en voyant que sa véhémence l'a conduite à son tour sur un terrain miné. Bien malgré elle, ses yeux bifurquent vers le classeur, sa principale source d'information, mais non la seule. Si Samuel savait... La jeune femme pince les lèvres, stimulée par le défi, et commence son énumération :

— Je connais vos mets favoris, vos émissions télévisées, la température de votre piscine creusée...

— Ce n'est un secret pour personne, raille le médecin.

— Votre date de naissance, votre âge, l'adresse de votre domicile et le coût de vos taxes municipales... Je sais dans quel magasin vous achetez votre équipement de cyclisme, de même que les itinéraires que vous empruntez lors de vos randonnées à vélo les lundis et les jeudis soir, quand les conditions météorologiques le permettent.

— Vraiment ? Où avez-vous déniché ces informations ?

— C'est loin d'être tout. Je connais les codes de porte de chaque employé, le vôtre y compris. En homme avisé, vous les changerez, mais ce serait une perte de temps, car je sais comment obtenir vos nouveaux codes. J'ai également mémorisé votre salaire, votre numéro d'assurance sociale et celui de votre carte de crédit. À ce propos, j'ai détecté, le mois dernier, deux transactions frauduleuses dans votre compte. J'ai contacté la compagnie et tout a été corrigé. Ne me remerciez pas, c'est tout naturel de vous être utile.

— Vous mentez, se renfrogne Samuel en croisant les bras sur son torse. Personne ne connaît mon numéro d'assurance sociale.

Jerico y va d'un enchaînement de chiffres qui ne laisse place à aucune équivoque : elle a non seulement fouillé dans la paperasse du classeur, mais de plus, elle en a mémorisé tout le contenu. Samuel ne peut réprimer un mouvement de recul. Pendant un instant, sa protégée lui apparaît comme une étrangère aux desseins malveillants dont l'unique but consiste à violer sa vie privée. Michel avait raison de la traiter de diablesse.

— Votre intérêt à mon endroit va au-delà de la curiosité, et frôle l'indécence. Pourquoi avez-vous grappillé toutes ces informations ?

— Pour rêver, avoue Jerico, le visage soudainement détendu et le regard vague. Je voulais imaginer à quoi ressemble le quotidien quand on est libre comme l'air. Je connais la vie de cobaye et de pensionnaire, mais je n'ai jamais vécu les préoccupations d'un humain.

— Et mon numéro de carte de crédit vous a aidé à rêver ?

— Oui. Marchés d'alimentation, restaurants, boutiques, billets d'avion... la liste de vos dépenses m'amène à croire que vous menez une vie de rêve, si je peux me permettre. Vous possédez une belle maison dans un quartier cossu, vous avez épousé une femme splendide et, à l'aube de vos quarante-six ans, vous pouvez visiter le monde entier si ça vous chante. Je vous envie tellement ! Grâce à internet, je peux suivre vos sorties presque en temps réel. Je visualise ensuite des photos sur mon moteur de recherche et c'est presque comme si j'étais avec vous.

—J’imagine que mon numéro d’assurance sociale vous aidait aussi à rêvasser, rétorque Samuel, sarcastique.

—Eh bien... non, mais l’information était à ma portée. Autant l’emmagasiner dans un coin de mon cerveau au cas où elle me servirait un jour. Allons, il est question de quelques misérables chiffres... Souvenez-vous que vous conservez dans vos fichiers la fréquence de mes brossages de dents, mon poids et mes mensurations. Vous m’avez aussi accueillie ici en me réclamant un pot rempli d’urine. Qui, d’entre nous, se montre le plus indiscret ?

—C’est différent, se défend Samuel. Je suis le directeur de cet établissement et j’ai le devoir d’être informé au sujet de mes pensionnaires.

—Quant à moi, je suis placée sous votre tutelle et j’ai le droit de savoir à qui j’ai affaire.

Parlementer avec elle est un véritable cauchemar, pense Samuel, qui sent sa colère augmenter d’un cran, avant de balancer d’un ton impatient :

—Ça suffit. Puisque vous me connaissez si bien, vous saurez que votre compte est bon.

—Que... qu’entendez-vous par là ? balbutie Jerico en fronçant les sourcils d’incompréhension.

—Vous savez exactement ce que je veux dire, mademoiselle Cleere. Ou devrais-je dire : mademoiselle Avanelle Paradis.

Cette fois-ci, le teint de la non-humaine devient exsangue alors qu’un brusque étourdissement la fait vaciller. Cette angoisse sourde, qui la guettait depuis le départ d’Ovsky Research Center, lui serre la gorge lorsqu’elle comprend que son protecteur a lui aussi creusé dans son passé pour découvrir son ancien lieu de détention.

—Vous avez parlé à N°9, souffle-t-elle.

— Pas qu'un peu !

— Et il souhaite... me récupérer...

— C'est moins son désir que celui du gouvernement américain, mais oui, il est question de vous ramener au Minnesota.

— Vous l'en empêcherez, n'est-ce pas ? supplie la jeune femme, emplie d'une confiance aveugle. Vous avez promis de me protéger.

N'ayant pas prévu la tangente que prendrait la conversation, Samuel constate avec regret que l'heure du choix a finalement sonné. Garder Jerico ou la renvoyer aux États-Unis ? Il prend une profonde inspiration pour se donner du courage, et secoue la tête.

— Non, mademoiselle Paradis. Je ne vous protégerai pas. Comprenez-moi bien, je n'ai rien contre vous. Votre curiosité est certes horripilante, mais on peut y voir un signe d'intelligence qui vous fait honneur. Votre tempérament agréable vous rend facile à vivre et vous êtes très investie envers ce centre. Plus que vous le devriez, même. C'était ma tâche de vérifier les transactions sur mon relevé de carte de crédit, mais vous vous en êtes chargée. J'hésite entre vous remercier et vous punir, mais ce qui fait pencher la balance en votre défaveur, c'est votre tendance pour l'espionnage. Pour le bien du Centre de Séjour, je vais donc devoir planifier votre retour au Minnesota. J'en suis navré, car je suis le premier à aimer votre compagnie.

Les mains de Jerico se crispent sur ses genoux et une expression neutre fige les traits de son visage. Contrôler ses pensées. Respirer profondément. Empêcher sa voix de trembler quand elle s'adresse à son cher protecteur.

— Avant de prendre une décision précipitée, laissez-moi vous prouver que je ne vous ai jamais voulu de tort. Vous

avez découvert mes habitudes nocturnes et avez certainement compris que j'ai envoyé plusieurs courriels à N°9. J'imagine que vous redoutez ce que j'ai pu lui divulguer, et c'est légitime. Puis-je vous rassurer en vous montrant nos échanges ? Vous y trouveriez quelques anecdotes de la vie courante parmi un flot de données scientifiques au sujet de ma thèse et des travaux qu'il mène dans son laboratoire.

Pour témoigner de sa bonne volonté, Jerico se détourne pour faire face à l'écran allumé. En deux clics, elle parvient dans la section *éléments envoyés* de son compte de messagerie. Les missives s'alignent dans une liste interminable et sont pour la plupart adressées au même destinataire, soit Michel Paradis.

— Me donner accès à vos échanges électroniques me paraît un peu trop facile, laisse entendre Samuel. Où se situe l'attrape, dites-moi ? Vous disposez d'une deuxième adresse de courriel ?

— Quatre, au total, précise Jerico. Elles sont toutes sur des serveurs différents.

— C'est ce que je croyais, s'exaspère Samuel en levant les yeux au ciel. Je regrette, mais ça ne me convient pas. Quels sont les autres scientifiques que vous avez contactés ?

— La plupart du temps, je correspond avec mon directeur de recherche et un couple de physiciens australiens... et aussi avec une mathématicienne. Et un géologue, car un domaine comme le nôtre requiert la pluridisciplinarité. Si vous saviez le précieux bagage intellectuel que m'apportent mes échanges avec ces savants, vous me réclameriez leurs coordonnées au lieu de me couvrir de reproches.

— Et des journalistes ? Vous avez contacté des journalistes ?

—Non, répond la chercheuse en levant inconsciemment les yeux au plafond d'un air innocent.

—Quitte à me répéter, où est l'arnaque ? Pourquoi ai-je l'impression que vous me cachez la vérité ?

—Je dis vrai. Je n'ai approché aucun journaliste, ce sont eux qui m'ont contactée.

Le directeur soupire. Il apprend à cerner cette érudite qui profite de la moindre phrase mal formulée pour en tirer avantage.

—Que leur avez-vous dit ?

—J'ai décliné leur demande d'entrevue. Vous seriez étonné du nombre de fois que j'ai dû le faire au cours de la dernière année. Leur insistance augmente chaque fois qu'un spécialiste fait l'éloge de mes travaux.

Jouer d'une renommée mondiale comporte effectivement certains inconvénients. Mais, Samuel sait que Jerico fait preuve d'honnêteté sur ce point. Ses interventions limitées dans le milieu scientifique laissent croire qu'elle se montre réticente face aux sollicitations.

—Me cacheriez-vous autre chose ? veut-il savoir.

Les épaules de son interlocutrice s'affaissent quand elle râle :

—Allons, posez-moi n'importe quelle question sauf celle-là. Vous êtes suffisamment en colère contre moi.

—Vous n'avez donc rien à rajouter avant que je ne réserve votre avion pour le Minnesota ?

—Je vous en prie... je veux rester ici, murmure Jerico. S'il vous plaît...

—Cette décision m'appartient. Les conditions de détention strictes d'Ovsky vous donneront moins de latitude dans vos excentricités, mais peut-être est-ce justement ce dont vous avez besoin ?

—Non... riposte la chimiste en secouant vivement la tête. Vous avez tort. On me découpera vivante, là-bas ! Ignorez-vous donc comment on traite les non-humains à l'extérieur de votre centre ? On les cloue sur une table d'observation pour en extraire du sang, des muscles et des os ! On m'a opérée si souvent que j'ai cessé de compter ces boucheries depuis longtemps.

Pour étayer ses dires, la créature retrousse le bas de son chandail de pyjama et expose son abdomen sur lequel plusieurs estafilades démontrent chacune des interventions chirurgicales qu'elle a subies. Samuel baisse la tête, mortifié de devoir prendre une décision aussi lourde de conséquences.

—Ne détournez pas les yeux ! s'écrit Jerico en alignant son visage devant le sien pour le forcer à soutenir son regard. Vous devez voir la vérité en face : c'est ce qui m'attend aux États-Unis ! La douleur et la mort à petit feu ! On m'enfermera encore une fois dans une pièce dépourvue de fenêtres dans laquelle je tournerai en rond toute la journée au son de ma respiration et du système de ventilation. On me visitera le matin et le soir... et peut-être un peu plus si j'arrive à pondre de nouvelles théories prometteuses au sujet du portail, mais ce n'est pas certain. Et quand, la rage au cœur, j'aurai envie de détruire le monde entier, on me fera crouler sous les chaînes pour me découper en morceaux jusqu'à ce que j'en meurs. C'est ça, mon futur, docteur, à moins que vous ne fassiez preuve d'humanité en me permettant de rester ici. Prenez le temps d'y réfléchir. Vous ne souhaitez pas ma mort, n'est-ce pas ? Au contraire, je croyais que vous aviez de l'affection pour moi.

Samuel pose la main sur l'épaule de la jeune femme, touché par sa détresse. Jamais il n'a eu l'impression d'être

autant dépourvu de cœur qu'à cet instant où il refuse de lui apporter son secours.

— Il est inutile d'essayer de me manipuler, résiste-t-il d'une voix qui se veut ferme. Bien sûr que je tiens à vous et que je regrette ce qui vous arrive. Vous êtes mon inspiration, ma collègue, ma confidente. Votre départ laissera un vide énorme, mais j'aime aussi Amanda et, par amour pour elle, qui a toujours été honnête et respectueuse envers moi, je dois vous demander de préparer votre valise. Si vous aviez appartenu à une petite entreprise ou à un voyou, la situation aurait été différente, mais l'implication du gouvernement dans votre dossier rend l'affaire délicate. Saviez-vous que si on vous découvrait ici, on pourrait exiger la fermeture de mon centre ? On emmènerait Amanda Dieu seul sait où, et je ne donnerais pas cher de sa peau.

Sur ce, Samuel récupère son veston et l'enfile. D'un geste désespéré, Jerico tend la main dans sa direction.

— Attendez ! Je peux me racheter. Je pourrais redoubler d'ardeur dans mes recherches au laboratoire... effectuer des travaux de conciergerie ou de bureautique... Tout ce que vous voudrez. Je pourrais... vous trouver de nouveaux pensionnaires, plein de pensionnaires. Vous ne saurez plus où les loger. Je pourrais... vous ramener Gabriello.

Les yeux remplis de larmes et le regard sincère, Jerico se lève pour poser ses mains sur les joues de Samuel, puis répète d'une voix nouée par l'émotion :

— Je peux vous rendre votre Gabriello.

— Comment y arriveriez-vous ? Il est sous la juridiction du gouvernement américain.

L'intérêt du directeur redonne confiance à Jerico, dont le visage reprend contenance.

— Découvrir les secrets et les faiblesses des gens est devenu une seconde nature pour moi, explique-t-elle. Imaginez ce que j'ai appris au sujet de N°9 après avoir passé treize années sous sa garde ! Je connais tout de lui, de la couleur de ses yeux jusqu'aux bénéficiaires de son testament. Laissez-moi entreprendre quelques démarches et, si cela me permet de demeurer ici, je mettrai tout en œuvre pour vous donner satisfaction. Mais, en premier lieu, j'ai besoin de votre promesse. Dites-moi que vous me garderez auprès de vous.

La non-humaine mérite-t-elle une seconde chance ? La malhonnêteté et la tromperie donnent l'impression de lui coller à la peau, mais Samuel se sent mal placé pour la juger, lui qui cumule des années de mensonges auprès de son épouse. Oui, Jerico a droit à de l'indulgence. Une tension énorme quitte les épaules du directeur, tandis qu'il prend conscience qu'il souhaitait ardemment ce dénouement.

— Très bien, Jeri. Allons-y de cette manière.

La jeune femme hoche la tête avant de retourner à l'ordinateur. Comme une athlète qui s'apprête à affronter son meilleur adversaire, elle étire les bras en faisant craquer les articulations de ses poignets. Puis, les yeux clos et le front plissé sous l'effet de la concentration, elle se recueille, le temps d'élaborer sa stratégie d'attaque. Elle n'aura droit qu'à une seule chance de convaincre le directeur d'Ovky Research Center de se rallier à leur cause. Lorsqu'elle se sent prête, elle allume son logiciel de messagerie instantanée avec son identifiant. Samuel note au passage la trentaine de contacts qui figurent dans sa liste d'amis. De toute évidence, son cercle social au-delà du Centre de Séjour est on ne peut plus riche. Elle convoque Michel Paradis pour un entretien et, peu de temps après, le visage stoïque du vieil

homme apparaît à l'écran, sous la lumière tamisée de son bureau. Il l'attendait.

Disposant d'un équipement informatique qui ne comprend ni caméra ni micro, Jerico est contrainte de recourir aux réponses manuscrites. Samuel la connaît suffisamment pour anticiper son approche : tout d'abord, mettre le correspondant en confiance. Pour ce faire, la femme des falaises commence la conversation avec la maladie de la goutte qui force Michel à utiliser sa canne pour marcher. Pas dupe, ce dernier réplique à l'aide de phrases expéditives et circonspectes. *Viens-en aux choses sérieuses*, semble-t-il s'impatier. Jerico passe donc à la vitesse supérieure.

— Vous devenez vieux, mon pauvre ami. C'est une peine que de voir la peau de vos joues toujours plus flasque de semaine en semaine. On dirait de la pâte à tarte crue, l'aviez-vous remarqué ?

Les plis sur le visage du biologiste s'étirent de stupeur quand il lit cette remarque. Samuel plaque une main sur sa bouche, scandalisé par cette approche grossière qui, il en est certain, ne leur apportera aucun résultat positif.

— Jeri... commence-t-il.

Celle-ci détourne le regard de l'écran pour lancer à son protecteur un regard réprobateur. Freinée dans son élan, elle ronchonne :

— Laissez-moi faire. Vous me l'avez promis.

Puis, sans attendre d'approbation, elle retourne à son clavier.

— Il n'est pas seulement question de votre visage, écrit-elle. Vos cheveux ont pâli au cours de la dernière année. Du moins, ceux qu'il vous reste...

— Des cheveux blancs, tu connais toi aussi, non ? Je pourrais te parler de la superbe tignasse bleu vert foncée que

tu arborais à ton arrivée et dont la teinte changeait au gré de tes humeurs. Alors, on se moque moins de moi, maintenant, ma petite, pas vrai ?

— Je vous le dis, chaque jour vous rapproche de la tombe, insiste Jerico avec un sourire en coin.

Le biologiste gigote sur sa chaise pour réfréner son envie d'éteindre l'ordinateur. Bien qu'il se montre patient, il est loin d'aimer ces commentaires à son égard.

— Attends que j'aille te rendre visite, et tu verras que j'ai assez d'énergie pour te botter le derrière.

— Vous dites sans doute vrai, rédige la non-humaine en ricanant. Aussi amoché puissiez-vous être, votre cerveau fonctionne à merveille. Vous ne sauriez imaginer à quel point vos conseils m'aident dans la rédaction de ma thèse. Donc, pas de retraite pour vous.

Le docteur Paradis lève les yeux au ciel avant d'écrire :

— Ma retraite ! Bon sang, Avanelle, jamais je ne pourrai la prendre ! Pense à ce gaillard dans la chambre d'isolement ! Il est si costaud, qu'il va sûrement vivre pendant cent ans !

La conversation bifurque vers Gabriello. *Jerico sait ce qu'elle fait, finalement*, saisit Samuel en se décrispant quelque peu.

— Rien ne vous empêche de démissionner, suggère-t-elle. Je parle dans votre intérêt, cher N°9. Les jeunes diplômés feraient la file pour occuper votre poste.

— Tu sais bien que c'est impossible. Contrairement à moi, un novice serait incapable de tenir tête au gouvernement. Sous les ordres des haut placés, il commencerait par prélever l'un des reins de Gabriello et ensuite, ses globes oculaires. Puis, les fonctionnaires succomberaient à la tentation de farfouiller dans sa boîte crânienne, ou pire encore :

de couper des morceaux de son cortex cérébral. Mutilé semaine après semaine, Gabriello agoniserait jusqu'à ce qu'il vaille plus mort que vivant. Alors non, tant qu'il y aura un spécimen ici, je resterai.

— Dans ce cas, débarrassez-vous de lui, suggère Jerico. Achetez-le et expédiez-le au Centre de Séjour. Plus jamais vous n'entendrez parler de lui par la suite.

— Va te faire foutre ! Sais-tu le prix d'un spécimen ? Mon compte bancaire y passerait !

— Seul le résultat importe.

— Il est question de millions de dollars !

— À quoi bon collectionner ces fameux millions si vous êtes coincé entre quatre murs de huit heures à vingt heures, sept jours sur sept ? Je connais le montant outrageusement élevé de votre salaire. Avec vos placements que vous accumulez dans la totale indifférence, vous avez les moyens d'assumer cette transaction, et plus encore. En achetant la liberté de Gabriello, vous financeriez aussi la vôtre.

Michel croise les mains devant sa bouche. Jerico a visé juste. Cette dernière laisse ces arguments faire leur chemin avant de continuer :

— Votre carrière devrait se résumer à mieux qu'à préparer du pudding pour un prisonnier et à passer le balai sur les deux étages d'une vieille bâtisse. Votre passion, c'est la science. Rien ne vous rend plus heureux que de me seconder dans mes travaux et d'essayer, dans votre laboratoire, de recréer la faille qui m'a menée ici. À soixante-huit ans, il serait temps de vous concentrer sur vos intérêts. Et alors, peut-être cesseriez-vous de vieillir prématurément...

— Ça te va bien de jouer aux altruistes en prétendant te soucier de mon bien-être, tique Michel avec un malin sourire aux lèvres, mais tu oublies que je te connais, ma petite

Avanelle. Tu y gagnerais, toi aussi, j'en mettrais ma main au feu.

— Pour demeurer au Centre de Séjour, je dois ramener Gabriello. C'est l'entente.

Dans un éclat de rire, Michel cabre la tête vers l'arrière. Samuel s'agenouille à gauche du fauteuil en cuir alors que la situation semble dérapier. Les doigts de Jerico se démenent sur le clavier pour rédiger le message suivant :

— Réfléchissez-y : je désire plus que tout au monde vivre à Chicoutimi, vous vous sentez inconfortable en compagnie de Gabriello et Samuel souhaite le récupérer. Nous y gagnerions tous si vous consentiez à renoncer à quelques chiffres inutiles sur votre livret bancaire.

— Et si je refusais ? s'interroge le correspondant en reprenant subitement son sérieux.

— Vous accepterez. C'est votre seule option.

Michel retire ses lunettes et d'un geste nerveux, les laisse tomber sur son bureau. Jerico, quant à elle, suspend ses mains au-dessus du clavier pendant cinq secondes... dix secondes, question de laisser mûrir les appréhensions de son interlocuteur. Elle laisse finalement tomber :

— Si vous refusez, je me verrai dans l'obligation d'adresser un courriel à *qui de droit* au sujet de vos procédures d'embauche illégales du rat d'égout qui m'a enlevée. Dès lors, vous serez congédié. Plus de labo ni de recherches pour vous. Plus de conversations avec moi le soir... Plus rien.

Les yeux du vieil homme s'arrondissent tout d'abord d'incrédulité, puis de fureur. Il se lève d'un bond, et sa tête sort du champ de la caméra. Au terme d'une minute de rage durant laquelle il tourne en rond dans sa chambre en piaffant, il se rasseoit pour pianoter :

—Tu es une garce, une vipère ! Tu m'avais promis de ne rien dire à personne !

—J'ai tenu parole sur ce point. Par contre, je ne me suis jamais engagée à ne rien écrire. Dire et écrire sont deux choses différentes.

C'en est trop pour Michel qui, hors de lui, s'avance vers la caméra comme s'il s'agissait du visage de sa correspondante. Le mouvement de ses lèvres renvoie les mots :

—Va te faire foutre !

—Non, Jeri ! Non ! s'exclame Samuel, catastrophé.

La communication se coupe, puis l'écran devient noir. le vieil homme s'est mis hors ligne.

—Mais qu'as-tu fait, Jeri ? Pourquoi l'avoir menacé de la sorte ? Il ne voudra plus jamais te parler ! Et acheter Gabriello ? Il préférerait certainement mourir !

La pensionnaire éteint l'ordinateur avant de se laisser retomber contre le dossier de la chaise, les mains croisées derrière la nuque, dans une posture qui laisse deviner sa satisfaction.

—Soyez sans crainte, je contrôle la situation.

—Il vient de t'envoyer promener ! C'est ce que tu appelles une réussite ? Et dire que je t'ai laissé faire sans rien dire !

—Nous avons des conversations houleuses comme celle-là presque tous les soirs, explique Jerico. Il s'emballe même quand nous parlons de science et finit presque toujours par me raccrocher au nez, si on peut le dire ainsi. C'est la routine. Il est tout de même en ligne le lendemain à la même heure, à attendre que je me connecte.

—J'imagine mal Michel en train d'acheter Gab après ce que tu lui as dit. Tu as échoué, Jerico. On avait une chance de le faire revenir, et c'est raté !

La dernière phrase a été criée, tant et si bien que la chercheuse dévisage Samuel, transie. C'est la première fois qu'il hausse le ton devant elle. Il se ressaisit ; une dispute attirerait l'attention d'Amanda et il aurait du mal à justifier qu'il soit encore là, alors qu'il est passé vingt-trois heures.

— N°9 a déjà accepté, affirme la chimiste d'une voix assurée. Voyez-vous, il préférerait mourir plutôt que d'admettre que j'ai raison. Finir la conversation par une insulte, c'est sa manière toute personnelle de m'indiquer qu'il consent à acquérir Gabriello. L'argent lui importe peu, car il n'a besoin de rien, hormis son labo et un verre de cognac lorsqu'il rentre à la maison. Faites-moi confiance ; si tout se déroule comme prévu et que le gouvernement accepte, vous recevrez d'ici quelques jours un appel pour aller chercher votre beau nomade. Sur ce, je vous souhaite une bonne nuit. Ma couchette toute neuve m'attend.

Sa mission étant terminée, la jeune femme file à la falaise. Samuel, quant à lui, reste planté au milieu de la pièce, sous le choc.

Chapitre 14

D'un pas traînant, le docteur Paradis se rend devant le mur vitré de la chambre de son prisonnier. En dépit de l'heure tardive et des lumières tamisées, le spécimen mâle est assis en tailleur, adossé à la paroi translucide. Ses doigts malhabiles façonnent une boulette de pâte à modeler verte pour lui donner une forme qu'on devine être celle d'un arbre. Michel se penche pour voir, par-dessus l'épaule du gail-lard, une foule de minuscules galettes rouges et jaunes qui s'amoncellent sur ses cuisses. *Des feuilles d'érable durant l'automne*, déduit le biologiste. Le prisonnier matérialise l'un de ses plus beaux souvenirs de son monde d'accueil.

Michel cogne des jointures contre la vitre. Gabriello sursaute et tourne la tête vers l'arrière. Il se détend toutefois, car son geôlier n'a emmené ni son arme abominable pour-voyeuse de décharges électriques ni les entraves de métal. Aucune séance de torture n'est donc prévue pour ce soir. Le nomade dépose son œuvre d'art sur le plancher, appuie les avant-bras sur ses genoux et s'enquiert avec la bienveillance d'un grand frère :

— Triste, Michel ?

Le biologiste se redresse, étonné de la clairvoyance de sa pupille. Jusque-là, n'avait pas porté attention au fait que sa conversation avec Avanelle l'avait à ce point chamboulé. Bien entendu, il la sait heureuse au Centre de Séjour, car soir après soir, elle lui rédige des paragraphes enflammés sur sa vie dans ces lieux qu'elle surnomme le *monde bleu*, la *grotte* et le *canyon*. Mais surtout, elle lui sert d'interminables discours au sujet de cet imbécile de Samuel qu'elle affectionne à outrance. Le cœur de Michel se serre. *Son Avanelle*, celle-là même qu'il a regardée grandir, qu'il a éduquée...

ne s'ennuie pas de lui. Pour lui qui ne possède ni famille ni ami, Avanelle constituait depuis des années le centre de son univers. Se remettra-t-il un jour de son départ ? Il allume le micro et le porte à ses lèvres pour s'adresser à Gabriello.

— Ça te dirait de retourner au Canada, mon gars ? Avanelle a raison, je verrais à peine la différence si je me débarrais de quelques millions de dollars, sauf que je serais libre de mon temps. Je m'investirais dans mes recherches, ou encore, je voyagerais autour du monde, pourquoi pas ? Rien ne me retiendrait. Par gratitude, Avanelle me téléphonerait peut-être parfois durant la journée à l'insu de monsieur Ménard pour papoter de tout et de rien.

Ce flot de sonorités déboule dans les oreilles de Gabriello, s'entremêle et le désespère. Pourquoi Michel enchaîne-t-il toujours autant de termes compliqués dans la même tirade ? Un homme intelligent comme lui devrait deviner que, de leurs échanges, le non-humain décortique un nombre infime de mots. Ce dernier se désigne pour répondre à ce qu'il croit avoir compris des interrogations de Michel.

— Je Ménard. Gabriello Ménard. Samuel l'a voulu, parce qu'il Ménard l'est.

Michel hoche la tête, peu surpris, mais toujours aussi désappointé de leurs difficultés à communiquer. Il éteint le micro et s'assoit à même le sol du corridor, le dos contre la vitre. Alors que Gabriello se concentre à nouveau sur son arbre de pâte à modeler pour coller les paillettes colorées aux branches, le biologiste allume son cellulaire et compose un numéro de téléphone préenregistré dans ses contacts.

— Je veux flamber du fric, bonhomme, commence-t-il lorsque son interlocuteur répond d'une voix ensommeillée. Beaucoup, beaucoup de fric. Et devine la bonne nouvelle ? Il y en aura assez pour remplir tes poches !

Samuel rentre chez lui peu après minuit avec un mélange de bonheur et d'incrédulité. Le retour de Gabriello tient-il du rêve qui s'évaporerait aux premières lueurs de l'aube ? Absolument pas, car au son du réveille-matin, deux messages l'attendent déjà sur la boîte vocale de son cellulaire. Tout d'abord, Michel Paradis confirme d'une voix étrangement pimpante que la transaction sera bel et bien menée à terme. Sur le deuxième enregistrement, l'Américain demande si la chambre pour accueillir Gabriello est prête, car il semble que les procédures pour assurer son transfert se régleront rapidement.

Le cœur léger, Samuel quitte son domicile en sifflotant et file à la quincaillerie pour acheter une serrure électronique à clavier. Une fois arrivé au Centre de Séjour, il profite du calme matinal pour installer le dispositif à la porte de son bureau. Bien entendu, le vrombissement de la perceuse à batterie atteint les oreilles des deux résidentes, qui sortent en même temps de leur chambre respective. Fraîchement douchée, Jerico éponge ses cheveux à l'aide d'une serviette alors qu'Amanda apporte un trésor qu'elle dépose par terre aux pieds de Samuel, soit le cadavre d'un jeune raton laveur.

« Intrus dans le monde bleu », annonce la fille de l'eau.

« Bon sang, Amanda ! » s'écrit Jerico, le nez froncé et l'air dégoûté. « Tu ne vas quand même pas te mettre à manger de la... de la viande ! »

« Manger ? » répète La Tranquille, les yeux écarquillés comme si cette perspective lui paraissait inconcevable.

« Non ? » continue la femme des falaises. « Tu m'as fait peur ! Dans ce cas, pourquoi avoir tué cette pauvre bête ? Son seul crime est de s'être faufilée dans ta chambre quand

tu as ouvert la porte de la cour. Je t'avais pourtant suggéré d'attendre que Samuel installe une cage pour la capturer. Au fait, comment as-tu réussi à l'attraper ? »

« Les ennemis, on les poursuit jusqu'à ce qu'ils ralentissent », l'informe Amanda, indolente.

Cette dernière s'éloigne dans le coin-repas, farfouille dans le réfrigérateur et revient avec un pied de céleri serré contre son cœur. D'un mouvement du menton, elle désigne ensuite la porte entrebâillée par laquelle fuit une lueur saphir.

« Tu viens, fille des Hautes Terres ? »

La chimiste enroule sa serviette autour de ses épaules. Sa relation avec sa consœur a évolué et bien qu'elles aient peu de points communs, il leur arrive dorénavant de passer plusieurs heures ensemble.

« Je le veux bien, si seulement tu promets de ne pas m'obliger à me baigner. »

« Nager, c'est important. »

Jerico croise les bras sur sa poitrine en envoyant à son amie un regard déterminé. Amanda finit par baisser la tête et abdiquer.

« D'accord, pas d'eau pour toi aujourd'hui. »

Puis, elle entre dans le monde bleu. La scientifique fait mine de la suivre, mais ne peut s'empêcher de lancer à l'adresse de Samuel :

— C'est une charmante serrure, que vous avez installée ! Elle est neuve, mais si facile à déjouer que je l'ouvrirai les doigts dans le nez. J'ai déjà hâte de me mettre à l'œuvre !

— As-tu déjà trafiqué ce genre de verrou ? pâlit le directeur.

La jeune femme se mord la lèvre inférieure et affiche un air mystérieux. Sans prendre la peine de répondre, elle

roule des hanches jusqu'à l'entrée du bassin intérieur. Samuel lorgne son achat. Il regrette de ne pas avoir opté pour un modèle biométrique à empreintes digitales. Et encore, difficile de savoir si Jerico sait déjouer de tels systèmes.

— Je suis sérieux, Jeri. Sais-tu comment trafiquer cette serrure ?

L'autre s'arrête dans l'embrasure de la porte et lance :

— Certains humains se font recouvrir de chaînes par des sceptiques qui clament que c'est impossible de s'en libérer. Savez-vous ce que ces illusionnistes font par la suite ? Ils gagnent leur vie en prouvant que tout cadenas peut être croché et que toute chaîne peut être cassée.

Sur ce, elle referme la battant derrière elle. Lancerait-elle de la poudre aux yeux à son protecteur ? Non, ce n'est pas son genre. Ce dernier se sent tout à coup moins intouchable qu'il l'avait cru. Il balaie les grenailles en bois sur le plancher et, du bout des doigts, va jeter la carcasse aux ordures.

Six jours plus tard, le médecin reçoit un texto lui annonçant que la transaction impliquant Michel et Gabriello est conclue.

— Et alors ? Vous me débarrassez du colosse, ou quoi ? lui écrit le docteur Paradis.

Plus prêt que jamais, Samuel réserve les services du transporteur aérien, qui le conduit sur le sol américain. À la suite de quoi il récupère une berline louée pour se diriger vers un secteur reculé de Victoria. Par son dénominatif, Ovskey Research Center appelle au prestige et à la modernité, mais il se dégage toutefois de ses murs en tôle grise et de ses fenêtres grillagées une impression de négligence, comme c'est le cas des entrepôts vétustes. Le stationnement à l'arrière compte quatre voitures, avec une capacité d'accueil d'une trentaine supplémentaires.

Sous l'œil du judas électronique, Samuel appuie sur la sonnette et patiente de longues minutes avant que le dirigeant de l'institut désactive le système de sécurité. La porte en métal s'ouvre sur le sexagénaire vêtu d'un pantalon noir pressé et d'une chemise bleu royal. Pendant un instant, Samuel songe que le nom *Paradis* convient mal à cette branche sèche au visage figé dans une moue austère. Michel renifle, toise le nouveau venu de haut en bas et fronce le nez.

— Vous êtes seul ? s'étonne-t-il, la tête légèrement renversée vers l'arrière. Vous croyez vraiment faire traverser la frontière à cette montagne de muscles avec vos bras faiblards de bureaucrate ?

— C'est un plaisir de vous rencontrer en personne, le salue le visiteur.

Michel se détourne afin de cacher son trouble. C'est donc lui le fameux Samuel qui hante les conversations d'Avanelle. Un type court sur pattes, au sang visiblement hispanique, avec toujours un mot poli à la bouche. Que lui trouve-t-elle de si spécial pour l'aimer plus que lui ?

— Ne perdons pas de temps, grommelle-t-il. Le colosse vous attend en haut. Qu'il parte au plus vite. Je suis mal à l'aise de l'avoir dans mes locaux. Il est trop... fort, vous comprenez ?

Cela dit, il prend les devants en s'appuyant sur sa canne en acajou pour suivre le corridor qui mène à la cage d'escalier ascendant. Au premier étage, l'odeur de désinfectant est si prononcée qu'elle pique les narines. Les deux hommes dépassent quelques portes identifiées par des plaques nominales, soit des locaux loués par des chercheurs indépendants, puis pénètrent dans l'aile du bâtiment. À partir de là, la plupart des portes sont munies d'un système de verrouillage biométrique. De l'autre côté d'un battant sécurisé se dresse

un large mur vitré qui donne sur une cellule de confinement. Sans surprise, Samuel aperçoit un lit, un ameublement sommaire et, au milieu de la pièce, son cher Gabriello.

— Je ne l'ai pas tenu suffisamment occupé, ce matin, grognone Michel, les dents serrées. Bon sang, c'est de ma faute... Un, deux, trois, quatre...

Il continue le décompte des pompes que Gabriello enchaîne avec facilité de l'autre côté de la vitre. Les muscles du gaillard jouent sous sa peau luisante de sueur alors qu'il plie, puis étire les bras. Ses cheveux, noués à la nuque, sont collés sur son dos nu. Samuel se retient d'éclater de rire.

— Allons, Michel, ressaisissez-vous. Vous n'avez quand même pas peur de...

Le maître des lieux interrompt son interlocuteur d'un geste de la main, hypnotisé par les biceps du spécimen bandés par l'effort.

— Vingt-huit, vingt-neuf, trente... doux Jésus, ce bâtard va sûrement se rendre jusqu'à mille !

Il l'aurait sans doute fait si Samuel ne s'était pas avancé face à la paroi translucide. Gabriello suspend son mouvement, ventre contre terre, et tourne la tête vers les deux humains. L'expression de son visage, lorsqu'il reconnaît son bon ami, tangue entre la stupeur, le soulagement et la détresse. Des larmes plein les yeux, il bondit sur ses pieds pour se précipiter devant la vitre.

— Pourquoi ai-je l'impression que ce pauvre homme ignorait que je venais le chercher ? se désole Samuel.

— J'ai du mal à communiquer avec lui, avoue Michel. Il comprend des termes simples en français, mais tout juste. Et avec quel accent incompréhensible il parle ! Par exemple, le mot de code qu'il utilise pour dire *oui* est *o-iss*. Établir un dialogue avec lui équivaut à bavarder avec un gorille.

Le fort accent de Gabriello s'éloigne effectivement de la prononciation parfaite de Jerico, mais sans le rendre intelligible pour autant. Les Joliettains ont transigé pendant deux mois avec lui et il semble que la barrière du langage n'ait jamais nui à leurs échanges.

De légers cognements se font entendre ; le prisonnier tente d'attirer l'attention de Samuel. Une supplication silencieuse, priant son ami de le sortir de cet enfer, émane de son visage. La même qu'avait exprimée le défunt Max.

À l'ouverture de la porte, un parfum familial leur parvient, celui de la peau de Gabriello chauffée par l'effort qui dégage un arôme musqué. Ce dernier va tout droit dans la direction de son ami et le serre dans ses bras. Quand ils se séparent, Samuel annonce la bonne nouvelle.

« Je te ramène chez toi, au Centre de Séjour. »

Par le passé, il lui est déjà arrivé d'essuyer les larmes de Gabriello. Des manifestations de peur, de solitude, de deuil de son ancien univers... mais pour la première fois, il le voit pleurer de joie. Ses épaules s'affaissent et sans honte, il s'appuie sur son bienfaiteur, le corps secoué de sanglots. Lorsque le choc de la nouvelle fait place au bonheur, le non-humain va fouiller dans sa commode pour en sortir un T-shirt, qu'il enfile.

« Prêt », lâche-t-il.

Samuel lui offre une paire de lunettes fumées pour cacher ses yeux noirs. Resté dans le corridor, Michel leur ouvre la porte, puis lève un doigt sévère sous le nez de Gabriello lorsque celui-ci passe devant lui.

— Tu as tout intérêt à veiller à ce qu'Avanelle aille bien. Et si tu t'approches un peu trop d'elle, je vais te découper moi-même en pièces détachées, suis-je clair ?

Le nomade hoche la tête pour marquer son assentiment. Enfin une tirade qui lui semble compréhensible !

— Bien, accepte-t-il simplement.

Le biologiste guide ensuite les deux hommes vers la sortie. Gabriello accueille le grand air en fermant les yeux, le temps d'une profonde inspiration. Du revers de la main, il essuie une larme sur sa joue avant de monter dans la voiture. Sans un regard derrière eux, Samuel et lui quittent le stationnement d'Ovsky Research Center pour filer à l'aéroport, où les attend l'aéronef devant les conduire à Montréal.

Une fois l'appareil élevé au-dessus des nuages, Gabriello regarde le paysage de l'autre côté du hublot d'un air pensif, jusqu'à ce que son ami lui pose la question qui le taraude depuis le jour de sa fugue.

« Pourquoi, Gab ? Pourquoi es-tu parti ? »

Le regard fixé droit devant lui, le nomade s'accorde quelques secondes de réflexion au terme desquelles il confie :

« Pour nettoyer des terrains... et aussi pour ramasser de l'eau gelée. Mon intention initiale était de repérer la faille intermondes, celle que j'attends depuis si longtemps. Je l'ai beaucoup cherchée, mais tout ce que j'ai trouvé ce sont des humains, des habitations, des feuilles séchées et, à l'arrivée du froid, de l'eau gelée. »

Il hoche la tête, un léger sourire aux lèvres et les yeux perdus dans le vide, comme s'il se trouvait replongé à l'époque de sa vie de pelleteur de neige.

« C'était bien, dehors », termine-t-il.

Cela étant dit, il garde le silence durant le reste du trajet, tendu autant par l'altitude que par l'anticipation de la rencontre qui l'attend avec la fameuse Avanelle dont il a tant entendu parler. Il ne l'avait pas trouvée particulièrement jolie lors de leur dernière rencontre, cette petite silhouette frêle

cadénassée à son fauteuil roulant, mais il avait intercepté dans son regard un éclat d'intelligence qui lui avait plu. Il l'aimera bien, il le sent.

Comme Samuel l'avait demandé, un taxi longue distance est disponible pour eux à la piste d'atterrissage de Montréal. Gabriello prend place sur la banquette arrière, à gauche de son protecteur, et serre spontanément la pince au quinquagénaire corpulent assis derrière le volant.

— Je Gabriello, se présente-t-il.

— Moi, c'est Richard, réplique le chauffeur. Content de te connaître.

Sans plus attendre, le taxi se joint à la circulation. Gabriello fronce les sourcils, vivement intéressé par les constructions qui se raréfient à leur arrivée sur l'autoroute. Les panneaux de signalisation attirent également son attention. Par respect pour le chauffeur, il dit en français :

— Michel a écriture d'apprendre me. Regardez : le mot début *Jo*.

Ses connaissances en lecture sont toutefois trop sommaires pour lui permettre de décrypter le reste du nom de la municipalité vers laquelle ils se dirigent.

— Joliette, précise Richard. C'était écrit Joliette.

Gabriello tourne des yeux sidérés vers son protecteur, qui s'est plu à lui planifier une surprise avant de le ramener au Centre de Séjour. Si le gaillard a aimé Joliette, il sera heureux de s'y rendre une dernière fois et, qui sait, de saluer de loin un ou deux amis susceptibles de marcher en bordure de la rue ?

Richard s'engage sur la route secondaire qui les mènera à leur seule halte du voyage, un immeuble commercial à un étage, bordé d'un stationnement vide. En milieu d'après-midi, le restaurant favori de Gabriello est peu achalandé.

— Restaurant d'a Jessica ! s'exclame le gaillard.

À peine a-t-il terminé sa phrase que le taxi s'engage dans le stationnement du commerce et s'immobilise devant la vitrine. Gabriello bondit hors de la berline. Comme s'il rentrait dans sa propre cour, il ramasse un gobelet en plastique abandonné sur le sol et le jette dans la poubelle. Ce faisant, il passe à côté d'une enseigne de trottoir sur laquelle des lettres tracées à la craie indiquent la promotion du jour, soit les cornets de crème glacée à l'érable. La créature ouvre toute grande la porte vitrée et se voit accueillie par le cri de joie de la caissière qui, derrière le comptoir, se détourne de son client.

— Hé, Gaby ! C'est bien toi ! On a vraiment cru ne plus jamais te revoir !

Jessica, dont les vêtements noirs épousent les formes généreuses de son corps, contourne le comptoir et ouvre les bras à son client fétiche. Celui-ci lui passe une main autour des hanches pour l'attirer contre lui dans une intime promiscuité.

— Jessica jolie, prononce-t-il.

Ce qualificatif, banal dans la bouche d'une autre personne, indique que cette déesse potelée est son ancienne amante.

— Content de te revoir, Gaby, le salue le client avant de quitter le restaurant.

Samuel s'installe à la table voisinant la porte d'entrée, celle où Gabriello avait l'habitude de prendre place. Richard s'assoit à sa gauche.

— Mangez un morceau, lui suggère le docteur. Vu les heures de route qui nous attendent, il faut reprendre des forces. Je vous invite. Et voyez l'énorme sélection de crèmes glacées ! Vous goûterez bien à l'un de ces desserts !

—Ah, les desserts, ça me connaît ! s'exclame le chauffeur d'un air jovial en empoignant les bourrelets qui gonflent le bas de son T-shirt.

Il opte pour un sandwich au jambon et Samuel le potage du jour. La caissière s'étire le cou pour voir son employé côté cuisine.

—Hé, Félix ! Regarde qui est venu nous visiter !

La tête d'un étudiant, plongeur d'après son habillement, apparaît dans la porte. Il lance une exclamation de joie, et hésite entre continuer ses tâches et aller saluer le sympathique gaillard.

—C'est bon, tu peux prendre une pause, consent la propriétaire. Après tout, la dernière visite de Gaby remonte à longtemps !

D'un signe de la main, Samuel invite le plongeur à s'installer à leur table. Un convive de plus, quel mal y a-t-il ?

—Je t'offre la crème glacée, indique le médecin. Les amis de Gabriello sont mes amis.

Un peu plus tard, Félix s'amène, son cornet à la main. Au même moment, deux jeunes filles entrent dans la boutique et interrompent leur conversation en regardant Gabriello.

—Hé, mais c'est Gaby ! s'exclame l'une d'elles.

Le sourire du non-humain s'élargit, tandis qu'il convie les demoiselles à venir s'asseoir près de lui. L'une après l'autre, elles étreignent le beau mâle aux lunettes fumées avant de prendre place à la table d'à côté.

—Choisissez votre crème glacée, leur indique Félix. C'est gratuit, aujourd'hui.

Deux commandes s'ajoutent derechef à la facture de Samuel. Celui-ci commence à redouter l'ampleur du cercle social de Gabriello lorsqu'il voit surgir un homme âgé, dont le visage s'éclaire dès qu'il les aperçoit.

— Mon petit, on ne croyait plus te revoir ici !

— Monsieur Arthur ! s'exclame Gabriello avec une joie sincère.

Celui qui avait naguère tenté de l'arnaquer vient en ami et le gratifie d'une tape virile sur l'épaule. Gabriello pose une main sur le poitrail du vieillard, geste que ce dernier comprend aussitôt.

— Mon cœur va bien, à présent, informe-t-il. Il est tout réparé, presque comme un neuf.

Le nomade hoche la tête avec un sourire satisfait. La caissière, quant à elle, prépare une crème glacée supplémentaire, sans noix ni cerises, comme l'habitué les aime.

— Je sens que la tournée va vous coûter plus cher que prévu, fait remarquer Richard à Samuel.

En effet, il semble que la clientèle la plus fidèle et la plus enthousiaste du restaurant soit vouée à franchir ses portes aujourd'hui. Un adolescent gringalet, vêtu d'habits amples et coiffé d'une casquette qui dompte ses cheveux ébouriffés, entre dans la boutique. Ses yeux s'illuminent à la vue de Gabriello. Il retire les écouteurs de ses oreilles et bifurque dans sa direction. Le nomade se lève pour lui serrer la main, sous le bruit de la caisse enregistreuse qui ajoute à la facture de Samuel un autre délice vanillé. Pendant ce temps, monsieur Arthur compose sur son cellulaire le numéro de son épouse. Il doit parler fort pour surpasser la cacophonie de voix enjouées et lui annoncer le retour du beau pelleteur de neige. La caissière, quant à elle, sort du restaurant, efface les écriteaux de l'enseigne à l'aide d'un chiffon humide, et souffle sur l'ardoise pour la faire sécher. La sueur inonde le front de Samuel quand il la voit écrire en grosses lettres rondes : « Venez saluer Gaby ! »

Le directeur balaie des yeux les visages animés autour de lui, à la fois étonné et inquiet d'avoir déclenché une fête de quartier. Félix, l'oreille collée sur son cellulaire, invite d'autres amis. Bientôt, une automobile se gare à la droite du taxi, face à la vitrine, signe qu'un autre client se joindra à eux. Le volume de la musique donne l'impression d'être plus élevé qu'à leur arrivée, et l'ambiance plus festive. Même des enfants se mettent de la partie en sautant sur les genoux de Gabriello comme s'il était le père Noël. Les places assises dans la boutique artisanale se remplissent à vue d'œil, tant et si bien que, vingt minutes plus tard, une trentaine de consommateurs de crème glacée célèbrent le retour du pelle-
teur. Jeunes, vieilles, rondes, boutonneux, le non-humain les enveloppe tous de son regard chargé d'amour. Si le bonheur pouvait se quantifier, Gabriello serait certainement l'homme le plus riche au monde.

Deux mois. C'est le temps qu'il a passé dans cette municipalité, songe Samuel. Comment diable a-t-il acquis cette popularité aussi rapidement ?

— Soyons sérieux, mon petit, intervint monsieur Arthur. On a tous pensé que tu étais parti vagabonder ailleurs, mais une bande de gamins a prétendu que des gens t'auraient emmené contre ton gré. Ils ont insisté pour appeler la police, mais bien entendu, personne n'aurait cru les balivernes de mômes. J'ignore dans quel borbier tu t'es empêtré, mais il semble que ça te poursuive, car un homme te surveille depuis une dizaine de minutes à partir de sa voiture.

Le sourire de Gabriello se fige et les voix se taisent. D'un même mouvement, les têtes se tournent vers une *Audi* grise de modèle récent avec plaque américaine, postée devant la vitrine. Le conducteur est accoudé avec nonchalance contre la fenêtre baissée de la portière. Samuel se sent effaré

lorsqu'il reconnaît Desmond. Bien que ce dernier remarque qu'il a été repéré, il reste en place, les yeux braqués sur sa nouvelle proie. La présence de ce chasseur d'extraterrestres, garé à côté du taxi, ne tient pas de la coïncidence. Il les a suivis, sans doute après avoir intercepté les courriels ou les appels téléphoniques du docteur Paradis. Samuel pense à l'arme à feu dissimulée sous son aisselle et prie pour ne pas avoir à s'en servir dans une salle bondée d'honnêtes citoyens.

—Y aurait-il une porte, à l'arrière, du côté de la cuisine ? s'informe-t-il.

Sans quitter l'inquiétant personnage des yeux, Jessica opine du chef. Monsieur Arthur dévisage tour à tour Gabriello et son protecteur. Sensible à l'angoisse qui les tiraille tous les deux, il se lève en annonçant :

—Inutile de prendre la poudre d'escampette, je me charge de lui.

Avant que Samuel n'ait pu le dissuader d'agir, le septuagénaire sort pour se planter à côté de la vitre baissée de Desmond. Il l'apostrophe sans se douter qu'il s'adresse à un bandit. En guise de réponse, l'Américain remonte sa fenêtre avec un sourire narquois aux lèvres. Irrité d'être ignoré, monsieur Arthur tape du plat de la main sur le capot.

L'instant d'après, un mouvement de foule se produit, quand Félix, deux jeunes filles, un garçonnet d'une dizaine d'années, Richard et Jessica vont se planter devant le nez de la *Audi*. Les coups contre le capot se multiplient, tant et si bien que la tôle tressaille.

—Laissez ce brave type tranquille ! crie monsieur Arthur.

—On va te casser les jambes si tu ne pars pas ! renchérit l'enfant.

Deux autres hommes sortent du restaurant pour se joindre à l'attroupement, suivis d'un troisième. Madame Arthur se lève également, prête à soutenir le groupe.

On peut demeurer insensible face à un individu mécontent, mais il est difficile d'en faire autant quand on est confronté à une bande qui s'agrandit de seconde en seconde. Vaincu par ce redoutable élan de solidarité, Desmond se voit obligé de démarrer le moteur et de reculer. Sous un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements, il tourne au coin de la rue pour ne plus jamais revenir.

Chapitre 15

Après que Samuel ait payé son potage, le sandwich de Richard, la salade de son pensionnaire et quarante-deux cornets de crème glacée, le groupe se dissout graduellement. Félix regagne la cuisine et Jessica reprend sa place derrière le comptoir.

Sur le seuil de la porte, Gabriello lance un regard nostalgique à ses amis. La caissière le salue de la main, les yeux luisants de larmes. Au fond d'elle-même, elle doit savoir que cette fête inopinée marquait la dernière visite de son cher Gaby. Puis, ce dernier referme le battant et le silence s'installe à l'intérieur du commerce endeuillé.

« Elle va me manquer », murmure-t-il en se détournant.
« Ils vont tous me manquer. »

Samuel pose une main sur son épaule. Les trois hommes regagnent ensuite le taxi et quittent la municipalité. Pendant les quatre heures de route suivantes, le docteur garde un œil attentif sur la circulation. Le taxi dépasse quelques berlines grises semblables à celle de Desmond, mais la silhouette de leur conducteur ne correspond pas à celle du chasseur d'extraterrestres. C'est à croire que l'homme a renoncé à les poursuivre pour l'instant. Le taxi engloutit les kilomètres jusqu'à passé vingt et une heures, quand ils aboutissent à la piste d'atterrissage au Saguenay, là où Samuel avait garé sa voiture personnelle.

— Toi, tu es spécial, indique le conducteur en pointant un doigt vers Gabriello, avant de repartir.

Samuel et son protégé échangent un sourire complice. Ils reprennent ensuite tous deux la route et parviennent en un rien de temps au sud de l'arrondissement urbain. Le Centre de Séjour est identique au souvenir de Gabriello. La même

façade en brique, le haut mur ceignant la cour arrière et, une fois à l'intérieur, ce tunnel végétal qui donne l'impression de pénétrer dans un autre monde. Mathieu, le seul membre du personnel encore sur place, offre une poignée de main au pensionnaire lorsqu'il voit le voit passer devant lui.

« Content de te revoir, Gab », l'accueille-t-il. « Tu nous as beaucoup manqué. »

Gabriello lui rend la politesse, un grand sourire aux lèvres. Enfin de retour chez lui ! Il porte inconsciemment la main à la plaie encore sensible au bas de son ventre, vestige de l'enfer qu'il vient de quitter, et bénit la bonne fortune qui a permis à Samuel de le retrouver. Le cœur léger, il emplit ses poumons de l'air humide du canyon, avant d'ouvrir la porte du monde bleu. Une fois à l'intérieur de la chambre d'Amanda, il sonde des yeux le bassin aux reflets saphir. Outre quelques cercles concentriques sur la surface qui témoignent du plongeon d'une grenouille, l'endroit est immobile, d'apparence inhabité. La fille du Nord pourrait s'alan-guir sous l'eau, lovée contre un rocher, mais le nomade est plutôt attiré vers le fond de la pièce. Suivi de Samuel, il emprunte le sentier pour accéder à la porte donnant sur la cour. En ouvrant le battant, un flot de lumière frappe les deux hommes en plein visage. En dépit de ses yeux éblouis, Gabriello contourne les obstacles comme s'il sentait leur présence. Il trouve au même emplacement que l'été dernier le potager aménagé dans l'un des rares coins plein soleil. Assise en tailleur entre deux rangs, Amanda caresse le feuillage des plants de tomates en fredonnant pour favoriser leur croissance. Le nomade aurait aimé entendre une de ses mélodies, ne serait-ce qu'une fois, mais sa consœur s'interrompt toujours quand quelqu'un s'approche. Encore une fois, elle se tait lorsque ses amis parviennent devant le potager. La

main suspendue au-dessus du faîte d'une des plantes, elle lève la tête vers les deux hommes.

Gabriello affectionne tendrement sa sœur d'exil. Il est tenté de l'étreindre, mais hésite en remarquant les serviettes en ratine humides enroulées autour de ses avant-bras. C'est la première fois que ses plaies s'étendent à ses membres supérieurs. Ses mains gerçaient sporadiquement pendant l'hiver, mais la pommade résorbait vite les crevasses. Aujourd'hui, son mal a gagné du terrain et les estafilades filent jusqu'à ses coudes. En regardant de plus près, Samuel remarque qu'elles se sont allongées pendant son absence, pour atteindre ses muscles biceps brachiaux antérieurs. Gabriello s'agenouille devant elle, l'air désolé.

«Peux-tu encore marcher, ma petite fille des algues?» s'enquit-il.

Amanda détourne le regard et laisse retomber sa main sur son genou.

«Je marche quand il le faut vraiment, et je nage le reste du temps.»

Ses épaules s'affaissent le temps d'un soupir, faisant étinceler les paillettes argentées collées sur ses clavicules. Gabriello passe un bras sous les cuisses de la jeune fille et un autre dans son dos pour la soulever sans le moindre effort. L'eau ballotte dans les bottes en caoutchouc d'Amanda et une éclaboussure écarlate gicle sur les végétaux. Gabriello envoie un regard mortifié au médecin. Ce dernier, resté debout en retrait, baisse les yeux, impuissant. Les pommades, les compresses, l'eau du bassin... plus rien ne soulage la malheureuse. Semaine après semaine, elle se meurt à petit feu.

«J'ai dû rester dehors un peu trop longtemps», suppose-t-elle en enlaçant affectueusement son ami.

Les yeux fermés, elle accote sa joue contre l'épaule de son confrère, qui la transporte à l'intérieur. Quand il la dépose sur le bord de la sente qui scinde le bassin, Amanda a l'élan fluide du poisson qu'on relâche après sa capture. Elle entre dans son élément et laisse l'apesanteur la délester de ses douleurs. Un plongeon plus tard, deux masses blanches se mettent à flotter à la surface : il s'agit des pansements de ses bras, dont elle juge ne plus avoir besoin. Samuel s'étire au-dessus de l'eau et récupère les serviettes, qui lui resserront bien assez tôt.

Les retrouvailles d'Amanda et de Gabriello se déroulent ainsi, simples et chargées de cet attachement désintéressé qui les unit. Le non-humain se tourne alors vers la porte menant au canyon. L'heure est venue de rencontrer l'instigatrice de sa libération, la mystérieuse Avanelle, celle qui a le pouvoir de faire chanter un vieil emmerdeur. Gabriello s'avance sur le layon, mais Samuel le retient.

«Je vais aviser Jeri de ton arrivée. Je suis persuadé qu'elle veut être prête pour te recevoir.»

«Jeri?» répète le beau nomade, les yeux pétillants d'anticipation. «Pourquoi m'aviez-vous caché qu'une autre femme a emménagé ici ? Elle est comment ?»

Comprenant aussitôt la méprise, Samuel explique que celle que Michel Paradis désigne sous le nom d'*Avanelle* se présente au quotidien sous l'identité qui lui a permis d'accéder aux études supérieures à l'insu du gouvernement, soit celle de Jerico.

«Je reviens tout de suite, le temps de la mettre au courant de ton arrivée», termine-t-il.

Gabriello envoie un regard patient vers son protecteur. Les us des humains lui ont toujours donné l'impression d'être emberlificotés dans d'incompréhensibles bienséances.

Le directeur va cogner à la porte de la falaise. Vu l'absence de réponse, il ouvre le ventail et s'engage sur la mezzanine. Les rayons du couchant s'engouffrent par le mur vitré, ce qui crée des pans topaze sur la paroi rocheuse. Le bureau de travail sur lequel Jerico a l'habitude de bûcher à pareille heure est inoccupé, et l'ordinateur portable éteint. Samuel lève la tête, étonné de deviner une forme dans la tente du milieu. Pourquoi la chercheuse paresserait-elle au lit alors qu'il est à peine dépassé vingt et une heures trente, elle qui veille toujours tard dans la nuit ?

— Je suis revenu, ma Jeri, annonce-t-il. Gabriello t'attend dans le monde bleu. Il a hâte de te connaître.

— Pardonnez-moi, mais je n'irai pas, fait une voix en provenance du haut de la falaise.

— En voilà une drôle d'idée. Tu as organisé sa libération, as attendu son arrivée avec autant d'impatience que moi, et maintenant tu refuserais de le voir ?

Une silhouette s'agite légèrement de l'autre côté de la toile rouge et la couchette s'engage dans un lent balancement. Pourtant, personne n'en sort. Étouffée par l'oreiller qu'elle a plaquée sur sa tête, la voix de Jerico rétorque :

— Je reste ici, un point c'est tout !

— Veux-tu bien m'expliquer ce qui t'arrive ? questionne Samuel en appuyant ses avant-bras sur le parapet. Ça ne te ressemble pas d'avoir peur.

— Peur ? Vous pensez qu'il ne s'agit que de ça ? Souvenez-vous de ma rencontre avec La Tranquille. Je voulais tellement faire une bonne impression ! Je m'étais préparée. Une fois le moment venu, j'ai été moche comme si on m'avait amputée de ma matière grise. S'il fallait que je subisse cette même humiliation avec un nomade, j'en mourrais de honte !

—Selon ce que tu m’as déjà raconté, tu as parlé une fois à Gabriello, à la demande de Michel. Les présentations seront donc superflues.

Un gémissement se fait entendre, signe qu’un profond malaise découle de ce souvenir.

—Oh, non ! Ne me remémorez surtout pas cette horrible journée ! J’étais menottée à un fauteuil roulant, en pyjama, et les fesses enfoncées dans une couche. Comble du malheur, j’obéissais aux ordres d’un tortionnaire qui m’avait convaincue que la liberté de mon confrère importait moins que le chargeur de mon ordinateur ! Quelle égoïste, j’ai été ! Je suis dégoûtée à cette pensée ! Je resterai dans cette tente, que cela vous plaise ou non !

L’intonation catégorique de Jerico indique qu’il est inutile d’insister. Elle sait se montrer obstinée à ses heures. Samuel laisse s’écouler quelques secondes avec l’espoir qu’elle change d’avis, mais faute de réaction de la part de son interlocutrice, il quitte la pièce. Ce faisant, il tombe nez à nez avec un Gabriello qui semble se douter qu’il se fera annoncer une mauvaise nouvelle. Le directeur se penche vers lui pour lui glisser quelques mots à l’oreille. En se redressant, il intercepte une lueur de compréhension dans les yeux de son pensionnaire. Ce dernier s’avance sur la mezzanine, entouré par ce décor achevé dont il avait initié les fondements quelques années plus tôt. Mais il n’a d’yeux que pour la couchette du milieu. Naturellement, il emprunte le même chemin que la femme des montagnes. Il monte, lourd et gauche, sur la balustrade et enjambe le vide, pour ensuite grimper sur la pente. Des fragments de calcaire s’arrachent sur son passage et dégringolent jusqu’au sol. Jerico s’agite ; elle doit se demander ce qui se passe. Gabriello entre à grande peine dans la première couchette, qui se révèle trop

petite pour ses larges épaules et ses longues jambes, qui dépassent par l'ouverture. Il remue pour trouver une position confortable, mais ne parvient qu'à faire grincer la toile sous son poids.

« Problème », lance-t-il.

Un craquement se fait entendre et aussitôt, un coussin chute du haut de la couchette, déboule sur l'à-pic et choit sur le sol en pierre. Samuel n'a pas rêvé : l'oreiller provenait du fond de la tente de son pensionnaire. Avant que quiconque n'ait le temps de réagir, la couchette s'éventre pour laisser tomber la douillette et le deuxième coussin. Par la déchirure béante apparaissent les bras de Gabriello, qui se retiennent à la structure en métal. L'instant d'après, les coutures restantes rendent l'âme et l'homme se voit entraîné dans le trou, les jambes repliées contre l'armature qui lui sert de prise pour l'empêcher de chuter. Il demeure suspendu dans le vide, la tête en bas et les bras ballants.

« Problème, Samuel. Problème ! » répète-t-il.

Le docteur Ménard se précipite au pied de la falaise, catastrophé en regardant le pan de pierres sur lequel son ami risque de s'écraser. Il se maudit intérieurement d'avoir mis de côté le projet du bassin.

Un éclair blanc jaillit subitement de la tente centrale et s'accroche à la pente. À l'aise dans son élément, Jerico s'accroupit sur la corniche, mesure son élan et saute. Cette fois-ci, elle s'agrippe à la falaise à l'aide d'une seule main. Ses pieds, suspendus dans le vide, narguent les huit mètres qui la séparent du sol, mais elle a atteint son objectif : elle se tient devant la couchette défectueuse. Gabriello tord le cou pour la voir arriver.

« Content de te rencontrer, Avanelle-Jeri », la salue-t-il.

Sa voix dégage une étonnante impression de calme, de sorte qu'on le croirait moins en détresse qu'il l'avait laissé croire de prime abord. Sa sauveuse incline la tête sur le côté et de sa main libre, lisse ses cheveux derrière son oreille. En rusée qu'elle est, elle suspecte la supercherie.

«Avec quel outil as-tu déchiré cette tente?»

Pour toute réponse, Gabriello lui tend une pierre effilée, prélevée à même la falaise. Charmée par l'intelligence de son confrère qui l'a incitée à sortir de sa cachette, la grimpeuse sourit d'un air entendu. Samuel, quant à lui, essuie la sueur de sur son front, encore ébranlé par ce coup de théâtre.

«Voilà ce qui arrive quand des nomades s'aventurent sur nos falaises», de se moquer Jerico à l'intention de son semblable. «On doit toujours les secourir.»

«C'est plutôt nous qui sauvons les enfants des montagnes en les séduisant. Si nous n'en ramenions pas autant sur la terre ferme, combien d'entre eux chuteraient?»

«Tout le monde finit tôt ou tard par tomber», récite Jerico comme si elle débitait le début d'une fable. «Tu as sans doute déjà entendu ce dicton lors de tes visites dans nos communautés.»

«En effet... Alors ? De l'aide ?» réclame Gabriello, les bras toujours ballants en dessous de lui.

Aussitôt demandé, aussitôt reçu. Jerico laisse tomber la pierre et lui tend la main, qu'il saisit.

«Lâche la couchette et je te retiendrai», lui indique la jeune femme.

«C'est une mauvaise idée!» s'écrit Samuel.

Les deux non-humains tournent la tête vers lui dans un même mouvement, comme s'ils venaient de se souvenir de sa présence.

«Douteriez-vous encore une fois de mes capacités? s'offusque Jerico. Docteur, souvenez-vous des onze os supplémentaires dont je vous ai parlé...»

«Je me fiche de tes os! Gab est deux fois plus lourd que toi! Il t'entraînera au sol!»

Les créatures se détournent de leur protecteur pour plonger le regard dans celui de l'autre. Le monde semble avoir cessé d'exister autour d'eux alors qu'ils échangent quelques mots à voix basse. Puis, Gabriello étire les jambes et relâche sa prise de sur l'armature en métal. Pendant un instant, il semble plonger tête première vers le plancher. Seul le bras de Jerico le retient, mais avec quelle force! Le nomade va se cogner contre la paroi, pendant que sa main libre cherche une aspérité pour s'y accrocher. Au bout d'un moment, il réussit tant bien que mal à prendre prise.

Un sourire taquin s'installe brièvement sur les lèvres de Jerico, mais il se décompose quand la proximité de son comparse lui saute aux yeux. La sauveuse baisse le regard comme une collégienne intimidée. Cette gêne, qu'elle avait manifestée lors de sa rencontre avec Amanda, la dépouille à nouveau de ses moyens.

«Me faire des amis... j'en ai perdu l'habitude...» murmure-t-elle en guise d'excuse.

Gabriello lui envoie un sourire compréhensif. L'instant d'après, il lui glisse un pouce sur la pommette.

«Ferme les yeux.»

Sa voix était chaude, invitante. Jerico s'exécute en souriant bien malgré elle. Sans qu'elle ne s'en rendre compte, elle retient son souffle lorsqu'elle sent le bout des doigts du nomade effleurer son sourcil, sa mâchoire, sa gorge, son sein et finalement, son nombril. Elle est hypnotisée par ce geste empreint d'intimité et si naturel pour Gabriello.

« Tu y arrives », souffle celui-ci.

Jerico soulève les paupières, étonnée que son interlocuteur ait lu dans son âme pour y capter cette étincelle de vie qui l'anime toujours en dépit des années de torture et de solitude qui jalonnent son passé. Cette capacité à entrer en relation avec autrui fait partie d'elle-même. Elle doit l'apprivoiser, lui faire confiance et la laisser s'exprimer. Elle hoche la tête, d'abord lentement, puis avec conviction. On ne peut faire autrement que croire un nomade.

Puis, émergeant de sa transe, Jerico se détourne de Gabriello pour grimper avec légèreté sur le mur en pierre. Elle s'arrête face à sa couchette et s'assoit sur ses talons. L'altitude ravive son côté sauvage, de sorte que pendant un instant, ce n'est plus la doctorante en chimie qui se tient sur la corniche, mais bien l'âme sœur du vertige qui s'enivre du grand air.

Puis, en un saut, elle disparaît dans sa tente.

Chapitre 16

Ce soir-là, Samuel rentre plus tard qu'à l'accoutumée, les yeux remplis d'étoiles en se remémorant les événements de la journée. Pour se changer les idées, il tond le gazon et prépare deux sandwiches au jambon ; un qu'il met de côté dans le réfrigérateur pour son épouse, et un autre qu'il avale en solitaire. Il passe ensuite l'aspirateur au rez-de-chaussée, remplit le lave-vaisselle, plie le linge propre et nettoie le plancher en acajou.

Hélène le rejoint au salon vers vingt-trois heures, vêtue de son peignoir en ratine et le minois endormi. Sans mot dire, elle lisse ses cheveux hirsutes et s'assoit à l'autre extrémité du divan.

— Veux-tu un sandwich ? lui propose-t-il.

Elle refuse à l'aide d'un secouement de la tête et dévie les yeux vers la télévision pour éviter son regard. La faim la taraude moins que cette horrible honte d'avoir entendu Samuel abattre tant de tâches ménagères qu'elle aurait dû exécuter elle-même. Où est passée cette Hélène qui se levait tôt, autrefois, celle qui s'habillait joliment, qui travaillait à mi-temps à la bibliothèque, qui entretenait la maison et qui accueillait chaque soir son époux à la porte lorsqu'il revenait du travail ? Pourquoi ne lui revient-elle pas ? Elle garde les yeux rivés sur l'écran pour cacher ses larmes contenues. Samuel se montre toujours compréhensif et attentionné, parfait dans son rôle de mari aimant. Quel menteur ! Il cache si bien ce dégoût qu'il doit sans doute ressentir à la vue de la femme déchue qu'elle est devenue ! La seule personne qui, elle le croit, l'écouterait sans jugement serait cette étudiante maigrelette au teint pâle qu'elle avait accueillie au sous-sol au début de l'été.

—Madame Cleere... débute-t-elle d'une voix terne. Comment occupe-t-elle ses journées ? Crois-tu qu'elle s'ennuie à force d'être enfermée entre quatre murs ?

—S'ennuyer ? répète Samuel en baissant le volume de la télévision à l'aide de la manette. Jamais de la vie ! Au contraire, il y a trop peu de minutes dans une journée pour satisfaire son horaire ambitieux. Elle commence la matinée par le déjeuner, la séance de jogging et un bain avec bombe effervescente. Après le dîner, elle accourt dans le laboratoire pour rédiger sa thèse et effectuer diverses expérimentations pour contribuer à mes recherches. S'ensuit généralement une sieste de santé. Aussitôt son souper terminé, elle s'enferme dans sa chambre pour réviser les travaux de ses clients doctorants jusque tard en soirée. Elle adore être aux premières loges pour découvrir les avancées scientifiques. Si une fenêtre nous donnait accès à ses quartiers, nous la verrions étendue sur le ventre dans sa couchette, le nez plongé dans une pile de paperasse.

Hélène hoche la tête, les yeux toujours rivés à l'écran de télévision. Samuel regrette d'en avoir dit autant. Alors que les journées de son épouse se résument à errer dans la maison en quête d'une énergie qui lui fait défaut, il devine qu'elle doit se sentir diminuée par l'enthousiasme de l'érudite.

—Il lui reste peu de temps libres d'après ce que je comprends. Lui arrive-t-il de... déroger de son horaire pour discuter au téléphone ?

—Pas vraiment, répond Samuel en haussant les épaules. Elle a déjà participé à des réunions à distance avec son directeur de recherche et un vieux bougre de biologiste qu'elle affectionne pour je ne sais quelle raison, mais c'est tout.

Hélène resserre les pans de son peignoir contre sa poitrine et tourne la tête vers son conjoint.

— Crois-tu qu'elle ferait une exception pour moi ?

— Je regrette, ma chérie, mais Jerico est ma patiente et il ne faut pas mélanger vie professionnelle et vie privée.

— Je te rappelle que Jericoco a été mon amie avant d'être ta patiente. Elle n'avait pas encore aménagé dans tes locaux quand nous avons discuté, elle et moi, et j'ai le droit de parler à mes amis, qu'ils soient tes patients ou non. Alors, dis-moi : quel moment de la journée serait le plus approprié pour lui téléphoner ? J'ai peur de la déranger.

— Hélène...

Agacé, Samuel soupire avant de se lever pour tourner en rond dans le salon. Il cherche à toute vitesse comment mieux mentir, se montrer plus convaincant, mais ne peut réprimer le mépris que lui inspire sa propre malhonnêteté.

— Madame Cleere est différente de ce que tu crois, argue-t-il. Elle n'aime pas... enfin, tu devrais la voir avec les autres pensionnaires. Une vraie farce ! Elle les côtoie, mais parvient à peine à soutenir une conversation avec eux.

— Ta *vraie farce* fait de son mieux, figure-toi ! As-tu oublié qu'elle nous avait raconté avoir vécu en ermite pendant des années et avoir besoin de réapprendre à se mêler à la société ? J'ai été témoin de ses efforts et elle s'en sortait bien ! Comment peux-tu la juger ainsi ?

— Il est question de faits. Jerico se sent plus à l'aise lorsqu'elle est entourée d'éprouvettes que par ses voisins de chambre.

— Si tu lui donnais la chance de s'ouvrir au monde extérieur, elle aimerait peut-être davantage la présence d'autrui. Je pourrais lui rendre visite une toute petite demi-heure... Si je la rends mal à l'aise, je prendrai illico un taxi pour rentrer

à la maison et on fera comme si rien ne s'est produit. Mais si au contraire elle semble heureuse de me voir...

Samuel s'immobilise devant la bibliothèque et aligne nerveusement les revues de mode dans une pile impeccable.

— Je regrette, mais c'est impossible, tranche-t-il. Le fait d'être coupés du monde extérieur apaise les problèmes d'anxiété de mes patients. Tu ne voudrais pas provoquer une régression de leur état, n'est-ce pas ?

Hélène se laisse choir contre le dossier du divan, les yeux luisants de larmes, comme si elle venait de recevoir une gifle.

— C'est donc ça, Sam... tu refuses que je parle à madame Cleere au téléphone ou que je la rencontre pour la simple raison qu'elle n'est pas une résidente du Centre de Séjour, mais plutôt... ton amante.

— Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Samuel regarde sa femme avec une sincérité touchante. *Il se donne toujours des airs irréprochables, même s'il est loin de l'être*, pense Hélène avec dépit. Elle sort un mouchoir en papier de la poche de son peignoir et éponge ses yeux en ajoutant :

— Pourquoi faut-il qu'elle soit si adorable ? Si tu avais eu une maîtresse aigrie ou jalouse, j'aurais pu la haïr. Mais pas elle. Je serais incapable de la détester, même si tu rentres parfois plus tard pour elle et qu'elle occupe une si grande place dans ta vie. J'aime notre Coco parce que j'ai senti qu'elle traversait des épreuves semblables aux miennes. Elle était seule, maigrichonne et désemparée. Pendant notre conversation téléphonique, je l'ai vraiment considérée comme ma petite sœur. Et voilà qu'elle s'épanouit dans tes bras pendant que je m'atrophie chaque jour davantage.

La femme cache son visage derrière les manches de son peignoir avant de fondre en larmes. L'irritation de Samuel s'évanouissant aussitôt, il va s'asseoir près d'elle, qui le laisse la serrer contre lui.

— Je n'ai aucune relation amoureuse ou sexuelle avec mes pensionnaires. Sur la tête de tous ceux que j'aime, je te jure que c'est vrai.

— Que vaut la promesse d'un menteur ? riposte Hélène avec de la lassitude dans la voix. Je te comprends de t'être entiché d'elle, Sam, car elle a gagné mon cœur, à moi aussi, avec sa spontanéité, sa sensibilité et sa détermination. Et sa beauté ! Je me souviens de sa silhouette dans l'obscurité du sous-sol, de ses formes parfaites, de ses mains gracieuses. J'aurais tellement de raisons de lui en vouloir, mais je n'y parviens pas. Je souhaite seulement lui parler une dernière fois pour savoir si je me suis trompée sur son compte et si j'ai confondu un ange avec un monstre. J'ai besoin de savoir si elle ressent encore ce même vide qui me dévore jour après jour. Si nous sommes pareilles, elle et moi.

Cela dit, elle se redresse, essuie son visage humide avec son mouchoir, et rive ses yeux gris dans ceux de son époux.

— Partagerais-tu ton amante avec moi le temps d'une conversation téléphonique ? Ce n'est pas trop demander...

— Jerico n'est pas mon amante. Il faut que tu me croies...

— Comme tu veux, Sam. Comme tu veux.

Le regard d'Hélène est tellement chargé de désillusion, qu'elle semble être sur le point de se lever et franchir la porte pour ne plus jamais revenir. En sont-ils vraiment rendus là après ces années de bonheur et les mois d'épreuves qu'ils ont traversés ? Est-ce tout ce qui reste du couple formidable qu'ils ont formé ?

Samuel saisit le téléphone sans fil, met le volume en mode haut-parleur et compose le numéro du Centre de Séjour. À cette heure tardive, Mathieu lit sans doute le journal du matin précédant dans son bureau. Celui-ci répond à la première sonnerie, inquiet de recevoir un appel de son patron alors qu'il est presque minuit.

— Prête-moi Jerico, je te prie.

Intéressée, Hélène se penche vers l'avant pour s'approcher du téléphone. À défaut de pénétrer dans l'institut, cette incursion en temps réel apportera des réponses à ses questions.

— Elle dort depuis longtemps, indique le gardien.

— Ça m'étonnerait. Ce matin, elle a imprimé une liasse de documents de deux centimètres d'épaisseur, de quoi la tenir occupée une bonne partie de la nuit. Va voir dans sa chambre et apporte-lui le combiné.

— Y aurait-il un problème ?

— Pas du tout. Mon téléphone est en mode mains libres et Hélène participe à la conversation. Nous aimerions nous entretenir avec Jerico.

Samuel déroge au protocole en impliquant Hélène dans la discussion, mais pas au point de lui révéler la véritable nature de ses protégés. Aussi, Mathieu se montre-t-il prudent et parle de Jerico comme d'une patiente. Il cogne à la porte de la falaise avant d'entrer.

— L'ordinateur sur son poste de travail est allumé, mais il n'y a personne devant, et sa couchette semble vide. Où est-elle allée ? Je ne l'ai pas vue sortir de la pièce.

Puisque le Wi-Fi est désactivé sur son appareil, cette fouine s'est encore une fois introduite dans le bureau de son protecteur.

— Vous le lui aviez pourtant interdit, rappelle Mathieu lorsque Samuel lui fait part de sa supposition.

— C'est à croire que ce règlement n'a aucune incidence sur elle.

— Je vais vérifier, informe l'employé.

Le grincement de la porte du bureau se fait entendre, suivit du grondement irrité de Mathieu lorsqu'il surprend celle qu'il cherche devant l'ordinateur de Samuel.

— Jeri ! Je croyais t'avoir demandé de rester dans ta chambre ! tonne-t-il.

Un fracas retentit ; Jerico a repoussé la chaise à roulettes contre le mur pour sauter sur ses pieds.

— Je l'ai fait la majeure partie de la soirée, mais je devais effectuer quelques vérifications concernant un détail qui me chicotait. La chimie, c'est compliqué, vous savez ! Et c'est encore pire avec la physique ! En fait non, vous ne pouvez pas comprendre.

Mathieu s'avance vers l'intruse pour la faire sortir de la pièce, et celle-ci, vive comme l'éclair, bondit par-dessus le bureau, non sans provoquer un bruit de dossiers et de stylos qui se répandent sur le plancher.

— Ils ne vont tout de même pas se battre ! s'exclame Hélène dans un mouvement de sursaut.

— C'est ça, sauve-toi, petite limace ! peste Mathieu à l'endroit de la pensionnaire. Mais avant tout, prends le téléphone pour répondre de tes stupidités auprès de Samuel.

Jerico s'immobilise, accepte le combiné et le porte à son oreille.

— Docteur ?

— Tu te doutes que je ne t'adresserai pas de félicitations.

— Des irrégularités dans mes formules me font perdre la tête et, comme je l’ai dit un peu plus tôt, je devais effectuer des vérifications. Je suis désolée d’avoir encore une fois ignoré vos ordres. J’ai bien peur d’avoir déçu vos attentes.

— Tu sais ce que ça signifie : pas de labo pour toi demain.

— Allons, pourquoi vous montrez-vous aussi dur envers moi ? Vous réclamez des théories prometteuses, mais cela a un prix... Je dois réfléchir, m’interroger et chercher du soutien auprès de mes amis physiciens d’Australie. L’ordinateur constitue ma seule fenêtre sur le monde extérieur. Puisqu’après dix-neuf heures la connexion internet est maintenue uniquement dans votre bureau et dans celui de Mathieu, je dois jouer d’astuces pour faire avancer nos recherches. S’il vous plaît, soyez cohérent dans vos attentes envers moi et dites-moi ce que vous désirez : l’obéissance ou l’excellence dans mon travail de laborantine ?

— Si tu lui donnais accès à internet, ce genre de tromperie serait inutile, remarque Hélène, déjà prête à prendre le parti de la pensionnaire.

Jerico oublie aussitôt ses fautes. La voix féminine lui fait comprendre qu’une troisième personne participe à la conversation. Tout sourire, elle quitte le bureau de Samuel, suivie par Mathieu, et regagne ses quartiers.

— Oh ! Cette jolie voix ! Docteur, pourquoi m’avoir caché que votre épouse est sur la ligne ? Ma chère amie, quel bonheur que de vous parler à nouveau ! Mille excuses de vous avoir imposé notre querelle ridicule. Votre mari et son employé se montrent parfois intransigeants.

— Ça, je l’avais remarqué ! ricane Hélène.

Cette dernière comprend avec soulagement que Jerico n’est pas le protagoniste de soirées torrides à l’hôtel avec

son mari, mais bel et bien une de ses patientes. La chimiste ordonne à Mathieu :

—Allez faire votre tournée, regarder vos écrans ou siroter votre café, mais de grâce, sortez de ma chambre ! Vous empestez mon espace avec votre étroitesse d'esprit.

Le gardien quitte la pièce dans un claquement de porte. Nul besoin d'insister pour qu'il parte. Maintenant seule, Jerico reprend sa conversation avec Hélène.

—Comment allez-vous, ma chère ? Je pense à vous souvent, plus que vous ne pourriez l'imaginer. Votre époux a eu la gentillesse de m'offrir un cadre avec votre photo. Vous portiez un chandail lilas et souriez en tenant le chien de votre sœur dans vos bras. Je l'ai installé sur mon bureau de travail et parfois, quand je passe devant, je rêve d'être comme vous.

—Comme moi ? Allons, ma Coco... tu aurais tort de vouloir me ressembler... Si tu savais... Je... je me demandais... enfin, si ce n'est pas trop personnel... Voilà sept semaines que tu es arrivée au Centre de Séjour. Espères-tu toujours guérir ?

—Guérit-on vraiment d'être dissemblable du reste de la société ? On s'adapte et on tire le meilleur de ce que l'existence nous offre. À mes yeux, c'est ce qui se rapproche le plus du bonheur. J'ai gagné quatre kilos et voilà que je peux courir comme avant.

—J'ai moi aussi repris deux livres ! annonce Hélène. On dit que c'est encourageant.

—Oh, mon amie, mais c'est formidable ! Et si nous gagnions deux kilos supplémentaires d'ici la fin du mois ? Il nous reste une dizaine de jours ; nous pouvons y arriver. Qu'en pensez-vous ?

Hélène rigole et de petits plis, semblables à des cils égarés, se forment au coin de ses yeux. C'est la première fois que Samuel entend des membres de la gent féminine se mettre au défi d'augmenter leur masse corporelle, mais il en est étonnamment réjoui. Il aurait voulu qu'il en soit autrement, mais le fait de discuter avec Jerico rend à Hélène ses couleurs d'antan, celles qu'elle désespérait de retrouver. Peut-être aurait-il dû leur permettre de se parler avant ?

— J'ignore comment atteindre cet objectif alors que la balance donne l'impression de jouer contre moi, se rembrunit Hélène.

— À chaque repas, je vous suggère de majorer vos rations de trois bouchées, même si vous êtes rassasiée. Picorez dans l'assiette de Samuel, au besoin. Trois bouchées pour l'entrée, trois pour le mets principal et autant pour le dessert. Et le breuvage, aussi, pourquoi pas ? Toutes ces délicieuses calories s'additionneront pour nous mener à notre objectif. J'en ferai autant de mon côté en pensant à vous.

— Bonne idée. Mais deux kilos, c'est beaucoup. Un kilo me paraît plus réaliste. Est-ce que ça te conviendrait ?

— Va pour un kilo ! D'ailleurs...

Jerico laisse sa phrase en suspend quelques secondes avant de marmonner d'une voix préoccupée :

— Il y a quelque chose qui cloche.

— Comment ça, quelque chose qui cloche ? s'inquiète Samuel en se redressant sur le sofa.

Un moment de silence s'ensuit, ponctué par un claquement sourd.

— Jeri, que se passe-t-il ? Quel était ce bruit ?

— Ce n'est rien, je viens de sauter en bas de la mezzanine, car c'est plus rapide qu'utiliser l'escalier. Je crois apercevoir des mouvements de l'autre côté de la fenêtre...

Bon sang, je ne vois rien... Il fait si sombre, dehors... On dirait... ce sont deux hommes ! Ils ont escaladé la muraille et sont en train de descendre côté cour. Desmond ! Je le reconnais avec ses cheveux blonds, c'est forcément lui ! Il est là avec son complice ! Bon sang, ils m'ont retrouvée... et vont essayer de m'enlever encore une fois ! Je ne veux pas finir en pièces détachées dans un laboratoire !

Samuel bondit sur ses pieds. Les détecteurs de mouvement auraient pourtant dû sonner l'alerte. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ? Auraient-ils été désactivés ?

— Où se trouve Mathieu ? demande-t-il.

— Je l'ignore... Quelle imbécile j'ai été de le chasser ! Pour une fois que nous aurions besoin de lui !

— Écoute-moi, Jeri. Nous devons empêcher ces bandits d'entrer. Tu es la seule personne sur qui je peux compter. Va actionner le bouton d'urgence dissimulé sous le clavier de mon ordinateur afin de barricader automatiquement toutes les issues et d'alerter la firme de sécurité. Une fois que tu auras actionné l'alarme, la communication téléphonique va s'interrompre. Tu te mettras à l'abri en attendant les secours.

La femme des falaises monte les marches au pas de course et s'élance dans le canyon jusqu'au bureau de son protecteur. Une fois sur place, elle s'installe sur la chaise à roulettes et cherche à tâtons le bouton caché.

— Je sais où vous cachez votre revolver, dit-elle. J'ai vu le manche sous le bureau de Mathieu. Je pourrais garder les intrus en respect jusqu'à votre arrivée.

— Non, ne t'approche surtout pas d'eux ! s'exclame Samuel. Active l'alarme et mets-toi à l'abri !

Un cri étouffé fait tourner la tête de Jerico vers la porte. Serait-ce Amanda ? Son regard se durcit et sa voix en fait tout autant alors qu'elle réfléchit tout haut :

—Je crois que je vais devoir tuer ce vaurien. Il était grand temps que ce jour vienne.

—Non, Jeri ! Non !

La créature appuie sur le bouton d'urgence, et l'appel est coupé.

Chapitre 17

Samuel ne se souvient pas d'avoir verrouillé la porte de la maison derrière lui ni d'être monté dans sa voiture. Il voit à peine la route qui forme des méandres noirs devant ses phares allumés. La seule image qui l'obnubile, c'est le visage de ses trois pensionnaires. Il revoit le sourire de Gabriello, le sérieux de Jerico lorsqu'elle se penche sur le portail pour l'étudier et la timidité attendrissante de La Tranquille. Il n'y a qu'eux, ses amis, sa famille, ces êtres sans défense cloîtrés dans le Centre de Séjour et qui luttent peut-être pour leur survie.

Un claquement le tire de ses réflexions. Assise sur le siège du passager, Hélène vient d'insérer une cartouche dans sa vieille carabine et referme la culasse avec aplomb. Le caisson aux couleurs de camouflage qui contient ses munitions est coincé entre ses genoux. Elle a récupéré son matériel de chasse pendant que Samuel se rhabillait en catastrophe. Comme il est sur le point de protester, elle lance d'un ton ferme :

— Tu me crois incapable de tirer sur ces deux sacs de viande pourrie, pas vrai ? Eh bien, sache que s'ils menacent notre Coco, je n'hésiterai pas une seule seconde.

Samuel aurait envie de lui reprocher d'être venue, de prétendre que le danger surpasse ses capacités, mais en vérité, sa tendre moitié tire mieux que lui. Pendant les six premières années de leur mariage, elle chassait l'original tous les automnes avec son père dans une pourvoirie. Chaque fois que sa proie se présentait devant son viseur, elle l'abattait du premier coup, tant et si bien que le médecin en était venu à se lasser de manger de la chair sauvage.

Le couple roule en silence, chacun plongé dans ses pensées. Dix minutes plus tard, leur voiture fonce dans l'embranchement menant au Centre de Séjour. Deux véhicules dépourvus de gyrophares et de lettrage sont garés à côté du camion de Mathieu. L'anxiété de Samuel s'amointrit d'un cran à l'idée que les employés de la firme de sécurité gèrent la situation. Avec un peu de chance, Desmond et son complice se sont déjà fait passer les fers aux poignets.

Le directeur se précipite hors de sa voiture et court à la réception, Hélène à sa suite. Les yeux de celle-ci s'agrandissent à la vue du canyon. Le faible éclairage aux teintes dorées révèle la frondaison des fougères, si épanouie qu'elle forme un écran entre le corridor et eux. En déplaçant les végétaux, Samuel découvre un chaos pire que ce à quoi il s'était préparé.

— Saleté d'humain contrôlant ! Fiche le camp d'ici ! vocifère Jerico.

Au cœur de la demi-ombre chancelle une silhouette difforme et torturée. En s'approchant, Samuel saisit que la chimiste est arrimée au dos de Pierre-Luc, le responsable de la firme de sécurité. Alors que Mathieu tente vainement de les séparer, Pierre-Luc cabre l'échine pour se déprendre de la diablesse qui, après un grincement de colère, plante ses dents dans le deltoïde de son opposant. Le trentenaire étouffe un cri de douleur et fait basculer la rebelle par-dessus son épaule. Celle-ci tombe lourdement sur le dos. Loin d'être vaincue, elle agrippe la cheville de l'humain pour l'empêcher d'entrer dans la pièce alpine. La perruche vole au-dessus des bagarreurs dans l'intention d'atterrir sur l'un d'eux. Planté devant la porte fermée de la falaise, Gabriello bloque le passage en répétant :

— Elle disait non. On écoute. Hé ! Là, on écoute !

Désintéressée par ce brouhaha, Amanda se tient accroupie contre le mur, un pied de céleri serré contre sa poitrine. Elle en frotte le feuillage contre sa lèvre inférieure.

Pensionnaires contre alliés, et alliés contre pensionnaires. C'est à la fois incompréhensible et absurde. Où se trouvent les bandits ? Les événements sont-ils à ce point maîtrisés qu'on se croie autorisés à se tabasser ? À bout de patience, Samuel ordonne :

— On se calme !

La scène se fige aussitôt, comme les images d'un film mis sur pause. Puis, d'un secouement de la jambe, Pierre-Luc se libère de l'emprise de Jerico. Mine de rien, cette dernière rampe vers lui, question d'être bien positionnée lorsque l'occasion de lui sauter aux jarrets se présentera.

— J'ai dit que ça suffit ! Voulez-vous bien me dire ce qui vous prend ? Vous êtes dans le même camp !

Cette fois, Jerico se redresse sur ses avant-bras pour faire face au nouveau venu. Le visage empourpré de colère, elle lève un doigt accusateur en direction de Pierre-Luc en crachant :

— Ce mégalomane et ses acolytes sont débarqués en sauveurs alors que Mathieu et moi gérons la situation comme des pros. Ils m'ont volé mon revolver, sont entrés dans nos quartiers sans frapper et ont refusé d'écouter mon avis, sous prétexte que je ne suis pas humaine.

Elle tourne ensuite un regard assassin vers celui qu'elle considère à tort comme son ennemi et siffle à son attention :

— Je vous arracherai la jugulaire avec mes propres dents si vous osez mettre les pieds dans ma chambre ! Alors, nettoyez ce qui doit l'être et repartez d'où vous venez !

Samuel sent un mouvement derrière lui. Son épouse, qui s'était imposé le rôle de spectatrice, a sursauté en com-

prenant le sens des paroles de Jerico. Pas humaine. Les lèvres entrouvertes, elle s'approche, subjuguée par le faciès de la femme des montagnes. Un craquement lui fait tourner la tête sur sa droite : Amanda, qui vient de croquer dans son céleri, mastique la tige, ses magnifiques yeux noirs levés vers la nouvelle venue.

— Sam... ce n'est pas possible... gémit Hélène.

Elle se serait sans doute penchée sur La Tranquille avec une fascination toute légitime, mais la posture de la créature trahit sa méfiance. Hélène passe donc sans s'arrêter et marche lentement jusqu'à Jerico, qui bondit sur ses pieds pour l'accueillir.

— Vous voilà enfin, ma chère amie ! Il a fallu un coup d'éclat pour que nous puissions enfin nous rencontrer !

Hélène étudie les traits de sa vis-à-vis, et remarque que son visage laisse supposer une appartenance extraterrestres. Elle l'apprivoise, à la fois ébahie et bouleversée.

— Oh, Sam, pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit ? questionne-t-elle d'une voix nouée par l'émotion. Pourquoi m'avoir caché un détail aussi important ? Ces gens sont magnifiques ! Jamais je n'ai vu d'aussi belles personnes de toute ma vie ! Mais qu'est-ce qu'ils sont ? Ce sont des...

— Non-humains, précise Samuel, non sans une pointe de fierté dans la voix.

Il s'apprête à procéder aux présentations lorsque Gabriello s'approche. Nul besoin de l'introduire... Hélène reconnaît en cet homme mûr le tout premier pensionnaire de l'institut. Elle l'avait imaginé beau et fort, comme on le lui avait décrit, mais elle ne s'attendait pas au splendide sourire qu'il lui accorde en venant à sa rencontre.

— Hélène... commence-t-il d'une voix grave en la surplombant de sa carrure imposante. Hélène jolie.

—Ah, non ! proteste Samuel. Hélène est *ma* femme !

La principale intéressée retient son souffle, charmée par l'énergie virile qui se dégage de l'homme qui ne porte qu'un bas de pyjama. D'un geste naturel, il glisse sa main sur la taille de la blonde, dont la nuisette souligne la finesse.

—Oui, opine-t-il d'un air entendu. Femme. Et jolie.

—Gabriello... Laisse-la tranquille, tu le veux bien ? le prie Samuel en s'immisçant entre eux pour forcer son pensionnaire à reculer d'un pas.

Comme si elle émergeait d'un état de transe, Hélène cligne des paupières. Elle semble se souvenir à nouveau de la présence de son époux.

—Quel mal y a-t-il à me trouver jolie ?

—De sa bouche, ce terme fait référence à *follement désirable*.

Le directeur tourne des yeux réprobateurs en direction de Gabriello pour le rabrouer.

« J'aurai deux mots à te dire quand nous serons seuls. »

Le charmeur affiche un air à la fois moqueur et compréhensif, puis retourne se placer devant la porte de la falaise. Hélène, quant à elle, dévisage son mari, étonnée de l'avoir entendu prononcer des mots inintelligibles. Elle finit par hocher la tête. *Bien entendu, le protecteur d'une bande d'explorateurs de l'espace maîtrise forcément leur dialecte*, raisonne-t-elle. Si elle croyait bien connaître son conjoint, elle comprend qu'un pan entier de sa personnalité reste à découvrir.

—J'aimerais que vous m'expliquiez la situation, réclame Samuel. Avez-vous capturé les intrus ?

Pierre-Luc ouvre la bouche pour prendre la parole, mais ses mots s'étouffent dans sa gorge quand Jerico lui envoie un coup de coude dans l'abdomen.

— Si vous le permettez, il incombe aux non-humains de répondre, clame-t-elle. Il se trouve que la personne la mieux placée pour relater les événements est Amanda.

Cette dernière reconnaît son nom, même si la discussion se déroule en français. Elle interrompt sa mastication pour lever des yeux inquisiteurs vers Jerico, qui lui traduit ses dires. La Tranquille avale sa bouchée, signe de son assentiment. Samuel s'assoit à même le sol, bientôt imité par tous. La fille du Nord entame alors son récit, et parle plus longtemps que durant les deux dernières années réunies.

Chapitre 18

Jamais Amanda ne serait parvenue à s'endormir sans son céleri.

Blottie dans sa cuve-couche, elle serrait contre son sein son butin fraîchement remis par Mathieu. Un énorme céleri composé d'une dizaine de pétioles. De temps à autre, elle croquait à pleines dents dans l'ombellifère. L'explosion de saveur à la fois âcre et sucrée irradiait dans sa bouche, en plus de lui apporter un sentiment de bien-être.

Amanda avait toujours eu du mal à comprendre pourquoi Samuel suggérait des repas à des moments fixes de la journée. Selon elle, manger est un plaisir qui doit se prolonger des heures durant. Comme tous les soirs, elle s'est délectée du légume jusqu'à ce qu'il en subsiste qu'un moignon bon pour le composteur.

Le goût de la sève imprégnant encore sa langue, La Tranquille était sur le point de trouver le sommeil lorsqu'un bruit l'a tirée de sa torpeur. Elle a ouvert les yeux et vu une légère ondulation sur l'eau qui recouvrait sa poitrine. Intriguée, elle s'est redressée sur son séant pour déterminer l'origine du phénomène. Un courant d'air a alors agité la frondaison de la haie en bambou à sa droite, et a fait dresser les poils sur ses bras mouillés. La perturbation provenait de la porte menant à la cour. Au terme d'un moment de confusion, la jeune femme a compris qu'un intrus venait de s'introduire dans le monde bleu.

Instinctivement, elle a rampé hors de sa cuvette pour s'engager dans le bassin. Elle s'est toujours méfiée des étrangers, mais plus encore de ceux-là qui se présentaient dans son havre sans y être invités. Les nénuphars ont chatouillé ses joues lorsqu'elle a nagé vers le secteur le plus

profond. Du coin de l'œil, elle a aperçu deux silhouettes masculines qui violaient son univers. La main de celui aux cheveux dorés a renversé avec brusquerie les bambous bordant sa cuve-couchette, tandis que les pieds du second homme, munis de chaussures noires, écrasaient les branchages aux abords de la sente. Desmond et son comparse cherchaient, fouillaient, détruisaient. L'indignation a irradié dans la poitrine d'Amanda. Ces deux humains venaient pour saccager son havre !

Il lui a fallu quelques instants pour comprendre qu'elle avait tort.

Quand le casseur de bambous a orienté son visage dans la direction de la fille du Nord, il a interrompu sa déprédation pour envelopper sa proie d'un regard chargé de convoitise, les lèvres retroussées en un sourire mauvais. Il a déposé par terre le sac en toile qu'il transportait sur son épaule et a ouvert la fermeture éclair. Cette poche noire était de taille à emprisonner une personne. C'était sans doute l'utilisation que ces cœurs aliénés comptaient en faire, d'ailleurs.

Amanda avait l'intention de plonger pour fuir, et Desmond a dû le deviner. Tout comme il a dû également comprendre que l'effet de surprise avait échoué, car la victime, consciente du danger, pouvait hurler à tout instant. La rapidité devait donc prévaloir sur la discrétion. Pour éviter que la créature ait le temps de réagir, l'envahisseur a pris son élan, s'est élancé sur la traverse et a bondi au-dessus du bassin. Son atterrissage a provoqué un éclaboussement qui a aspergé la jeune fille, les rochers environnants et le mur.

Aussitôt redressé, l'impétueux personnage a cambré sa tête vers l'arrière en retenant tant bien que mal un cri de douleur. Avec ses doigts repliés comme des serres, il a soulevé le bas de son pantalon pour révéler la pointe blan-

châtre d'un os qui avait déchiré la peau de sa jambe. Sauter à l'aveuglette comme il l'avait fait dans un bassin rempli d'écueils comporte certains risques, et il l'apprenait à ses dépens.

Amanda a profité de cette distraction pour s'immerger dans son élément. Sous la surface, silence et paix l'ont accueillie. Pour peu, on aurait pu croire que les officieux avaient cessé d'exister. La Tranquille s'est réfugiée au fond, le dos contre le sol. À nouveau sereine, elle a admiré les bulles d'air qui zigzaguaient entre les pédoncules des plantes aquatiques pour aller brouiller la surface.

Le deuxième cœur aliéné est entré dans le lac artificiel. Amanda a tourné la tête vers la paire de chaussures noires qui tâtonnait le fond en avançant dans sa direction. Elle a fouetté l'eau à l'aide de ses mains pour se retrouver ventre contre terre, pendant qu'elle analysait les mouvements de l'ennemi. Elle savait de quoi les cœurs aliénés étaient capables, car on lui avait parlé de ceux qui avaient arraché les entrailles de Max, un autre spécimen, et de celui qui avait kidnappé Jerico. Ils pullulaient, en ce monde, et déversaient leur méchanceté comme un ruisseau maudit répand son affluent boueux.

Or, si ces envahisseurs avaient pris la peine de plonger leur regard dans celui d'Amanda, un peu plus tôt, ils y auraient trouvé quelque chose de sauvage, d'insondable. Ils y auraient vu le fruit de millénaires de lutte contre des animaux, ongles contre griffes et dents contre crocs. Ces intrus auraient alors compris que la sécurité d'un enfant du Nord ne doit jamais être compromise et qu'il est périlleux de bafouer son territoire. Au moment où le danger s'approchait d'elle, Amanda était certaine d'une chose : ces cœurs aliénés devaient mourir.

Très vite, le tempérament timide de la jeune fille a fait place au prédateur en elle. Une force brute a irrigué ses muscles lorsqu'elle a jailli hors de l'eau. Son ennemi a écarquillé les yeux. L'instant d'après, il basculait à la renverse, percuté de plein fouet par Amanda. Dans une explosion de remous, la furie a entraîné son adversaire sous l'eau pour le plaquer contre le sol. Les lunettes de l'homme ont chaloupé vers le fond avant de disparaître entre deux rochers.

Noyer un opposant requiert peu d'effort; il suffit de presser son propre corps contre celui de l'autre tout en s'arimant aux rochers. Le visage de l'adversaire supplie, ses membres s'agitent et l'oxygène quitte ses poumons, bulle après bulle, pour filer au-dessus de sa tête. Amanda sentait les battements paniqués du cœur aliéné contre sa poitrine, mais elle a tenu bon sans sourciller, tout en attendant que le calme revienne dans son monde bleu. Les parcelles d'oxygène se sont raréfiées, signe que la résistance de sa victime achevait. Quand la lutte prendrait fin, les cheveux du vaincu onduleraient autour de sa tête comme des algues.

L'homme mauvais était sur le point de vivre ses derniers soubresauts lorsqu'une détonation a écorché les oreilles de la non-humaine. Quelques secondes plus tard, un corps pantelant s'est affaissé dans le bassin en assombrissant l'eau d'une coloration incarnate. Desmond venait d'être foudroyé.

Ce moment d'inattention a coûté à Amanda son avantage sur sa victime. Fou de terreur et au bord de l'asphyxie, l'écraseur de branches s'est propulsé vers l'air pour remplir ses poumons d'oxygène. À peine a-t-il retrouvé ses esprits qu'il s'est précipité vers la sente. Se sauver le plus vite possible de ce lac maudit où une chétive sirène s'était transformée en démons! Sa fuite était éperdue, aveuglée, et pour cause, puisque ses lunettes étaient restées au fond du bassin.

Amanda a poursuivi sa proie. Elle a envoyé un coup d'ongle dans son dos, mais le bout de ses doigts a tout juste frôlé le chandail de l'humain. Haletant et gémissant de terreur, celui-ci pataugeait de toutes ses forces vers la sente.

« Ne tue pas ce type ! »

La prédatrice s'est immobilisée pour lever les yeux vers son interpellatrice. Il s'agissait de Jerico, qui se tenait debout sur la sente avec, à la main, l'objet métallique ayant servi à tracter le casseur de bambous aux cheveux blonds.

« C'est un cœur aliéné ! » a craché Amanda.

Celle qui parle, marche, et s'habille comme une humaine a alors expliqué :

« Tu as raison, mais j'ai déjà rencontré ce type et je crois que nous aurions intérêt à le garder vivant. »

En entendant Amanda gronder de dépit, Jerico a reculé d'un pas, de crainte que son amie reporte sa colère sur elle, mais le regard de la fille de l'eau suivait plutôt sa proie, qui lui filait entre les doigts.

En glissant sur les écueils, l'homme a posé le regard sur un obstacle devant lui. Le corps de Desmond flottait à la surface, immobile, les yeux vitreux et la bouche entrouverte, d'où s'écoulait un filet de sang. La terreur du fuyard s'est transmutée en démence qui l'a dépouillé de ses moyens. Sans réfléchir, il s'est hissé sur le sentier et a foncé sur sa gauche, là où le passage aboutit à la cuve-courette.

« Où va-t-il ? » a marmonné Jerico pour elle-même.

Le cœur aliéné n'a compris son erreur qu'une fois rendu face au cul-de-sac. Il a tâté frénétiquement les rondins du mur, à la recherche de la poignée de la porte qui, il aurait dû s'en souvenir, se situait plus loin à sa gauche. Il est donc revenu sur ses pas à la course, et a passé à côté de Jerico sans lui porter attention malgré l'arme qu'elle braquait vers

lui. Le bandit s'est ensuite buté contre le chambranle de la porte avant de s'engouffrer dans le canyon en direction de la falaise, où il serait inévitablement piégé.

L'intrus ayant quitté le monde bleu, La Tranquille a senti la paix se répandre à nouveau dans ses veines. Elle est redevenue la jeune fille douce et timide qui, pendant un instant, rêvait d'un autre céleri à se mettre sous la dent. Elle est allée enfiler ses bottes de caoutchouc remplies d'eau et a rejoint Jerico. Ce faisant, une sensation de brûlure a irradié dans ses mains. Sa peau, à la merci de l'air, craquelait déjà. Elle s'est promis de l'enduire d'onguent dès que possible.

Une fois dans le canyon, elle a remarqué Mathieu, alors en faction devant la porte fermée et verrouillée des appartements de Jerico, du fait que l'endroit servait de prison pour le bandit aveugle. Le gardien de nuit s'inquiétait forcément des mésaventures de sa protégée, mais il semblait comprendre que les intrus avaient vécu bien pire qu'elle.

«Tu vas bien, petite Tranquille? Ils ne t'ont pas touchée, au moins? Samuel arrivera bientôt», l'a-t-il informée.

Amanda était déçue, elle qui aurait préféré apprendre le retour d'Évelyne. Pendant un instant, l'absence de la préposée au parfum sucré lui a causé un sentiment de manque si intense, que les larmes lui sont montées aux yeux. Pour se consoler, elle a bifurqué dans le coin-repas pour récupérer un autre céleri, qu'elle a pressé contre sa joue avec l'impression d'être seule au monde. Elle s'est par la suite accroupie au pied du mur du canyon.

Quelques minutes plus tard, la porte à l'extrémité du corridor s'est ouverte sur quatre personnes connues : les employés de la firme de sécurité, précédés de Pierre-Luc, leur dirigeant.

Jerico est allée à leur rencontre pour leur parler au nom des siens. Leur discussion en français était constituée de syllabes incompréhensibles pour la fille de l'eau. Il y a toutefois de ces langages universels qu'on peut saisir à travers la posture des gens, l'inflexion de leur voix et les crispations de leurs muscles faciaux. Amanda s'est concentrée sur ces détails. Tout d'abord courtoise, la conversation semblait buter sur un point, soit, sûrement, le sort du survivant. Le ton du chef de la sécurité s'est durci, de même que celui de Jerico. Cette frêle créature au teint pâle a tenu tête au costaud jusqu'à ce que ce dernier lui arrache son revolver des mains. Choquée, la jeune femme a regardé ses paumes vides, pendant que Pierre-Luc a autorisé ses subalternes à envahir la grotte et le monde bleu.

Jerico est allée se planter devant l'entrée de la falaise, à la droite de Mathieu. L'expression courroucée sur son visage était éloquente... Quiconque s'approcherait de son sanctuaire constaterait que les non-humains savent se défendre, même à mains nues. Blesser pour impressionner l'ennemi, pour l'obliger à reculer. L'instinct de son peuple sommeillait toujours dans un coin de son cerveau. Or, Pierre-Luc devait suivre les instructions énoncées dans son contrat et éradiquer le danger, n'en déplaise à cette créature. Il s'est donc avancé vers la porte de la falaise.

— Laisse-moi passer, a-t-il ordonné. Je dois m'occuper du bandit.

Jerico a écarté les jambes, le visage fermé. Pierre-Luc l'a contournée en la heurtant involontairement au passage. Ce faisant, il a obliqué les yeux vers elle et a aussitôt regretté son erreur. Ce bougre venait de la pousser. Pousser les gens des falaises, c'est une injure impardonnable, car on bouscule ceux qu'on veut envoyer nager dans les nuages,

et Jerico n'est pas de ceux qui tombent. Les traits de la non-humaine se sont durcis et la rage a fait rétrécir ses yeux. Une déclaration de guerre requiert une réponse immédiate, violente.

« Calme-toi, Jeri... il ne voulait pas... » a dit Mathieu pour tenter de la tempérer.

Trop peu, trop tard, Jerico a bondi sur Pierre-Luc. Certains combats sont toutefois inégaux, comme celui de cet humain normalement constitué contre la femme des montagnes au squelette adapté aux efforts physiques intenses. Mathieu s'est interposé pour séparer les adversaires, mais peine perdue. Les belligérants se sont lancés une seconde fois l'un sur l'autre. En dépit des apparences, Jerico aurait l'avantage, car sa force physique surpassait de loin celle de Pierre-Luc.

Rassurée quant au dénouement de l'affrontement, La Tranquille s'est calée entre les branchages qui longeaient le mur, laissant les lierres engloutir sa silhouette. Le halo citrin des chandeliers électriques parvenait à peine jusqu'à elle. Le manque de sommeil, devenu insoutenable, alourdissait ses paupières.

S'en est suivie une agression sonore provoquée par le cri hargneux d'une femme et le hurlement de douleur d'un homme. Puis d'un autre, sans doute émis par Mathieu. L'altercation battait son plein. Amanda devinait des contusions, des traces de griffures et de morsures, peut-être même du sang, qui sait ? Ses bras se sont resserrés autour du céleri, de façon à ce que le feuillage apporte à ses narines un effluve de verdure. Odeur de nature, d'abondance et d'harmonie. La jeune fille a eu l'impression de somnoler quelques instants, des images de bulles dans l'eau et de souliers à lacets plein la tête.

Puis, ses yeux se sont rouverts tout grands au son de la porte sécurisée par laquelle est entré Samuel.

Chapitre 19

Le faisceau lumineux de la lampe de poche de Samuel perce la pénombre de la pièce alpine. Devant lui, tout semble immobile. La brise charriée par les ventilateurs s'est essoufflée au crépuscule, pour céder la place à un silence entrecoupé du bruit de ses pas sur la mezzanine.

— Si seulement on pouvait allumer un interrupteur, regrette Mathieu.

Installer des globes électriques dans les quartiers de ses pensionnaires a toujours été hors de question. Comme unique éclairage, de minuscules lumières *LED* fixées au plafond imitent la lueur des étoiles. C'est là une autre innovation qui avait enchanté Jerico quand son protecteur lui en avait fait la surprise. Leur apport lumineux est toutefois insuffisant pour repousser l'obscurité qui enveloppe la pièce.

Un intrus se cache quelque part dans le monde des hauteurs. Désespéré et piégé, ses minutes sont comptées avant qu'il ne se fasse mettre la main au collet. Suivant son instinct, Jerico bondit sur la paroi rocheuse afin de bénéficier d'une vision d'ensemble. De son côté, Samuel descend l'escalier, succédé par Pierre-Luc, deux de ses subalternes, Gabriello, Mathieu et Hélène. À la traîne derrière eux, Amanda ferme la marche en boitant. Elle n'a pas cru nécessaire de s'armer, ayant préféré apporter son céleri.

— Vos pensionnaires auraient dû demeurer dans la grotte, grommelle Pierre-Luc entre ses dents. C'est insensé de leur avoir permis de nous suivre.

— Ce sont des adultes et ils sont chez eux, ici, riposte Samuel. Ils iront là où ça leur chante, que ça vous plaise ou non.

Le directeur comprend l'irritation du sous-traitant, mais demeure intransigeant quant au libre arbitre de ses résidents. Pierre-Luc oblique le regard vers Hélène, question de lui signifier que ce commentaire la visait aussi. Un peu misogyne, il voit en elle le stéréotype de la blondinette écervelée qui pleurniche sa vulnérabilité au premier bruit qui la fait sursauter.

Une fois arrivée au pied de la falaise, la troupe se dissemine aux quatre coins de la pièce.

« Tout paraît normal à partir d'ici », avise Jerico du haut de son perchoir. « Mais, j'avoue que ma vision s'adapte difficilement à l'obscurité. Et toi, Amanda ? »

En retrait sur la dernière marche de l'escalier, la Tranquille rentre la tête dans ses épaules devant tous les regards qui se tournent dans sa direction. Elle parvient à appréhender son environnement sous l'eau ténébreuse, mais qu'en est-il une fois sur terre ?

« Je vois », indique-t-elle, ennuyée comme si elle assistait à un jeu de cache-cache.

Samuel envoie la lumière de sa lampe longer la base de la falaise et les creux entre les rochers, puis l'arrête finalement sur les deux portes fermées sous la mezzanine. Le bandit s'est forcément caché dans l'une des penderies. *Il est peut-être encore armé*, redoute le médecin, qui lance un regard derrière son épaule pour s'assurer qu'Hélène et ses pensionnaires sont plus loin. Par la suite, le revolver tremblant dans sa main, il avance d'un pas prudent. Est-ce son imagination, ou perçoit-il un bruissement à peine audible en provenance des portes ?

— Laissez-moi me charger de lui, docteur Ménard, décide Pierre-Luc en passant devant.

Du haut de la falaise, Jerico gronde son indignation. Le chef de la sécurité se dirige silencieusement vers les penderies, jusqu'à ce que sa main tendue touche la poignée. Il la tourne, non sans faire grincer le mécanisme. Samuel retient son souffle, la main crispée sur la crosse de son arme. Soudain, un hoquet en provenance du mur vitré fait sursauter les deux hommes. D'un même mouvement, ils font volte-face pour voir Amanda, toujours debout au bas de l'escalier, les yeux agrandis de surprise. Le bandit se tient derrière elle, une lame plaquée contre sa gorge. L'homme grimace sous l'agression lumineuse de la lampe de poche.

— Reculez ! ordonne-t-il nerveusement en anglais.

Sous la menace, Amanda paraît encore plus menue. Elle tient son céleri comme une enfant accrochée à son ours en peluche.

— Tu es coincé comme un rat, mec ! tonne Pierre-Luc, le canon de son arme pointé vers le Maghrébin. Libère cette fille.

Une fois la surprise passée, Amanda tourne lentement la tête pour regarder son persécuteur. Loin d'elle l'idée d'avoir peur. Elle ressent plutôt une vague de colère la submerger. Encore une fois, le cœur aliéné a profané le sanctuaire des non-humains et pire encore, il a osé la menacer. La poitrine de la jeune fille se gonfle de haine, un grondement s'échappe de sa gorge, ses poings se serrent et tous les muscles de son corps se tendent. La victime est encore une fois sur le point de se transformer en attaquante.

« Non, Amanda ! » supplie Jerico en dévalant la pente pour arrêter sa consœur. « Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Tu dois lui laisser la vie sauve ! »

Le grondement d'Amanda semble ramener le bandit à une trentaine de minutes plus tôt quand, prisonnier sous

l'eau, la mort broyait ses poumons. Une terreur intense déforme son visage lorsqu'il comprend qu'il a malencontreusement pris en otage la créature qui a failli le noyer.

— Oh, merde ! Pas elle !

Effrayé à l'idée de s'exposer à nouveau au courroux de la fille de l'eau, il la repousse sur le côté pour l'éloigner de lui. Il recule ensuite de quelques pas, trébuche sur la dernière marche de l'escalier et tente de se relever. Puis soudain, une détonation retentit et lui arrache un hurlement de douleur. Il se plie en deux pour presser ses bras contre son flanc gauche, pendant qu'Hélène, l'air stoïque, éjecte la cartouche vide hors du chargeur de sa carabine et en installe une neuve.

— Laissez-le vivre ! crie Jerico en courant pour rejoindre le groupe.

— Il serait déjà mort si j'avais voulu le tuer, argue Hélène dans un haussement d'épaules. Mais il s'en sortira.

Jerico contourne Gabriello qui, accroupi, récupère la lame rétractable que le malfaiteur avait échappée entre les galets. Une fois arrivée près du blessé, la jeune femme s'interpose entre lui et les autres, le regard sévère.

— Il continue à vivre, prononce-t-elle en insistant sur chaque mot.

Dans leur royaume, les non-humains sont maîtres et sont autorisés à faire prévaloir leurs lois. Du moment que leurs décisions sont socialement acceptables, Samuel accepte de leur laisser la liberté d'agir.

— Puisque tu t'exprimes bien en anglais, je te laisse l'honneur de t'occuper de lui, dit-il.

Un large sourire s'étire alors sur le visage de la chimiste.

— Avec plaisir, mon cher ami. Avec plaisir.

Chapitre 20

Tout en conservant une distance prudente entre le kidnappeur d'extraterrestres et elle, Jerico s'accroupit devant lui, les avant-bras appuyés sur ses genoux. Le souffle court et l'échine courbée par la douleur, le blessé semble coupé de son environnement.

— Vous portiez des lunettes la dernière fois que je vous ai vu, commence Jerico d'une voix douce. Remerciez le ciel de les avoir perdues ; sans quoi, vous verriez sept armes à feu parées à vous mitrailler la cervelle. Mais, oublions-les le temps que nous discutons, d'accord ?

Les yeux aveugles du Magrébin se relèvent vers elle et la fixent sans la voir.

— Avec votre franc-parler, je vous reconnais, mademoiselle Avanelle, répond-il.

— Je vous en prie, appelez-moi Jerico. Et vous ? Quel est votre nom ?

Le visage de l'Américain reste figé et affiche un air mauvais. Il n'a pas l'intention de parlementer, et encore moins de se nommer.

— Soyons clairs sur un point, continue la chercheuse, j'ai abattu Desmond dans le monde bleu. J'en suis fort aise, car répondre à la menace par la violence s'avère tout à fait légitime. Par contre, votre sort nécessite un examen plus particulier. Loin de moi l'idée de vous tuer, mais je ne suis pas la seule à vouloir faire prévaloir sa loi. Amanda croit fermement qu'un cœur aliéné comme vous n'a pas sa place sur cette terre et espère vous éliminer. Pierre-Luc, ici présent, souhaiterait vous mettre les fers aux poignets. Voyons donc à quelle justice vous obéirez.

—Je n’obéirai à strictement rien ! crache le malfrat. J’ai droit à un avocat.

—Laissez-moi vous expliquer un détail qui vous a échappé. On n’invite pas la police dans des locaux comme les nôtres, alors oubliez les tribunaux, la prison et les bêtises du genre. Non. Il est plutôt d’usage d’abandonner le cadavre de l’envahisseur déchiqueté dans une voiture accidentée pour simuler un accident de la route ou le réduire en cendres dans un quelconque incendie. Il s’agit de la procédure, vous comprenez ? C’est ça, la justice des hommes qui nous entourent. La mienne, en revanche... vous surprendra quelque peu.

—Et c’est quoi, *votre justice* ? s’enquit le criminel en fronçant les sourcils.

Jerico lève la tête vers le directeur du Centre de Séjour pour lui demander :

—Vous me donnez carte blanche ?

—Ton préambule m’a plu, signifie Samuel. Je suis impatient d’entendre la suite.

—Bien, enchaîne Jerico après s’être retournée vers l’officieux. Pour vous introduire ici, vous avez dû déjouer notre système de sécurité, qui avait contré toutes les tentatives précédentes. C’est un coup de maître pour lequel vous méritez toutes nos félicitations. À présent, je m’attends à ce que vous nous révéliez comment vous avez procédé.

Devant l’air dubitatif de l’individu, elle précise :

—Cette demande vous déroute, j’en suis consciente. Nous, les non-humains, méprisons le ressentiment et la vengeance. Nous souhaitons seulement retrouver notre tranquillité d’esprit, et vous êtes la personne la mieux placée pour nous aider à y parvenir. Révélez-nous nos failles, les lacunes de notre système anti-intrusion, de façon à rendre

notre chez-nous parfaitement sécuritaire, et nous vous laisserons rentrer chez vous.

L'homme semble ne plus savoir quoi penser. A-t-il devant lui un bourreau qui s'amuse avec sa proie, ou une femme fêlée ? Il se redresse péniblement en position assise et répète :

— Me laisser partir ? Vous me relâcheriez ?

— Bien sûr. Si vous nous indiquez le chemin par lequel vous avez passé, nous corrigerons la défaillance et ainsi, plus personne ne pourra l'exploiter. Votre coopération nous apporterait de précieuses informations et de votre côté, vous obtiendriez votre billet de sortie, si on peut dire. Il y a sûrement une famille qui attend votre retour...

— J'ai un fils.

— Je suis persuadée qu'il aimerait que vous preniez le temps d'analyser la situation. Quelle option préférez-vous ? Mourir comme un criminel, ou rentrer chez vous avec un bandage sur votre blessure ?

Sans attendre de réponse, Jerico se lève pour glisser quelques mots à l'oreille d'Amanda. Cette dernière remonte l'escalier en courant et disparaît dans le canyon. Elle revient quelques instants plus tard, encore mouillée à la suite du plongeon qu'elle vient de faire, et pose dans la main de sa consœur la monture rectangulaire que le bandit avait perdue dans le bassin.

— Restez tranquille, poursuit la scientifique, je vais vous rendre vos lunettes. Si la tentation de vous en prendre à moi venait à titiller votre esprit, souvenez-vous des sept armes à feu qui meurent d'envie de vous cribler de balles.

La proximité de Jerico avec le malfaiteur exaspère les employés de la firme de sécurité, qui s'avancent d'un pas nerveux. Le prisonnier semble redouter la menace qu'ils

constituent. Aussi reste-t-il immobile quand la négociatrice lui rend ses lunettes. Paré de cet accessoire, l'inquiétant personnage emprunte étrangement les allures d'un intellectuel.

—Maintenant que vous me voyez, reprend Jerico, peut-être serez-vous enfin convaincu de mon sérieux? Regardez-moi dans les yeux pendant que je vous le répète : nous vous laisserons partir si vous coopérez.

—Et si je filais dès que vous aurez le dos tourné?

—Vous redeviendriez notre ennemi, avec tout ce que cela implique. À vous de choisir.

Un craquement retentit à leur gauche. D'un brusque hochement de la tête, Amanda a arraché les fibres de son céleri. Son mouvement ressemblait à celui du charognard qui extrait la chair d'autour de son os. Cette image frappe l'imaginaire de l'homme, qui déglutit avec difficulté.

—Je m'appelle Sammy, se présente-t-il enfin.

À tour de rôle, les résidents font de même. Jerico y va ensuite d'une question qui visiblement, la chicote :

—Je suis heureuse de vous connaître, cher associé. En premier lieu, je voudrais savoir qui vous a envoyé ici. Votre intrusion est-elle commanditée par le gouvernement américain? Est-ce dans le but de me retrouver?

Sammy fronce les sourcils d'un air étonné. À elle seule, cette réaction fournit la réponse que Jerico attendait. Il n'en fallait guère plus pour que ses épaules se relâchent. C'est donc dire que les dirigeants du centre de recherche du Minnesota ne l'ont pas encore retracée.

—Le gouvernement? Il vous cherche, mais nous ne travaillons pas à sa solde. C'était l'idée de Desmond de vous traquer. Ce projet l'obnubilait depuis qu'il vous a revue en Indiana et qu'il vous a entendu parler au cellulaire au sujet de cet institut canadien bourré de martiens. Sans les infor-

mations que vous aviez échangées avec *Maynard*, mon ami aurait été incapable de trouver cet endroit.

En grimaçant de douleur, Sammy baisse le regard vers sa main maculée de sang plaquée contre la partie latérale de son abdomen. Samuel réclame aussitôt son matériel chirurgical auprès d'un des subalternes de Pierre-Luc. À la suite de quoi il nettoie et soigne les plaies du blessé. La balle a traversé son flanc de part et d'autre sans causer de dommages, ni à son ossature ni à ses organes. Amanda échappe un ricanement moqueur quand, sous la piqure de l'aiguille de suture, l'intrus piaille sa douleur. La pauvre a enduré bien pire lorsque Samuel a retiré les chairs nécrosées de ses pieds, à son arrivée au Centre de Séjour. Au terme de l'intervention, Sammy se relève avec peine et conduit le groupe dans la cour en expliquant :

— Mes instruments ont porté à mon attention qu'un couloir passe entre le rayon d'action des détecteurs de mouvement positionnés à l'extérieur de l'enceinte. À cet endroit, on peut circuler sans déclencher l'alarme. Testez-le, et vous constaterez que je dis vrai.

— Nous installerons un autre détecteur, dit Samuel.

— C'est loin d'être tout, continue Sammy. Quelqu'un de bien outillé pourrait désagréger la base de la palissade sur le front nord et se faufiler en dessous.

À l'endroit désigné, il assène quelques coups de pied au mur jusqu'à ce que le mortier s'émiette et qu'une des briques devienne meuble.

— L'entrepreneur qui a exécuté les travaux de maçonnerie devrait être traîné en justice pour avoir réalisé un ouvrage d'aussi mauvaise qualité. Investissez donc dans la consolidation de votre palissade et dans l'installation d'un grillage sous terre.

—Des mailles, ça se coupe avec des cisailles, doute Pierre-Luc.

—Oubliez les grillages à poules; je vous parle d'une grille antieffraction avec des fils électro-soudés à diamètre élevé. Si vous pouvez vous permettre le meilleur, optez pour des matériaux galvanisés et résistants à la corrosion, que vous changerez tous les huit ans à titre de prévention. À elle seule, cette précaution cachée sous la terre pourrait faire avorter une tentative d'intrusion.

Le malfaiteur transmet ses autres recommandations avant d'expliquer les plus récentes avancées technologiques capables de court-circuiter les systèmes électroniques du Centre de Séjour. Au terme de leur discussion, humains et non-humains retournent dans la bâtisse pour se regrouper dans le bureau de Samuel. Une base de confiance s'instaure lentement et les agents de sécurité orientent désormais leur arme à feu vers le sol.

—Vous êtes un artiste, Sammy, complimente Samuel, et j'aimerais exploiter votre talent. Prenez ma carte professionnelle et communiquez avec moi dans six mois. Moyennant une rémunération digne de vos compétences, je voudrais que vous mettiez encore une fois nos mesures de sécurité à l'épreuve. Combien peuvent valoir vos services? Neuf mille dollars en devises canadiennes et le double si vous réussissez à pénétrer dans la bâtisse? Ça me paraît raisonnable.

—Vous êtes fou! Desmond vient d'être tué, on a essayé de me noyer et on m'a tiré dessus! Croyez-vous que j'ai envie de tenter l'expérience une seconde fois? Et puis, qu'est-ce que vous fait penser que je n'en profiterais pas pour kidnapper Amanda?

—Vous le pourriez, mais combien vous rapporterait-elle sur le marché noir ? Une parcelle du prix de sa valeur, et vous le savez. Il s'agit d'un milieu sale dans lequel on tolère mal les intermédiaires dans votre genre. Ces dangers n'en valent pas le coup. De mon côté, je vous offre un contrat qui se répéterait deux fois par année, comme un exercice d'incendie. Nul besoin de vous armer ni de prendre des risques : nous planifierions la soirée, je défendrais à Amanda de vous entraîner sous l'eau et vous déploieriez par la suite votre savoir-faire pour décrocher le gros lot. Une fois la mission accomplie, nous siroterions une bière dans la cour et vous remonteriez ensuite dans votre avion avec votre chèque en poche. Qu'en pensez-vous ?

—Vous êtes bizarres, tous autant que vous êtes, ricane Sammy en secouant la tête. Me faire engager par vous... Jamais cette idée ne m'aurait traversé l'esprit !

—Vous entendez parler d'espionnage à cœur de jour, insiste Samuel. Les bandits sont vos informateurs et les systèmes de sécurité, votre défi quotidien. Qui de mieux que vous pourrait m'avertir si l'un de vos amis décidait de répéter vos prouesses ? J'ai besoin de bons collaborateurs et vous êtes le meilleur. J'aimerais également noter vos coordonnées, car je pourrais réclamer vos services avant votre prochaine tentative d'intrusion.

—Ça me va, accepte Sammy.

—Et si vous apprenez que le gouvernement est sur le point de retrouver ma trace, intervient Jerico, sautez sur votre téléphone pour nous prévenir.

L'autre approuve d'un signe de la tête, puis le groupe le conduit vers la sortie. Escorté par les agents, l'Américain disparaît dans l'obscurité pour regagner son véhicule et repartir d'où il est venu.

Lorsque Samuel retourne dans la partie sécurisée, il entend un ricanement émis par Jerico, qui entoure les épaules d'Hélène avec son bras. Penchées l'une vers l'autre pour se chuchoter des réflexions entrecoupées de roucoulements, elles entrent toutes deux dans la pièce alpine et referment la porte derrière elles.

Amanda et Gabriello, quant à eux, se rendent dans le monde bleu. Avec des gestes las, la maîtresse des lieux retire les fragments de bambou de sa cuve-couchette avant de s'y étendre. Gabriello, quant à lui, s'allonge sur le sentier pour y dormir. Le cadavre de Desmond a été ramassé, mais puisque son sang a pollué l'eau, un relent olfactif métallique subsiste dans l'air. Samuel leur a promis de purger le bassin plus tard.

Au gré des heures, l'adrénaline du directeur diminue pour faire place à la fatigue. À trois heures trente du matin, il est sur le point de s'étendre sur le divan de son bureau lorsqu'il perçoit un bruit étouffé. Il entrebâille la porte des appartements de Jerico et y surprend un autre rire. Son épouse et sa protégée, allongées sur la mezzanine dans un nid de couvertures et de coussins, sont redressées sur leurs coudes comme des étudiantes, à la lumière d'une lanterne à batteries. D'un même mouvement, elles tournent la tête vers lui lorsqu'elles le voient surgir.

—Allons, mesdames. Vous n'allez donc pas dormir ? demande-t-il.

—Oui, assure Hélène.

—Non, corrige Jerico.

Elles se dévisagent, l'air de chercher laquelle des deux a raison. Finalement, elles pouffent de plus belle. Samuel réprime un sourire et les laisse entre elles avec l'impression d'avoir assisté à la réunion de deux âmes sœurs.

Chapitre 21

Les visites d'Hélène au Centre de Séjour, qui se limitent d'abord à une fois par quinzaine, finissent vite par atteindre deux après-midi par semaine. La blondine et sa nouvelle meilleure amie font de la gymnastique dans la cour, s'initient au dessin au fusain et plantent des fleurs aux abords du potager d'Amanda. Elles sont plus resplendissantes que jamais, comme si chacune suffisait à révéler l'éclat de l'autre. La présence d'Hélène parvient même à faire oublier à Jerico sa crainte d'être retrouvée par le gouvernement, menace qui plane tout de même encore au-dessus de sa tête. Samuel en a la confirmation quand, un mois plus tard, son cellulaire vibre sur sa table de chevet un peu après huit heures du matin.

— Étiez-vous sérieux quand vous m'avez proposé cette collaboration ? s'enquit d'emblée l'homme à l'autre bout du fil.

Samuel met quelques secondes avant de reconnaître la voix anglophone de Sammy. Il s'éclaircit la gorge et répond :

— Vous en doutez ? Bien entendu que je l'étais. Rassurez-moi et dites-moi que vous n'avez pas déjà trouvé le moyen d'entrer au Centre de Séjour ! Nous venons tout juste de terminer l'installation du grillage sous le mur pour nous conformer à vos recommandations.

— J'y travaille et ça ne saurait tarder. En fait, je vous appelle, car mademoiselle Avanelle m'avait chargé de vous mettre en garde si ses poursuivants la retraçaient. Et vous savez que je ne peux rien lui refuser puisque grâce à elle, mon fils a encore son père à l'heure actuelle. J'ai donc cru bon de vous prévenir que deux hommes ratissent votre province pour la retrouver.

Cette nouvelle donne à Samuel l'impression de recevoir une gifle. Il se redresse dans son lit et d'une main, enfile prestement sa paire de jeans restée en boule sur le plancher. Un affreux pressentiment s'empare de lui en imaginant les émissaires gouvernementaux aux portes du Centre de Séjour pour récupérer la pauvre Jerico.

— C'est gentil de votre part. Est-ce que ces gens sont américains ?

— Oui. Il semble qu'ils viennent de visiter la ville de Joliette, sans doute en raison de votre passage dans un restaurant avec votre mâle. Si j'ai été avisé de votre déplacement... d'autres ont pu l'être également.

Samuel revêt le premier T-shirt qui lui tombe sous la main, court au rez-de-chaussée, saisit son trousseau de clés au passage et en moins de deux, s'engouffre dans sa voiture.

— Merci pour vos services, Sammy, termine-t-il d'un ton pressé. Textez-moi votre adresse postale et je vous expédierai dès aujourd'hui un chèque pour vous récompenser de vos démarches.

Quelques secondes plus tard, le véhicule du docteur Ménard fonce à vive allure vers son institut.

« Tu devrais ouvrir les yeux », conseille Évelyne d'une voix douce.

Recroquevillée dans l'eau, Amanda s'obstine à garder les paupières closes. Elle se tient immobile, un bras appuyé sur un rocher et l'autre enroulé autour de ses jambes. L'employée du centre dévisse un contenant en verre brun, y recueille de l'onguent et du bout des doigts, en étale sur la joue parcheminée de la résidente. L'état de La Tranquille

empiré au cours des dernières semaines, au point où chaque parcelle de son épiderme est devenue aussi fragile que du papier de soie. Le moindre mouvement suffit pour creuser des balafres douloureuses qui ne guérissent plus.

« Jerico ? » appelle Amanda. « Le ferais-tu pour moi ? »

Restée en retrait le dos appuyé contre la porte du canyon, la chimiste s'approche du lac intérieur, le visage grave.

« Tu as poussé des gens du haut de ta falaise, autrefois, n'est-ce pas ? » insiste Amanda. « Le ferais-tu pour moi ? »

La fille de l'eau se décide enfin à ouvrir les yeux pour les river dans ceux de son amie. Les craquelures de ses paupières laissent aussitôt fuir une coulisse de sang qui zig-zague entre les gerçures de ses joues jusqu'à son menton. Elle ajoute d'une voix ténue :

« Chez moi, on noie ceux qui en formulent la demande. C'est une mort douce, car contrairement à vous, mon peuple est insensible au manque d'oxygène. La plupart des noyés agonisent sans se débattre, sans souffrir. »

Elle ferme à nouveau les yeux. Évelyne s'empresse d'appliquer de l'onguent sur sa paupière enflée, ce qui interrompt l'écoulement sanguin. Les lèvres fendillées de La Tranquille prennent un pli mélancolique, tandis qu'elle enchaîne en disant :

« M'aiderais-tu, dis-moi, fille des Hautes Terres ? Tu es la seule personne qui puisse m'accorder cette faveur. Samuel et Gabriello en seraient incapables, et Évelyne encore moins. Toi, tu y arriverais, car tes bras sont forts et ton cœur est solide comme du roc. Je promets de ne pas bouger quand tu me maintiendras au fond de l'eau ou que tu me pousseras du haut de ta couchette. »

Les dents serrées et le cœur en miettes, Jerico se détourne de son amie pour sortir en courant du monde bleu. Elle dévale l'escalier du sous-sol et ouvre à la volée la porte du laboratoire. Les yeux en feu et la respiration saccadée, elle va droit vers le portail, arrache le panneau frontal, et balance le pan métallique contre le mur. Elle s'agenouille pour la millième fois devant les filages, les circuits électroniques et les solénoïdes. Que de constituants inutiles pour une machine qui l'est encore davantage ! La jeune femme lance un grognement d'impuissance. Pourquoi ce portail refuse-t-il de ramener Amanda chez elle ? La chercheuse a beau se creuser les méninges, elle ne parvient pas à comprendre quelle lacune empêche ce portail de révéler son plein potentiel. Il *devrait* fonctionner, elle en a l'intime conviction. Des larmes de désespoir mouillent ses joues et, alors qu'elle les essuie du revers de la main, la coulisse de sang d'Amanda lui revient à la mémoire.

— Je veux bien t'aider, ma Tranquille, rage Jerico, mais comment y arriver ?

En la maintenant sous l'eau, raisonne-t-elle malgré elle. En appuyant mes genoux contre son dos pendant vingt, quarante, quatre-vingt-dix minutes, jusqu'à ce que son dernier souffle s'échappe de ses poumons et forme des bulles fugaces.

La jeune femme secoue la tête pour chasser cette idée. Chaque personne qu'elle a tuée durant sa jeunesse méritait ce sort, selon sa vision des événements, et elle peine à s'imaginer en train de noyer une adolescente aussi innocente qu'Amanda.

Un cœur solide comme du roc, a-t-elle l'impression d'entendre sa consœur répéter. Si seulement elle disait vrai ! La scientifique farfouille dans les entrailles du portail sans

trouver la moindre anomalie. À bout de nerfs, elle se redresse et bouscule la caisse. *Amanda va mourir !* a-t-elle envie de hurler.

Consciente qu'elle perd le contrôle, elle respire longuement pour retrouver son esprit rationnel. Elle insère le fusible dans son réceptacle et attend que les molécules apparaissent au centre du cerceau. Lorsque le film photonique-quantique se forme, elle le fixe du regard en priant intérieurement pour ressentir cette distorsion sensorielle qu'elle avait perçue avant son départ de son monde natal. À son grand désespoir, rien ne survient. Désillusionnée, la jeune femme baisse la tête et murmure :

— Saleté de machine... Était-ce trop demander que de sauver mon amie en la ramenant chez elle ? Il lui reste si peu de temps à vivre !

Quand elle se redresse, Jerico comprend que tous les espoirs qu'elle a fondés dans ses recherches s'avèrent vains. Les molécules au centre du cerceau ont disparu et le portail, froid et immobile, a rendu l'âme.

Au rez-de-chaussée, Amanda octroie un sourire rassurant à Évelyne en affirmant d'un ton résolu :

« Jerico me noiera, vous verrez. J'insisterai jusqu'à ce qu'elle accepte. »

Évelyne ouvre la bouche pour lui répondre, mais la sonnette de la porte l'interrompt. Une sollicitation en ce samedi matin ? Étrange... La préposée essuie ses bras mouillés, se lève et se rend à la réception.

Lorsque Samuel parvient devant le Centre de Séjour, un camion cube inconnu est garé à côté de l'automobile d'Évelyne. *Les émissaires américains sont déjà sur place !* s'affole-t-il en arrêtant son véhicule dans un nuage de poussière. Le cœur serré d'angoisse, il s'empresse d'entrer dans la bâtisse et tombe nez à nez avec deux hommes vêtus d'un complet noir et d'une chemise pressée. Leur ceinture est parée de menottes et d'une arme à feu. Évelyne, la seule employée présente durant le week-end, se tient debout devant la porte menant au canyon.

— Quel soulagement que vous ayez décidé de rentrer aujourd'hui ! lance-t-elle à son patron. Ces Américains viennent tout juste d'arriver et réclament le droit de visiter le Centre de Séjour. Ils prétendent agir sous l'approbation du gouvernement canadien. Ils veulent trouver... ils veulent ramener...

Même si le tandem ne comprend sans doute pas le français, la préposée évite de divulguer le nom de Jerico, et encore plus celui d'Avanelle. D'une démarche qu'il veut détendue, Samuel va se planter à gauche de son employée pour prendre la situation en main, et s'adresse aux nouveaux venus en anglais.

— Je suis le docteur Samuel Ménard, directeur du Centre de Séjour. Quel bon vent vous amène chez nous ?

Celui qui s'avère le chef de l'opération, un quinquagénaire bedonnant au sourire arrogant, lui serre la pince en prenant la parole.

— Serge Lewis, et voici mon collègue Math Simons. Nous cherchons un spécimen femelle qui nous a été dérobé au début de juin et qui répond au nom d'Avanelle Paradis.

Pour appuyer ses dires, l'homme exhibe un portrait imprimé d'une Jerico méconnaissable, à la figure anguleuse,

au regard éteint et aux traits tirés par le chagrin. On peinerait à croire que seulement quelques mois séparent ce cliché de la jeune femme épanouie qu'elle est devenue. Samuel secoue la tête comme si ce visage lui était étranger et remet la photo à son propriétaire.

— La santé de votre spécimen semblait plutôt fragile, commente-t-il. Je doute que les conditions de détention des laboratoires clandestins ne lui offrent une longue espérance de vie. Si ça se trouve, votre Avanelle est morte depuis un bon moment déjà. Avez-vous cherché sur le marché noir ? Quelques-uns de ses organes pourraient encore y circuler et vous pourriez en revendiquer la propriété.

— Nous menons notre enquête sur plusieurs fronts, mais je crois que son voleur a compris sa valeur et qu'il l'a gardée en vie. Voilà pourquoi nous visitons chaque institut où elle aurait pu être conduite et qu'aujourd'hui, nous réclavons l'accès à vos locaux pour les inspecter.

— Nous n'hébergeons personne portant le nom de votre spécimen, insiste Samuel. Nos pensionnaires, installés ici depuis plusieurs années, sont Amanda Louis, qui appartient à une Gaspésienne, et Gabriello Ménard, qui est placé sous la juridiction d'un vieux biologiste. Aucun d'entre eux ne correspond à la description de votre Avanelle. D'ailleurs, vos collègues ont déjà inspecté le Centre de Séjour et ont signé notre registre des visiteurs lors de leur passage.

Samuel ouvre le tiroir du poste de travail et en ressort un cahier qu'il tend aux Américains. Les quelque mille huit cents signatures que compte le registre ont été griffonnées par les occupants du Centre de Séjour à l'aide de calligraphies différentes. « Mettons du liquide correcteur sur cette date, et raturons celle-ci », avait prévu Jerico. « Écris avec deux sacs d'épicerie dans les bras », avait-on également

demandé à Évelyne. Parmi la colonne manuscrite figure le nom de deux membres du gouvernement que Michel Paradis a dégoté sur d'anciens rapports trimestriels, soit Amy Tomerson et Luke Cliff. Samuel espère que les émissaires croiront en l'authenticité de ces signatures qu'il a lui-même couchées sur papier.

Lewis arrête son index sur la date de la prétendue visite de ses collègues. Il fronce les sourcils, échange quelques mots à voix basse avec son subordonné et finit par refermer le cahier.

—Cliff est un incompetent, laisse-t-il tomber. Je connais peu de gens qui se fieraient à son jugement. Je vous demande donc de nous ouvrir la porte.

L'inverse aurait été peu probable, songe Samuel. Il l'avait répété à Jerico, mais celle-ci s'était raccrochée à la paix d'esprit que lui apportait ce registre bidon. Le directeur réfléchit à toute vitesse et passe les scénarios les plus fantaisistes dans sa tête, mais ne voit aucune manière de repousser ces gens que tant de lois protègent. Il se sent terrifié, désespéré, mais surtout, forcé de composer son code numérique pour leur ouvrir l'accès à la partie sécurisée.

Les deux émissaires se penchent pour se faufiler entre les végétaux. Une fois parvenu dans le canyon, le subalterne, un trentenaire au visage rond et aux cheveux châtons, regarde dans toutes les directions comme s'il visitait un safari, puis ouvre la bouche pour la première fois.

—Quel drôle d'endroit ! On dirait un goulet.

Le cri de la perruche retentit, ce qui ajoute une note d'exotisme à ce lieu d'apparence sauvage. Lewis donne un coup de coude à son comparse et, avec un ricanement, désigne la ruche.

—J’espère que tu as pensé à apporter ton auto-injecteur d’épinéphrine, Simons, parce qu’ils élèvent des abeilles.

L’homme allergique au venin d’hyménoptère s’écarte brusquement du mur. Il n’en demeure pas moins obnubilé par ses découvertes, tant et si bien qu’il en oublie de visiter la grotte lorsqu’il passe devant. Dans un souci de transparence, Samuel ouvre la porte de la chambre de Gabriello. Les deux Américains se montrent aussi impressionnés qu’à leur arrivée dans le canyon.

—Vous voici dans la grotte, messieurs. Il s’agit des appartements de Gabriello, mon spécimen masculin. Comme vous pouvez le constater, il est absent. Il se trouve sans doute au coin-repas ou dans la cour.

Inspecter les lieux requiert aux émissaires moins d’une minute de leur temps. Aussi, ont-ils tôt fait de retourner dans le corridor. Lorsque Samuel leur ouvre la porte du monde bleu, ses visiteurs affichent cette fois un air pantois.

—Eh bien... commence Simons, visiblement à court de mots. Lors de mes prochaines vacances, j’aimerais bien séjourner dans un spa comme celui-là.

Sous le charme de l’environnement lacustre, il s’acroupit aux abords de la sente. Le coassement d’une des grenouilles retentit, suivi du clapotis de l’eau alors que l’amphibien bondit de sur son nénuphar.

—As-tu vu ces coraux, Lewis ? murmure Simons en frôlant du bout des doigts l’un des exosquelettes devant lui. Ce sont des vrais.

Il retire une perle de culture d’entre les polypes de calcaire et hoche la tête. Pour la première fois depuis son arrivée, il adresse à Samuel une moue empreinte de respect. Évelyne, restée en retrait, compte tirer profit de la distraction des deux hommes pour prévenir Jerico du danger, et amorce

un pas en direction de la sortie. Lewis braque aussitôt un regard sévère dans sa direction.

— Ne bougez plus, jeune fille.

Du fond de la pièce leur parvient un bruissement de frondaison. Les voix ont attiré l'attention d'Amanda. La peau bleutée de son visage et de ses épaules se détache de l'ombre au moment où elle se lève derrière la haie en bambou et marche entre les plantes aquatiques pour s'approcher des étrangers. En dépit de son expression stoïque, elle glisse ses favoris derrière ses oreilles, geste qui trahit sa méfiance. Ce faisant, quelques gouttes de sang s'écoulent de ses tempes.

— C'est elle ! s'écrit Lewis en pointant la silhouette féminine d'un doigt accusateur.

Sans plus tarder, il se précipite sur le sentier en direction de la non-humaine. Son comparse, quant à lui, se relève en secouant la tête et en murmurant :

— Ça ne lui ressemble pas.

Pressentant qu'elle risque de se faire coincer dans un piège dont elle ignore les tenants, Amanda, les yeux écarquillés, recule instinctivement avant de disparaître sous l'eau dans un plongeon gracieux.

« Va prévenir Jeri du danger », souffle Samuel à Évelyne, qui détale aussitôt dans le canyon.

Lewis s'immobilise devant les remous concentriques qui témoignent du passage de La Tranquille, et lève des yeux furibonds vers Samuel.

— Ordonnez-lui de remonter à la surface ! vocifère-t-il.

— Comment voulez-vous que je m'y prenne ? Elle est sous l'eau ! Les non-humains ne sont pas télépathes, figurez-vous !

Comme l'émissaire jure entre ses dents, Samuel crache :

— Vous êtes ridicule de traquer la mauvaise personne. N'avez-vous pas remarqué qu'Amanda est mourante ? Comment osez-vous l'effrayer alors qu'elle n'est pas celle que vous recherchez ? Venez dans mon bureau et je vous prouverai qu'elle habite ici en toute légalité.

Lewis croise les bras sur son torse et attend que la fille du Nord remonte prendre une bouffée d'air. Une minute, deux minutes s'écoulent. Bien que les gens de son peuple soient des maîtres en apnée statique et qu'Amanda peut retenir son souffle vingt-trois minutes sans le moindre effort, elle réapparaîtra tôt ou tard, c'est évident.

L'Américain n'a toutefois pas la patience d'attendre jusque-là. Il retire ses chaussures et ses chaussettes, roule le bas de ses pantalons et risque un pied dans le bassin. À cet endroit, l'eau atteint une profondeur de cinquante centimètres. Déjà, l'extrémité de son pantalon se mouille. S'il avance jusqu'au milieu du lac intérieur, il constatera que le sol s'incline pour former un creux d'un mètre et demi.

— Sortez de là, l'enjoint Samuel. Amanda est dans son élément et vous ignorez ce qu'elle peut faire quand elle se sent poursuivie. Les gens de sa race sont très territoriaux.

Or, cet avertissement tombe dans l'oreille d'un sourd. Évelyne revient derrière son employeur en compagnie de Gabriello, qu'elle a mis au courant de la situation.

— Impossible de trouver Jeri, murmure-t-elle. Nous avons vérifié dans sa chambre, dans la cour et le labo... sans succès. Nous croyons qu'elle se cache quelque part.

C'est ce que Samuel espérait entendre, mais il en retire malheureusement peu de réconfort. Lorsqu'il a bâti le Centre de Séjour, il a négligé d'aménager des portes dérobées ou des placards secrets, de sorte que l'abri de Jerico, quel qu'il soit, sera forcément découvert.

Lewis balaie l'eau au-devant de lui à l'aide de son pied et arrache les tiges de nénuphars qui s'enroulent autour de ses chevilles. *Cet imbécile va encrasser le système de filtration du bassin*, peste Samuel dans son for intérieur, bien que cette idée lui paraisse futile. Plus Lewis progresse, plus le fond s'incline. Lorsque le liquide lèche le haut de ses genoux, l'homme se tourne vers Samuel.

— Dites à Avanelle de remonter à la surface ; je vous le demande pour la dernière fois.

Un remous se forme soudainement près d'un rocher émergeant. Une grenouille, peut-être ? Persuadé qu'il s'agit de la non-humaine, l'inspecteur patauge jusqu'à la pierre. Il y parvient tout juste lorsqu'il lance un hurlement, puis tombe à la renverse dans un éclaboussement spectaculaire. Il bat ensuite l'eau avec ses bras pour s'aider à se relever. Puis, trempé des pieds à la tête, il se met à fulminer :

— Cette salope ! Elle m'a... elle m'a mordu le mollet !

Il saisit son pistolet et incline le canon vers le bassin. Cette fois, c'en est trop pour Samuel, qui saute dans le lac artificiel. En trois enjambées, il arrive derrière l'Américain et lui empoigne le bras avant de le tirer sans ménagement jusqu'à la sente.

— Cette comédie a suffisamment duré ! se fâche-t-il. Vous allez me faire le plaisir de ranger cette arme et de venir discuter entre hommes dans mon bureau.

Lewis lui jette un regard noir, mais rengaine tout de même son arme. Il lorgne d'un œil morne le bassin rempli de plantes déracinées, d'eau brouillée et surtout, d'une femme trop effarouchée pour remonter à la surface. La créature est si proche et en même temps, tellement inaccessible... L'émissaire se rechauffe à contrecœur.

Samuel s'apprête à ouvrir la porte lorsqu'il aperçoit, à l'extrémité du lac, la forme d'un front émerger lentement de l'eau. Rassurée par le silence qui s'est installé dans son monde bleu, Amanda risque un regard à l'extérieur. Au-dessus de la surface, ses yeux fixent les visiteurs pour juger de leurs intentions. Gabriello enserre sa main sur le bras de Lewis en guise d'avertissement.

Amanda se redresse prudemment, le corps paré à replonger dans son élément au moindre mouvement brusque. Sa voix tremble quand elle indique à Samuel :

« Je ressens des choses mauvaises... »

Ce disant, une autre coulisse écarlate s'échappe d'une gerçure à la commissure de ses lèvres et coule sur son menton. Ses épaules se soulèvent au gré de sa respiration saccadée, comme si elle était en proie à une insupportable oppression.

« Sois sans crainte, ma douce », la rassure son protecteur. « Jamais je ne les laisserai te faire du mal. »

Les yeux noirs de la jeune fille se braquent dans ceux de Samuel pour y chercher le réconfort et la sécurité qu'il lui a toujours promis. Cette image est la dernière que l'homme conserve d'elle avant que l'impensable ne se produise.

Une lumière blanche semble soudainement exsuder de la peau d'Amanda. Elle enveloppe sa silhouette, puis s'intensifie, si bien que les spectateurs doivent abriter leurs yeux à l'aide d'une main. Quelques secondes plus tard, le phénomène s'interrompt aussi abruptement qu'il a commencé. À l'endroit où se tenait La Tranquille subsiste seulement une ondulation indolente de l'eau.

La jeune fille a disparu.

Chapitre 22

— Où est-elle allée ? s'interroge Lewis en tournant sur lui-même. Vous avez vu ça ? Elle pataugeait dans l'eau devant nous, et puis tout d'un coup, plus rien ! C'était quoi, une illusion d'optique ? À cause de ces saletés de globes bleus accrochés au plafond ?

N'entendant que les piailllements de l'Américain, Samuel s'avance sur la sente pour s'agenouiller devant le lac. Les remous s'apaisent et l'eau s'immobilise. Amanda est partie. S'en réjouir, s'en attrister... le directeur ne sait pas quoi penser. Aussi, des larmes jaillissent malgré lui de ses yeux. Sa protégée a-t-elle regagné son univers natal ? Il secoue la tête, incrédule. *Je ressens des choses mauvaises*, a-t-il l'impression de l'entendre répéter. *Elle a perçu les distorsions sensorielles décrites par Jerico*, devine-t-il. *Et cette lumière... elle provient forcément d'une faille intermondes.*

Il essuie ses larmes du revers de la main, en espérant que si Amanda est partie pour de bon, elle soit retournée auprès du peuple auquel elle appartient, là où elle guérira.

— Ma Tranquille... gémit Évelyne.

Larmes et mascara forment des sillons noirs sur les joues de la préposée. Depuis son premier quart de travail au Centre de Séjour, son cœur et celui de la non-humaine battaient à l'unisson. Gabriello, quant à lui, lâche le bras de Lewis pour enlacer Évelyne.

Samuel se tourne vers les Américains. Il essaie de garder une voix neutre, mais la tristesse la module malgré lui.

— Vous pouvez partir, maintenant. Comme vous l'avez constaté, Amanda a effectué le voyage intermondes. Je ne connais aucune manière de la ramener... Quelle que soit la femme que vous cherchez, vous ne la trouverez pas ici.

Lewis hoche la tête et, d'un signe de la main, invite Simons à le suivre.

— Ce n'était pas Avanelle, de toute manière, lâche-t-il.

Par principe plus que par intérêt, les deux émissaires exigent de visiter la pièce qui jouxte le monde bleu, soit la falaise. Samuel les laisse entrer, suivis par Évelyne et Gabriello. Si le décor alpin impressionne les Américains, ils se gardent bien, cette fois, de le démontrer. Ils s'avancent sur la mezzanine pour scruter les Basses Terres et la paroi rocheuse. Le regard de Lewis se lève ensuite vers les trois couchettes et s'arrête sur celle du centre. Un frisson parcourt l'échine de Samuel quand il remarque une forme de l'autre côté de la toile rouge. Jerico s'y recroquevillerait-elle ? À moins qu'il s'agisse d'un de ses coussins...

— Va en haut, je me charge du bas, indique le dirigeant en s'engageant dans l'escalier en colimaçon.

Simons déglutit en voyant l'escarpement rocheux qui s'élève jusqu'au plafond. Il espère avoir mal compris.

— Là-haut ? Tu veux dire au niveau des tentes ?

— Avanelle peut s'y cacher. Il faut vérifier.

— Comment veux-tu que je grimpe là ? Il n'y a ni échelle ni escalier. Ce serait du suicide !

Le chef continue de descendre sans prendre la peine de répondre.

— Si ça peut vous rassurer, raille Samuel, il n'y a pas d'abeilles là-haut.

Simons ne relève pas la moquerie et s'approche de la balustrade d'un air distrait. Le chemin le plus aisé part de ce point, mais il implique d'enjamber le vide. La main que l'Américain appuie sur la rambarde commence à trembler. Alors qu'on le croirait sur le point de se défilier, il retire son veston et roule les manches de sa chemise.

« Va-t-il vraiment grimper ? » s'inquiète Gabriello.

La réponse vient d'elle-même, car Simons monte sur la balustrade et se dresse sur ses jambes mal assurées, les bras écartés. Son corps vacille d'abord vers l'arrière, puis vers le vide. L'instant d'après, il s'élance. Ses doigts s'agrippent au roc, trouvent une prise et s'y arriment de toutes leurs forces. Des fragments de calcaire dégringolent sur la pente avant de se fracasser contre le plancher. Le visage tordu par la frayeur, l'inspecteur halète. Déjà, des cernes de sueur se forment sous ses aisselles. De son côté, Samuel relâche sa respiration, qu'il avait inconsciemment retenue. Son visiteur a du cran, il doit le lui accorder.

— On jurerait que vous avez fait ça toute votre vie, lui lance-t-il.

Cette remarque, qu'il avait voulue ironique, est plutôt empreinte de respect. L'Américain émet un ricanement nerveux. Sa main prend de l'assurance alors qu'elle tâte le roc, à la recherche d'une prise plus haute. Le type grimpe jusqu'à une des corniches envahies de plantes épiphytes, essuie la transpiration sur son front et continue sa montée. Son supérieur, debout au pied de la falaise, s'impatiente.

— Alors, tu y arrives ? On n'y passera pas toute la journée.

Simons serre la mâchoire et redouble d'efforts, jusqu'à parvenir à la couchette du bas. Un coup d'œil à l'intérieur lui indique qu'elle est vide. En soufflant bruyamment, il continue son ascension vers la deuxième. Une fois à la hauteur de la tente de Jerico, il tend le cou vers l'ouverture pour l'inspecter.

— Il y a déjà eu de la vie là-dedans, signale-t-il. J'y vois une couverture, des coussins et un lapin en peluche. Je crois cet espace appartient à une femme.

—Tu ne m'apprends rien, grommelle Lewis. C'est évident que cette pièce abrite une femelle... Il y a des tonnes de produits de maquillage près de l'évier.

Simons appuie son front contre la pierre, le temps de reprendre son souffle. Le vent happe les mèches de sa chevelure châtaine pour les plaquer sur ses joues. Il lève la tête vers son objectif : la couchette du haut, celle où Jerico ne s'est jamais autorisée à mettre les pieds.

—Vous faites du bon boulot, monsieur Simons, le félicite Samuel. Un petit effort supplémentaire et vous aurez droit à votre pause du dîner.

Une fois arrivé au sommet de la paroi, le grimpeur examine la dernière couchette et s'exclame d'une voix enrouée :

—Il n'y a personne là non plus ! Vous m'avez fait monter jusqu'ici pour rien !

—Dans ce cas, redescends, ordonne Lewis d'un ton désinvolte.

—Et comment je m'y prends ?

Simons jette un regard vers le sol et un spasme de terreur parcourt tout son corps. Il se presse contre le roc en lançant :

—Je ne peux pas.

—Que veux-tu dire, par là ? Tu es monté, alors tu peux redescendre.

Le subalterne risque un pied vers le bas, mais se ravise aussitôt, en proie à un intense vertige. Descendre est au-dessus de ses forces et le voilà coincé entre ciel et terre.

—Je ne peux pas, répète-t-il avec un soupçon d'affolement dans la voix.

—Tu es sérieux, Simons ? s'impatiente Lewis. Agis comme un homme ! Ce mur n'est pas si haut.

—Oui, il l'est ! Oh, je me sens mal, Lewis ! Si je bouge, je tombe !

Le patron vient se planter à côté de Samuel sur la mezzanine. Alors que l'amusement remplace son agacement, il émet un rire gras en s'adressant à son confrère.

—Il ne manquait plus que ça ! Puisqu'il le faut, appelons un hélicoptère pour assurer ton sauvetage. Ah ! Et aussi l'armée de l'air pour te tenir la main, pourquoi pas ? J'ai hâte de raconter tes enfantillages à nos collègues !

—Ce n'est pas drôle !

—Oh oui, ce l'est !

Gabriello touche le bras de Samuel pour lui signifier son désir d'intervenir.

« Je sais monter là-haut. Je pourrais y aller pour le rassurer. »

Bien que l'idée soit noble, Samuel la décline. Simons ne comprend sans doute ni le français ni la langue indigène des non-humains, de sorte que Gabriello ne lui apporterait qu'un réconfort négligeable.

—Pauvre type, se désole à son tour Évelyne en plaquant sa main contre sa bouche. Que va-t-il lui arriver ? Nous ne pouvons pas le laisser se casser le cou...

Samuel regrette plus que jamais d'avoir entreposé son échelle télescopique dans le garage de son domicile et d'avoir vendu celle en cordage qui avait déplu à Jerico. Embêté, il se gratte la tempe en considérant le pauvre bougre envers qui il éprouve une certaine sympathie.

—Si j'assemblais des échafaudages, croyez-vous parvenir à regagner la terre ferme ? suggère-t-il.

—Vous feriez ça ? s'étonne Simons. Oh, Seigneur ! Vous me sauveriez la vie ! Je vous en serais éternellement reconnaissant.

Puisque Samuel engrange son matériel de construction dans une remise située à l'arrière de la bâtisse, il confie à Gabriello le soin de surveiller Lewis, le temps d'aller chercher les cadres d'acier, les traverses et les croisillons. Il doit effectuer plusieurs aller-retour avant d'assembler le nécessaire pour superposer trois étages qui lui permettent de grimper jusqu'à l'homme pétrifié.

— Je vous plains de devoir obéir aux ordres de cet énergumène, lâche-t-il en arrivant à la hauteur de Simons.

Ce dernier semble vouloir sourire, mais sa mimique ressemble davantage à une grimace. Ses jointures sont blanchies sous la force de sa poigne, et ses cheveux châains se collent à son front. Guidé par Samuel, il pose son pied sur la plateforme et y transfère prudemment son poids. À force d'encouragements, il s'agrippe aux cadres d'échafaudage pour enfin regagner la terre ferme. Visiblement ébranlé, il s'assoit à même le plancher, la tête inclinée entre les genoux.

— Eh bien voilà, ce n'était pas si difficile, s'exclame Lewis du haut de la mezzanine. Tout ce cirque pour quelques pieds de hauteur !

— C'est ce que dit celui qui a voulu fusiller une gamine, tout à l'heure, pour une minable morsure sur son jarret, riposte Simons d'une voix pâteuse.

Cela dit, il jette un coup d'œil à son avant-bras ensanglanté. Il n'avait pas remarqué que son saut à partir de la balustrade lui avait causé une entaille. Samuel l'invite dans son bureau pour s'y faire soigner. Sous la surveillance de Gabriello, Lewis se fait une joie de poursuivre l'inspection de la falaise ; il sort un sachet stérile de la poche de son pantalon pour recueillir des traces d'ADN de Jerico sur ses effets personnels.

Pour atteindre son bureau, Samuel doit passer devant la porte restée ouverte du monde bleu, dont l'aura teinte les feuilles de fougère. Le visage d'Amanda inonde aussitôt son esprit. Sa protégée vit encore quelque part. Du moins, il essaie de s'en convaincre. Comment pourrait-il le certifier ? En dépit de la faible luminosité du canyon, la crispation de ses traits saute aux yeux de l'Américain.

— Vous aimez beaucoup ces créatures, n'est-ce pas ? s'enquit-il. Oui... pour investir autant de moyens dans l'aménagement d'une bâtisse comme celle-là, vous devez forcément leur vouer beaucoup d'affection.

— Ils sont toute ma vie.

En ouvrant la porte de son bureau, Samuel a un mouvement de recul lorsqu'il remarque la lumière restée allumée. Aurait-il oublié d'éteindre l'interrupteur la veille ? Son incompréhension disparaît lorsqu'il ressent une présence, un souffle en provenance du coin droit. Tout à coup, il regrette d'avoir cru nécessaire de panser la plaie superficielle de Simons et de l'avoir conduit dans l'une des seules sections de la bâtisse qui n'avaient pas été inspectées.

Jerico se trouve là.

Pendant une seconde d'affolement et de rage contre lui-même, Samuel songe à tirer l'Américain hors de la pièce, mais le mal est fait, car Simons a déjà aperçu la forme féminine accroupie devant la porte ouverte du placard. Vêtue de son sarrau, Jerico sort une clé à molette du coffre en plastique jaune pour atteindre les outils du fonds. L'arrivée des deux humains lui fait relever la tête. Sa main reste suspendue dans les airs alors que ses yeux obliquent vers l'étranger, debout à côté de son protecteur.

Le temps semble s'arrêter tandis que Simons et Jerico se dévisagent. Le teint de cette dernière devient exsangue

et se déforme tant elle est effarée. Cet homme, elle le sait, représente son cauchemar personnifié. L'individu, quant à lui, adresse à sa vis-à-vis un regard sombre, indéchiffrable, avant de prononcer d'une voix convaincue :

—Avanelle.

Chapitre 23

—Je vous présente la chimiste Jerico A. Cleere, mon assistante de laboratoire, improvise Samuel.

—N'essayez pas de vous jouer de moi, docteur Mé-nard, réplique Simons. J'ai déjà rencontré Avanelle quand elle était âgée de vingt et un ans. Je la reconnais, car on m'avait laissé l'observer pendant qu'elle creusait un trou dans le mur de sa chambre à l'aide d'une vis prélevée sur la structure de son lit.

—Tous les non-humains tels que moi ont, un jour ou l'autre, essayé de fuir les pièces dans lesquelles votre peuple s'entête à nous enfermer, répond Jerico d'une voix froide. Je vous prie donc de garder vos arguments bidon pour vous.

Belle tentative d'intimidation, qui se solde tout de même par un échec. Simons passe sa main dans son dos pour récupérer la paire de menottes à sa ceinture. Le cliquetis du métal fait bondir Jerico sur ses pieds et celle-ci serre le poing sur sa clé à molette, seule arme à sa disposition. Elle retire ensuite discrètement une de ses chaussures à talon, puis l'autre. La voilà parée à détalier.

Samuel s'interpose entre les deux opposants. Alors qu'il croit Simons sur le point d'avancer vers la jeune femme, l'Américain abandonne les menottes sur une tablette de la bibliothèque à sa gauche.

—Tu as beaucoup changé depuis cette époque, Avanelle. Tu étais une nymphe et aujourd'hui, tu t'es métamorphosée en papillon. Te voilà magnifique et visiblement heureuse.

Il désigne Samuel d'un mouvement du menton en enchaînant :

—Cet homme prend-il bien soin de toi ?

Déstabilisée par ce revirement de situation, Jerico met quelques secondes avant de répondre. Sa voix tressaille lorsqu'elle confesse :

—Oui. Il est le centre de mon univers.

Simons hoche la tête et tend son avant-bras vers le médecin pour recevoir les soins promis. Tanguant entre la peur et l'espoir d'être libérée de la menace, Jerico se balance d'une jambe à l'autre.

—Vous... que faites-vous, monsieur? questionne-t-elle. Dites-moi vos intentions.

—Je rends service à un type qui avait toutes les raisons de me laisser moisir en haut du mur d'escalade, mais qui m'est malgré tout venu en aide. Par le fait même, je nuis au taré qui m'a refilé le sale boulot, pour ensuite se moquer de mes ennuis. En repartant sans toi, Lewis devra répondre de ses échecs devant ses supérieurs. À quoi bon lui obéir, de toute manière? Parce que j'ai souffert de vertige, il va parler en ma défaveur et exiger mon renvoi.

—Je vous remercie, monsieur Simons, souffle Samuel. Vous êtes une bénédiction du ciel.

—Nous sommes quittes, vous et moi. Faites en sorte qu'Avanelle demeure hors d'atteinte de Lewis. Contrairement à moi, il l'a vue seulement sur photo, mais il compte bien empocher la prime pécuniaire promise par notre chef du service.

—Un de vos collègues fouille le Centre de Séjour? saisit Jerico.

—Il est resté avec Gabriello à la falaise, la rassure Samuel. Et toi, puis-je savoir pourquoi tu traînes ici?

Le visage de la chimiste vire au cramoisi. Prise encore une fois en train de rôder dans le bureau de son protecteur, elle paraît mal à l'aise.

—Le por... notre machine éprouve quelques ennuis. Son film ondoyait à l'intérieur du cerceau, et puis zou ! Il a disparu. Dans un élan de colère, j'ai bien peur d'avoir un peu trop malmené le caisson et par le fait même, d'avoir créé un lousse dans l'un des filages. Je suis donc venue chercher un tournevis étoilé, question de le rajuster.

—La faille a eu Amanda, annonce Samuel, l'air grave. Jerico le dévisage d'un air d'abord incrédule, puis bouleversé. Elle laisse tomber la clé à molette à ses pieds et se prend la tête à deux mains, les lèvres tremblantes.

—Elle... l'a eue... vous dite... Comment serait-ce possible ? Le portail paraissait comme à son habitude... À peine un peu plus surexcité, mais d'une manière que vous auriez jugée acceptable. Pourquoi la faille s'est-elle enfuie au rez-de-chaussée ? Et pour quelle raison a-t-elle foudroyé La Tranquille alors que je me tenais à soixante-dix centimètres du cerceau ? En toute logique, c'est moi qui aurais dû disparaître.

Soudainement horrifiée, la chercheuse trépigne.

—Bon sang ! S'il fallait que la faille revienne et qu'elle *vous* happe ! Je dois débrancher la machine de toute urgence !

Jerico fonce aussitôt vers la porte, bouscule les deux hommes au passage, et s'engouffre dans le canyon pour courir au sous-sol. Les lèvres de Simons se retroussent pour former un sourire rêveur.

—Cette jeune humanoïde est irrésistible. Ne tombez-vous jamais amoureux de vos patientes ? Parce que si elle est encore célibataire...

Samuel est trop soucieux pour s'attarder à une question aussi puérile. Il s'empresse de nettoyer la plaie de l'émissaire et d'y apposer des pansements de rapprochement. Quand les deux hommes regagnent la falaise, Lewis tient un sachet à

la main dans lequel repose la brosse à dents de Jerico. Il le brandit sous le nez de son hôte en fanfaronnant :

— La petite dame que vous cachez, nous l’identifions. S’il s’agit de notre Avanelle, je vous jure que vous aurez de mes nouvelles.

Il regarde sa montre, l’air de juger que sa mission tire à sa fin. Il s’apprête à quitter la pièce, mais se ravise au dernier moment pour tourner la tête vers Gabriello.

— Le moment venu, ajoute-t-il, je saisisrai peut-être ce mâle de bonne qualité en guise de dédommagement.

Demeuré en faction devant la porte, le nomade fronce les sourcils afin de signifier sa méfiance, mais laisse tout de même l’émissaire passer. Ce dernier jette un bref coup d’œil dans la salle de bain, dans le cubicule de Mathieu et dans la cuisinette, avant de s’intéresser à l’escalier du sous-sol. Le laboratoire, d’une modeste dimension, est un piège sans issue dans lequel Jerico s’est elle-même lancée. Le souffle glacé de l’angoisse s’insinue dans chacun des membres de Samuel quand Lewis descend les marches.

Par la fenêtre de l’unique porte qui se dresse devant eux apparaît une forme mouvante. Debout face à l’étagère où reposent les matières premières, Jerico ouvre un contenant en verre pour verser son liquide jaunâtre dans une éprouvette à moitié remplie d’une autre substance. Elle remue son mélange, visse un bouchon phénolique sur le goulot et insère le tube à essai dans la poche de son sarrau. *Elle a concocté une arme chimique*, comprend Samuel en pâlisant.

Vue de profil, la silhouette est incontestablement féminine. Son filet à cheveux laisse fuir sur sa nuque quelques mèches immaculées, caractéristiques des non-humains. Il s’agit donc d’un spécimen femelle.

— Ouvrez cette porte, ordonne Lewis au directeur.

Chapitre 24

Tel un automate qui effectue un geste mille fois exécuté auparavant, Samuel compose son code d'accès et le verrou se déclenche. Lewis et Simons entrent aussitôt dans le laboratoire. Interpellée par le bruit, Jerico pivote sur ses talons pour accueillir les nouveaux venus. Elle a relégué au placard ses escarpins pour chausser des espadrilles, de sorte que cette fois, elle est parée à courir.

Maintenant que l'ennemi se tient devant elle, la laborantine insère la main dans sa poche, frôle des doigts sa bombe artisanale, mais se fige en apercevant Samuel, Gabriello et Évelyne derrière les deux Américains. Impossible de foudroyer ses adversaires sans atteindre les gens qu'elle aime. Pestant intérieurement, la chimiste retire la main de son sarrau, puis enlève ses lunettes de protection et le filet de sur sa tête. Ses yeux, rehaussés par un agencement de fards à paupières, de crayon noir et de brillants argentés, arborent l'aspect sophistiqué prisé par les stylistes, tandis qu'une couleur vermeille accentue le galbe de ses lèvres, de façon à leur donner un pli distingué.

Samuel peut enfin s'expliquer à quoi ont servi ces poudres, ces laques et ces crèmes cosmétiques. Jerico a un plan derrière la tête pour se protéger en cas de nécessité. Elle a modifié son apparence afin de se rendre méconnaissable. Et elle a réussi. La forme de ses yeux, de sa bouche et même de ses pommettes donne à son visage une impression de rondeur. Rien à voir avec les joues creuses qu'elle avait à son arrivée. Son corps, devenu athlétique grâce à ses séances d'entraînement, a perdu sa courbure des premiers jours au profit d'une posture assurée.

Lewis regarde la photo, puis la femme devant lui, et constate qu'il y a peu de ressemblance entre les deux. Lorsqu'il interroge son subalterne d'un signe de la tête, celui-ci hausse les épaules d'un air faussement indécis.

—Bon matin, Jeri, lance Samuel. C'est avec plaisir que je te présente nos deux visiteurs, Lewis et Simons, émissaires du gouvernement américain. Ils recherchent une certaine Avanelle Paradis et vont d'un institut à l'autre pour tenter de la trouver. Messieurs, voici mademoiselle Jerico Cleere, qui travaille dans mon laboratoire à titre d'assistante.

La non-humaine se transforme en une actrice contrainte de jouer le rôle de sa vie. Le visage impassible, parfait en ces circonstances, elle s'adresse aux visiteurs en anglais.

—C'est un plaisir de vous connaître. Quand on parle de science, je suis au rendez-vous. Quelles que soient les compétences de la spécialiste que vous désirez rencontrer, je pourrais sans doute les égaler, car je suis sur le point de soutenir ma thèse en vue d'obtenir mon diplôme de PhD en chimie, de quoi m'offrir un bagage suffisant pour répondre à vos interrogations.

Bluffer sans mentir est un tour de force, mais Jerico y parvient à merveille. Lewis ne s'attendait pas à ce que le spécimen féminin lui adresse la parole, lui qui croyait que les extraterrestres se bornaient à leur langage natal. Et le voilà figé sur place, intrigué d'entendre cette curieuse créature s'exprimer en anglais.

—Nous ne cherchons pas une scientifique, mais une non-humaine, indique-t-il.

—Quelle chance, car je suis les deux ! Je possède le savoir de votre peuple et l'audace du mien. C'est un mélange explosif qui a attiré l'admiration de collègues de renommée internationale, ceux-là mêmes qui ne s'intéressent

qu'à l'excellence. Dites-moi en quoi je pourrais vous être utile. Chimie? Physique quantique? J'ai beaucoup de connaissances et de contacts professionnels dans ces deux domaines.

—Voilà que les spécimens se mettent à jouer aux docteurs. On aura tout vu! s'esclaffe son interlocuteur.

Jerico se pince les lèvres, comme si cette remarque l'avait piquée au vif. Elle passe derrière l'îlot à pas lents pour accéder à l'étagère des bédons. Ses yeux félins paraissent déformés par le verre d'une fiole erlenmeyer qui s'interpose entre les visiteurs et elle.

—Vous vérifierez mes dires en temps voulu, mais je comprends votre scepticisme; vous croyez mon peuple inculte pour la simple raison que l'apprentissage de nos enfants s'oriente vers des domaines négligés par votre système éducatif. Mentionnons, par exemple, la tonalité de voix qui favorise la croissance des végétaux, et l'incidence de l'alignement planétaire sur les individus. Nous préférons mesurer l'intelligence des gens en termes de compétences en survie plutôt qu'en la capacité de dessiner des symboles sur un bout de papier. Nos savants vous surprendraient par leurs enseignements. Or, au lieu de chercher à nous comprendre, vous acquérez des connaissances à notre détriment, sans rien offrir en retour.

L'intonation de la voix de Jerico trahit une hargne inavouée envers son monde d'accueil. Samuel se sent gêné d'admettre le nombre de fois où il a douté des facultés intellectuelles de ses résidents. Gabriello sait-il compter? Non, mais il ressent les quantités. Amanda s'interrogeait-elle parfois sur le sens de l'existence? Non plus. En effet, nul besoin de se tourmenter à saisir un concept qu'on comprend de manière innée. La richesse, pierre angulaire de la civi-

lisation humaine, est également encensée dans le monde non-humain, mais se réfère aux êtres vivants et non à des pièces métalliques rutilantes.

À court d'arguments devant ce discours, Lewis ordonne à son subalterne de relever les empreintes digitales de la chercheuse. Simons s'approche pour s'exécuter quand Jerico demande :

— Vous désirez m'identifier formellement ? Il suffisait de le demander. Comme tous les résidents canadiens, je possède un acte de naissance et un numéro d'assurance sociale, que je garde dans mon appartement. Je vous en fournirai avec plaisir des photocopies après que vous m'ayez signé une entente de confidentialité au sujet de mes données personnelles. Le vol d'identité existe aussi pour les non-humains, figurez-vous.

Elle ouvre un tiroir de son bureau et en sort une carte professionnelle qu'elle a eu la prévoyance de faire imprimer. Elle a pensé à tout. L'émissaire regarde brièvement le bout de papier, avant de le tendre à son supérieur. Ce dernier l'accepte et lit attentivement les informations. Quand il relève la tête vers la laborantine, un demi-sourire malveillant retrousse ses lèvres. Comment décrire cette aura qui émane de lui, sinon comme le plaisir que ressent le prédateur devant les efforts déployés par sa proie pour lui échapper ? Pendant un instant, il semble deviner l'anxiété de la jeune femme et tous les stratagèmes qu'elle a élaborés pour rendre son rôle crédible. Croit-il seulement un mot de son discours ?

— Des papiers, ça s'achète ou se falsifie, argumente-t-il. Les empreintes digitales, quant à elles, disent toujours la vérité.

— Vous avez raison, mais uniquement dans le cas de ceux qui disposent d'empreintes digitales.

Le sourire de Lewis s'évanouit. Jerico reprend l'avantage de la situation en exposant ses mains aux doigts totalement lisses. À mieux regarder ses paumes, on y remarque des sinuosités semblables à des cicatrices. Simons replace dans la poche de son veston le lecteur biométrique, devenu inutile.

— Ceci résulte d'une mauvaise manipulation avec de l'eau régale, explique la scientifique. Il s'agit d'un mélange d'acide chlorhydrique et d'acide nitrique. L'incident s'est déroulé dans le laboratoire qui m'employait précédemment. Habitué d'œuvrer seul, le directeur avait la fâcheuse manie de négliger l'étiquetage de certains contenants. Comme je commençais mon quatrième jour de stage, j'angoissais en songeant aux semaines durant lesquelles j'avais dû insister pour obtenir ce poste. Tout devait se dérouler sans anicroche. Or, en croyant désinfecter mes mains, je me suis infligé une de ces brûlures qui me donne encore parfois l'impression d'élancer. Cadenassée comme je l'étais à mon fauteuil roulant, j'ai mis plus de temps que voulu avant de réagir, de sorte que ma peau a gardé des cicatrices. On aurait dû sanctionner le fautif, mais souvenez-vous qu'il s'agissait du patron. Celui-ci a préféré me congédier. Si j'avais été humaine, tout se serait passé différemment, ne croyez-vous pas ? J'ai sans doute été une fois de plus victime d'une forme de discrimination raciale.

Un sourire en coin, Simons retourne auprès de son supérieur en songeant que cette mésaventure concorde avec la personnalité de Michel Paradis. La chercheuse saisit un bocal en verre sur le bureau, dévisse le couvercle et considère le liquide translucide à l'intérieur.

— Voyez l'étiquette sur ce contenant... Elle permet d'éviter les erreurs qui pourraient conduire à des manipula-

tions dangereuses. Je suis heureuse d'œuvrer dans un milieu où on se soucie de la sécurité du personnel.

Jerico replace le récipient sur la table à côté du couvercle avant de terminer en disant :

—Maintenant que nous avons dissipé toute confusion quant à mon identité, me feriez-vous l'honneur de vous présenter ? Dans quels domaines s'orientent vos champs de compétences, docteurs ?

—Nous ne sommes pas docteurs, corrige Lewis.

—Dans ce cas, vous êtes sûrement membres d'une firme spécialisée, des travailleurs au service de la science.

—Nous œuvrons pour le gouvernement des États-Unis d'Amérique, se vante l'émissaire, le torse bombé d'orgueil.

—Oh, je vois, souffle Jerico avec admiration. Vous êtes des agents affectés à des unités si confidentielles qu'on n'en prononce le nom qu'à demi-voix, comme dans les films d'espions ! Vous avez suivi un entraînement spécial pour affronter l'impensable. Je vous en prie, on rencontre si rarement des gens uniques comme vous, sentez-vous libres de me parler ; moi-même je suis l'image du secret. Pour quel département travaillez-vous ? S'agit-il des forces spéciales, sous les ordres de l'honorable Président ?

La réalité est moins pittoresque que la représentation que s'en fait Jerico. Bien que ces types baignent dans le milieu des êtres non-humains et qu'ils se réfèrent à des responsables haut placés, ils ne sont pas les sommités que la jeune femme croit. Leur suffisance se désagrège alors qu'ils exposent leur fonction : bureaucrates dans une hiérarchie si complexe et hermétique, qu'on perd de vue leur importance.

—Des bouffeurs de paperasse ? s'étonne Jerico, les yeux exorbités. Vous vous moquez de moi... Êtes-vous en train de me dire que deux hommes conditionnés à tailler

des crayons et remplir des formulaires osent s'imposer en maîtres dans notre laboratoire? Vous souillez le plancher avec vos chaussures bourrées d'éléments pathogènes et posez vos mains sales sur nos poignées désinfectées pour vous donner une supériorité à laquelle, je le crains, vous n'êtes pas en droit de prétendre.

Les paupières félines de Jerico se plissent pour former une expression hautaine. Elle poursuit avec l'indulgence d'un professeur envers ses élèves.

—Soyez assurés d'une chose: ce laboratoire répond à toutes les exigences du gouvernement canadien. Nous apportons une contribution si précieuse au progrès, que nos découvertes se sont mérité l'éloge de spécialistes d'Australie et d'Italie, pour ne nommer qu'eux. Nous sommes en voie d'éluder l'un des mystères les plus passionnants de notre époque, soit celui d'ouvrir la porte à des mondes inexplorés par l'humain. Sur ce, aussi éminents puissiez-vous être, je vous informe que la science ne peut souffrir de pertes de temps comme celle-ci. Je vous prie donc de m'excuser et d'accepter mes salutations distinguées.

Sur ce, la jeune femme fait volte-face pour retourner à ses contenants en verre. Lewis devait partir, mais il demeure immobile, confiant. Une sensation oppressante comprime les côtes de Samuel alors que, il le sent, son visiteur leur réserve sa toute dernière carte.

—Es-tu certain que ce n'est pas elle, Simons? laisse tomber Lewis au bout d'un moment de silence.

L'homme aux cheveux châtons approuve d'un hochement de la tête. Le sourire malsain qui était apparu un peu plus tôt sur le visage du dirigeant revient de plus belle.

—Dans ce cas, peux-tu me dire où sont passées les menottes que tu avais fixées à ta ceinture?

Le subalterne pose instinctivement une main là où auraient dû se trouver les tenailles, qu'il a oubliées sur l'étagère. Lewis désigne la non-humaine d'un mouvement du menton en ordonnant à son sous-fifre :

—Allez, *dude*, si tu ne veux pas te ramasser avec une horde d'avocats aux fesses, aide-moi à l'embarquer !

Chapitre 25

Jerico cherche des yeux une issue, une fenêtre cachée derrière une des étagères ou une simple trappe d'aération dans le plafond, mais constate avec terreur qu'il n'y en a aucune. Lewis semble se nourrir de la peur de sa proie. Les bras écartés du corps, il s'avance pour se saisir d'elle.

Voilà ce que la femme des falaises attendait. Elle plisse les paupières jusqu'à ce que ses yeux se réduisent à deux fentes noires au cœur de son faciès dénaturé par la colère. L'instant d'après, elle saisit le bocal en verre duquel elle avait retiré le couvercle un peu plus tôt et en balance le contenu au visage de Lewis. Ce dernier hurle en portant ses mains à sa figure, convaincu d'avoir reçu un acide capable de dissoudre la chair et les os. Il s'agit en fait d'eau distillée. Cette distraction offre toutefois à Jerico quelques secondes qui lui suffisent pour s'élancer et envoyer à Lewis un coup de poing d'autodéfense fort et précis, que Mathieu lui a enseigné. Ses jointures claquent contre la mâchoire, et la tête de son adversaire bascule vers l'arrière. Celui-ci s'affaisse contre l'îlot avant de s'écrouler au sol en emportant les verres et les cartables dans sa chute.

Jerico braque les yeux sur Simons et avance dans sa direction. L'émissaire recule en levant les mains en signe de reddition. Or, le crochet de droite qui l'envoie au tapis vient plutôt de Samuel.

— Désolé, mon gars.

Jerico jette un regard enchanté à son protecteur. Elle saute ensuite par-dessus ses ennemis qui, déjà, tentent de se relever, s'élance hors du laboratoire, et monte l'escalier en quatre enjambées, ses amis à sa suite.

—Elle est... mais c'est incroyable ! halète Évelyne. Elle faisait semblant d'avoir peur ! Avez-vous vu ça, Samuel ? Elle nous a bien eus !

Jerico comptait s'enfuir par la porte principale, mais en est incapable puisqu'elle ne dispose d'aucune carte d'accès. Elle s'immobilise au fond du canyon, les mains appuyées sur ses cuisses, dans ce qui ressemble à une posture d'attente.

—Nous devons te cacher quelque part, de dire Samuel en arrivant à sa hauteur.

—Il n'y a aucun refuge dans cette bâtisse. J'ai vérifié. La scientifique lorgne la porte un moment avant d'ajouter :

—Si vous saviez à quel point je vous aime ! Et aussi à quel point je regrette ceci...

Sans crier gare, la jeune femme enfonce son poing dans le ventre du directeur, qui se plie en deux sous l'impact, le souffle coupé. Elle arrache ensuite la carte magnétique sur la chemise de son protecteur, bondit vers la porte, et pointe l'index vers Évelyne pour la menacer.

—Ne vous avisez pas de me retenir.

Comme la préposée presse son dos contre les branchements en secouant la tête, trop sous le choc pour répondre, Jerico présente la carte au lecteur et compose un code numérique, celui de Samuel qu'elle a mémorisé à son insu, malgré le fait qu'il l'ait changé dernièrement. Une fois sortie du canyon, elle répète l'opération avec la porte de la réception, qui s'ouvre quelques secondes plus tard.

En parvenant au grand air face à cette nature immense et dépourvue de murs, Jerico sent un étrange étourdissement l'envahir. À la fois électrisée par la liberté et l'urgence de fuir, elle s'élance sur le balcon et saute en bas des trois

marches, son sarrau flottant derrière son dos. En un rien de temps, elle s'engouffre dans la lignée d'arbres qui bordent le stationnement.

Resté à l'intérieur, Samuel se redresse péniblement, le souffle toujours court et le bras pressé contre son abdomen. Il envoie un regard venimeux en direction de son employée.

— Veux-tu me dire ce qui t'arrive, Évelyne ? Tu aurais pu essayer de la retenir ! Que va-t-il lui arriver maintenant qu'elle est livrée à elle-même dans la forêt ?

— Ce qu'elle a fait est dément ! s'écrit la préposée. Avez-vous vu comment elle s'est débarrassée de Lewis ? Et elle vous a frappé ! Cette femme, je ne la connais pas !

Les deux Américains arrivent rapidement au rez-de-chaussée. Le chef parle au cellulaire, sans doute à ses supérieurs. Lorsqu'il éteint, il exige du docteur Ménard qu'il le laisse sortir.

— Impossible, refuse Samuel en levant les mains en signe d'impuissance. Jerico m'a volé ma carte d'accès.

Lewis se tourne donc vers Évelyne, qui s'empresse de désactiver la serrure à l'aide de sa propre carte. Aussitôt, les émissaires quittent la bâtisse pour s'enfoncer dans la forêt, plongée dans la tiédeur de ce début d'avant-midi. Gabriello s'apprête lui aussi à sortir, mais Samuel le retient.

« Amanda a disparu et Jerico est en danger. Je refuse de te perdre toi aussi. Reste ici jusqu'à notre retour. »

Dépité, le nomade se pince les lèvres, mais se plie tout de même à l'autorité de Samuel et recule de quelques pas. Suivi par Évelyne, le médecin se rend sur le balcon. De loin, il voit Lewis et Simons brandir un morceau de tissu blanc, qu'on devine être le sarrau de leur proie. Forts de cette découverte et certains de se trouver tout près du but, ils s'enfoncent davantage dans la forêt.

La cavale de la résidente avait paru irréfléchie de prime abord, mais Samuel doute qu'elle l'ait été. Jerico savait que le gouvernement la retrouverait tôt ou tard et qu'il la prendrait en chasse. C'est certainement la raison pour laquelle elle s'est imposé ces longues veillées illicites sur internet ; elle devait se préparer, décider du trajet à suivre en cas de fuite. Mais pour aller où ?

Le directeur revoit mentalement la carte du territoire qu'il avait étalé sur sa table de cuisine quand il était sur le point d'acheter l'ancien atelier de mécanique qui deviendrait le Centre de Séjour. La forêt dense environnante pouvait rebuter d'éventuels vandales ou indésirables... mais elle complique aujourd'hui la cavale de Jerico. Cette dernière pourra courir des heures durant, voire quelques jours, se nourrir d'écorce de bouleaux, de tigelles comestibles et de fraises des champs... Mais sans aliments plus nutritifs, ses forces finiront inévitablement par décliner. Jerico y a sûrement pensé, car elle n'aurait pas supporté l'idée de tomber à la merci de ses poursuivants. Est-ce qu'une fois dissimulée derrière le mur de verdure, elle se serait dirigée vers le chemin en gravier menant à la route, au risque de se rendre visible aux yeux de tous ? C'est peu probable.

Jeri est revenue au Centre de Séjour, croit deviner Samuel. En effet, pourquoi se carapater quand on sait qu'on sera vite retracé et qu'on peut simplement trouver la sécurité dans les environs de la bâtisse ? Les poursuivants s'épuiseraient à ratisser vainement le vaste territoire, et puisqu'ils ne la retrouveraient pas, ils en déduiraient qu'elle s'est enfoncée au cœur des terres sauvages ou qu'elle a été enlevée par quelque malotru. Ou encore, qu'un ours l'a dévorée. Ils repartiraient alors bredouilles dans leur pays et Jerico serait sauve.

Samuel contourne le Centre de Séjour, mais ne trouve personne. Il essaie alors de se mettre dans la peau d'une femme dont l'arme la plus puissante est sa débrouillardise. En pleine nuit devant l'écran de l'ordinateur, à quel genre de recherches s'est-elle livrée ? Après avoir prévu de modifier son apparence avec du maquillage et commandé des cartes professionnelles, elle a sans doute anticipé sa fuite et étudié la flore nourricière de la région. Elle a toutefois dû se désintéresser de ce sujet trop complexe pour une personne qui ne possède aucune expérience sur le terrain. Elle aurait alors calculé le nombre de kilomètres entre la civilisation et elle, sans pour autant arrêter son choix sur cette option. Grimper dans un arbre ? Voilà qui aurait été faisable, mais elle aurait été facilement visible pour quiconque aurait levé la tête vers le ciel.

À court d'idées, elle a dû se concentrer sur la bâtisse. Des photos satellites lui auraient donné une vision partielle de l'institut, ainsi que des bacs à poubelle et de recyclage sur son flanc est. De piètres cachettes. La gouttière longeant le coin gauche de haut en bas aurait pu la mener au faîte de l'immeuble, mais en dépit de sa bonne forme physique, Jerico aurait eu beaucoup de mal à s'y agripper. C'est certainement l'auvent du balcon, soutenu par les piliers en fer forgé, qui a attiré son attention. Les fioritures métalliques constituent des prises faciles à saisir. En quelques secondes, la femme des falaises pouvait aisément se hisser sur le toit plat. Et voilà, elle y serait en sécurité.

Samuel balaie encore une fois la forêt des yeux sans y percevoir le moindre mouvement. Les Américains sont loin. Il s'adosse donc au mur et se risque à dire :

— Jerico ? Je sais que tu es là.

Un raclement de vêtements contre la surface goudronnée se fait entendre. À la suite de quoi la non-humaine répond :

— Pardonnez-moi, docteur, de vous avoir frappé, mais je me doutais que vous désapprouveriez mes méthodes et je voulais à tout prix éviter que vous me reteniez... Vous m'en voyez désolée. J'espère ne pas vous avoir blessé... J'ai parfois un peu de mal à jauger ma force.

— Ne t'en fais pas pour si peu, ma douce. Tu avais vu des images satellites ? C'est de cette manière que tu as su où te cacher ?

— Si seulement les choses avaient été aussi simples ! Nous nous situons malheureusement dans une région trop éloignée pour bénéficier de ce service. J'ai donc dû commander un drone muni d'une caméra, qui m'a transmis des images de l'extérieur de la bâtisse. Par crainte que vous ne révéliez involontairement que je me trouvais sur le toit, je vous ai fait croire que je fuyais dans la forêt, mais vous êtes malin et peu importe le mal que je me donne pour vous berner, vous réussissez tôt ou tard à deviner mes intentions. C'est un plaisir de côtoyer un homme tel que vous.

— Prie pour que ces deux salopards n'aboutissent pas à la même conclusion que moi, rumine Samuel.

— J'ai abandonné mon sarrau dans un buisson. Il m'encombraît et je m'en suis servi pour créer une fausse piste. Ces bâtards ont mordu à l'hameçon, mais s'ils reviennent me chercher ici... ce sera la fin de tout. Je crois que je vais vomir. Ou m'évanouir. Ou les deux. Oh, bon sang...

Un chuchotement semble se faire entendre. Samuel a l'impression de reconnaître la litanie que Jerico récite pour calmer son angoisse.

— Hydrogène... lithium, sodium...

Puisque le fait de poursuivre leur discussion pourrait les trahir, ils optent pour le silence. Le docteur arpente la lisière de la forêt pendant trois quarts d'heure en se faisant du sang d'encre pour sa pupille. *Hydrogène, lithium, sodium...* Ces mots tournent malgré lui en boucle dans son esprit, mélodie obsédante aux accents de Jerico. Couchée sur le dos, cette dernière fixe les nuages. Puisse cette journée ne pas être sa dernière de liberté !

Bravant les interdits, Gabriello grimpe dans l'érable de la cour afin de voir au-delà du mur. Il est aux premières loges pour voir les Américains revenir, la chemise déchirée par les broussailles et le front en nage. Lewis passe un second appel téléphonique et une dizaine de minutes plus tard, une *Econoline* blanche apparaît dans l'allée pour se garer derrière le camion cube. Vêtu d'un pantalon de camouflage et d'un gilet pare-balles, l'occupant sort du véhicule et ouvre la porte arrière par laquelle sort un berger allemand. La queue du molosse se balance avec détermination et sa truffe se pointe féroce ment vers l'avant, prête à chercher la fugitive. Lewis apporte le sarrau dans lequel l'animal fourre son museau afin de s'imprégner de son odeur.

Au signal du maître, le chien pisteur tire sur la laisse, bondit dans le stationnement et renifle dans toutes les directions. Il fonce vers la lisière de la forêt pour y trouver l'empreinte des espadrilles de Jerico avant de revenir sur ses pas et longer le bâtiment. La sueur froide inonde le dos de Samuel, qui sait fort bien que rien ne pourra échapper à cette bête.

Alors que l'escouade canine se dirige inexorablement vers le balcon, un bruit lointain auquel le directeur n'avait pas porté attention jusque-là se rapproche, jusqu'à devenir assourdissant. Un souffle venu du ciel soulève des tourbil-

lons de poussière qui lui fouettent le visage. Ses yeux plissés se rivent vers la cime des arbres au-dessus de laquelle apparaît un hélicoptère de l'armée. L'engin à double turbine se met en vol stationnaire, ce qui permet de voir, par sa porte latérale ouverte, la silhouette d'un militaire. Celui-ci désigne un point en dessous de lui : la non-humaine.

De son côté, le chien pisteur s'assoit au pied de la bâtisse, le museau orienté vers le toit, et jappe à pleins poumons pour clamer sa réussite.

Chapitre 26

Du haut du toit, Jerico est offerte à l'hélicoptère comme sur un plateau d'argent. Elle se lève, les jambes écartées et le dos voûté pour résister à la poussée d'air des pales, puis retient d'une main ses cheveux que la tempête envoie dans toutes les directions.

À califourchon sur son perchoir, Gabriello grimace sous l'assaut des bourrasques de poussière et de brindilles. Il a compris lui aussi que le surnombre de leurs opposants les désavantage et que ses amis ont besoin de son aide. Aveuglé, il balaie l'air au-dessus de sa tête à l'aide de sa main et détecte une branche sur laquelle il se hisse avec difficulté. Il continue son ascension dans l'érable, jusqu'à ce qu'il se situe au-dessus du faîte de la palissade. Il tend ensuite la jambe, risque la pointe de ses orteils sur le mur de trente centimètres de largeur, trouve son équilibre et y pose le second pied.

Sur le balcon, Simons s'agrippe au pilier de l'auvent et entreprend d'y grimper. Les yeux brûlants en raison du sable, Samuel gravit les marches en une enjambée, et fonce sur l'émissaire en concentrant toute sa force sur son épaule, qui percute le thorax de son adversaire. Celui-ci lâche sa prise et tombe par-dessus la rampe avant de s'écraser brutalement au sol, où il se tord de douleur en plaquant son bras contre ses côtes, dont l'une est cassée.

Toute cette agitation accentue l'adrénaline du chien, qui jappe sans arrêt, si bien que sa gueule projette des filets de bave en direction du toit. Le maître tient la laisse d'une main et protège ses yeux de l'autre. Ce faisant, il remarque à peine l'éclair fuchsia qui passe près de lui pour traverser de part et d'autre le stationnement. Évelyne court vers l'*Eco-*

noline, sa queue de cheval bondissant dans son dos à chaque foulée. Elle ouvre la portière, retire les clés du contact et, avant que le propriétaire de la voiture n'ait le temps de réagir, lance le trousseau dans la forêt.

Du haut de l'hélicoptère, le militaire ajuste les sangles de son harnais, prêt à amorcer la descente à l'aide d'un câble. Debout sur le toit, Jerico tourne la tête dans toutes les directions pour ensuite se fixer sur l'est. Elle fléchit les genoux, prend son élan et court sur la surface goudronnée. En quelques secondes, elle en atteint l'extrémité et saute sans hésiter dans le vide. Le sol qui défile sous elle ramène dans son esprit l'image du paysage lointain qu'elle distinguait à travers les nuages pendant sa jeunesse. Furtif sentiment de paix. L'âme sœur du vertige ouvre ensuite les mains et s'accroche à la branche horizontale d'un tremble. Ses muscles encaissent le choc de son élan interrompu tandis que son corps s'engage dans un balancement furieux.

De son hélicoptère, le militaire se réfère aux pilotes pour déterminer la manière d'attraper sa proie, maintenant à couvert sous les ramures.

L'air victorieux de Lewis s'efface au profit d'une grimace hargneuse. Sa colère grandit quand il voit Gabriello s'accroupir sur le mur en pierre, paré à sauter dans le stationnement pour porter main forte à ses amis. L'intervention de ce gaillard fort comme un bœuf ferait perdre leur avantage aux Américains, de même que leur supériorité numérique.

Gémissements de Simons qui se relève péniblement en se tenant les côtes. Aboiements du berger allemand. Tourbillons de poussière. Puanteur du carburant. Grondement assourdissant des hélices qui fouettent l'air... Le chaos bourdonne partout autour de Samuel et inonde ses sens. La menace vient de toutes parts. Il voit néanmoins, avec un fris-

son d'horreur, la main de Lewis se glisse à sa ceinture pour empoigner son pistolet, qu'il braque vers Gabriello. Dans un élan aussi désespéré que dramatique, le directeur se rue en bas du balcon et ordonne la pleine puissance à ses muscles pour foncer sur l'émissaire. Il doit absolument arriver à temps pour l'empêcher de tirer.

L'index de Lewis presse la détente et, comme un coup de tonnerre dans la tourmente, la détonation retentit. Le hurlement du médecin se joint à la cacophonie, mais il est trop tard. La balle est partie, rien ne peut plus l'arrêter. Le cœur de Samuel lui donne l'impression d'arrêter de battre et les images semblent atteindre ses pupilles au ralenti alors qu'il voit l'expression de surprise se former sur le visage de Gabriello, qui ne saurait esquiver un projectile d'une telle vélocité.

Puis, les secondes recommencent à s'écouler. Le nomade exécute un brusque mouvement de recul au passage de la balle, qui siffle dans l'air à côté de lui sans le toucher. Son corps déstabilisé penche dangereusement vers l'arrière, là où, cinq mètres en contrebas, des rochers et des souches déchirent le sol. Les bras écartés dans une vaine tentative pour reprendre son équilibre, l'homme tombe à la renverse et disparaît derrière la muraille.

Samuel s'immobilise, le souffle court, en espérant de toutes ses forces entendre son protégé lui crier qu'il va bien, qu'il a eu de la chance. Or, c'est plutôt une plainte qui se détache du tintamarre, celle d'un homme incapable de se relever.

Le directeur reste sur place, paralysé, indécis. À qui porter secours ? À celui qui vient de chuter ou à celle qu'on cherche à enlever ? Gabriello blessé. Jerico encerclée. La tête de Samuel bourdonne, ses poumons étouffent sous la

poussière charriée par l'air et ses yeux pleurent des larmes de sable. Il fait alors le choix le plus douloureux de toute sa vie.

Jerico sent ce qui lui restait de courage se briser en elle quand elle voit son héros, son roi, se précipiter à nouveau sur le balcon. Il arrache la carte magnétique du chandail d'Évelyne, déverrouille la porte et, effaçant de son esprit le visage de la malheureuse qu'il abandonne derrière lui, court au secours de Gabriello.

Chapitre 27

« Sauvez Jerico. »

Gabriello parle d'une voix enrouée, une grimace figée sur les lèvres. Prostré sur la civière pliante qu'Évelyne et Samuel ont transportée dans le bureau, le blessé presse ses bras contre le côté droit de son thorax, d'où irradie une intense douleur. Une fracture costale causée par la chute, peut-être ? Sans radiographies, Samuel peut difficilement statuer sur la question. Il se force à conserver la tête froide alors qu'il remarque le teint exsangue du gaillard qui prend graduellement une coloration bleutée. La cyanose se généralise rapidement à ses mains et à ses pieds nus, signe d'une oxygénation déficiente.

Le docteur Ménard recense mentalement l'inventaire de sa réserve médicale, véritable entrepôt classé avec minutie. Fidèle à son habitude de dépenser sans compter, il a accumulé, au fil des années, une quantité effarante de matériel qui lui permet de répondre à un éventail varié d'urgences. Il est ainsi apte à soigner, opérer, plâtrer, et même amputer. Il va chercher son stéthoscope, son tensiomètre et son oxymètre de pouls, et revient s'agenouiller à côté du blessé pour relever ses signes vitaux. Tachycardie, saturation insuffisante, vibrations vocales asymétriques, dyspnée... ses observations le portent à croire que la côte cassée aurait causé un pneumothorax, soit une perforation du poumon.

« Ils vont l'emmener, Samuel... » gémit le pensionnaire, dont les pensées s'orientent vers son amie abandonnée à son sort.

Qu'advient-il de Jerico maintenant qu'aucun rempart ne la protège de ses poursuivants ? L'esprit saturé de Samuel refuse de se représenter le drame qui se déroule à

l'extérieur de la bâtisse. Ici et maintenant, voilà tout ce qui importe.

« Nous devons procéder à une intervention chirurgicale d'urgence », décrète le médecin en tendant à son employée la fiole d'huile essentielle de lavande.

Le visage d'Évelyne, déjà blême, se décompose. Elle secoue la tête, le dos traversé d'un frisson d'horreur.

— Je suis incapable de faire ça... c'est trop pour moi.

Samuel connaît la peur du sang de son assistante, mais n'en a cure. Il dévisse le capuchon en plastique et enfonce la bouteille brune dans la main de la jeune femme.

— Amanda a disparu et Jeri nous glisse entre les doigts en ce moment même... Je refuse de perdre Gab aussi ! Je te demande de m'assister pendant l'opération, Évelyne. C'est une question de vie ou de mort, pour lui, tu comprends ? La lacération de la plèvre a causé un affaissement du poumon, ce qui constitue une urgence médicale. Sans notre intervention, il mourra. Tu surveilleras ses constantes et t'assureras que l'huile essentielle le maintient endormi pendant que je l'ouvrirai.

— Un affaissement ? halète la préposée. Son poumon est en train de tomber ? Samuel, mais qu'est-ce qui lui arrive ? Je ne comprends rien de ce que vous dites.

— Disons seulement que son poumon droit n'arrive plus à se remplir. Et sans oxygène... le corps meurt.

Du placard, Samuel fait rouler la bonbonne d'air comprimé jusqu'à la droite de son pensionnaire. Faute d'espace plus approprié, il œuvrera à même le plancher. Évelyne ravale un sanglot et appose d'une main tremblante la fiole sous le nez du patient. Ce dernier détourne la tête, mais il est trop tard, car les émanations de lavande se sont déjà infiltrées dans ses narines. Ses yeux envoient un regard chargé

de détresse avant que ses paupières ne s'abaissent et que ses mains ne se détendent sur son torse. Samuel lui enfle des lunettes nasales et ajuste le débit d'oxygène sur la bonbonne. Le sifflement de l'air qui s'engouffre dans la tubulure se fait entendre et, peu de temps après, le taux de saturation de Gabriello remonte.

Maintenant que le blessé est endormi, le soignant ouvre la fermeture éclair de son étui en cuir. Sur le velours rouge qui tapisse l'intérieur sont sanglés ses instruments chirurgicaux. Un borborygme s'échappe de la gorge de la préposée alors qu'elle lutte contre un haut-le-cœur.

— Ses constantes, Évelyne... Ne les quitte pas des yeux.

Ce disant, Samuel désinfecte ses mains pour enfiler des gants en nitrile. La jeune femme prend une profonde inspiration pour se maîtriser avant de baisser un regard terrifié sur les valeurs numériques renvoyées par l'oxymètre de pouls fixé à l'index de Gabriello. On croirait qu'elle tente de décrypter les symboles d'une civilisation étrangère. Des sanglots déforment sa voix alors qu'elle s'exclame :

— Ces chiffres... je ne sais même pas ce qu'ils signifient ! Et s'ils diminuent trop, je fais quoi ? Oh, Samuel ! Gab va mourir, et ce sera de ma faute !

Le médecin a conscience d'exiger de son employée une expertise qui lui fait défaut. Il voudrait la rassurer et lui inculquer des bases en médecine, mais chaque seconde risque de faire empirer l'état du blessé. Il agira donc sans le soutien d'une assistante. Il saisit le bistouri et l'approche du torse de Gabriello, pendant qu'Évelyne se détourne pour vomir sur le plancher.

Inciser, éponger, examiner... De chair, de nerfs et de sang, la physionomie des non-humains s'apparente à celle

des humains. Par chance, une seule côte a été fracturée lors du traumatisme. Elle a laissé un fragment à l'intérieur de la plèvre, que le soignant déloge avec ses pinces. À la suite de quoi il exsufflé l'air qui compressait le poumon à l'aide d'une aiguille à pneumothorax. Gabriello respire déjà mieux. Samuel entend vaguement des râlements derrière lui durant l'intervention ; la vision de l'os a donné le coup de grâce à son employée, qui s'est recroquevillée près du mur, dos à eux, les mains sur ses oreilles.

Gabriello s'en remettra. Voilà l'impression que Samuel ressent jusqu'au plus profond de lui-même lorsqu'une fois l'opération terminée, il noue son dernier point de suture. Il applique ensuite le bandage, se lève et arque son dos courbaturé vers l'arrière. Ses jambes ne vont guère mieux, endolories qu'elles sont après avoir maintenu la position agenouillée pendant près de deux heures. Derrière lui, les gémissements se sont tus. On croirait qu'Évelyne dort, mais elle est plutôt plongée dans un état de torpeur. Samuel retire ses gants, les abandonne sur ses instruments souillés et pose sa main sur l'épaule de la jeune femme.

—Non ! hurle-t-elle, le visage barbouillé de marques laissées par son mascara.

—Il s'en sortira, la rassure Samuel.

Les poings serrés, Évelyne se lève pour affronter son supérieur. Ses yeux expriment tout le ressentiment du monde.

—Appliquer de la pommade sur la peau d'Amanda me donnait la nausée. Comment avez-vous pu croire que je pouvais vous regarder jouer dans les viscères de Gab ?

—Pardonne-moi, dit Samuel en levant les mains pour l'apaiser. Tu as raison, j'ai eu tort de te demander de m'assister. Mais c'est terminé... Gab va mieux. Les valeurs sur les appareils en témoignent.

Cela dit, il désigne le nomade d'un mouvement du menton pour indiquer que son amplitude respiratoire est satisfaisante, de même que son taux d'oxygénation. Évelyne garde son regard obstinément braqué sur Samuel, comme si le fait de baisser les yeux sur le patient ramènerait dans son esprit la vision de l'incision sanguinolente.

—J'ai quitté l'école avant la fin de mon secondaire quatre, rappelle-t-elle. Vos gadgets de docteur, c'est du chinois pour moi.

Évelyne sort une clé de la poche de son pantalon, celle de la porte d'entrée du Centre de Séjour, et la tend à Samuel.

—Je ne suis pas faite pour ça. La magie extraterrestre qui nous arrache les gens qu'on aime sans qu'on ne puisse rien y faire, les fusils, les scalpels, les os ensanglantés... c'est trop pour moi.

—Je t'en prie... J'ai perdu presque tous mes pensionnaires, aujourd'hui. Pas toi aussi...

—Reconduisez-moi à la sortie, insiste Évelyne, les yeux miroitants de larmes.

Samuel accepte la clé. Le cœur en miettes et rompu d'épuisement, il raccompagne son employée pour son dernier passage dans le canyon. Une fois face à la porte extérieure, il prie mentalement pour qu'elle change d'avis, mais la jeune femme quitte l'institut sans se retourner. Elle monte dans sa voiture et disparaît par le chemin de terre dans un nuage de poussière.

Seul et anéanti, Samuel s'assoit sur ses talons, le dos appuyé contre le mur en briques. Cette posture lui rappelle inévitablement la femme des falaises qui, ainsi positionnée sur la corniche de l'à-pic intérieur, passait des heures à s'enivrer de l'air charrié par les ventilateurs. Où se trouve-t-elle en ce moment ? Le camion cube est parti, de même que

l'hélicoptère, les Américains et leur chien. Mais surtout, la silhouette a disparu de l'arbre. Il ne reste rien d'elle, sinon son sarrau étalé sur le gravier. Samuel le saisit et le hume, à la recherche des effluves de celle qui encore tout récemment, le revêtait. Or, il n'y trouve qu'une odeur de poussière. Il a l'impression qu'un pan entier de son existence s'est écroulé.

Avant de fondre en larmes, le directeur retourne au chevet de Gabriello. La respiration paisible de son pensionnaire est le seul réconfort qu'il retire de cette horrible journée. Au lieu d'un institut grouillant de vie, il n'a plus qu'un monde synthétique vide à lui offrir, formé de pièces silencieuses vouées à se rabougrir au fil des jours.

Samuel expédie rapidement un message texte à Mathieu pour lui demander de rentrer plus tôt. Il nettoie ensuite les instruments médicaux et la flaque de vomi. Quand il a redonné à son bureau sa propreté coutumière, il s'assoit à son poste de travail et, les yeux en transe sur le thorax de Gabriello qui se soulève et s'abaisse à intervalle régulier, il attend l'arrivée du gardien.

Lorsque celui-ci se présente à seize heures trente, le nomade est toujours plongé dans l'inconscience. Mathieu reste médusé sur le seuil du bureau. Les sourcils arqués pour signifier son incompréhension, il promène son regard entre le corps étendu sur le plancher et son employeur.

— S'il souffre à son réveil, propose-lui une seconde dose d'huile essentielle, articule Samuel d'une voix mécanique en désignant la fiole de verre.

— Que s'est-il... Où sont les filles ?

— Elles sont parties toutes les trois, et c'est définitif.

Le surveillant de nuit voudrait obtenir plus d'informations, mais il devine son supérieur trop secoué pour relater les événements de la journée.

— Je vais m’occuper de Gab, assure-t-il.

Reconnaissant, Samuel hoche la tête. La carte d’accès d’Évelyne toujours dans sa poche, il lance un dernier regard au nomade avant de quitter la bâtisse pour rentrer chez lui.

À son arrivée, il est accueilli par un fumet de sauce aux tomates. Vêtue d’un jean et d’une camisole rouge cerise, Hélène vient à sa rencontre avec une démarche énergique. Son sourire est trop flamboyant et sa queue de cheval, trop pimpante. Samuel secoue la tête, abasourdi. Il a l’impression que tout ceci est irréel.

— Hé, chéri ! claironne Hélène. Veux-tu savoir la grande nouvelle ? Je suis allée me balader en ville, aujourd’hui. J’ai parcouru plus de trois kilomètres à pied et bifurqué vers le marché où j’ai acheté de quoi préparer un bon souper !

Le médecin fournit un effort surhumain pour étirer ses lèvres et afficher un rictus désabusé. Il laisse tomber son trousseau de clés sur la table à gauche de la porte d’entrée et passe à côté de son épouse dans le corridor. Son esprit est obnubilé par un seul désir, soit celui de se réfugier dans son lit pour y trouver un sommeil libérateur.

— As-tu entendu, Sam ? Je suis allée marcher en ville... Depuis le temps que je me promettais de me remettre en forme... Je croyais que tu serais heureux pour moi.

Il l’est, bien que son cerveau tarde à le comprendre.

— C’est... bien, ma chérie. Très bien. Tu peux être fière de toi.

— Tu le diras à Coco, demain matin ? Ça lui fera plaisir.

Cette fois, le sourire de Samuel s’atrophie en une moue informe. La gorge trop nouée pour répondre, il se traîne les pieds dans l’escalier menant aux chambres à coucher. Il est à mi-chemin lorsque la sonnette de l’entrée retentit. Par réflexe plus que par intérêt, il redescend pour ouvrir la porte.

Devant lui se tient une personne mal assurée. D'entre les mèches fuchsia de ses cheveux fraîchement lavés apparaissent des yeux rougis par les larmes. Évelyne lisse ses favoris derrière ses oreilles, geste machinal emprunté à Amanda.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

— C'est moi qui regrette, signifie Samuel. Je connaissais ta peur du sang et j'ai eu tort d'exiger que tu m'assistes pour l'opération.

Il sort la carte d'accès de sa poche et la tend à la jeune femme, qui la regarde quelques instants sans bouger, l'air indécis. Les yeux débordants de larmes, elle finit par secouer la tête. Dans un élan spontané, elle saute au cou de son ex-patron, le corps agité de sanglots.

— Je suis tellement désolée, Samuel... Qu'est-ce que je vais devenir sans Amanda ? Maintenant qu'elle est partie, ma présence au Centre de Séjour n'aurait plus aucun sens !

— C'est une chance qu'elle soit rentrée chez elle, car elle serait morte si elle était restée. Ses blessures empiraient et l'infection aurait fini par se propager dans son organisme.

Évelyne hoche la tête. Samuel et elle sont comme deux survivants d'un monde sinistré qui, accrochés l'un à l'autre, essaient de se convaincre qu'ils ont encore une raison de vivre.

— Comment gagneras-tu ta vie ? s'inquiète le directeur.

— Je n'y ai pas réfléchi, répond Évelyne dans un haussement d'épaules. Avec mes confitures, peut-être ? Jeri m'a aidée à construire les bases de mon entreprise, et ce n'est que maintenant que je comprends à quel point ça m'aura été utile. Qui sait ? Je serai peut-être une bonne femme d'affaires ? Et un jour, je pourrai quitter le domicile familial pour voler de mes propres ailes.

— Tu nous rendras visite, n'est-ce pas ? Nous possédons plein de chaudrons pour concocter des confitures. Les plus gros, les meilleurs. Si le cœur t'en dit, tu resteras pour dîner, Gabriello en serait ravi.

Évelyne opine du chef. Lorsque Samuel relève la tête, il remarque que des bras sont enroulés autour de son ancienne employée et lui. Hélène, qui s'est jointe à eux, accote sa joue sur l'omoplate de son époux. Bien qu'elle ignore les drames qui embrouillent l'esprit des deux endeuillés, elle compatit avec eux et semble vouloir leur communiquer la force dont elle est inexplicablement remplie. Samuel lui envoie un regard chargé d'amour et de reconnaissance. Tout compte fait, il n'a pas tout perdu, aujourd'hui.

Chapitre 28

— Bon sang, mon gars, on jurerait que vous revenez de la guerre.

En ouvrant la porte d'Ovsky Research Center à Lewis, Michel Paradis ne s'était certainement pas attendu à un tel spectacle. Il sourcille devant les traces de sang sous le nez du délégué du gouvernement américain et ses vêtements déchirés.

— Elle pensait m'avoir, la putain. Mais je suis plus fort qu'elle.

L'émissaire tapote des jointures sur le couvercle de ce qui ressemble à un tombeau en acrylique noir monté sur un chariot, qu'il traîne à sa suite. Jerico est enfermée à l'intérieur.

— Je vous prie de soigner votre langage, gronde Michel. Il est question d'un individu, et non d'une tête de bétail.

Les deux hommes prennent l'ascenseur pour accéder au second étage de la bâtisse. Une fois parvenus à l'aile sécurisée, Lewis immobilise la boîte de transport devant la chambre de Jerico. Vu l'étroitesse de la salle d'observation attenante à sa cellule, c'est dans le corridor qu'il sortira la prisonnière de son coffre. Comme il est sur le point de défaire la première attache du couvercle, Michel recule d'un pas.

— Vous êtes fou de croire que vous la ramènerez dans sa chambre sans aide. Elle est maligne, ma petite. Et croyez-moi, elle n'a aucune envie de retourner là.

On perçoit un mouvement à l'intérieur de la boîte de transport. Jerico est réveillée. Peut-être pressent-elle qu'elle est arrivée à destination ? Michel tend l'oreille au cas où il

distinguerait sa voix, mais entend seulement le ronronnement du ventilateur encastré dans la paroi du cercueil, qui fournit de l'oxygène à son occupante.

— Elle est inoffensive à l'heure actuelle, totalement désarmée, argue Lewis. Elle s'était suspendue à la branche d'un arbre pendant une vingtaine de minutes. On se demandait comment la descendre de là, mais elle a fini par tomber d'elle-même, à bout de forces, et s'est cassé un bras en roulant au sol. Dès lors, elle n'a plus opposé la moindre résistance. On s'est saisi d'elle aussi facilement que si elle avait été un chaton boiteux et ce sera un jeu d'enfant de la ramener dans son isolement.

Michel hoche la tête d'un air compréhensif, mais les doutes persistent dans son esprit. Sa petite fille des hauteurs serait tombée ? Impossible ! Adolescente, elle s'était un jour accrochée à la grille du système de ventilation de sa chambre pendant onze heures consécutives. Ainsi suspendue, elle pouvait assener des coups de pied à quiconque l'approchait. Elle avait finalement accepté de descendre, non par épuisement, mais bien parce que Michel lui avait apporté une tarte aux bleuets. En réfléchissant au récit de Lewis, le biologiste croit encore plus improbable que la jeune femme se soit blessée à l'atterrissage, car les gens de son peuple apprennent à tomber avec la grâce des félins.

— Venez m'aviser lorsque vous l'aurez mise en contention sur son lit, ordonne le docteur Paradis en s'éloignant de la caisse. Vous devrez signer une pile de paperasse.

Sur ce, il fait volte-face et sort par la porte au bout du corridor. Lewis déverrouille la première serrure, puis la deuxième, avec des gestes confiants. Il a vu de ses propres yeux la non-humaine se tordre de douleur, le bras pressé contre son ventre. Elle n'a pas même eu la force de protester quand

Lewis a laissé sa main balader sur son adorable sein. La faim et la soif doivent également l'avoir affaiblie après les quatorze heures du trajet durant lesquelles son bourreau n'a pas jugé nécessaire de l'abreuver ou de la sustenter. À vrai dire, il s'est même appliqué à conduire le plus lentement possible, question d'éterniser le supplice de sa prisonnière.

Le délégué ouvre la dernière serrure et soulève le couvercle. Une bouffée de satisfaction soulève son poitrail en voyant cette petite chose brisée, au visage strié de sillons de larmes, recroquevillée dans le cercueil. Jerico plisse les yeux pour les protéger de la lumière des tubes halogènes et serre plus étroitement son bras contre son thorax. Une odeur écœurante de désinfectant lui saute aux narines, ce qui lui indique que comme elle le redoutait, on l'a bel et bien ramenée dans son ancienne prison.

La poitrine de la femme des falaises est invitante, mais Lewis se sait surveillé par les caméras de sécurité. Aussi se restreint-il à l'essentiel et passe-t-il les bras sous le dos de Jerico pour la soulever. Celle-ci échappe une plainte. De douleur ou de terreur ? Peu importe, l'un autant que l'autre sont plaisants aux oreilles de l'émissaire, qui se sent encore molesté dans son amour propre après avoir été mis en dérouté par une femelle.

— Je t'avais dit que je suis plus fort que toi, susurre-t-il à l'oreille de la prisonnière.

Jerico entrouvre ses yeux noirs, étrangement dépourvus de peur et de douleur, puis les fixe dans ceux de l'émissaire.

— Ça m'étonnerait.

Ce bras replié, qu'on croyait cassé, s'étire subitement pour envoyer un puissant coup de poing sur le nez de Lewis. Aussitôt, un craquement d'os se fait entendre. L'homme ru-

git tout d'abord de surprise, puis de douleur. Il échappe la femme pour porter les mains à son visage, d'où afflue un jet de sang. Jerico tombe sur le plancher, roule sur le côté, et saute sur ses pieds. Toujours éblouie par les lumières synthétiques, elle s'élance dans le corridor. Arrivée au bout, elle ouvre la porte pour s'engouffrer dans l'aile adjacente. Elle connaît ce chemin, qui aboutit à la cage d'escalier menant au rez-de-chaussée. La fugitive s'y rend à la course, mais le vantail en métal est verrouillé et trop solide pour être défoncé. Déroutée, Jerico tourne sur elle-même. Le sang bat contre ses tempes alors qu'elle se rue vers la première porte à sa droite qui étonnamment, s'ouvre sans résistance. Sans perdre de temps, elle s'engouffre dans la pièce faiblement éclairée et referme la porte derrière elle avant de la verrouiller. Elle s'y adosse ensuite, le temps de reprendre son souffle et de détailler son nouvel environnement. Sur les étagères, des fioles, des béciers, et des contenants en verre dépourvus d'étiquettes lui indiquent qu'elle se trouve en terrain connu. Le laboratoire de Michel.

La jeune femme avance de quelques pas, et est étonnée de percevoir une ondulation au fond de la pièce, comme si une eau tranquille s'interposait entre le mur et elle. *Le portail est allumé*, note-t-elle en essuyant les sillons humides sur ses joues pour fixer son regard sur cet énorme film photonique-quantique, d'une largeur de trois mètres. Habitée au prototype de Samuel, Jerico avait oublié à quel point celui de Michel est impressionnant, magnifique. Elle s'approche de quelques pas avec l'impression de se tenir devant un nuage vertical qui filtre les rayons du soleil.

—Tu désirais t'entretenir avec moi ?

Dans un mouvement de sursaut, la non-humaine pivote pour voir, sur sa droite, une silhouette familière près du mur.

Elle reconnaît N°9. Celui-ci, qui visiblement l'attendait, braque son pistolet à impulsion électrique dans sa direction.

— Tu disposes de moins de cinq minutes pour rendre ce portail opérationnel, lui signifie-t-il d'une voix décidée.

Étonnée, la chimiste fronce les sourcils. Elle tourne le regard vers la machine, grande et invitante. Les particules laiteuses lui renvoient la forme diffuse de son reflet distordu par les ondulations.

— Si tu n'as pas tué ce salopard, il rappliquera rapidement pour te récupérer, l'avertit le docteur Paradis Il t'attachera à ton lit, verrouillera les cadenas et me rendra la clé dans trois semaines, au moment de ton prochain bain. Dès demain matin, je serai contraint d'effectuer la première opération, qui consiste à prélever un de tes ganglions lymphatiques. L'intervention suivante aura lieu cinq jours plus tard et visera ta moelle osseuse. Et la troisième... est aussi déjà inscrite dans mon agenda.

Le sang quitte le visage de Jerico. Pendant un instant, elle se sent sur le point de défaillir. Elle a amplement eu le temps de réfléchir pendant le trajet, mais s'était défendue d'anticiper le sort qui l'attendait en revenant à Ovsy. Les entraves, les bistouris, les points de suture... le cauchemar dont elle s'était crue libérée est sur le point de recommencer. Sa bouche pâteuse prend un goût métallique. Saveur de terreur. Ou de sang.

— Ne crois pas que tout ceci m'enchante, enchaîne Michel en secouant la tête d'un air désolé. J'ai secrètement rêvé de ton retour, je l'avoue, mais je préférerais cent fois mieux te voir fuir dans ton monde plutôt que de t'enfermer encore une fois et te mutiler vivante. Tu vois, je suis moins égoïste que tu voudrais le croire. Alors, fais fonctionner cette machine et va-t'en chez toi.

Le biologiste s'attendait à ce que sa protégée se rue sur le panneau électrique du portail, dont il avait préalablement retiré les vis pour faciliter son travail. Il est toutefois étonné de voir la jeune femme hésitante, déchirée par un dilemme qu'il n'arrive pas à comprendre. Pourquoi cette indécision ? Ne rêve-t-elle pas de retourner sur sa falaise natale ?

— Bon sang, mais qu'est-ce qui t'arrive ? s'impatiente Michel. Mets-toi au travail pendant qu'il est encore temps !

Il pivote sur sa gauche pour braquer son arme en direction de la porte et ajoute :

— Je retiendrai Lewis, mais tu dois faire vite.

Jerico demeure immobile, transie. Elle a elle-même du mal à comprendre son inaction. Un demi-sourire se forme alors sur les lèvres du chercheur.

— Ha... C'est donc ça... Ne me prends pas pour un imbécile, ma petite. Tu as baguenaudé pendant des mois dans le laboratoire de monsieur Ménard. Avec une abondance de matériel à la fine pointe de la technologie à ton entière disposition, tu aurais pu rendre son portail opérationnel, mais tu as plutôt cumulé les échecs. Volontairement, ça me paraît évident, maintenant. Mais pourquoi ?

Jerico n'avait jamais examiné la situation sous cet angle, mais elle prend conscience qu'au cours des dernières semaines, elle s'est effectivement abandonnée au bonheur de la liberté, et ce, au détriment de la science. Dans le laboratoire, ses recherches sont passées au second plan, après ses conversations avec Samuel et la rédaction de sa thèse. Ses réunions clandestines avec N°9, quant à elles, s'orientaient souvent sur la description de sa vie quotidienne. Elle aurait dû s'investir davantage dans l'amélioration du portail. A-t-elle évité de s'aventurer sur les avenues les plus prometteuses par peur de l'échec ou de la réussite ?

— Mon seul et unique but était de rendre Samuel heureux, murmure-t-elle.

— Achever son portail ne l'aurait pas rempli de joie, selon toi ?

— Pas forcément, car il aurait perdu tout ce qu'il aime, argue Jerico en secouant la tête. Amanda serait retournée dans le monde inondé. Gabriello aurait également fait le trajet intermondes pour rejoindre un groupe de nomades et moi, j'aurais sans doute tenté ma chance, à la fois remplie d'espoir et profondément malheureuse d'abandonner mes amis humains. Seul dans l'institut désert, Samuel se serait vu acculé à la faillite. Je n'ose pas l'imaginer ruiné et dépouillé de sa principale raison de vivre !

Elle regarde le portail, son unique issue vers la liberté dans un monde sans chimie moléculaire, sans livres et surtout, loin de son cher Samuel.

— Plus rien ne t'attend ici, tente de la raisonner Michel. Les attachés du gouvernement auraient apparemment fusillé Gabriello, paix à son âme. Ils auraient également vu la petite sirène se faire mystérieusement désagréger devant eux. Et que dire de ton monsieur Ménard adoré qui n'a pas levé le petit doigt pour te protéger ? Il ne mérite pas que tu verses la moindre larme pour lui ni que tu t'obliges à rester ici dans l'espoir de le revoir. Oublie-le. Oublie-moi aussi et dépêche-toi d'aller embrasser le grand air dans ton monde.

Les larmes contenues brouillent la vision de Jerico. Le souvenir de Samuel, qui s'est détourné d'elle pour secourir Gabriello, l'emplit d'un sentiment de perte mêlé à de la déception. Elle comprend sa décision, mais que n'aurait-elle pas donné pour qu'il se batte à ses côtés alors qu'elle avait tant besoin de lui ?

La jeune femme se rend devant le panneau de contrôle du portail, semblable à une table de mixage, et retire la clé du contact. La lueur qui irradiait de la surface adopte aussitôt une teinte anémique et les parcelles facettées de son reflet pâlisent. La voix de la scientifique se durcit, chargée de colère dirigée contre elle-même.

— Ces machines infernales viennent de tuer mon amie. Si j'étais aussi compétente que vous le prétendez, j'aurais détecté plus tôt le problème électrique qui a causé le mauvais fonctionnement, et Amanda aurait été sauvée. Mais non, je n'ai rien vu. J'ai joué avec cette arme avec l'inconscience d'un enfant qui trouve la carabine de son père.

Elle pose la clé sur sa langue et l'avale d'une seule déglutition. Sidéré, Michel la dévisage. Encore heureux qu'il dispose d'un double.

— Plus jamais je ne m'approcherai de ces portails, décrète Jerico.

Sa culpabilité cède graduellement la place à de l'acceptation. Elle mérite peut-être d'être gardée captive, après tout. Le bistouri de N°9 sera son châtiment et la cellule silencieuse, son purgatoire.

Un bruit en provenance du corridor retentit tout à coup. Fou de rage, Lewis cherche Jerico. Michel soupire, désolé de constater que le sursis de sa protégée touche à sa fin. Il braque à nouveau son pistolet vers elle et, sans la moindre hésitation, appuie sur la gâchette. Les deux électrodes atteignent leur cible à la poitrine et lui transmettent une décharge de 50 000 volts qui bloque les signaux de son système nerveux. Les genoux de Jerico fléchissent et elle s'écroule malgré elle au sol. Le vieux cœur rabougri de Michel se crispe en voyant sa petite Avanelle paralysée de douleur.

— Les vacances sont terminées, conclut-il à regret.

Chapitre 29

Reprendre une vie normale sans Amanda, Jerico et Évelyne semble impensable à Samuel. Du matin jusqu'au soir, il flotte dans un vide émotionnel, une absence de chaleur. Tout autour de lui paraît insipide, inodore et incolore. C'est comme si on lui avait arraché une main ; la douleur le torture, et chaque geste lui rappelle qu'il lui manque une partie de lui-même.

Deux jours après le départ de Jerico, le directeur téléphone à Ovsky Reseach Center. Michel Paradis reconnaît son numéro sur l'afficheur, décroche le combiné, laisse s'écouler quelques secondes de silence et coupe la communication. Samuel essaie de rappeler une bonne demi-douzaine de fois au cours des semaines suivantes, avec le même résultat. Il en vient à la conclusion que le biologiste préserve Jerico du monde extérieur avec la férocité d'un doberman qui veille sur l'entrée de sa niche.

Une fois remis de ses blessures, Gabriello erre d'une pièce à l'autre du Centre de Séjour en cherchant une manière d'échapper à sa solitude. Pour se changer les idées, il décide de déraciner les souches dans la cour, au cas où un miracle lui ramènerait son ancienne voisine de chambre et que celle-ci souhaiterait reprendre ses séances de jogging. Un matin, Samuel trouve son pensionnaire qui, une pelle à la main, rage contre le sol infesté de racines.

« Tu n'es pas obligé, Gab... »

Plus personne ne se fendra la lèvre après avoir trébuché contre ces obstacles. Le nomade tourne la tête vers le directeur et essuie son front ruisselant de sueur du revers de la main.

« Les racines sont dures, très dures, mais mes coups de pelle le sont aussi. Vous êtes soucieux, je le vois. Vous n'avez pas eu de nouvelles de ma petite fille des hauteurs, n'est-ce pas ? »

« Non. »

Les nouveaux coups de pelle de Gabriello sont plus puissants que les précédents. Plus douloureux, aussi. Pendant un instant, les plis au coin de ses yeux semblent s'être creusés et les rayons du soleil dans sa chevelure de neige lui donnent un air de vieillard.

Samuel s'assoit entre les deux rangs du potager, entouré de ces tomates dodues qui ont commencé à rougir, mais qu'Amanda n'aura jamais la chance de récolter. Un étrange fredonnement, semblable à celui qu'il percevait quand il surprenait la créature de l'eau à l'endroit où il sied présentement, flotte dans son esprit. Pour chasser cette nostalgie qui n'en finit plus de l'assaillir, il coupe les rameaux qui ont poussé à l'angle des tiges et des branches principales, puis les lance de l'autre côté du potager.

« Et par téléphone ? » continue Gabriello.

« Ne m'en parle pas. Michel refuse de m'adresser la parole. »

« Existe-t-il d'autres méthodes ? »

La voie électronique pourrait effectivement permettre de contourner ce détestable intermédiaire. Samuel y a pensé et a déjà expédié un courriel à Jerico, mais la missive avait généré une notification d'erreur ; la doctorante semble avoir fermé son compte de messagerie. Si seulement elle lui avait transmis ses trois autres adresses courriel ! Même en surfant sur le net, le docteur n'a pas été en mesure de les trouver. Il s'était alors tourné vers les réseaux sociaux, où l'érudite vend sans doute ses services de réviseuse de thèses. Parfois

hommes et parfois femmes, les *Jerico* ne manquent pas, et le nom de famille *Cleere* est somme toute commun. L'ancienne pensionnaire pourrait bien se cacher derrière l'une de ces identités virtuelles. Samuel avait fait défiler les pages sans trouver la moindre fiche qui correspondait à celle de la femme des falaises.

À moins... que Michel n'ait eu accès au compte de sa protégée et qu'il ait bloqué Samuel, ce qui ne permettrait plus, à ce dernier, d'apercevoir Jerico.

Enthousiasmé par cette idée, le docteur se rend à son bureau, suivi de Gabriello, et s'installe devant son ordinateur. Il se crée aussitôt un compte factice en empruntant la photo d'un cycliste en guise d'avatar, puisque Jerico sait qu'il pratique ce sport pendant ses temps libres. Afin d'éviter que son véritable nom attire la désapprobation de Michel, il se présente sous le prénom de son père et le nom de famille de sa mère, soit André Hernandez. Il télécharge rapidement quelques images, dont celle d'un gros plan de grains de café, puis d'une station-service semblable à celle où il gagnait sa vie pendant ses études. Il termine en ajoutant le cliché d'un chien terrier tibétain, comme celui de la sœur d'Hélène, dont Jerico gardait l'encadrement sur son bureau. Il est à espérer qu'elle reconnaisse ces indices, et que Michel soit confondu.

Une fois son identité bidon prête, Samuel renouvelle sa recherche et tombe sur une nouvelle fiche qui attire aussitôt son attention. Sur la photo de profil, les lettres blanches en majuscules tranchent le fond noir. *I SUPPORT ALIEN.*

Cette fiche est bien celle de Jerico ! s'enthousiasme-t-il.

Des sollicitations, la chimiste doit en recevoir des tonnes de la part de collègues, de journalistes, et même d'admirateurs, qui sait ? Elle s'est déjà plainte de devoir

éconduire ces indésirables comme on se débarrasse de publicités intempestives. Nerveux, Samuel laisse ses doigts figés au-dessus de sa souris avant d'envoyer une demande d'amitié. Puis, il attend. Les minutes s'écoulent, interminables, jusqu'à ce qu'une notification annonce que Jerico a accepté l'invitation. Elle est en ligne. À moins que ce soit le docteur Paradis qui, le nez froncé de mépris, effectue un tri dans les messages de sa pensionnaire. En ce cas, Samuel devrait se présenter comme un étudiant intéressé à faire réviser sa thèse. Il amorce une conversation privée.

— Bon matin, madame Cleere. Un ami m'a vanté vos services professionnels. Seriez-vous disponibles pour un projet ?

Samuel traduit cette introduction à Gabriello, qui s'interroge :

« Je n'ai jamais rien dit de tel. Vous faites erreur. »

Samuel lui explique sa stratégie et le nomade hoche la tête pour signifier qu'il comprend, un signe typiquement humain qu'il utilise de plus en plus fréquemment. La réponse courtoise de Jerico vient peu de temps après.

— Bonjour. Merci pour votre message. Je suis heureuse que mes compétences aient attiré votre attention. Je vous invite à lire la section à *propos* de mon profil, où vous trouverez mes délais, les tarifs et les liens associés aux témoignages de clients satisfaits.

— C'est déjà fait, ment Samuel. Je retiendrais vos services si votre emploi du temps vous le permet. Le texte à réviser est truffé de fautes. Plein de *fôtes*. *Plin*. C'est atroce. Je vous promets des heures de plaisir si vous acceptez de le peaufiner.

Que Jerico l'ait reconnu ou non, Samuel l'imagine en train de ricaner derrière son portable.

—Fort bien. Tout d’abord, me donneriez-vous davantage de renseignements à votre sujet afin que je prépare la facture préliminaire ?

—Je suis un ancien doctorant en médecine, beau gosse, plein aux as. J’ai une belle voiture, avec une jolie blonde pour asseoir dedans. Ceux qui me connaissent savent que je suis tout à fait charmant.

Jerico ne répond pas tout de suite. Sans doute est-elle en train de rigoler encore une fois. Gabriello se penche vers l’écran et plisse les yeux dans l’espoir de démystifier les symboles alphabétiques.

«Les mots sont petits, j’arrive à peine à les distinguer les uns des autres. Quel est ce mot, là ?»

Samuel réprime un sourire en songeant que les non-humains dans la mi-quarantaine sont victimes des mêmes dégénérescences visuelles que les humains, telle que la presbytie.

«Il signifie *charmant*.»

«Vous risquez de marcher sur des épines en utilisant un tel langage», argue le gaillard en sifflant entre ses dents. «Le docteur Paradis lit peut-être vos répliques par-dessus l’épaule de Jerico. J’ai commis l’erreur, un jour, de lui dire que je trouvais sa protégée adorable après qu’elle nous ait servi de traductrice. Vous auriez dû le voir rougir de colère avant de partir en claquant la porte. J’ai compris qu’il déteste qu’on courtise son Avanelle.»

Samuel hoche la tête. Il attend ensuite la réponse de sa correspondante, qui lui parvient quelques secondes plus tard.

—Je vous trouve amusant. À supposer que votre thèse soit aussi divertissante, j’ai hâte de la lire. Quel est le nombre approximatif de mots ?

— Cinq cents, peut-être mille si je suis inspiré. J'aurais besoin de votre adresse courriel pour vous l'envoyer.

— Je regrette, mais vous devrez recourir aux services d'un autre réviseur. Mes honoraires de base seraient beaucoup trop élevés pour un texte aussi court.

— Le budget est le cadet de mes soucis, tente de se rattraper Samuel. Je vous en prie, prenez le temps de lire mon texte... Donnez-moi votre courriel.

— Pour des raisons de confidentialité, j'accepte de recevoir les documents uniquement après la signature du contrat. Et je me vois dans l'impossibilité de m'engager dans un mandat comme celui-ci.

Discute-t-il avec Jerico ou Michel ? Samuel en est de moins en moins sûr.

— Je voulais plutôt dire cinq cent mille mots.

Voilà un pitoyable essai qui manque de crédibilité. Jerico ou Michel, peu importe à qui il s'adresse, envoie le message suivant :

— Vous m'écrivez à partir d'un compte d'utilisateur frauduleux, monsieur Hernandez. Il a été créé aujourd'hui. Je vous remercie d'avoir fait appel à mes services et vous souhaite la meilleure des chances dans vos démarches.

— Ne croyez pas vous débarrasser de moi aussi facilement, se fait-il un plaisir de riposter. Je suis un homme bourré de ressources.

— Qu'entendez-vous par là ?

Un large sourire au visage, Samuel ferme la fenêtre du navigateur internet et éteint son ordinateur. Toujours debout derrière lui, Gabriello attend la suite.

— Va t'habiller, mon cher Gab. Nous nous rendons aux États-Unis.

Chapitre 30

Épier les activités d'Ovsky Research Center s'avère un jeu d'enfant pour Samuel. Une fois parvenu au Minnesota, le lendemain matin, il immobilise sa voiture de location sur l'accotement, cache son visage sous le capuchon de sa veste, et feint d'étudier une carte routière. Couché sur la banquette arrière, Gabriello, pour sa part, tente de se rendre invisible. Du coin de l'œil, le médecin voit quelques automobiles entrer l'une après l'autre dans le stationnement. Au volant de sa *BMW* gris métallique, Michel Paradis se gare à son emplacement habituel, puis, appuyé sur sa canne, se traîne les pieds jusqu'à la porte arrière de l'institut pour commencer son quart de travail.

Puisque le vieillard restera sur place jusqu'à vingt heures, Samuel emmène Gabriello visiter la région, et revient faire le guet au coucher du soleil. Michel ne se doute de rien lorsqu'il sort de la bâtisse. Il regagne sa berline et tourne à gauche sur la County Road 11. Loin derrière pour ne pas éveiller les soupçons, Samuel le prend en filature à travers les vallons, avant d'aboutir sur la voie rapide menant à un quartier résidentiel aux constructions récentes. Le véhicule de Michel ralentit sur Carriage Drive. Il s'engage dans une entrée, celle d'une demeure à deux étages en pierres des champs. L'architecture de la propriété est mise en valeur par un aménagement paysager dépourvu de toute mauvaise herbe.

Un homme seul dans une maison éloignée de ses voisins. Une proie facile, juge Samuel avec satisfaction. Il s'adresse à Gabriello, qui se fait silencieux sur le siège du passager.

« Tu te souviens de ce dont nous avons parlé ? Tu peux te montrer intimidant, mais sans lui faire de mal. »

Samuel aurait préféré ne pas impliquer son pensionnaire dans ce projet un peu fou. Il semble toutefois que le gaillard soit le seul individu capable de terroriser Michel Paradis.

« Oui, j'ai compris », acquiesce Gabriello en zippant la fermeture éclair de sa veste en cuir noir. « Pas de sang versé, je vous le promets... Mais des ecchymoses ? On peut ? »

« Non plus. »

Après avoir laissé leur véhicule au coin de la rue, Samuel et Gabriello reviennent à pied. Les fenêtres des maisons environnantes commencent à s'illuminer alors que des écrans de télévision s'allument dans les salons. Sauf chez Michel, où le noir complet règne. Le médecin regarde sa montre, doutant que le biologiste ait pris la direction du lit à vingt heures dix. S'il veut dormir, il sera déçu.

À la faveur de l'obscurité naissante, les deux hommes se faufilent jusqu'au flanc latéral droit de la demeure. Samuel plaque son oreille contre la porte du garage intégré, là où Michel a rangé sa voiture, sans percevoir le moindre bruit. Le propriétaire a sans doute pénétré dans la maison par un accès intérieur. Sur la pointe des pieds, les rôdeurs se rendent à l'arrière du bâtiment et montent sur la galerie pour regarder à travers la porte-fenêtre coulissante. La cuisine, chef-d'œuvre de luxe, de bon goût, et digne d'un décor de catalogue, comporte de nombreuses armoires, un comptoir en marbre, des électroménagers en inox et un plafond cathédral avec mezzanine.

« On entre ? » demande Gabriello.

Son protecteur opine de la tête. Bien entendu, la porte est verrouillée, et les autres accès le sont sans doute tout

autant. Samuel réfléchit à une manière de trafiquer les poignées lorsqu'un fracas de verre éclaté le fait sursauter. D'un coup de pied, son complice a cassé la vitre.

« On entre », lance Gabriello.

Samuel passe une main dans l'ouverture et déverrouille la serrure. La déprédation semble n'avoir attiré l'attention de personne. Une fois les deux hommes entrés dans la pièce immobile et plongée dans l'obscurité, il ne parvient à leurs oreilles qu'un gémissement lointain. Michel pleurerait-il dans une autre pièce ? Samuel chasse de son esprit cette pensée embarrassante et se laisse guider par le son à travers le salon, puis dans le corridor, pour ensuite aboutir devant la porte du sous-sol. Le bruit vient de là et ressemble à une lamentation. Michel souffrirait-il d'un malaise cardiaque ? Lorsque le médecin ouvre le vantail, ses yeux sont noyés dans une noirceur totale qui gobe l'escalier, le plafond et les murs.

— Ah... qui est là ? s'enquit Michel, à mi-chemin entre le râlement et l'étonnement.

Samuel tâtonne le mur jusqu'à ce qu'il détecte l'interrupteur et l'actionne. Un flot de lumière inonde aussitôt la descente tapissée de laine minérale et d'un plastique coupe-vapeur. L'endroit est en rénovations. Il faut quelques secondes aux deux importuns pour distinguer le vide devant eux, causé par l'absence d'escalier là où il aurait dû s'en trouver un. À la place, jonche un enchevêtrement de débris de bois brut et de poteaux cassés, soit les restes de ce qui a dû servir d'escalier temporaire pendant les travaux. Parmi les décombres est étendu Michel, à demi enseveli sous les poutres. Ce dernier parvient à peine à remuer.

— Monsieur Ménard, mais que faites-vous ici ? Bon sang, venez m'aider !

À peine a-t-il terminé sa phrase que Gabriello saute dans le sous-sol.

— Le colosse est vivant ? panique le vieil homme. Dans ma maison ! Mais qu'est-ce que qui se passe ? C'est un cauchemar. Monsieur Ménard !

Samuel rejoint les deux hommes, puis aide le nomade à soulever les morceaux de bois massifs et à les lancer à l'autre bout de la pièce. Ils dégagent le corps, qui bientôt, parvient à se soustraire de son étau. Michel rampe sur le plancher, retrouve sa canne, et se lève sur ses jambes tremblantes. C'est un miracle qu'il s'en soit sorti sans la moindre fracture. Une fois debout, il s'éloigne de Gabriello par réflexe.

— Voulez-vous me dire ce que vous trafiquez chez moi ? Je ne vous ai jamais invités.

— Nous étions venus pour vous kidnapper afin de vous forcer à nous conduire auprès de Jerico, mais je crois que ce ne sera plus nécessaire. Notre qualité de sauveurs nous vaudra un accès VIP à votre protégée, n'est-ce pas ?

— Quand ? s'écrit Michel en tournant des yeux circonspects vers Gabriello. Ce soir ? Et avec *lui* ?

— Je crains que oui.

— Très bien, accepte le biologiste, l'air renfrogné. Mais avant toute chose, enfiler-lui des menottes.

— Lesquelles ? J'ai l'air d'un type qui trimballe des menottes ?

— Vous le devriez. Avez-vous vu ses biceps gonflés à bloc ? Et ses pectoraux ? Je vous le dis, mon gars, je ne bougerai pas d'ici tant qu'on n'aura pas maîtrisé ce monstre.

— Je n'attache personne, Michel, vous le savez, soupire Samuel avec lassitude. À part vous, peut-être, si vous refusez de coopérer. Alors, vous conduisez, ou Gabriello vous transporte contre votre gré ?

Le biologiste frictionne son épaule endolorie en raison de sa chute, tout en pinçant les lèvres pour signifier son dépit. Il cherche son trousseau de clés, qu'il trouve parmi les débris, puis, le dos voûté, il regagne sa voiture. Samuel prend place sur le siège passager, tandis que Gabriello s'installe sur la banquette arrière.

Moins de dix minutes plus tard, les trois hommes arrivent à Ovsky Research Center. Michel invite les visiteurs à entrer à sa suite par la porte arrière de la bâtisse. Une fois au premier étage, ils passent devant l'ancienne cellule de confinement de Gabriello, convertie en entrepôt à paperasse, pour s'immobiliser en face d'une porte située à droite, non loin de là. La chambre de Jerico. Les deux non-humains étaient détenus tout près l'un de l'autre.

— Ici, l'ennemi ne vient pas forcément de l'extérieur, mais plutôt de l'intérieur, informe Michel en posant une main sur le lecteur d'empreintes digitales. Il s'agit d'Avalle qui met tous les systèmes de sécurité à l'épreuve. Pour lui compliquer la tâche, j'avais ordonné à l'installateur de dissimuler un filage capable d'infliger une décharge électrique à quiconque tente de trafiquer le verrou. *Ma petite* s'est moquée de moi quand je l'ai mise en garde. Par défi ou par imbécillité, elle a tenté sa chance il y a environ deux ans. Laissez-moi vous dire qu'après avoir piaillé de douleur pendant une bonne heure, elle ne s'y est plus jamais risquée. Il y a peu de choses qu'elle craint autant que l'électricité.

Le trio aboutit dans une salle d'observation meublée d'un poste de travail et d'une chaise à roulettes. Le bureau est adossé contre le mur du fond, lequel est muni d'une vitre sans tain permettant de voir la chambre de Jerico.

Si le contenu de la cellule de Gabriello paraissait sommaire, celui de sa consœur est digne d'un monastère. Il se

résume à une commode en mélamine, une chaise berçante aux patins vissés au plancher et à une télévision à écran plat encastrée dans le gypse, sous une protection vitrée. Une salle de bain minimaliste se situe au fond de la pièce, à demi cachée par le lit gériatrique sur lequel Jerico est assise en tailleur. Installé sur ses cuisses, l'ordinateur portable de la jeune femme projette la lumière la plus franche de cette pièce tamisée. En regardant mieux, Samuel remarque la ceinture de contention qui restreint Jerico au périmètre de son lit.

Une longue inspiration se fait entendre. Sur le poste de travail, Gabriello voit un objet qui réveille de sombres souvenirs en lui, soit le pistolet à impulsion électrique. Le cœur empli de ressentiment, il saisit l'arme, et entoure le canon de ses doigts de la même manière qu'un étrangleur enlace la gorge de sa victime. Puis, il serre jusqu'à ce que le métal craque, se déforme, et plie comme un jouet en carton. Il laisse finalement tomber le débris tordu dans la poubelle en dardant le directeur de l'institut d'un regard accusateur. Le vieil homme recule d'un pas, persuadé que cette colère se dirigera vers lui d'un instant à l'autre, et s'adresse à Samuel.

— Vous lui expliquerez que je n'avais pas le choix, n'est-ce pas ? Les normes gouvernementales se sont resserrées et un agent se déplace régulièrement pour s'assurer qu'Avanelle est sous contrôle. Il désapprouverait de la voir gambader à travers la pièce. Trop hasardeux, qu'il dirait.

— C'est insensé ! Si vous la traitiez mieux, elle ne ressentirait pas le besoin de vous provoquer. Il vous suffirait d'engager du personnel pour prendre soin d'elle.

— Ses conditions de détention sont le cadet de nos soucis. Il se trouve que pendant qu'elle était en vacances chez vous, le gouvernement a déboursé une petite fortune pour la retrouver. Les haut placés ont donc décidé d'empocher

tout ce que le corps d'Avanelle est en mesure de leur offrir. Son cœur vaut son pesant d'or et son cerveau aussi. Les autres organes seront vendus aux plus offrants. Mes supérieurs m'ont demandé de procéder à son euthanasie, ce à quoi je me suis opposé, mais il faut se rendre à l'évidence qu'on perd toujours face au gouvernement. On me forcera la main, c'est une question de temps. D'ici là, nous économisons les ressources, car ma fortune n'est pas éternelle. J'ai acheté Gabriello, mais je serais dans l'impossibilité de faire de même avec Avanelle, surtout depuis que j'ai renoncé à mon salaire et que j'assume ses frais de subsistance.

Michel secoue la tête avant de poursuivre.

—C'est moi qui l'ai tuée, comprenez-vous ? En orchestrant son enlèvement, je l'ai involontairement mise dans une mauvaise situation. Tout aurait été différent si j'avais engagé un professionnel. Gabriello vous aurait été livré comme prévu et la vie d'Avanelle, bien que monotone, se serait poursuivie pendant plusieurs années. Au lieu de ça, elle a goûté au paradis, si on peut qualifier ainsi son séjour dans votre centre. En revenant ici, une partie d'elle-même était déjà morte. Et voilà que je devrai l'euthanasier.

Il regarde sa pupille avec un mélange de tristesse et de regret, et ajoute :

—J'ai évalué toutes les possibilités. Comme votre institut est le premier endroit où on la chercherait, je devrais l'expédier dans des lieux qui ne m'inspirent aucune confiance, où elle serait entourée d'étrangers. Ce sursis n'en vaudrait pas la peine ; ça ne lui apporterait pas le bonheur qu'on lui souhaite, mais plutôt angoisse et solitude. Elle-même n'en a aucune envie, car elle serait hantée par la peur d'être retrouvée. Non, je ne peux rien faire pour ma petite Avanelle. Si elle ne peut plus recouvrer sa liberté, elle mé-

rite que tout ceci s'achève et que cette procédure soit accomplie par une personne qu'elle aime un tant soit peu. Elle sait tout cela, je lui en ai parlé. Sa manière de réagir m'a fait comprendre qu'elle est en paix avec ce qui l'attend, car elle s'est habituée à cette idée, comme un cancéreux accepte de voir arriver la fin de ses jours.

Pour chasser sa mélancolie, le docteur Paradis sort une pomme du tiroir du bureau et la dépose sur un cabaret. Il ajoute un gobelet en styromousse rempli d'eau, un pot de confiture aux ananas et une cuillère en plastique.

—On ne devrait pas s'attacher à ces créatures-là, marmonne-t-il. À quoi bon les considérer comme des membres de la famille et leur apprendre tout ce qu'on sait si on finit par les découper en pièces détachées ? Vous seriez atterré de connaître le nombre d'acheteurs intéressés par le cerveau d'Avanelle, malgré le prix élevé qu'on en demande. C'est scandaleux.

Le docteur Paradis tend le cabaret à Samuel, puis dit :

—Donnez-lui une collation, dorlotez-là et discutez avec elle. Je reviendrai à minuit, si cela vous convient. D'ici là, je remplirai de la paperasse.

Le biologiste désactive le verrou. Au moment où la porte s'ouvre, la voix de Jerico se fait aussitôt entendre.

—Ah, merde !

—Quoi, merde ? s'inquiète Michel. Quand tu dis ça, c'est parce que je t'ai surpris à enfreindre les règlements. Veux-tu bien me dire ce que tu trafiques sur ton ordinateur ?

—Non, je préfère ne pas vous en parler, laisse tomber Jerico en refermant le capot de son portable. Ce serait plutôt à vous de justifier votre présence à une heure pareille. Fêterions-nous quelque chose ? Vous avez apporté votre cognac ?

En guise d'explications, le maître des lieux se pousse sur le côté afin de laisser Samuel entrer. La mâchoire de Jerico s'étire lorsqu'elle le reconnaît dans la pénombre. Puis, un immense sourire illumine son visage. Elle se redresse en retenant de justesse son ordinateur pour l'empêcher de glisser sur le bord du lit.

— Homme plein de ressources, vous êtes venu ! J'aurais dû me fier à mon intuition et savoir que c'était vous !

— Que veux-tu dire par là ? se renfroge Michel Paradis. Attends... tu es entrée en communication avec lui ?

— Je croyais qu'elle vous en avait parlé et que vous approuviez, se fait un plaisir de susurrer Samuel, pour reprendre la même phrase que Michel lui avait jadis adressée. Mais, à bien y penser, ça lui ressemble parfaitement.

La captive, déjà folle de joie de revoir son cher protecteur, lance un cri de bonheur en remarquant la forme imposante qui se tient derrière lui, dans l'obscurité.

— Est-ce que c'est bien... Gabriello, c'est toi ? Comment est-ce possible ? On m'a dit que tu avais été tué !

Le gaillard sort de l'ombre, va s'asseoir sur le bord du lit et enveloppe son amie d'un regard chargé d'amour dont lui seul à la recette. Debout dans l'embrasement de la porte, Michel se sent titillé par la proximité dérangeante des deux créatures, mais, au terme de quelques secondes d'hésitation, il quitte la pièce pour laisser libre cours aux retrouvailles.

« Fillette du vent, tu me manques », de glisser Gabriello à l'oreille de sa consœur.

Les yeux de cette dernière brillent comme ceux d'un enfant au matin de Noël. Au fil des semaines, ses joues ont perdu leur jolie rondeur, et les teintes rosées de ses pommettes, autrefois débordantes d'énergie, se sont décolorées en une blancheur désincarnée.

Samuel abandonne le cabaret sur la commode et rejoint Jerico, qui le serre longuement dans ses bras. Lorsqu'elle se sépare de lui, son mouvement s'accompagne du cliquetis métallique des deux cadenas qui sécurisent sa ceinture abdominale de contention. Il ne s'agit pas de barrures bon marché, mais bien de cadenas en acier durci par traitement thermochimique, anti-sciage et anti-crochetage, capables de résister aux doigts agiles de cette Houdini en herbe.

—Je les ai mis à l'épreuve, croyez-moi, assure-t-elle en suivant le regard de son visiteur. J'en suis venue à la conclusion que seule la foudre divine pourrait les casser. Pour être plus terre-à-terre, avec de bons ciseaux, on pourrait sectionner les sangles. En auriez-vous apporté une paire, par hasard ?

Samuel secoue la tête d'un air désolé. Les paupières plissées, Jerico réfléchit et lance :

—Soyons créatifs, dans ce cas. Auriez-vous une pièce de métal dans votre poche ? Une clé de voiture suffirait. Non ? Alors, je me satisferais d'un morceau en plastique qu'on pourrait casser en un fragment pointu. Une carte de crédit, peut-être ?

—Le plus simple serait de demander à Michel d'ouvrir les cadenas.

On croirait qu'il s'agit de l'idée du siècle, mais miser sur la coopération du grincheux relève sans doute du fantasme. Samuel agite le bras en direction de la vitre sans tain et demande :

—Michel, donnez-moi les clés.

Bien que le biologiste soit en train d'observer les occupants de la pièce, il n'a nulle intention d'obtempérer et ne se donne même pas la peine de répondre. Samuel va se planter devant la surface réfléchissante.

— Donnez-moi ces saletés de clés ! s'énerve-t-il.

Puisque rien ne survient, Jerico adresse un signe de la main à Gabriello, qui approche son oreille pour entendre ce qu'elle veut lui dire. Quand il relève la tête, un pli affectueux retrousse le coin de ses lèvres. Il lisse tendrement les mèches échappées de la tresse de Jerico, et entoure celle-ci de ses bras. Leur étreinte se prolonge et devient insistante, voire impérieuse. Samuel les dévisage, à la fois étonné et confus d'assister à leur première manifestation d'attirance.

— Gabriello ? appelle-t-il.

— Tournez-vous, lance le nomade en resserrant son embrassade.

Samuel reprend contenance en devinant le plan des deux spécimens, et obtempère sans mot dire. Jerico, de son côté, ne se dérobe pas. Elle se montre au contraire réceptive aux charmes du beau nomade et se presse plus étroitement contre lui. Dans l'antichambre, Michel commence à bouillir de rage et résiste péniblement à la tentation de partir à la course pour tirer le collet du mâle. Mais non... ce faisant, il réagirait exactement comme l'a anticipé sa manipulatrice de protégée. En effet, que ne ferait-elle pas pour qu'il se présente à nouveau dans la cellule avec ses précieuses clés en poche ? L'indignation du puritain grimpe d'un cran quand cet imbécile de Ménard se retire près du mur pour laisser libre cours à l'inacceptable délit sexuel qui est sur le point de se dérouler à quelques mètres de lui.

Les tourtereaux poursuivent leurs effusions pendant quelques minutes. Avec l'accord tacite de Jerico, Gabriello glisse la main sous le chandail de sa partenaire pour se délecter de ses courbes féminines. Michel jure entre les dents, se retient encore un peu, et finit par balancer un poing furieux contre la vitre pour attirer l'attention des acteurs de

cette orgie en devenir. Peine perdue, car Jerico souffle encore quelques mots à l'oreille à Gabriello, qui retire son T-shirt avant de détacher la boucle de sa ceinture. Cette fois, le docteur Paradis sent sa colère atteindre son paroxysme. Aveuglé par la fureur, il empoigne sa canne et ouvre la porte pour se ruer sur Gabriello.

— Sale brute illettrée, va culbuter un autre spécimen que le mien !

Il tire brusquement le mâle vers l'arrière et lui assène une gifle qui force le nomade à tourner la tête sur le côté. Incapable du moindre mot tant il n'y comprend rien, celui-ci plaque sa main sur sa joue. *Des ecchymoses... Pourquoi il en a le droit, et pas moi ?* se demande-t-il avec, plus que jamais, l'envie de désobéir aux commandements de Samuel. Michel empoigne le T-shirt en boule sur le plancher et le brandit sous le nez du gaillard.

— Renfile ça !

— Oui, monsieur Paradis, oui.

Le biologiste pivote vers Samuel pour lui cracher son mécontentement au visage, mais remarque que son invité s'interpose entre la porte de sortie et lui. Il comprend aussitôt qu'on l'a floué.

— Sale traître, vous étiez de mèche avec eux !

— Allons, ne me faites pas croire que vous en doutiez ! Donnez-moi simplement les clés et je vous laisserai sortir sans encombre.

— Que ferez-vous si je refuse ? Vous ne me frapperez pas, monsieur Ménard. Vous n'oseriez pas.

— Oh oui, il le ferait ! intervient Jerico, un sourire diabolique aux lèvres. Samuel est un guerrier dans un corps d'intello ! Je l'ai vu de mes propres yeux assener un crochet de droite à l'un des émissaires gouvernementaux, et boum !

L'autre s'est retrouvé le nez au sol avant même de comprendre ce qui lui arrivait.

La jeune femme tape du plat de la main contre la barrière du lit pour illustrer ses propos, les yeux remplis d'étoiles au souvenir de la hardiesse de son héros. Samuel se fait un plaisir de renchérir.

— Et il se trouve qu'aujourd'hui, j'ai envie de faire des folies.

Le docteur Ménard avance d'un pas, tandis que Michel recule, les mâchoires serrées, en surveillant chaque crispation des muscles de son opposant, prêt à y répondre. Pour sa part, la non-humaine tend le cou pour savourer la parade intimidatrice qui se déroule devant ses yeux. Alors que silence et immobilité sont devenus ses compagnons quotidiens, elle est enchantée de se divertir un tant soit peu.

— Touchez-moi une seule fois, et je vous garantis que vous ne reverrez plus jamais Avanelle de votre vie, menace Michel.

— Je suis devenu comme elle et maintenant, je me fiche des consignes.

La jeune femme émet un gazouillis, passionnée comme si elle assistait à un combat de lutte. Elle veut un bon spectacle ? Elle l'aura ! Michel fait sauter sa canne dans sa main, l'empoigne par le tronc, et la balance vers son vis-à-vis. Vif et vigoureux, celui-ci bondit vers l'arrière pour esquiver la hampe en bois, qui fend l'air en émettant un sifflement. L'attaquant renouvelle son coup et cette fois, la cane termine sa course dans la poigne de fer de Samuel, qui d'un geste théâtral, s'en empare pour l'envoyer valdinguer contre le mur.

Le pied droit affreusement douloureux, Michel clopine et se rend compte à quel point il est vulnérable sans son appui. Il se sent presque nu. Il lève les yeux vers ceux de

son adversaire et y lit de l'amusement, voire de la détermination. Et aussi un soupçon de victoire. Jerico retient son souffle alors que Gabriello n'ose plus bouger.

Samuel profite du désarroi de son adversaire pour s'avancer vers lui. Le biologiste semble se recroqueviller par en avant quand les doigts du médecin s'enfoncent dans la peau flasque de ses bras, pressent ses muscles sans tonus, et se butent contre ses os maigres. Sensation désagréable tant pour l'un que pour l'autre. Pendant un bref instant, Samuel songe au trousseau de clés calé dans la poche du vieillard. Tendre la main pour le lui voler requerrait tout au plus quelques secondes, mais ce dénouement hâtif décevrait ses deux spectateurs, qui semblent espérer le triomphe du bien contre le mal, du gentil contre le méchant. Autant faire durer le plaisir.

Le docteur Paradis tente de déstabiliser son assaillant, mais ce dernier, dans la fleur de l'âge, demeure solide sur ses jambes. *Un peu trop, d'ailleurs*, juge Samuel. Inquiet à l'idée d'émousser la crédibilité de ce combat bidon, il s'écarte pour assener une gifle retentissante au vieil homme, qui recule en chancelant. Le médecin tourne aussitôt la tête vers ses protégés, satisfait de voir Gabriello lever le menton de fierté et Jerico glousser de plaisir.

— Vous m'avez frappé ! s'exclame Michel, choqué.

— Avouez que vous en auriez fait autant si vous en aviez été capable, mais je suis trop fort pour vous, mon pauvre bonhomme déplumé ! Je vais vous défoncer la tronche, rentrez-vous ça dans le crâne.

Samuel oblique encore une fois le regard en direction de Jerico, question de mesurer son appréciation face à cette réplique. Elle adore, littéralement. Un point pour lui.

—Un crochet en pleine poire, Samuel ! réclame-t-elle. Fracassez-lui la tête !

—Avanelle... râle le docteur Paradis, déçu de ne pas avoir son soutien. Bon sang, tu ne vas tout de même pas prendre son parti...

La captive le toise avec un air défi, de façon à lui faire comprendre qu'il devra donner le meilleur de lui-même pour gagner son admiration. Plus décidé que jamais à laisser s'exprimer le héros en lui, le biologiste fonce sur son rival pour lui balancer un poing dans le ventre. Samuel encaisse l'impact en contractant les abdominaux, quelque peu surpris par la force de frappe. Michel enchaîne ensuite un second coup, plus puissant que le premier, qui prend l'autre au dépourvu. Ce dernier se plie en deux, le souffle coupé.

—Oh ! Quels beaux coups, N°9 ! crie Jerico. C'était incroyable ! Samuel, vous devez répliquer !

Le docteur Ménard se redresse avec peine, puis recule pour s'accorder quelques secondes de répit. Il reprend ensuite sa parade dissuasive, cette fois avec un peu moins d'entrain que précédemment. De son côté, Michel ajuste sa position, et bien qu'il paraît motivé à poursuivre l'altercation, il détourne les yeux vers la porte, située maintenant derrière lui. Il surprend encore une fois l'assistance en faisant volte-face pour s'élancer vers la sortie, mais se bute contre Gabriello, qui s'était planté devant le battant. Le nomade lui octroie un sourire entendu et le repousse vers le centre de la pièce. Le combat n'est pas terminé.

Un affrontement uniquement constitué de coups risquerait de devenir lassant, répétitif, et c'est pourquoi Samuel empoigne les quelques cheveux gris sur le crâne de son adversaire. Variante efficace qui obtient l'effet désiré, puisque les yeux de Jerico s'agrandissent sous l'effet de la

surprise. Un autre point pour Samuel. Pris au dépourvu, Michel s'écrit d'une voix catastrophée :

—Non ! Pas mes cheveux ! Ce sont les seuls qu'il me reste !

Son assaillant réprime difficilement son envie de s'esclaffer. Cet affrontement a beau tourner au ridicule, il n'en demeure pas moins que la chercheuse hurle d'excitation et en réclame davantage. Samuel relâche donc Michel et secoue la main pour donner l'impression de faire tomber au sol les cheveux qu'il vient d'arracher.

—Allez-vous cesser vos enfantillages ? s'impatiente le vieil homme.

—Seriez-vous déjà fatigué ? Allons, un peu de nerfs, vieux bouc ! Collez-moi une raclée si vous en êtes capable. Avouez que vous en mourez d'envie.

Aussitôt demandé, aussitôt obtenu. Michel sort le grand jeu : crochets de droite que Samuel évite aisément, dents plantées dans son biceps, coup de talon sur ses orteils et le traditionnel genou planté dans l'entrejambe. Les membres inférieurs de Samuel fléchissent à la suite de cette dernière offense, si bien qu'il finit au sol, face à la défaite.

Michel lève les bras au ciel pour proclamer sa victoire. Gabriello rit de bon cœur en même temps que Jerico. Sous les applaudissements, le vieil homme aide le vaincu à se relever.

—C'était génial ! s'exclame la chimiste. Je ne me souviens pas de m'être autant amusée de toute ma vie ! Quels excellents combattants vous faisiez !

—J'avoue que je m'en suis bien sorti, approuve le docteur Paradis. Pendant un instant, j'ai vraiment cru que j'avais à nouveau vingt-cinq ans. Alors, ma petite, ton Michel est le plus fort ! *Strongest* !

— Yeah ! crie la jeune femme. *Strongest* !

Le biologiste semble avoir éprouvé autant de plaisir que Jerico. Samuel tend la main dans sa direction et réclame encore une fois les clés. D'excellente humeur, Michel fouille dans sa poche de pantalon et lui donne le trousseau.

— Vous les avez méritées, mon gars !

Puisque le conflit est réglé, le maître des lieux quitte la pièce. Samuel ouvre les cadenas et Jerico s'éclipse aussitôt dans la salle de bain. Le bruit de la chasse d'eau de la toilette retentit de l'autre côté de la porte, suivi de celui de la douche. Gabriello replace les couvertures du lit avant de s'y rasseoir.

Une vingtaine de minutes plus tard, Jerico rejoint ses deux amis, les cheveux lavés, la peau parfumée à la framboise et vêtue d'un pyjama propre. Elle prend place sur sa chaise berçante. Ainsi installée, elle ressemble à ces poupées de collection fragilisées par les années. Samuel rejoint Gabriello sur le rebord du lit, appuie les avant-bras sur les genoux et demande :

— Que fait-on, Jeri ? Comment peut-on te sortir de ce mauvais pas ?

— Je ne suis pas celle que vous croyez, s'excuse la chimiste en baissant la tête. Votre gardien de sécurité m'a appris à me battre et à endurcir mon corps. Je me suis familiarisée avec l'art du déguisement et du faux-semblant, pour finalement me retrouver encore une fois coincée ici. Je vous déteste d'avoir été incapable de me sauver et je me déteste encore plus d'avoir été vaincue par Lewis. N°9 est déçu d'avoir investi en vain tant d'énergie dans nos stratagèmes pour berner les agents du gouvernement. Comment ai-je pu rendre autant de gens malheureux ?

—Au risque de paraître inconvenant, je ne souhaite pas m’adresser à Avanelle le spécimen, mais bien à l’audacieuse Jerico, l’érudite. N’y vois-tu aucun inconvénient ?

—Allez-y, je vous écoute, accepte la jeune femme avec un pâle sourire aux lèvres.

—Que fait-on maintenant, Jeri ?

—Comme vous l’avez constaté, N°9 a repris ses vieilles habitudes et m’a ravi ma liberté de mouvement. Après plusieurs semaines d’immobilité, j’ai bien peur que mon corps se résume à nouveau à un ensemble de muscles atrophiés qui se languissent sous ma peau.

—Et puis ?

—Qu’attendez-vous de moi ? s’enquit Jerico d’un ton hésitant.

—Tu es la spécialiste des solutions. Alors, que valent ces entraves, cette prison ? N’est-ce pas là un autre défi à la mesure de tes compétences ?

—J’ai déjà tout tenté pour m’évader. Outre ma fugue dans les canaux de ventilations et ma tentative de strangulation de N°9, j’ai provoqué un incendie dans ma chambre, creusé un trou dans le mur sous le lavabo, fait la grève de la faim... J’ai crié, pleuré et menacé, mais rien ne m’a jamais apporté la liberté. Ces murs me dominent et maintenant, le lit et les entraves me causent une angoisse telle, que j’en perds ma capacité de raisonnement. J’avoue être à bout de ressources.

—Il y a certainement une solution.

—S’il y en a une, j’aimerais bien la connaître. N°9 et moi avons planché sur la question sans trouver de réponse satisfaisante. Car, croyez-le ou non, lui aussi me préférerait en liberté. Kidnappez-moi, et les caméras de surveillance vous identifieront facilement. Ouvrez-moi toutes les portes,

et les chiens renifleront ma trace encore une fois. Bref, j'ai épuisé ma réserve de plans et d'entourloupes... Vous m'en voyez navrée.

Samuel approche son visage de celui de son interlocutrice pour continuer la discussion sur le ton de la confiance.

— Tu sais ce que vaut ton corps, et ce que le gouvernement compte en tirer, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Les acheteurs s'arrachent déjà la réservation de mon cerveau et de mes globes oculaires. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi personne ne veut de mes poumons. Ça me semble impensable. Je suis pourtant un spécimen de qualité, ne croyez-vous pas ? Pourquoi me posez-vous cette question ? Vous souhaiteriez acquérir un organe ? Si oui, je serais heureuse de vous soutenir dans vos démarches. Voyez ça comme un cadeau, ma dernière contribution à votre institut.

— Je suis persuadé que tu pourrais m'aider. Si je désire me procurer... comment dirais-je... un ensemble de parties, me fixerait-on un prix forfaitaire ?

— Ça me semblerait juste, mais N°9 gère toute la sphère administrative. Lui, plus que moi, pourrait vous renseigner. En contrepartie, j'ai bien peur que le montant de la facture ne vous fasse sourciller en dépit de votre aisance financière.

— Je devrai travailler plus fort, fouiller dans mes économies et vendre quelques babioles inutiles.

— Quel organe voudriez-vous ?

— Les poumons, le foie, la rate, le cerveau... tout.

Jerico dévisage son ami, l'air de chercher à deviner s'il blague, mais constate que celui-ci est tout ce qu'il y a de plus décidé. Elle finit par secouer la tête et répliquer :

—Cessez de vous moquer. Personne ne veut de mes poumons.

—Je te l'ai dit: je prendrais tout, à la condition que l'ensemble soit fonctionnel et bien en vie. Je ne veux pas d'un corps mort, tu comprends ?

—Vous m'achèteriez ? comprend la femme des falaises, les yeux écarquillés. Comment le pourriez-vous ? Cher Samuel, vous savez à quel point je vous aime et que devenir votre possession est ma plus grande aspiration, mais soyez raisonnable. Avez-vous songé au coût énorme que représenterait une telle transaction ? Le gouvernement ne vous ferait pas de cadeau.

—Je détiens des placements, des biens. Pour ce qui est du reste, c'est là que ta débrouillardise entrera en jeu. Tu m'aideras à rassembler la somme nécessaire.

Jerico se penche subversivement vers son ami, dans une posture qui lui est propre chaque fois qu'elle se remue les méninges.

—Accordons-nous quelques semaines, poursuit Samuel, et si tu promets d'investir autant d'énergie que moi dans ce projet, tu nous reviendras, ma Jeri. Gab espère retrouver sa voisine, Hélène s'ennuie de sa meilleure amie et la falaise attend le retour de sa grimpeuse.

—Si vous connaissiez le prix du quart de mon enveloppe corporelle, vous en perdriez votre latin.

—Je m'en fiche ! Je prends tout, je te l'ai dit. Que vaut ma fortune si elle ne me permet pas de te sauver ? Secoue-toi et trouve des solutions, comme tu sais si bien le faire.

—Il y a six ans, réfléchit Jerico, N°9 m'a généreusement offert un petit montant à investir à la bourse.

—C'est un bon début. À combien se chiffre cette somme, si ce n'est pas indiscret ?

— Il m'a donné dix mille dollars en devises américaines et ma conseillère financière l'a fait fructifier. Selon le dernier relevé, et à supposer que le marché soit resté stable, ce montant aurait triplé.

— C'est insuffisant ; avec ça, on pourra tout juste acheter un de tes orteils. Tu vas devoir bosser plus fort.

Jerico suit le regard de Samuel jusqu'à l'ordinateur portable sur sa table de chevet. Les gains engendrés par ses révisions de thèses constitueront un bon apport. Les paupières de la non-humaine se plissent, alors que ses traits expriment une intense détermination. Ça y est, elle est revenue. Cette formidable Jerico est toujours là, prête à entrer en action.

— Vous avez vu juste. J'ai tout le temps nécessaire pour me consacrer à la tâche, de quoi rassembler une somme que je vous remettrai avec plaisir. Considérez que mon compte bancaire, mes placements et tout ce que je possède vous appartiennent. Et croyez en ma plus sincère dévotion envers ce projet. Il est sûrement irréalisable, mais je suis prête à m'y investir. N°9 m'aiderait s'il me permettait de quitter mon lit. Ainsi, je pourrais récupérer ma capacité de concentration et accomplir mon ouvrage avec plus d'efficacité. Pourriez-vous tenter de le convaincre ? Il vous écouterait peut-être.

— Je lui en glisserai un mot. Si tu promets de te montrer docile, je suis certain qu'il accepterait de faire quelques concessions. En parlant de lui, crois-tu qu'il accepterait de contribuer ?

— Il beuglera pendant quelques jours, mais je sais comment obtenir sa coopération. Il me suffira de lui forcer la main en misant sur ses pires secrets, et bingo ! Les dollars tomberont par liasses à nos pieds. J'y travaillerai. Quoi d'autre ?

—Quoi d'autre, dis-moi ? C'est toi l'experte en solutions.

Jerico lève les yeux au plafond, le temps de réfléchir, et finit par laisser tomber :

—Puisque l'argent de votre compagnie ne vous appartient pas, nous devons accéder légalement à ces fonds. En premier lieu, bonifiez vos honoraires professionnels et versez-vous des dividendes. Ensuite, concrétisez le souhait le plus cher de votre épouse et embauchez-la. Elle vous aime, Samuel, et n'en peut plus d'être tenue à l'écart de votre univers. Je le sais, je le sens, son visage retrouvera les courbes du bonheur qui la rendaient si belle autrefois. Son salaire contribuerait à ma cause, et si ce projet échouait et que ma libération ne pouvait être achetée, vous auriez au moins la consolation d'avoir aidé l'une d'entre nous.

Depuis le début de la maladie d'Hélène, Samuel se sent désemparé et impuissant comme on l'est face à l'océan qui a englouti l'être chéri. Chaque pas qu'il amorce dans la direction de son épouse l'enfonce plus profondément sous la surface. Il en est venu à la regarder de loin en priant pour la voir ressurgir, mais rien. Y aurait-il vraiment un moyen de guérir le mal de vivre de sa tendre moitié ? Si l'inclure dans son équipe pouvait ranimer ses yeux ternis par le chagrin, Samuel se maudit de ne pas l'avoir fait avant. Lisant le regret sur le visage de son interlocuteur, Jerico enchaîne d'une voix douce.

—Ce n'est nullement votre faute. Comment Hélène pourrait-elle vous exprimer des aspirations qu'elle est incapable de cerner ? J'ai moi-même tardé à la comprendre. Ensemble, nous avons réfléchi et analysé. Elle s'est ouverte à moi plus facilement qu'elle le fait avec l'aidant rémunéré qu'elle rencontre chaque lundi.

Samuel remue la tête, la gorge nouée par l'émotion.

— Son salaire, tout comme le vôtre, reprend la jeune femme, sera insuffisant pour me ramener parmi vous. Discutez avec Gabriello ; il consentira peut-être à se soumettre à quelques tests médicaux ou prélèvements, à la condition, promettez-le-moi, qu'ils soient peu intrusifs. Ensuite, vous vendrez les résultats à des firmes de recherche clandestines. Il vous faudra outrepasser votre droiture et accepter les paiements en argent, sans facture, mais c'est une pratique courante dans l'industrie.

Le nomade regarde ses deux amis, perdu dans cette conversation trop complexe pour ce qu'il connaît de la langue française. Samuel lui adresse un geste pour lui signifier qu'il lui traduira tout plus tard.

Jerico se laisse retomber contre le dossier de la chaise berçante. Elle continuera à réfléchir, et le prochain message électronique qu'elle expédiera à Samuel sera accompagné d'une pléthore de recommandations.

— As-tu d'autres suggestions ? s'informe le docteur.

Le regard de la non-humaine devient insondable. Oui, elle a des idées, mais elle préfère les taire, car elle sait que son protecteur les désapprouverait. Avec son ordinateur dans les mains et une connexion illimitée à internet, elle laissera libre cours à son imagination, jusqu'à ce qu'elle obtienne le magot qui financera sa libération. Un sourire se dessine sur ses lèvres pâles lorsqu'elle dit :

— Oh, j'explorerai quelques avenues, mais il me faudra multiplier mes revenus mensuels par dix. Ou par cent. Ce sera difficile, car l'objectif est énorme et le temps nous est compté.

— Je te permets toutes les excentricités. Seul le résultat importe, alors surprends-moi.

— Je suis enchantée de vous l’entendre dire, ronronne la jeune femme avec un air mystérieux. Un jour viendra où je vous rappellerai que c’était votre idée. Vous voilà averti.

Chapitre 31

—Alors, tu ne lui as rien dit, j’imagine ? lance Michel sur un ton de reproche.

Maintenant que les deux visiteurs ont quitté l’établissement, Jerico se retrouve seule en compagnie de son gardien. Elle se repositionne sur sa chaise berçante en grimaçant de douleur et pose une main sous son pyjama, sur l’endroit où un bandage est fixé.

—Non, bien entendu. Avez-vous remarqué à quel point Samuel était malheureux de me voir captive ? Imaginez sa réaction s’il apprenait que vous m’avez charcuté l’abdomen avant-hier pour obtenir des échantillons. Oh, bon sang... j’ai mal... Je crois que des points de suture ont cédé. J’ai trop ri tout à l’heure. C’est entièrement de votre faute.

Exaspéré, le docteur Paradis lâche un soupir. Encore du travail à refaire ! Et encore des grincements de douleur à endurer ! Il aimerait tant connaître une manière d’anesthésier son spécimen sans mettre sa vie en danger !

—Tu peux blâmer ta propre bêtise, ronchonne-t-il. Quelle idée de te doucher ! Tu aurais dû attendre que ta plaie guérisse.

Le biologiste tend la main à Jerico pour l’aider à se lever, mais celle-ci la refuse, préférant se redresser seule sur ses jambes, quitte à endurer les tiraillements de la plaie sur son bas-ventre. D’une démarche prudente, elle franchit les quelques pas qui la séparent de son lit et s’y allonge à regret. Après avoir réinstallé machinalement sa ceinture de contention, elle tapote le matelas comme si elle invitait un bon ami à y prendre place. Quand Michel s’exécute, elle se blottit contre lui. D’une main, le vieil homme lui caresse les cheveux et de l’autre, il lui plaque le canon de son pisto-

let à impulsions électriques miniature, celui de secours, sur l'épaule.

— Tu sais qu'un mouvement de trop et je te grille, n'est-ce pas ?

Les yeux fermés, Jerico approuve d'un signe de la tête. Parfois Michel est un ami, parfois un ennemi. Ce soir, alors que l'absence des gens qu'elle aime lui paraît plus douloureuse qu'à l'habitude, c'est le complice en lui qu'elle recherche.

Repartir au Centre de Séjour... est-ce seulement possible ?

— Me prêteriez-vous votre cellulaire ? demande-t-elle au bout d'un moment en se redressant.

— À cette heure-là ? s'étonne le biologiste. Vraiment ? Il est passé minuit.

Comme sa protégée opine encore une fois du chef, il retire son téléphone de la poche de son pantalon et le lui donne. En bon gardien qu'il est et surtout, en homme curieux, il écouterait les conversations de la femme des falaises.

— Dans quel pays as-tu l'intention d'appeler ? Pense au décalage horaire...

— Seulement au Canada. Pour l'instant, du moins.

Jerico décoche un sourire rêveur, encore emplie du bonheur d'avoir reçu la visite inespérée de Samuel et Gabriello.

— Il se trouve que j'ai un nouveau projet qui mobilisera toutes mes énergies à compter de maintenant. Allez vous chercher un rafraîchissement et revenez vous asseoir, je vais tout vous raconter.

Samuel rentre chez lui avec l'arrivée des premières lueurs de l'aube. Il se traîne les pieds jusqu'à la chambre à coucher, où Hélène dort depuis longtemps. Harassé, il dépose un baiser sur les lèvres entrouvertes de son épouse, en se promettant qu'à la première occasion, il lui donnera l'ancienne carte magnétique d'Évelyne même si, sans Jerico, le Centre de Séjour lui paraîtra sans doute dépourvu d'âme.

Or, le docteur n'a pas le temps d'aborder le sujet pendant le dîner comme il l'avait prévu, car une voiture inconnue se gare devant sa maison. Très vite, un jeune couple en sort.

—Aurais-tu invité des amis ? demande-t-il à Hélène.

Cette dernière s'approche de la fenêtre, déplace le rideau en voile blanc, fronce les sourcils et secoue la tête pour indiquer son incompréhension.

—Je n'ai jamais vu ces gens-là. Que font-ils ici ?

Les visiteurs récupèrent dans leur voiture trois gros sacs à couches, un bébé dans sa coquille de transport et un bambin tout juste en âge de marcher. Ils viennent ensuite sonner à la porte.

—Bonjour ! salue le père d'une voix joviale en déposant ses bagages dans le portique. Monsieur Ménard, c'est bien ça ? Nous n'arrivons pas trop tôt, j'espère.

Hélène lance à son époux un regard perdu. Samuel, quant à lui, commence à comprendre ce qui se passe. Aussi efficace qu'à l'accoutumée, Jerico s'est mise à la tâche. Un samedi au cours duquel son futur acquéreur n'avait aucune activité lucrative de prévue ? Voilà qui serait une insulte à leurs résolutions ! C'est pourquoi elle a cru bon de rédiger une offre de gardiennage.

—Vous pouvez m'appeler Samuel, réplique l'hôte avec un sourire affable. Non, il n'est pas trop tôt. Nous gar-

derons... deux enfants ? Oui, deux enfants. L'avais-tu oublié, Hélène ?

— Si j'ai... quoi ? balbutie cette dernière, les yeux exorbités. Sam, qu'est-ce que...

— C'est à la suite d'une publication... l'interrompt son époux. Que vous avez vu où, déjà ?

— Sur un site internet dédié aux petites annonces, informe la mère. Je sais, c'est à la dernière minute... mais vous nous sauvez la vie ! Nous avons eu tellement de mal à trouver de bons gardiens disponibles dont l'horaire est flexible !

Samuel prend le bébé dans ses bras en tentant de rendre fluides ses gestes malhabiles qui rappellent ceux d'un vieux garçon. Le minois de l'enfant, à peine visible sous la couverture, laisse croire qu'il a environ trois mois. La mère, âgée d'une vingtaine d'années, se lance dans un monologue où suce, biberon, doudou, carte d'assurance maladie et émissions télévisées sont à l'honneur. Sur un bout de papier trouvé vite fait dans un des tiroirs du vaisselier, Samuel griffonne d'une seule main ce déluge d'informations, tout en songeant qu'il devra cacher les bibelots. Et aussi les plantes intérieures.

— Plusieurs cas de fièvre ont été rapportés à la garderie au cours des derniers jours, alors nous avons placé une bouteille d'acétaminophène dans la poche du sac. En cas de besoin, fiez-vous au dosage sur la bouteille. Ne le dépassez surtout pas.

— Soyez sans crainte, je suis médecin.

Les parents regardent leur interlocuteur d'un air ébahi. S'ils avaient des réticences à confier leur progéniture à des inconnus, les voilà rassurés. Cinq minutes plus tard, Hélène et Samuel se retrouvent seuls dans la cuisine avec les deux enfants qui partageront leur espace jusqu'en début de soirée.

—Tu veux bien me dire ce que cela signifie? s'exaspère Hélène.

—C'est un coup de Jerico. Vu les difficultés auxquelles elle est confrontée, je lui ai permis d'user de créativité pour ramasser la somme d'argent dont elle a besoin.

—Les difficultés? Une somme d'argent? De quoi parles-tu? Que lui arrive-t-il?

Hélène savait que Jerico avait quitté le Centre de Séjour, mais les vieilles habitudes sont tenaces et Samuel n'avait pas pu se résoudre à mettre sa femme au courant de la menace d'exécution qui plane au-dessus de la tête de la non-humaine. Mais aujourd'hui, il apparaît nécessaire de tout lui expliquer. Il lui faut néanmoins attendre jusqu'à la sieste de l'après-midi. Une fois les enfants endormis, Hélène infuse deux tasses de camomille et les pose sur la table du salon. Samuel s'installe sur le divan à la droite de son épouse et lui raconte l'épisode de l'enlèvement de Jerico par les émissaires américains.

—Les recherches pour la retrouver ont engendré des coûts si énormes que le gouvernement a décidé de l'euthanasier et de vendre ses organes. Pour lui faire garder espoir, j'ai soumis l'idée de l'acquérir. Mais c'était un peu utopique de croire que je pouvais y arriver. Comment rassembler des millions de dollars en quelques semaines?

—Ma Coco va mourir? panique Hélène, la main plaquée sur sa bouche. On l'assassinera pour vendre ses organes? Tout ça est affreux, Sam! Nous devons l'aider. Mais comment? On pourrait contracter un emprunt bancaire.

—J'ai planifié un rendez-vous avec le directeur de la banque pour la semaine prochaine. J'ai également rédigé un courriel, ce matin, à d'anciens collègues. Certains m'ont répondu et sans même connaître mes projets, ils ont eu la

générosité d'ouvrir leur portefeuille. J'ai l'intention de chercher, fouiller et grappiller chaque sou disponible, mais j'ai peur de manquer d'imagination. Par chance, ce n'est pas le cas de Jerico. Pour l'heure, il semble qu'elle ait jugé que nous ferions de bons gardiens d'enfants. Elle m'a aussi suggéré de t'embaucher au Centre de Séjour.

Hélène, qui venait de tremper ses lèvres dans le liquide chaud, passe à deux doigts de s'étouffer. Elle avale péniblement sa gorgée et répète :

— M'embaucher ? C'est une blague, ou quoi ? Je suis à peine capable d'entretenir la maison ! Même que je repousse souvent la poussière sous les meubles au lieu de la balayer. Il n'y a pas si longtemps, tu m'as complimentée pour la chaudronnée de ragoût et la soupe que je t'avais servies, sans savoir qu'elles avaient été cuisinées par notre voisine. Je les lui avais achetés.

— Je n'ai rien remarqué pour ce qui est du ménage, mais ne crois pas avoir réussi à me berner avec ces plats. Ta cuisine a bien meilleur goût.

— Je suis malade, Sam... se rembrunit Hélène, trop honteuse pour soutenir le regard de son mari. Et le temps ne me guérit pas. Visiter Coco quelques après-midi me rendait heureuse, mais j'ai du mal à m'imaginer quarante heures par semaine à exécuter des tâches qui me demanderaient plus d'énergie que j'en ai. C'est impossible. Je voudrais aider notre Coco, crois-moi, mais j'en suis incapable.

— Allons... Je n'exigerai rien du tout de toi. Tu seras libre de lire, de regarder la télévision ou de tenir compagnie à Gabriello. Penses-y... Ton salaire contribuerait à financer le retour de notre Jericoco. Elle sera folle de joie de te voir lorsqu'elle reviendra parmi nous. Vous serez enfin réunies.

La commissure des lèvres d'Hélène se relève pour former un sourire rêveur. Contribuer à la libération de Jerico. Prendre soin d'elle. Intéressée, elle lisse ses cheveux blonds derrière ses oreilles et demande :

— Quel prix demande le gouvernement pour Coco ?

— Une somme énorme. C'est la raison pour laquelle chaque dollar compte...

— Le montant, Sam, insiste Hélène en se penchant vers lui pour braquer ses yeux dans les siens. Je veux le savoir.

Samuel allume son cellulaire et, dans sa boîte de messagerie, trouve le courriel que Michel Paradis lui a envoyé ce matin. Encore une fois, le montant du devis d'Ovsky Research Center le décourage. Il inspire un bon coup avant de répondre :

— Quatorze millions huit cent vingt-deux mille dollars, en devises américaines. Les frais de transport sont en sus et aussi, ils réclament des frais administratifs de deux mille quatre-vingt-quatre dollars. Et Dieu merci, on m'épargne les taxes.

Selon Michel, il s'agit d'un excellent prix. Abasourdie, Hélène se laisse retomber contre le dossier du divan. Elle regarde les parcelles de camomille dans le fond de sa tasse.

— Seigneur... soupire-t-elle. Et tu crois y arriver ?

— Si tout va pour le mieux, j'estime pouvoir amasser plus de la moitié de la somme.

— C'est un bon début, mais la partie est encore loin d'être gagnée. Je devrais commencer à travailler dès demain matin, dans ce cas. Aurai-je le droit de faire des heures supplémentaires payées à temps double ?

Voilà tout un revirement de situation pour une femme qui déteste voir son époux rentrer tard le soir. Mais cette motivation toute neuve enchante Samuel.

— Si Jerico ne nous balance pas d'autres enfants dans les bras, ça me convient, accepte-t-il. De plus, quiconque passe la nuit au Centre de Séjour voit ses heures de sommeil comptabilisées sur son chèque de paie.

Il prend la tasse vide des mains de son épouse, la dépose sur la table et lance :

— On va y arriver, Hélène. Il le faut. Tant que Jeri respire, il y a de l'espoir.

— Le problème, avec toi, ronchonne Hélène en levant les yeux au ciel, c'est que tu te montres toujours trop optimiste. Ce n'est pas en gardant des gamins qu'on amassera sept millions de dollars ni en accumulant des heures supplémentaires. Sam, il faut faire davantage.

— C'est-à-dire ? s'inquiète le médecin.

— Nous allons retirer nos économies. Fonds d'investissement, épargnes enregistrées de retraite... Bref, tout. Nous vendrons ma voiture. Et la maison, aussi. Elle est trop grande pour nos besoins de toute manière. Et ce luxe... est-ce nécessaire d'avoir un plafond cathédral, des comptoirs en granite et une terrasse digne d'un manoir ? Toute cette opulence, nous ne la remarquons même plus. Quel montant obtiendrions-nous en soustrayant l'hypothèque ? Huit cent mille, peut-être neuf cents ? Si on y additionne nos économies, ce sera un bon gain. Je me fiche d'habiter dans une roulotte par la suite. La vie de notre Coco vaut plus que notre patrimoine. Si nous étions dans sa situation, elle en ferait autant pour nous.

Samuel sent une bouffée d'affection l'envahir, ainsi que de la détermination. Il avait réfléchi aux manières de décupler ses ressources financières, sans pour autant considérer la vente de son domicile. Il avait cru qu'Hélène y serait trop attachée pour s'en séparer, mais il l'avait encore une fois

mal jugée. La situation est peut-être moins désespérée qu'il l'avait pensé.

Au terme de cette conversation, il est prêt à appeler un agent immobilier et à planter la pancarte devant sa maison pour le salut de Jerico.

Chapitre 32

Samuel entre dans sa chambre à coucher d'un pas traînant. Le lit aux couvertures ouvertes l'invite à s'y glisser, à sombrer dans un sommeil réparateur jusqu'à... aux petites heures de la nuit, à moins que ce ne soit avant. S'il se fie à ce qui s'est déroulé ce matin, les triplés de deux ans qu'Hélène et lui gardent seront au sommet de leur forme, prêts à semer la destruction dans leur maison.

Le médecin retire son peignoir et le dépose par-dessus l'agenda sur la commode. Il remarque à peine que le vêtement en ratine s'écroule au plancher. Faute d'énergie, il le laisse en boule au pied du bureau. Ses yeux las tombent sur les pages remplies au maximum de leur capacité du calendrier de la semaine. Demain, les triplés démoniaques passeront leur deuxième journée chez lui. Lundi, un trisomique se joindra à la marmaille jusqu'en fin de soirée, mais par chance, Hélène s'occupera d'eux pendant que Samuel se rendra au Centre de Séjour. Mardi, le directeur quittera le travail tôt pour accompagner une équipe sportive dans un tournoi prévu à Montréal. Mercredi, jeudi, vendredi, de même que le week-end suivant, chaque minute de son temps sera consacrée à des tâches rémunérées, selon les conditions négociées par Jerico.

Car c'est elle qui a tout orchestré. Elle a assigné Mathieu dans un kiosque de vente de smoothies lors d'une activité de Zumba. Évelyne a téléphoné ce matin pendant la collation des triplés pour annoncer que, sans qu'elle ne comprenne trop comment, on venait de lui octroyer un mystérieux contrat via lequel on lui réclamait huit caisses de pots de confiture destinés à être distribués dans trois boutiques du centre-ville de Québec. Le montant du chèque qu'elle a

empoché, outrageusement élevé, incluait une commission de vingt-cinq pour cent qui devra être versée pour contribuer à la libération de Jerico.

Sous l'agenda de Samuel se cache une enveloppe livrée la veille en fin d'après-midi par un messenger. Le médecin la saisit, anxieux de découvrir son contenu. S'agit-il d'un contrat pour emballer onze caisses de savons artisanaux dans des pellicules en plastique, à l'instar de celui qui a occupé la majeure partie de ses soirées la semaine dernière ? À moins qu'il doive encore accompagner des personnes âgées à leurs sorties de plaisance, ou débarrasser les feuilles séchées de deux autres immenses terrains. Le pauvre a cru mourir quand il s'est plié à cette tâche. À cette pensée, il a l'impression de sentir encore les courbatures insupportables qui ont broyé ses muscles pendant les jours suivants. Qu'est-ce qui l'attend, cette fois ?

Il prend une grande inspiration pour se donner du courage et décachette l'enveloppe. Celle-ci contient un badge avec sa photo, accompagné d'une lettre et d'un chèque. Il lit la missive, la bouche sèche.

— Oh non... pas ça... gémit-il.

Il doit présenter une conférence dans une maison de retraités ! Pour palabrer de quel sujet ? Pas la moindre idée. Il est épuisé à la seule perspective de s'adonner à cette tâche, pour laquelle il n'a aucun talent. Le cachet de six cents dollars s'ajoutera à ses ressources financières, qui augmentent d'heure en heure. Jerico fait preuve d'une imagination sans bornes et d'une audace qui frise la démesure.

— Pitié, Jeri... arrête...

Mais, bien entendu, elle ne l'entend pas. Les doigts de la non-humaine, nuits et jours en mouvement sur le clavier de son ordinateur, sont sans doute en train d'impliquer son

protecteur dans d'autres folleries plus burlesques que les précédentes. Les larmes aux yeux tant il est découragé, le docteur s'assoit sur son lit et saisit le téléphone sur sa table de chevet, puis compose le numéro d'Ovsky. À dix-neuf heures trente, Michel se trouve encore sur place.

— Votre pupille a cru bon de me prendre une quantité effarante d'engagements, dont un en tant qu'orateur, débute Samuel. J'accepte de me plier à ses fantaisies, mais je préférerais qu'elle opte pour des domaines dans lesquels je suis plus doué.

— Vous n'avez rien vu ! tonne le biologiste. Je lui aurais confisqué son ordinateur depuis longtemps si ses recherches n'avaient pas été la seule occupation qui l'empêche de sombrer. Sans son portable, elle enchaîne les crises d'angoisse.

— Pourrais-je lui parler, je vous prie ?

— Non !

— Allons, Michel, soyez gentil et prêtez-lui le téléphone quelques minutes.

— Absolument pas ! Il est hors de question que je vous laisse lui farcir la tête avec vos projets insensés. Cette femme est une garce, une vipère, une guenon !

— Michel !

— Vous n'imaginerez jamais ce qu'elle a osé faire. Elle a tenté de vendre mon microscope ! Vous en rendez vous compte ? Mon microscope ! Et aussi, ma voiture.

— Votre voiture ? répète Samuel, les yeux exorbités. Dites-moi que c'est une blague !

— J'ai peur que non. Avanelle savait que je possède cinq microscopes, tous plus utiles les uns que les autres, et a affiché l'un d'entre eux sur un site d'enchères en ligne. J'ai raccroché au nez du premier acheteur qui m'a contacté en croyant qu'il s'agissait d'un mauvais numéro, mais quand

les appels se sont multipliés, j'ai compris qu'Avanelle se cachait derrière tout ça. Quelle emmerdeuse !

— Est-il vendu ?

— Jamais de la vie !

— Et votre voiture ?

— Oui, ça, c'est vendu. Mais quel culot elle a eu d'avoir tenté de liquider mon matériel de travail ! Cette petite teigne se fiche de l'importance des recherches que j'effectue dans mon laboratoire. Vous devriez avoir honte de lui avoir bourré le crâne avec vos idées grotesques ! Acheter sa libération ! C'est impensable dans un délai aussi court !

— Je vous en prie, calmez-vous, dit Samuel. Êtes-vous en train de me dire qu'elle a vendu votre *BMW* ?

— Oui. J'ai découvert le pot aux roses quand un type s'est présenté chez moi pour tester la voiture, me remettre le chèque et signer les documents. Mais bon... la couleur de la carrosserie me rendait maussade de toute manière. Ma prochaine voiture sera d'un beau rouge perlé. Et je veux une coupe plus sport, avec un aileron et tout. En attendant, je voyage en taxi.

Dans un soupir, Samuel se laisse tomber sur le dos, la tête calée dans son oreiller. Il n'ose pas fermer les yeux, de peur de s'endormir aussitôt.

— J'espère que Jerico a fixé un juste prix.

— Pour ça, oui. Elle a vanté toutes les fonctionnalités du véhicule et son entretien irréprochable, de sorte que j'ai empoché un montant supérieur à ce que j'aurais obtenu si j'avais entrepris les démarches moi-même. Elle m'a par la suite réclamé une commission de soixante-dix pour cent, que j'ai réduite à soixante. Il ne faut pas exagérer. Vu son talent, je l'ai mandatée pour me débarrasser de ma chaloupe qui prend la poussière dans le garage.

—J'ai moi aussi décidé de me départir de certains biens et de vendre ma maison. J'ai retenu les services d'un agent immobilier pour accroître mes chances de réussite.

—Vous auriez dû refiler le dossier à Avanelle, glousse Michel. Vous auriez obtenu une promesse d'achat en moins de deux jours...

Le vieil homme laisse sa phrase en suspens, dérangé par une idée qui vient de lui traverser l'esprit.

—Qu'y a-t-il ? s'enquit Samuel.

—Elle m'a posé des questions la semaine dernière. Elle voulait savoir si les comptoirs dans ma cuisine sont en marbre, et de combien de chambres à coucher je dispose...

Michel lance soudainement d'une voix affolée :

—Bon sang, ce n'est pas vrai ! La garce ! Elle a l'intention de vendre ma maison ! Avanelle !

Le cri du biologiste s'interrompt pour faire place au silence ; il a raccroché. De chez lui, Samuel a l'impression d'entendre les hurlements du vieil homme alors que celui-ci se précipite dans les couloirs d'Ovsky Research Center pour gagner la pièce de confinement de Jerico. Estomaqué, Samuel reste un long moment avec le téléphone dans la main.

Surprends-moi, avait-il défié la jeune femme.

Chapitre 33

Heureusement pour Michel, Jerico n'a jamais eu l'intention de vendre sa maison, mais avait plutôt planifié de lui trouver un colocataire. Après avoir vanté les charmes de la propriété qu'elle qualifiait de château, elle a dégoté un candidat et en était rendue au stade où elle devait vérifier sa solvabilité. Toutefois, l'idée de mettre la demeure cossue du biologiste sur le marché immobilier a séduit Jerico. Pour éviter qu'elle cède à cette tentation, Michel a accepté d'héberger le colocataire au rez-de-chaussée et a majoré de deux cent mille dollars la somme qu'il alloue pour la libération de sa pupille. Voilà comment Jerico négocie !

De son côté, Samuel trouve rapidement un acquéreur pour la voiture d'Hélène. Le couple se sépare ensuite du mobilier excédentaire et des véhicules d'entretien du terrain. Étrangement, se départir de ces biens donne au médecin un sentiment de légèreté, enthousiaste qu'il est d'échanger son existence luxueuse contre une plus modeste.

Un acheteur potentiel pour sa maison propose de la visiter quatre jours plus tard. Au moment de ladite visite, l'homme est ébahi par la cuisine lumineuse et le patio spacieux, mais fronce le nez devant la chambre à coucher principale, qui selon lui, aurait dû être orientée vers l'ouest. Le deuxième couple à se présenter, en revanche, est vivement intéressé, en dépit du prix élevé de mise en marché. Comme lors de la première visite, Samuel reste en retrait, question de laisser l'agent immobilier faire étalage des charmes de la demeure. Néanmoins, il intercepte avec euphorie les coups d'œil appréciateurs échangés par les deux Européens fortunés. *Ça va fonctionner ! se réjouit-il. Courage, ma petite Jerico. Tu reviendras bientôt parmi nous.*

Il en est à ces réflexions lorsque la sonnerie de son cellulaire retentit. Un frisson court le long de son échine quand il reconnaît le numéro d'Ovsky Reseach Center sur son afficheur. Le pouce au-dessus de la touche de prise d'appel, il hésite un moment et finit par répondre.

— Bonjour, monsieur Ménard.

Jamais, jusque-là, le docteur Paradis n'avait pris la peine de le saluer. Samuel sait donc aussitôt qu'il lui réserve une mauvaise nouvelle.

— Le moment est venu, laisse tomber Michel.

— Ne faites pas ça ! Il y a des visiteurs dans ma maison en ce moment même ! Nous sommes sur le point d'y arriver ! Je vous en prie, ne faites pas de mal à Jerico...

En remarquant que ses éclats de voix attirent l'attention de l'agent et des deux Européens, Samuel se retire dans le salon pour discuter en toute discrétion.

— Vous pouvez attendre quelques jours, le temps que tout soit réglé, chuchote-t-il à l'endroit du biologiste. Je vous enverrai un chèque en guise d'acompte et vous verserai le solde après la signature de l'acte notarié.

— Je suis en train de procéder à son euthanasie en ce moment-même. Avanelle se porte encore bien pour l'instant, mais elle a insisté pour entendre votre voix avant de mourir. Elle vous aime bien.

— Vous ne pouvez pas la tuer ! Interrompez le processus pendant qu'il en est encore temps.

— Soyez sans crainte, poursuit le docteur Paradis d'un ton qui se veut rassurant. Nous avons choisi ensemble, elle et moi, une manière indolore qui portera le minimum de préjudices à ses organes. C'est somme toute un très long prélèvement sanguin. Elle va blêmir, faiblir, et finalement, s'assoupir. Tout ce beau sang a déjà trouvé preneur. Quand

on regarde Avanelle, rien n'y paraît, car j'ai caché les tubes sous les manches de sa veste en laine. Pas vrai, ma petite ?

— C'est vrai, approuve une voix féminine qui provient de plus loin. J'ai l'air d'être en pleine forme. Alors ? Me prêterez-vous enfin ce combiné ?

Un moment de silence s'ensuit, au terme duquel Jerico s'exclame :

— Je vous aime, Samuel !

— Je t'en prie, ma douce, empêche Michel de te faire du mal. Nous sommes sur le point de réussir à te libérer. Des acheteurs visitent la pièce d'à côté et ils ont des étoiles plein les yeux ! Ils vont déposer une offre d'achat, j'en suis convaincu ! Tu pourras ensuite revenir parmi nous. Tu dois persuader Michel !

— Vous ne m'oublierez jamais, n'est-ce pas ? Je ne croyais pas le dire un jour, mais cette fois-ci, c'est à mon tour de tomber.

— Tomber ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu dois te battre ! Tu l'as toujours fait jusqu'à maintenant ! Arrache ces tubes pendant qu'il en est encore temps et balance un bon coup de poing sur le nez de ton satané gardien !

— C'est trop tard pour les coups d'éclat... murmure la jeune femme. Nous devons nous douter que nos efforts seraient vains. *Tout le monde finit par tomber.* Vous n'avez sans doute jamais entendu ce dicton, mais il vous aurait suivi toute votre vie si vous étiez né chez les gens des falaises. Vous auriez vaqué à vos occupations lorsqu'un hurlement vous aurait fait détourner la tête. Sous vos pieds se serait agitée la forme d'une silhouette, déjà perdue parmi les nuages. Un parent ou un ami ; la plupart y passent un jour. Quand un malheureux tombe, il met longtemps, très longtemps avant de s'écraser au sol. Pendant ces secondes qui

semblent ne pas avoir de fin, il n'y a rien qu'on puisse faire, sinon pleurer pour lui. Son cri s'éloigne de plus en plus, jusqu'à devenir inaudible. Cet être cher se résume alors à un petit point qui, seconde après seconde, se confond avec le paysage des Basses Terres. Puis, plus rien. Terminé. Comment aurait-on pu éviter cette tragédie ? On retourne la question dans tous les sens, mais on se dit qu'il n'y avait rien à faire. C'est la vie, notre destin et le sort qui nous attend tous. On doit laisser les gens partir. Aujourd'hui, vous devez me laisser partir. Je tombe. Et vous ne pouvez pas me retenir.

Cette tirade s'achève au son d'un soupir de lassitude. Déjà, les effets de l'insuffisance sanguine se font sentir. Jerico ferme les paupières pour contrôler la sensation d'étourdissement et d'irréalité qui annonce l'imminence de son évanouissement. Plus que quelques minutes avant que ne s'éteigne le dernier éclat de vie dans ses yeux, de même que la dernière lueur d'intelligence dans son esprit. S'ensuivra, peu de temps après, son ultime battement cardiaque. *Étrange, cette mort programmée*, pense-t-elle en s'attardant sur l'analogie entre sa lente exsanguination et l'interminable chute de celui qui est tombé. Elle s' imagine en train de flotter dans le firmament avec une impression d'apesanteur. Les étoiles brillent au-dessus de sa tête et le monde, voilé par les nuages, s'allonge sous elle. Immensité, beauté, vertige... La partie rationnelle de son cerveau lui rappelle que ses pensées éparses et confuses marquent, comme Michel le lui avait décrit, le début du choc hypovolémique, caractérisé par une diminution dramatique de son volume sanguin. Le cri de Samuel la ramène à la réalité :

— Jeri ! Réponds-moi ! Es-tu toujours là ? Il est hors de question que je t'abandonne ! Pour toi, pour moi, et pour tous ceux qui t'aiment, arrache ces tubes !

La mourante ne réagit pas. Il n'y a que son souffle, lent et régulier, au bout du fil. Puis, Michel récupère le combiné et reprend la parole.

—Finalement, elle vous a suffisamment parlé.

—Arrêtez de jouer à l'imbécile ! s'emporte Samuel. Je vous ai dit que nous sommes sur le point d'obtenir les fonds nécessaires. Vous tueriez Jeri pour quelques heures d'incertitude ? Elle périra pour rien ! Pensez-y, Michel, vous l'aimez comme votre propre fille ! Pourrez-vous vivre avec sa mort sur la conscience ?

—Vous savez pertinemment que j'agis à contrecœur. De son côté, Avanelle a accepté son sort depuis longtemps. À quel genre de torture voudriez-vous la soumettre pour interrompre son euthanasie et la reporter ? Si j'étais vous, je réfléchirais au sens du mot *égoïsme*.

Samuel relève la tête et voit les trois visiteurs, debout devant lui, en train de le dévisager. Bien qu'ils viennent d'entrer dans le salon, ils en ont sans doute suffisamment entendu pour comprendre qu'un drame se déroule en ce moment même. Pendant un instant, le propriétaire des lieux craint que les acheteurs se ruent vers la sortie, ce qui ferait avorter sa dernière chance de sauver Jerico. Même l'agent immobilier semble ne plus savoir quoi penser.

—Accordez-moi dix minutes, réclame Samuel pour conclure la conversation. Ce n'est pas trop vous demander.

Par amour pour sa protégée et surtout, mu par le fol espoir qui tente de s'insinuer en lui, Michel pince la tubulure pour interrompre l'écoulement sanguin. Les yeux toujours fermés, Jerico ne s'en rend même pas compte.

—Dix minutes, pas plus, sans quoi l'hémorragie commencera à infliger des dommages à son cerveau.

Sur ce, le biologiste raccroche en laissant Samuel avec une abominable angoisse. Comment justifier que ces visiteurs doivent absolument repartir avec une promesse d'achat signée ?

— C'est quoi cette mise en scène ? demande l'homme en croisant les bras. Il s'agit d'une ruse pour nous forcer la main, n'est-ce pas ?

— Non. Je déménage pour porter secours à une femme dans le besoin et qui se meurt en ce moment même. Je dois savoir si vous êtes réellement intéressés par ma maison.

Les amoureux se dévisagent. Leur stupeur cède rapidement la place à l'incrédulité, puis à l'excitation. Décidément, la situation leur confère tous les avantages dans le processus de négociation.

— Il est question du prix... susurre l'Européen.

— Il me faut sept cent mille dollars, répond Samuel sans détour. Et dix mille pour le déménagement. Il y a aussi la paperasse... Disons sept-cent vingt.

Devant cette somme qui représente quatre cent mille dollars de moins que le prix de vente initial, les acheteurs haussent les sourcils, tandis que le teint de l'agent immobilier devient exsangue.

— Nous pouvons prendre le temps d'en discuter... suggère ce dernier.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! rugit Samuel. Jerico se meurt, en ce moment !

Il lève le bras d'un geste théâtral pour désigner son environnement et ajoute :

— Voyez ce luxe, ce charme, cette qualité... je vous offre tout ça pour une bouchée de pain. Le prix vous convient et la maison aussi. C'est formidable, non ? Je peux libérer les lieux dès demain matin, à la première heure, si vous le dési-

rez. Oh, et les meubles ! Je vous laisse avec plaisir tous ceux qui vous font envie, électroménagers y compris. Inscrivez-le sur le contrat, je vous prie, monsieur l'agent. J'ai aussi déjà payé la compagnie de déneigement pour l'hiver. Un souci de moins pour vous. Grâce à cette transaction, Jerico fêtera son vingt-septième anniversaire le mois prochain et continuera de se passionner de science.

— Pourrais-je voir une photo de cette Jerico ? demande la femme.

— Je crains de ne pas en avoir avec moi.

— Montrez-moi une photo, et nous signerons, insiste l'Européenne, qui dans un geste hautain, bascule la tête vers l'arrière.

— Conditionnel à une inspection et au financement, ça va de soi, précise l'agent immobilier.

En voyant le visage de la chimiste, les visiteurs comprendraient inévitablement qu'elle n'est pas humaine. Mais qu'importe ! Pourrait-ce vraiment empirer sa situation ? Samuel saisit son cellulaire et envoie un message texte au docteur Paradis pour quérir une image de sa protégée. Il reçoit la réponse en moins d'une minute.

— Je devine vos intentions. C'est une mauvaise idée.

— Une photo !

— Abruti d'entêté !

Quelques instants plus tard, la sonnerie annonce l'arrivée de l'image. Samuel pousse un soupir de soulagement en voyant que Michel a eu la présence d'esprit d'enfiler des lunettes fumées à Jerico. Hormis cet accessoire de couleur foncée, le reste de l'image baigne dans un ensemble monochrome de teintes blanchâtres. Semi-assise dans son lit, la prisonnière tourne entre ses doigts l'extrémité de sa tresse. Ses lèvres affichent un sourire fatigué à peine perceptible.

Les Européens regardent le cliché sans se douter que celle qu'ils y voient est d'origine extraterrestre. La figure émaciée de Jerico, conjugée à l'environnement médical, leur confirme la véracité des dires de Samuel. Les deux se dévisagent, le regard brillant et l'air excité. L'instant d'après, l'agent immobilier sort un contrat format légal de sa valise.

L'heure est à la transaction.

Chapitre 34

— En quoi ça me sera utile ? demande Jerico pendant que Samuel couvre la partie inférieure de son visage à l'aide d'un foulard en tricot.

— Presque six mois se sont écoulés depuis ton départ du Centre de Séjour. Nous sommes le vingt-quatre février, alors c'est l'hiver au Québec.

— C'est ce qu'on dit, convient la jeune femme d'une voix neutre.

Assise sur le rebord de son lit, celle-ci laisse son ami lui enfiler son manteau en laine noire.

— As-tu déjà admiré l'hiver de tes propres yeux ? questionne Samuel.

— J'ai vu des images dans des émissions télévisées, mais jamais en vrai. Il semble que chaque flocon soit unique, au même titre que les empreintes digitales. On dit également que la neige fond au contact de notre peau.

Jerico agite les doigts devant elle, comme si elle tentait de toucher à des flocons imaginaires en plein vol. Le médecin en profite pour lui enfiler des moufles.

— Ce serait un peu similaire à de la crème glacée, termine la femme des falaises, mais sans le colorant ni le sucre. Bref, ce serait charmant.

Samuel lui cale une tuque à pompon sur la tête et lui envoie un sourire malicieux.

— Tu verras... Tu vas détester l'hiver.

Moins d'une minute plus tard, Jerico, Michel et Samuel sortent d'Ovsky Research Center, et la non-humaine tend la main devant elle. *Intéressant*, songe-t-elle en recueillant un premier flocon sur sa moufle rouge. Elle dénude son autre main et touche la parcelle de neige qui fond aussitôt, pour

ne devenir qu'une gouttelette d'eau. *Forme de pluie cristalline produite par temps très froid*, récite-t-elle mentalement. Puis, elle hoche la tête.

— J'aime l'hiver.

Elle descend précautionneusement l'escalier glacé et, aux côtés de son protecteur, se dirige vers la berline de location. Une fois en route, elle regarde sans cligner des yeux le paysage nocturne défiler de l'autre côté de la vitre. Les heures de trajet terrestre et aérien passent rapidement dans cet état qui tanguent entre la torpeur et la contemplation. Samuel envoie un courriel à Hélène pour lui signifier que ce n'est pas en organisant une fête qu'ils devront accueillir Jerico au Centre de Séjour, mais bien en observant le silence, le même qui a meublé ses jours au cours des six derniers mois.

Une fois au Québec, la délicatesse de l'hiver qui avait émerveillé la non-humaine au Minnesota cède la place à des rafales de grésil. Les bourrasques fouettent son visage, s'infiltrant entre les boutons de son manteau et lui gèlent les pieds. Sitôt sortie de la voiture, elle se plie en deux en cachant son visage sous son foulard.

— Oh, non ! Finalement, je n'aime vraiment pas l'hiver ! gémit-elle.

Samuel s'empresse de l'installer dans son véhicule personnel, avec lequel ils effectuent le reste du trajet.

Devant le Centre de Séjour, qui ressemble à l'un de ces paysages enneigés représentés sur les cartes postales, Jerico secoue la tête. *Tout est blanc comme dans mon ancienne chambre*, regrette-t-elle en s'empressant de se réfugier dans la bâtisse. À son arrivée dans le canyon, le feuillage des fougères caresse son front. Sensation de familiarité. La pensionnaire passe devant la grotte sans porter attention à Gabriello,

assis sur son hamac, qui a attendu sa venue toute la nuit, et bifurque directement dans le monde bleu. Une fois sur le sentier, elle se déleste de son manteau et de ses bottes. Puis, tout en marchant, elle retire son chandail. Lorsqu'elle ne porte plus que sa lingerie fine, elle repousse le feuillage des bambous pour accéder à la cuve-couchette. Elle s'y étend de la même manière qu'Amanda l'avait fait des centaines de fois auparavant et se roule sur le côté en laissant ses épaules se soulever au rythme de ses sanglots.

Désespéré et le cœur en miettes, Samuel quitte la pièce et referme la porte derrière lui.

Chapitre 35

La femme des hauteurs, celle qui méprisait autrefois les Basses Terres, surprend ses amis en établissant ses quartiers au pied de la falaise. Le sol des cadavres, comme elle l'appelle si bien. Le lendemain de son arrivée, elle débranche son ordinateur portable, range le chargeur dans un sac en plastique et entrepose le tout dans sa penderie, à côté de la trousse de maquillage qu'elle ne compte plus utiliser également. Elle feuillette rapidement les piles de documents scientifiques qui la passionnaient tant avant son départ, et les balance dans le bac à récupération. Finis, aussi, ses longs bains aux bombes effervescentes parfumées. Jerico passe plutôt la majorité de son temps à dormir ou à s'adosser contre la falaise, bien enroulée dans sa couverture, pour regarder la neige tomber à travers les immenses fenêtres.

Blanc, blanc, toujours blanc.

Sans même vérifier les enregistrements des caméras de surveillance, Samuel sait que la fouineuse a renoncé aux plaisirs nocturnes qu'elle avait l'habitude de s'offrir dans son bureau.

Au laboratoire, l'ambiance n'est guère plus réjouissante. Seul avec ses travaux qui n'aboutissent pas, le médecin rôde dans la pièce, vérifie et revérifie les composantes du portail. Par lassitude, il finit par s'installer devant la machine, la mettre en marche et envoyer des formulaires désuets se faire réduire à néant par la surface frémissante. Sans Jerico à ses côtés, cette invention est vouée à conserver sa vocation de déchiqueteuse. Samuel se dit qu'il devrait l'emballer dans du papier à bulles et la reléguer dans le placard. S'il a du mal à s'y résoudre, c'est en raison de l'espoir qu'elle procure à Gabriello, par considération pour les mil-

liers d'heures qu'il y a consacrées et pour apporter un sens aux sommes énormes qu'il y a investies. Ce n'est pas de l'acharnement. Du moins, il essaie de s'en convaincre. Cette machine a certainement un dernier élan de gloire à offrir.

Au cours du printemps, par un début d'après-midi, le directeur frappe quelques coups à la porte de Jerico, et l'ouvre doucement. Il met quelques secondes avant de localiser la non-humaine, assise en tailleur au pied de la falaise. Le dos courbé, elle tourne la page d'un roman. Depuis quand s'intéresse-t-elle aux ouvrages de fiction alors qu'autrefois, elle boudait leur caractère fantaisiste ? Samuel descend l'escalier et va se planter devant elle.

— Qui est le plus talentueux, selon toi ?

Jerico lève les yeux de son bouquin en fronçant les sourcils. Son visiteur poursuit.

— Puisque tu nages dans le milieu scientifique, tu pourras sans doute me dire qui est le chercheur le plus compétent. Tu sais, celui que tout directeur de laboratoire rêverait de compter parmi ses rangs.

— Pourquoi me demandez-vous ça ? s'enquit la femme d'une voix éteinte. Vous voulez me remplacer ?

— Non, mais je voudrais l'engager pour qu'il se joigne à notre équipe, explique Samuel après s'être accroupi pour se mettre à la hauteur de son interlocutrice.

Étonnée, Jerico insère un signet entre les pages de son livre, qu'elle referme ensuite.

— Allons, Docteur... Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Vous ne pouvez pas.... Vous ne *voulez* pas. Pensez à vos protocoles. Embaucher un inconnu équivaldrait à jeter aux ordures vos précautions fondamentales.

— Je m'en moque ! Qui dirige, ici ? C'est moi, non ?

—Jamais je ne mettrais en doute votre autorité, souffle la chimiste, les yeux baissés au sol.

—Bien. Dans ce cas, j'attends tes suggestions. J'en ai assez de piétiner dans mes recherches et de voir que le portail ne sert à rien d'autre qu'à déchiqueter le papier. Et que dire de mon assistante qui devrait bûcher sur sa thèse et me partager ses idées ? Elle dépérit à vue d'œil. Nous avons besoin d'un regard neuf, ma Jeri. Je nous imagine déjà aux côtés de notre nouveau confrère...

Jerico pose son index sur les lèvres de Samuel pour le faire taire, puis dit :

—Vous anticipez toujours trop. Votre tempérament rêveur fait votre charme, mais vous devez voir la réalité en face... Le portail est un échec. Il happe d'innocentes victimes quand on s'y attend le moins et nous prive de son pouvoir lorsqu'on compte sur lui. Cette machine est dangereuse, imprévisible ; je le sais, maintenant. Chaque fois que nous l'allumons, un être cher risque d'être désagréé comme la pauvre Amanda. Le prochain pourrait bien être Hélène. Ou... vous. Cette pensée m'est insupportable. J'ai été prétentieuse de croire que je pouvais tutoyer une science trop complexe pour être saisie. Ce que j'ai fait, c'est criminel.

Jerico frissonne au souvenir de son amie disparue. Pour fuir cette conversation douloureuse, elle reprend son roman, mais Samuel le lui confisque et le place hors de sa portée.

—La Tranquille n'est pas morte. Elle a effectué le voyage intermondes.

—Les émissaires l'ont pourtant vue se faire réduire en poussière. Ils l'ont raconté à N°9.

—Balivernes ! Ces incompetents sont trop bêtes pour reconnaître un miracle de la science lorsqu'ils en voient un !

La lumière est apparue, ma Jeri. Je l'ai vue, je te jure que c'est vrai !

Éberluée, Jerico ouvre la bouche. Puis, elle pousse un soupir du plus profond de son être. Le soulagement qu'elle éprouve fait comprendre à Samuel qu'elle s'estimait responsable de la perte de son amie. Il s'empresse d'enchaîner.

— À cause d'un bris, la machine a permis à Amanda de rentrer chez elle. J'en suis certain ! Le chatolement l'a enveloppé exactement comme tu me l'avais décrit. Alors tu vois, nous sommes à deux doigts de la réussite. C'est pourquoi je veux que tu me réfères au nec plus ultra des savants pour nous aider dans nos expérimentations. Il réclame un cachet excessif ? Je lui offrirai le double ! Il habite en Australie, en Nouvelle-Zélande ou sur Saturne ? J'irai moi-même le cueillir à sa porte pour le conduire ici.

— Payer le double surpasserait de vos capacités financières, souligne Jerico en secouant la tête d'un air entendu. En fait, verser le moindre salaire à un assistant défoncerait votre budget. Par ma faute. Si j'avais su que vous vous ruineriez pour moi, j'aurais refusé d'acheter ma liberté.

— Qui t'a dit que je suis fauché ? Avant ton retour, Gabriello a été généreux de sa personne afin de renflouer nos coffres. Comme il m'a proposé de vendre un de ses organes, j'ai prélevé sa prostate et il se porte comme un charme depuis l'opération. Une partie de la somme a aidé à financer ta libération et le reste attend de servir pour une bonne cause. Donc, maintenant que le souci pécuniaire est réglé, j'ai activé le WiFi dans ta chambre. Effectue autant de recherches que nécessaire et reviens-moi avant ce soir avec ta liste des plus éminents spécialistes que tu meurs d'envie de rencontrer.

Samuel laisse sa pensionnaire à sa déroute et à son incredulité, puis remonte l'escalier. Arrivé sur la mezzanine, il regarde discrètement en bas. Jerico a repris son roman de fiction. Elle considère la page couverture, l'air d'hésiter entre céder à la mélancolie en laissant son esprit errer dans ces pages, et se fouetter mentalement pour réaliser sa mission. Samuel reconnaît là cette lutte intérieure que son épouse mène encore à l'occasion. À son grand bonheur, c'est le courage qui l'emporte. Sa protégée abandonne l'ouvrage littéraire sur les galets, se lève et va chercher son ordinateur portable, qu'elle réinstalle sur son poste de travail. Satisfait de cette petite victoire, le docteur quitte la falaise pour s'enfermer dans son bureau. Comme il l'avait prévu, on frappe à sa porte deux heures plus tard. D'une démarche traînante, Jerico vient lui tendre une feuille lignée et repart dans ses appartements sans mot dire. Le directeur jurerait néanmoins avoir intercepté une expression d'espoir sur les traits désabusés de la scientifique.

C'est peut-être dans le but de redorer son estime, mais le nom de Samuel figure dans la liste des médecins. Michel Paradis est également noté entre deux biologistes. Puis, des physiciens, des chimistes, des mathématiciens et des géologues sont énumérés, ainsi que leurs coordonnées. Puisque Samuel ne connaît aucune de ces personnes, il décide d'appeler le docteur Paradis pour obtenir son avis.

—Que me voulez-vous ? râle Michel d'entrée de jeu. Vous ne croyez pas que j'ai suffisamment de soucis comme ça ?

—Je suis désolé de vous déranger pendant votre rouillon, persifle Samuel, de plus en plus habitué aux sautes d'humeur du biologiste.

—Au diable la sieste ! Vous êtes inconscient ! N’avez-vous donc pas entendu parler du drame qui est survenu avant-hier ?

—Faites-vous plaisir et racontez-moi.

—Tout a brûlé !

—Votre maison a passé au feu ?

—Si seulement c’était le cas ! Mais, non. Je parle d’Ovsky ; un incendie a rasé le bâtiment jusqu’aux fondations. Les spécialistes enquêtent à cœur de jour. Ils pensent qu’il s’agit d’un problème électrique puisque la construction est... était vieille. Nous en saurons davantage d’ici une semaine ou deux.

Samuel peine à cacher sa stupéfaction en apprenant cette nouvelle. Il peut imaginer dans quel état il serait s’il perdait ses installations et tous ses travaux des dernières années.

—Jerico aurait dû m’en parler.

—Ma petite n’est pas au courant. Elle a cessé de répondre à mes courriels et aussi, à ceux de son directeur de recherche. Je ne comprends pas ce qui lui arrive. Depuis son retour chez vous, elle se désintéresse de tout ce qu’elle aimait, moi y compris.

Michel fait la chose la plus improbable pour un type de son genre : il éclate en sanglots.

—J’ai perdu mon Avanelle, et voilà que mon labo est parti en fumée ! Que me reste-t-il, maintenant, sinon une foutue bouteille de cognac ? J’ai parlé à une demi-douzaine de hauts placés et tous refusent de relocaliser le laboratoire. Ils préfèrent empocher le magot de la compagnie d’assurance.

Le biologiste émet un de ces gémissements à fendre l’âme. Les yeux de Samuel se posent sur la liste de Jerico

alors qu'une idée germe dans son esprit. Il aurait voulu offrir à son assistante un érudit à la hauteur de ses rêves les plus fous, mais la situation le force à réviser ses projets. Il ne peut abandonner Michel, aussi exécration soit-il, à son malheur, même si Jerico risque d'être déçue de ce choix. Il dit donc :

— Vous avez sans doute entendu parler du laboratoire que j'ai aménagé au sous-sol du Centre de Séjour. Si vous pouviez voir le matériel de recherche qu'il recèle, vous cesseriez de pleurer vos pauvres microscopes ! J'ai de quoi vous faire rêver, Michel ! En plus de mon assistante, le cerveau le plus incroyable qu'il m'ait été donné de croiser jusqu'à maintenant...

— J'aurais dû me douter que vous étiez une ordure. Oser me dire ça alors que j'ai tout perdu.

— Tout ceci pourrait être à votre disposition... si je vous aménageais une place dans mes locaux.

Un moment de silence s'installe durant lequel Samuel essaie de se figurer de quelle manière son interlocuteur interprète sa proposition. La réponse à sa question vient d'elle-même.

— Vous êtes une ordure !

— Je suis sérieux, insiste le docteur Ménard. D'une certaine manière, nous sommes pareils vous et moi.

— J'en doute.

— Nous visons une cause plus noble que la course à la gloire ou à la fortune. Nous désirons ramener les êtres non-humains dans leur monde d'origine. Vous l'avez promis à Jerico, et moi à Gabriello. Vu les circonstances, pourquoi travailler chacun de son côté ? Unissons nos forces et ce sera une question de temps avant que nous ne réussissions !

Cette fois, Michel est à court de mots. Il émet un autre sanglot en guise de réponse, ce qui témoigne jusqu'à quel point cette proposition le remue. Samuel précise :

— Vous seconderez ma subalterne dans la courtoisie et la politesse, même si c'est beaucoup vous demander. Je vous prêterai mon matériel de travail à la condition que vous promettiez d'étiqueter chaque contenant. Je me réserve également le droit de vous foutre à la porte si vous contrevenez à mes conditions, me suis-je fait comprendre ?

— Je serais l'assistant de votre assistante ? questionne Michel d'une voix dubitative. Attendez, vous parlez d'Avanelle ? Je travaillerais sous ses ordres ?

Cela dit, il lâche un grand rire, comme si cette perspective lui apparaissait grotesque.

— Jerico est sur le point d'accéder au titre de docteur, lui rappelle Samuel d'un ton moralisateur. Il n'y a rien de rabaissant à lui servir d'assistant. Pensez-y, Michel... Vous, votre petite Avanelle, un labo bien équipé et une bouteille de cognac le soir venu. Je vous offre la vie rêvée. À vous de saisir cette chance avant que le poste ne soit accepté par quelqu'un d'autre.

— J'arrive ! lance le docteur Paradis après un court moment de réflexion.

Puis, il raccroche.

Chapitre 36

La venue imminente du nouveau subalterne apporte une énergie renouvelée au Centre de Séjour. Le soir suivant, mais cette fois avec indulgence, Mathieu surprend Jerico dans le bureau du directeur, en train de consulter des sites web spécialisés en physique quantique. Samuel décide d'abandonner les restrictions qu'il imposait auparavant à sa pensionnaire, et lui donne un accès illimité à internet à partir de la falaise.

De plus en plus énergique, Jerico reprend ses séances de jogging et d'hébertisme dans la cour, afin de parvenir le plus vite possible à regagner sa couchette suspendue. Elle recommence également à se maquiller, question de redonner de l'éclat à son teint, sans toutefois verser dans l'excès.

Un soir de la fin avril, Samuel reçoit cinq messages sur la boîte vocale de son cellulaire de la part du docteur Paradis. Celui-ci l'informe qu'il a obtenu son permis de travail, qu'il a loué une chambre à Chicoutimi et qu'il est fou d'impatience de découvrir son nouveau lieu de travail. Il semble même qu'il ait l'intention de faire le pied de grue devant le Centre de Séjour très tôt le lendemain matin. Le directeur décide donc d'arriver sur place à sept heures trente.

— Il y a un appel pour vous, Samuel, annonce Mathieu en le voyant entrer.

Le docteur accroche son manteau sur le dossier de sa chaise, s'assoit à son bureau et prend le combiné avec la certitude d'y entendre une voix rêche.

— Vous comptez me faire poireauter comme ça combien de temps ? beugle Michel. Écoutez-vous vos messages sur votre cellulaire, de temps en temps ? Je vous ai appelé toute la nuit.

—J’ai écouté vos messages d’hier, en effet...

—Pas ceux-là ! Je vous en ai envoyé plein d’autres par la suite. Alors ? Vous m’invitez ou pas ? Je n’ai pas que ça à faire.

—Du calme. Avez-vous vu l’heure ? Je viens tout juste d’arriver.

—Vous êtes donc sur place ? questionne Michel, de meilleure humeur. À la bonne heure !

—Je vous demanderais de me laisser me préparer. Je vous défends de vous présenter à mes locaux avant dix heures.

—Dix heures ? Que voulez-vous que je fasse pendant tout ce temps ?

—Méditez sur le sens du mot *politesse*.

Puis, sans remords, Samuel raccroche. Il file au laboratoire, qui à sa grande surprise, est désert. Il remonte donc pour interroger Mathieu :

—J’aurais cru que Jerico se serait levée beaucoup plus tôt pour accueillir son assistant.

Comme son patron est sur le point d’entrer dans la pièce alpine, le gardien de nuit s’interpose entre lui et la porte, et explique, quelque peu mal à l’aise :

—Si j’étais vous, j’évitais d’entrer là. Jeri m’a dit qu’elle était très stressée et qu’elle avait besoin de se détendre.

—Elle a commencé à pratiquer le yoga ?

—Non, ricane Mathieu. Elle fait plutôt l’amour avec Gabriello.

—Ah ? laisse échapper Samuel, à court de mots. Ai-je bien entendu ?

—Oui... Jeri s’est pointée dans mon cubicule pour me servir un long discours au sujet des relations sexuelles et de

la sécrétion d'endorphine. Je n'ai pas compris grand-chose, à part le fait qu'elle m'a réclamé un préservatif et qu'elle a juré d'être prête à l'heure. Elle est ensuite partie dans la grotte pour réveiller Gabriello. J'imagine qu'il a accepté sa demande, car il l'a suivie jusqu'à la falaise et aucun des deux n'est ressorti depuis.

Mathieu jette un coup d'œil à sa montre, hausse les sourcils, et retourne dans son cubicule. Ce n'est qu'une trentaine de minutes plus tard que Jerico se présente au laboratoire, les cheveux lavés, le teint frais, et un sourire épanoui aux lèvres. Elle enfile son sarrau avant d'appliquer du gel antiseptique sur ses mains.

—Alors ? Détendue à souhait ? lui demande Samuel, amusé.

—Oh que oui ! s'exclame la chimiste avec un large sourire bourré d'endorphine. À quelle heure doit arriver notre assistant ?

—Je l'ai convoqué à dix heures, mais mon intuition me dit qu'il sera ici vers neuf heures.

Les deux scientifiques se font interrompre par un cognement provenant de l'antichambre. Par la fenêtre, ils voient Mathieu pointer le doigt vers le haut pour leur signifier que Michel est arrivé, deux heures à l'avance.

—Ou peut-être avant... conclut Samuel. Souviens-toi que tu seras sa supérieure et qu'il devra suivre tes indications.

—Je ferai de mon mieux, assure la chimiste avec de l'excitation dans les yeux.

Samuel l'entend marmonner pour elle-même : « J'espère qu'il a invité le beau géologue, celui aux cheveux longs ! Je l'entraînerais dans ma tente, lui aussi, et il m'apprendrait alors toute, toute sa science... » Le médecin réprime un ri-

canement et monte à la réception. Comme il l'escomptait, Michel l'attend devant le poste d'accueil et pianote nerveusement des doigts sur le bureau.

—Alors, où est le labo ? lance-t-il d'emblée.

—J'ai bien peur que votre carte d'accès ne soit pas encore prête. Votre manie de faire fi des règlements m'horripile. Suivez-moi.

Le vieil homme roucoule tant il est emballé. Son sourire se fige, toutefois, quand à l'orée du canyon, il doit se pencher pour se faufiler à travers le rideau en feuillage.

—Bon sang, mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? On dirait une jungle !

Une fois redressé dans le corridor, il arrache la branche d'une fougère pour l'émietter entre ses doigts, afin de voir si elle est naturelle. Sous la lumière dorée qui donne à ses traits un air curieux, voire enfantin, il examine les entrelacs de noisetiers.

—Des pierres précieuses ! claironne-t-il en découvrant un cristal d'améthyste aux abords de la fontaine. Oh, et il y en a plein d'autres qui sont cachées ! Je peux en garder une ? Ah, eh bien là, vous m'épatez ! On jurerait que la tête d'un serpent va apparaître d'entre ces ronces et que la fléchette empoisonnée d'une sarbacane va jaillir d'un des murs. Impressionnant, mon gars !

Il laisse tomber un des minéraux dans la poche de son manteau en nylon et exprime une moue de satisfaction, avant de poursuivre son chemin. Une fois les deux hommes arrivés au sous-sol, ils entrent dans la pièce intermédiaire. Michel enfle des couvre-chaussures puis, sans autre forme de préparation, ouvre la porte du laboratoire. Déjà vêtu de son sarrau, Samuel s'empresse de revêtir les autres habits de protection, désinfecte ses mains, et suit le visiteur.

Le décor qui s'offre à eux se compose de l'îlot central sur lequel une étagère croule sous les verreries et les contenants de matières premières. Deux microscopes s'alignent contre le mur de gauche, à côté du poste de travail de Samuel. Le mur opposé comporte une bibliothèque remplie d'ouvrages de référence, tandis que le portail éteint occupe une place de choix au fond de la pièce, entre le bureau du futur laborantin et celui de sa supérieure. C'est là que se trouve Jerico, penchée sur le cartable où elle compile les résultats. Elle se désintéresse de ses notes et fait volte-face pour accueillir son assistant.

Et là, elle reconnaît Michel.

Chapitre 37

Les deux chercheurs se dévisagent, l'une avec surprise et l'autre avec arrogance. Jerico finit par rompre le silence.

— Que fait-il ici ?

— C'est ton assistant.

— Lui ? Vous blaguez ou quoi ? Pourquoi l'avoir invité ?

— Son nom figurait sur ta liste.

La jeune femme soupire bruyamment en laissant retomber les bras le long de son corps.

— Enfin, Samuel ! Je vous avais fourni plus de prospects que nécessaire et toutes les coordonnées pour joindre chacun d'eux. Il y avait des mathématiciens... des géologues ! Vous êtes-vous montré si peu convaincant que seul ce personnage sans intérêt a accepté de répondre à l'appel ?

— Sans intérêt ? grommelle Michel. Merci beaucoup !

— Tout le plaisir est pour moi, lance Jerico, le regard froid.

Puis elle reprend contenance et s'approche du nouveau venu d'une démarche assurée. Michel donne l'impression d'être intimidé par la force que dégage sa nouvelle collègue. Il rentre imperceptiblement la tête entre les épaules et son dos s'arque davantage vers l'avant. La jeune femme s'immobilise devant lui, le toise du regard et laisse entendre :

— On vous a invité, mais c'était une erreur. Puisque vous êtes ici, je vous autorise à visiter notre laboratoire, mais à la condition de vous soumettre à notre protocole. Retournez dans la pièce intermédiaire et enfilez un sarrau.

— Allons donc ! rétorque Michel. Tout ce cirque pour un labo de pacotille dans un sous-sol ! Tu devrais me le faire visiter plutôt que de jouer au patron.

—Ce n'était pas une suggestion, continue la chimiste d'une voix ferme, mais un ordre. Et vous avez tout intérêt à obéir si vous ne souhaitez pas que je vous traîne de force jusqu'à l'antichambre. Qui pensez-vous être pour baguenauder dans un milieu stérile ainsi habillé ? Allez désinfecter vos mains, revêtir une blouse de travail et mettre un filet sur votre tête. Revenez seulement quand vous serez prêt.

Michel lui lance un regard de défi, mais devant l'intransigeance de son interlocutrice, il finit par tourner les talons et prendre le chemin de la pièce intermédiaire. Les épaules tombantes, Jerico se tourne vers son protecteur pour lui demander :

—Pourquoi me punir de la sorte ?

—Il s'agissait en fait d'un acte de générosité. Ovsy a passé au feu et depuis, Michel est désespéré. Il a tout perdu : son Avanelle, son labo et ses travaux. Tu aurais dû l'entendre pleurer au téléphone quand il s'est confié à moi.

Jerico s'assoit sur sa chaise à roulettes, les bras croisés. Par la fenêtre donnant sur la pièce intermédiaire apparaît un œil en train de les observer ; celui de Michel, qui saisit que la conversation le concerne.

—Cet homme a besoin d'une raison de vivre, plaide Samuel. Comment la lui refuser alors qu'il a déboursé une fortune pour acheter Gabriello et pour contribuer à ta libération ? Allons, Jeri, un peu de compassion. On s'en fiche qu'il soit un emmerdeur. Il est compétent et c'est tout ce qui compte.

Le docteur Ménard se tait alors que la porte s'ouvre et que le biologiste revient, cette fois-ci vêtu tel un chercheur. Jerico se relève, à nouveau en possession de ses moyens.

—Je viens d'apprendre que vous avez perdu votre emploi, dit-elle. Vous m'en voyez désolée, bien que je ne verse-

rai pas la moindre larme pour pleurer ce détestable endroit. Au nombre de fois que j'ai rêvé de le voir partir en fumée, on peut dire que mon souhait a enfin été exaucé. Samuel a voulu vous accommoder en vous invitant ici et c'est tout à son honneur, mais il aurait forcément engagé quelqu'un d'autre s'il avait été davantage au fait de votre tempérament exécrable. Soyons réalistes : vous êtes un candidat de second choix. Je vous demande donc de terminer votre visite des lieux et de prendre congé par la suite.

Michel, qui s'était permis de laisser son regard se balader sur les microscopes et les ordinateurs, ouvre de grands yeux. Sa bouche est pâteuse quand il répète :

— Partir ? Tu veux dire : retourner aux États-Unis ? As-tu perdu la tête ?

Il se tourne vers Samuel, en quête d'assistance. Ce dernier le regarde sans réagir afin de lui faire comprendre que son sort ne dépend que de Jerico.

— Mais enfin... ma petite... je suis un bon biologiste...

— Je suis d'accord avec vous sur ce point, mais mon subordonné devra d'abord et avant tout être un excellent chercheur.

— C'est tout moi ! s'écrit le vieil homme en se pointant du doigt. Allez, pense à tout ce que je t'ai appris et que je peux encore t'enseigner !

— Puis-je savoir à quelle heure vous étiez censé vous présenter ?

Michel agite légèrement la tête, quelque peu déstabilisé par cette question impromptue. Il répond en bafouillant :

— À dix heures, je crois... Mais ça n'a aucune importance...

— Bien sûr que ça en a. Vous ne respectez donc jamais rien ni personne ? Arriver deux heures à l'avance, c'est

convenable, selon vous ? Puisque vous insistez, j'accepte de reconsidérer votre cas, même si je doute que vous le méritiez vraiment. D'ici là, faites-moi le plaisir de partir et de revenir à l'heure prévue.

— Et ma visite du laboratoire ?

Michel étire le cou en direction du portail éteint. Jerico s'interpose entre la machine et lui, puis lui balance :

— J'ai changé d'avis. Elle aura finalement lieu à dix heures, point à la ligne. Assez discuté, maintenant ; vous pouvez partir.

En colère, Michel pince les lèvres et fait volte-face. Le dos courbé et appuyé sur sa canne, il se dirige vers la sortie, Samuel à sa suite.

— Vous la raisonnerez, n'est-ce pas ? le conjure le biologiste. Je suis un bon homme de science, vous le savez. J'ai de nombreuses années d'expérience derrière moi...

— C'est Jerico que vous devez convaincre, pas moi. Allez prendre l'air, voir un peu de pays, et revenez pour dix heures. Et surtout, comme je vous l'ai déjà conseillé, méditez sur la signification du mot *politesse*. Vous en aurez besoin.

L'Américain lance un regard assassin au directeur avant de se faire fermer la porte au nez. Les deux heures qui précèdent son retour passent rapidement. Lorsqu'il frappe à nouveau à la porte de l'institut, ses yeux sont empreints d'humilité, chose tout à fait inhabituelle chez lui. Il tient à la main une caissette de fraises achetée au supermarché dans le but d'amadouer Jerico. Celle-ci accepte le présent avec désintéressement, l'abandonne au coin du bureau et croise les bras. Michel sent sa nervosité refaire surface. *Bon sang qu'elle est... forte*, pense-t-il.

—J’accepte que vous participiez à nos recherches, annonce la chimiste. Vous travaillerez du lundi au jeudi, de treize heures à dix-sept heures. Mais vous ne disposerez d’aucune carte magnétique ni d’aucun code numérique.

—Mais monsieur Ménard avait dit que...

Jerico interrompt les récriminations du biologiste en exhibant, pincé entre son pouce et son index, un cylindre de trois centimètres de hauteur.

—Je vous offre mieux qu’une carte d’accès... Voici la clé menant à l’autre monde. Ce fusible sera votre meilleur ami pendant vos quarts de travail. Vous le manipulerez soigneusement, comme la prune de vos yeux, et surtout, vous penserez à le ranger dans le coffret en bois qui se trouve sur mon bureau lorsque vous serez le dernier à quitter le laboratoire.

La femme des falaises s’agenouille devant la machine pour insérer le fusible sous le caisson métallique. Quelques minutes plus tard, les molécules apparaissent une à une au centre du cerceau, s’agglomèrent entre elles, et créent le film photonique-quantique. Intéressé, Michel se penche vers l’avant et plisse les yeux. La chimiste poursuit.

—Comme c’est le cas de votre ancien prototype, qui a dû brûler durant l’incendie et pour lequel je vous offre mes plus sincères sympathies, ce portail désagrège tout ce qui entre en contact avec sa surface. Du moins, presque tout.

Sur ce, elle raconte comment est survenue la disparition d’Amanda. Le docteur Paradis l’écoute sans mot dire, puis transfère tout son poids sur sa canne pour s’accroupir devant le caisson. Côte à côte avec son ancienne protégée, il détaille l’intérieur de la machine et note un sifflement à peine perceptible en provenance du filage. Il secoue la tête d’un air réprobateur, puis retire le fusible qu’il soupèse dans

sa main, perdu dans ses pensées. Après que ses collègues l'aient aidé à se relever, le vieil homme s'assoit au poste de travail de sa supérieure et feuillette attentivement les carnets de notes. Penchée par-dessus son épaule, Jerico lui souffle quelques précisions à l'oreille et pointe du doigt des graphiques dessinés à la main.

À l'heure du dîner, Samuel et son assistante laissent le scientifique à ses analyses pour aller se préparer des tartines au pâté végétal. Michel les rejoint seulement en milieu d'après-midi. Il masse ses tempes du bout des doigts, en proie à une céphalée de tension.

Le lendemain, Samuel et son épouse arrivent plus tôt au travail après avoir reçu un appel de Mathieu. Il semblerait qu'en dépit de sa santé de fer, Gabriello soit souffrant depuis son réveil. L'énumération de ses symptômes laisse croire qu'il s'agirait d'un mal bénin, mais le médecin préfère s'en assurer. À peine a-t-il pénétré dans le canyon, qu'il tombe nez à nez avec Michel.

— En quel honneur êtes-vous encore une fois arrivé à l'avance ? s'exaspère-t-il. Jerico vous avait pourtant fixé un horaire de travail strict : vous commencez à treize heures, pas une minute plus tôt. Mathieu n'aurait pas dû vous laisser entrer.

Samuel va dans son bureau pour y récupérer son matériel d'auscultation. Déjà, il commence à regretter l'acte de générosité qui l'a amené à s'encombrer du vieil entêté.

— Je suis confus, lui répond Michel en le suivant aux basques.

— Il ne manquait plus que ça ! Allez donc prendre un peu d'air dans la cour. De cette manière, vous n'importunez personne et ça vous fera le plus grand bien.

Le docteur Paradis fait la sourde oreille et talonne le directeur jusque dans la grotte, où Gabriello est étendu sur son hamac, emmitoufflé sous sa couverture en laine. Samuel remarque son regard hagard et son corps tendu. Par respect pour le biologiste, le gaillard s'exprime en français en frottant ses yeux.

— Qu'est-ce qu'arrive ? Je vois bizarre.

— Tu as mal aux yeux ? s'informe Samuel.

Ce dernier allume sa lampe de poche pour éclairer les globes oculaires de son pensionnaire. Leur membrane interne réagit normalement au stimuli.

— Mal ? Non.

— Ta vision serait-elle floue, dans ce cas ?

— Non. Bizarre.

— Distordue, peut-être ?

— Eh bien... bizarre.

Exaspéré, Michel lève les yeux au ciel.

— Que veux-tu dire par *bizarre* ? tente de comprendre Samuel.

— Bizarre, répète Gabriello.

Il est inutile de le questionner davantage, au risque d'obtenir des réponses tout aussi hermétiques. Analyser ne fait pas partie des plus grands talents du nomade. Sa tension artérielle est bonne, de même que sa respiration et sa température corporelle. Souffrirait-il d'un trouble neurologique ? Samuel effectuera des tests plus approfondis en cours de journée, mais il présage qu'un peu de repos soulagera son patient de ces désagréments.

— Dites-moi que n'est rien grave, supplie Gabriello.

— Ce n'est rien de grave, le rassure le docteur Paradis d'une voix monocorde.

—Taisez-vous ! s'impatiente Samuel en rangeant son stéthoscope dans son étui. Vous n'êtes pas médecin. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi vous traînez encore ici alors que vous devriez être dehors comme je vous l'avais recommandé, ou mieux encore : dans votre appartement.

—Je suis confus, insiste le biologiste.

—J'avais bien entendu quand vous me l'avez dit la première fois, mais vos inconforts de vieillard ne m'intéressent pas. Vous n'êtes tout de même pas venu au Québec pour obtenir un avis médical.

—Vous ne saisissez pas... la machine déraile.

—La machine ?

Il faut quelques secondes à Samuel avant de comprendre qu'il est question du portail. Il blêmit en imaginant les mille bêtises que l'assistant aurait pu commettre.

—Michel, qu'avez-vous fait ?

Penaud comme un adolescent qui a accidenté la voiture familiale, le chercheur baisse la tête.

—J'ai oublié de retirer le fusible, hier.

—Toute la nuit ? hoquette Samuel, les yeux exorbités. Voulez-vous dire qu'à la première occasion, vous avez laissé le portail allumé pendant plus de dix heures consécutives ?

—Dix-huit heures et demie pour être plus précis. Je souffrais d'un de ces maux de crâne, vous comprenez ?

Samuel dévale l'escalier comme si l'alerte d'incendie venait de s'activer. Un frisson de terreur parcourt son échine pendant la brève seconde où, la main sur la poignée, il ouvre le battant tout en redoutant ce qu'il trouvera de l'autre côté. Il se fige sur le seuil, le souffle coupé. Le film photonique-quantique, d'ordinaire indolent, a l'apparence d'une tempête de vagues ténébreuses. Son ressac prend naissance au milieu, se gonfle d'énergie et se fracasse contre

le cerceau métallique, qui frémit sous les assauts répétés. *Il ne va tout de même pas exploser...* panique Samuel, qui n'ose s'approcher davantage. Des corpuscules jaillissent par centaines de la surface, projetés dans toutes les directions, avant de s'écraser contre les murs et le plancher. Les fioles et les béchers, alignés sur les tablettes, s'entrechoquent les uns contre les autres sous la vibration.

— Michel, je ne peux pas le croire... c'est terrible...

— Je suis confus d'avoir commis une erreur pareille. J'aurais dû penser à retirer ce satané fusible. Avanelle m'avait pourtant prévenu...

Il est trop tôt pour déterminer si ce chaos peut être bridé. Samuel se tient debout devant sa création devenue incontrôlable, comme un touriste face à la jungle meurtrière. Les néons au plafond dégagent une lumière ternie, comme s'ils étaient affectés par un magnétisme obscur. Le directeur saisit aussitôt que plus personne n'est en sécurité au Centre de Séjour.

— Évacuons la bâtisse ! ordonne-t-il.

Les deux hommes courent à l'étage supérieur. À peine ont-ils regagné le canyon qu'un hurlement déchire leurs tympans. En pyjama et le regard fou, Jerico sort de sa chambre. Autour d'elle, les nuances émeraude des végétaux adoptent une teinte grisâtre, lugubre. Le doux clapotement de la fontaine, qui d'ordinaire caresse l'oreille, s'est amplifié et rugit à présent comme une cascade. La jeune femme cligne des paupières, puis frictionne ses bras aux poils hérissés. Une impression de déjà-vu.

— Ma petite ! Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiète Michel.

Ignorant le vieil homme, Jerico s'agrippe plutôt à Samuel.

— Je ne veux pas partir, docteur !

— Viens, Jeri ! s'exclame Samuel en l'empoignant par le bras pour l'inciter à se diriger vers la réception. Nous devons sortir d'ici au plus vite !

Alertée par les cris, Hélène se précipite hors du coin dîner pour aller à la rencontre des autres, suivie de près par Gabriello, qui vacille en se tenant au mur.

— Nous discuterons plus tard, les presse Samuel. Tout le monde dans le stationnement, toi y compris, Jeri.

— Il est hors de question que je bouge d'ici ! Elle ne me prendra pas si je reste sur place.

— De quoi parles-tu ? Dépêche-toi ! Ceci n'est pas une simulation, nous devons évacuer la bâtisse de toute urgence ! Il n'y a pas de temps à perdre.

— Vous ne la sentez donc pas ? s'étonne la chimiste. Vos oreilles ne vous renvoient-elles pas des sons altérés et la lumière ne vous paraît-elle pas inhabituelle ? Comment les humains peuvent-ils manquer à ce point de sensibilité ? La faille est revenue. Je perçois sa présence, je la hume... mais bon sang, je n'arrive pas à la voir ! Comment fuir quelque chose qui nous échappe ?

Un frisson parcourt le corps de la non-humaine. Celle-ci regarde dans toutes les directions, à la recherche d'une altération dans l'espace-temps susceptible de la happer d'un instant à l'autre, mais elle n'est entourée que par ce décor familier salit par la proximité de la faille erratique. Elle braque ses yeux apeurés dans ceux de Samuel. S'il fallait qu'elle le perde encore une fois...

— Je refuse de vivre le même drame qu'Amanda, proteste-t-elle. Ce voyage intermondes, je n'en veux pas. Pour une fois, je souhaite avoir le choix, décider de ma vie, et c'est près de vous que je désire rester.

Les données s'empilent dans l'esprit de Samuel, jusqu'à ce qu'il reconnaisse l'incroyable. Cette impression étrange qu'il a ressenti dans le laboratoire, l'éclat dénaturé que les néons semblaient projeter dans la pièce, tout ceci résultait d'une distorsion créée par les molécules en effervescence. Auraient-ils réussi ? La bévue de Michel leur aurait-elle fourni l'accès aux voyages intermondes ?

— Je crois... que ça provient du portail, suppose le docteur Ménard. Par la faute de Michel, la machine est hors de contrôle et peut exploser d'une minute à l'autre.

La chimiste ouvre des yeux mi-effrayés, mi-ébahis. Elle hésite entre accourir au laboratoire et se sauver à toutes jambes.

— Monsieur Ménard, on doit y aller ! lâche Michel.

— Emmenez Hélène, Jerico et Gabriello à l'extérieur, décide Samuel.

— Vous n'allez tout de même pas retourner en bas ! s'écrit le biologiste. Pauvre fou ! C'est du suicide !

— Depuis quand vous soucieriez-vous de moi ?

— Vous avez vu cette chose, vous aussi ! Elle va vous bouffer si vous vous en approchez.

Samuel a horreur de se l'avouer, mais il s'estime le seul responsable de leurs malheurs. C'est lui qui a assemblé cette machine infernale et qui a invité l'écervelé qui a commis la bêtise de la laisser allumée trop longtemps. Il doit en assumer le fardeau, même si cela le mènera à sa perte.

— Je dois y aller, s'entête-t-il. Si tout se déroule pour le mieux, je vous rejoindrai dans le stationnement et tout ceci n'aura été qu'une fausse alerte.

Hélène lui jette un regard terrifié et se serre contre lui. Il presse ses lèvres contre les siennes, le temps d'un bref baiser.

—Suis Michel, ma chérie. Je te promets d’être prudent.

—Non, Sam... pleure Hélène en secouant la tête.

Samuel repousse doucement sa femme en la suppliant du regard d’obtempérer. Il ne supporterait pas l’idée qu’il lui arrive quoi que ce soit par sa faute. Hélène étouffe un sanglot et se sépare de lui.

—Hélène jolie, intervient Gabriello en la saisissant la main. Viens.

La malheureuse suit le gaillard à contrecœur et les deux courent vers l’extérieur. Ils ne remarquent pas que Jerico, restée derrière, s’accroche toujours à Samuel avec un air résolu.

—Si vous vous approchez du danger, je le ferai avec vous, avise la chimiste. Vous avez construit ce portail en vous basant sur mes théories. De ce fait, je suis tout aussi responsable de notre malheur que vous.

Être exilés dans l’autre monde. Mourir désagregés. Est-ce l’un de ces sorts qui les attend là-bas ? Malgré son angoisse, Samuel est reconnaissant envers ce petit bout de femme courageuse aux yeux experts qui tient à évaluer la situation avec lui. Ensemble, ils descendent les marches menant à l’étage inférieur, là où, par la porte ouverte du laboratoire, ils voient le cerceau métallique se faire agresser par les vagues infernales. L’oppression qui compressait les poumons de Jerico frôle l’intolérable ; c’est à peine si un filet d’air parvient à s’infiltrer dans sa gorge nouée. Le monstre est là, devant elle. Le briseur de vie. Le seul kidnappeur contre lequel on ne peut pas lutter. L’envie de fuir crée des fourmillements dans les jambes de la jeune femme, mais elle se force à rester sur place.

—Je dois me rendre jusqu’à la machine pour retirer le fusible, informe Samuel.

Sa collègue tourne des yeux catastrophés dans sa direction, mais resserre sa poigne sur lui. Elle le suivra, où qu'il aille. L'un et l'autre pénètrent dans la pièce. Telles des étoiles filantes maudites, les corpuscules passent de chaque côté de leur tête, puis s'écrasent sur leurs bras et leur chandail. Au point de contact, les fibres de leurs vêtements fondent. Jerico et Samuel avancent d'un pas, avec l'impression de s'approcher de la surface du soleil. Le docteur grimace sous la douleur alors que les postillons du diable lui brûlent les joues. Une odeur de roussi agresse leurs narines, odeur qui émane de leurs cheveux et de leur peau. Leur cœur bat à tout rompre dans leur poitrine. Ils avancent encore. À leur gauche, un papier s'enflamme sur le bureau de travail. Un autre pas. Ils sentent la vibration, de plus en plus puissante, se répercuter dans leurs chevilles, leurs genoux, ainsi que dans leur cage thoracique. Les verreries s'entrechoquent les unes contre les autres.

Le regard de Samuel croise celui de Jerico. Il voit, dans les yeux de cette dernière, l'issue fatale qui les guette. Leur trajet vers le portail sera sans retour. La voix de la femme des falaises tremble quand elle dit :

— Dans ce monde-ci, dans le mien ou dans la mort, je veux être à vos côtés.

Samuel la serre dans ses bras. Une dernière étreinte. Un dernier baiser sur le front. Une autre étincelle vient brûler sa tempe.

— Vous aurez toujours été mon inspiration, madame Cleere.

Jerico lui envoie un sourire triste, désillusionné. L'instant d'après, ils avancent encore vers le chaos.

Et, soudainement, le noir se referme autour d'eux.

Chapitre 38

Samuel aurait cru que le voyage intermondes le catapulterait dans un univers de sensations nouvelles et disparates, comme le frottement de l'air contre sa peau pendant que son corps parcourt des distances inimaginables en quelques secondes, ou le rayonnement aveuglant d'une myriade d'astres défilant tout autour de lui. Il ne perçoit pourtant rien, sinon la poigne de fer de Jerico sur son torse et le sol sous ses pieds. *Le sol*, se répète-t-il mentalement avec un certain étonnement, en se rendant compte qu'une surface plane subsiste sous ses semelles. Ses yeux s'habituent à l'obscurité et apprivoisent l'environnement, constitué de bureaux de travail, de microscopes, de verrerie et, juste devant, du portail coupé de son alimentation électrique.

— Nous sommes restés, soupire-t-il avec un soulagement infini.

Jerico ouvre les yeux, regarde tout autour d'elle et en vient à la même conclusion.

— Voulez-vous m'expliquer ce qui s'est produit ? gémit-elle.

— Hé ! Vous, en bas ! crie le docteur Paradis du haut de l'escalier. Est-ce que tout est rentré dans l'ordre ?

— Michel, que se passe-t-il ? Je croyais que vous deviez vous mettre à l'abri dehors avec Hélène et Gab.

— En fait, j'ai changé d'idée. Allons, vous me connaissez... Moi et les consignes... J'ai plutôt décidé de suivre le conseil de votre tendre moitié et d'éteindre le fusible qui alimente le sous-sol. Le colosse m'a indiqué l'emplacement du panneau électrique. Alors ? Est-ce que ça a marché ? La machine est-elle toujours dérégulée ?

Pour une fois, le biologiste a bien agi. Faute d'alimentation, les particules palpitent avec une vigueur diminuée et les étincelles, invisibles dans l'obscurité, ne tarderont pas à cesser de jaillir.

—Non, c'est bon. Tout va rentrer dans l'ordre.

Samuel s'accroupit et, à tâtons, trouve le caisson métallique en dessous duquel il retire le fusible. Dès lors, sa respiration reprend un rythme normal. Le monstre est bel et bien maîtrisé. Au signal de ses supérieurs, Michel réenclenche le disjoncteur, et les tubes allogènes éclairent à nouveau le laboratoire. Appuyée sur l'îlot, Jerico presse sa main contre son cœur, les yeux fermés et le souffle court. Une fois calmée, elle se retourne pour ouvrir son cahier de notes.

Énorme erreur. La voilà trop concentrée pour remarquer le bombement qui déforme tout à coup le centre du film photonique-quantique. Comme une bulle d'air qui éclate sur une mare de pétrole, la surface s'éventre pour libérer une parcelle ténébreuse qui fonce si vite vers la non-humaine, qu'elle déjoue pratiquement la perception oculaire. Jerico cambre le dos sous l'effet d'une brûlure fulgurante, pire que celle du *taser* de Michel, qui lui donne l'impression de lui éclater l'omoplate. Ses genoux fléchissent, et elle s'affale sur le plancher, prise de convulsions. Une autre sensation de déjà-vu. Sa souffrance lui ramène des images de sa jeunesse quand, vingt ans plus tôt, un essaim de parasites avait envahi sa falaise. Autour d'elle, ses amis s'écroulaient les uns après les autres, le corps tordu de douleur. Quatre d'entre eux étaient tombés, ce soir-là.

Jerico survivra; elle en est certaine. Son organisme reconnaît le venin dont elle est victime et sait comment le vaincre. L'insecte, de son côté, ondule vers le plafond, pendant que ses antennes explorent le haut des murs pour

trouver une échappatoire. L'exosquelette qui recouvre son abdomen bleuté rappelle celui d'une crevette.

Inquiet de voir sa protégée soumise à une torture qui dépasse ses compétences médicales, Samuel se précipite vers elle pour l'entourer de ses bras. Les spasmes de la pauvre femme diminuent graduellement, pour céder la place à ce qui s'apparente à une paralysie partielle. Ses doigts se crispent, se détendent, et essaient d'agripper le chandail du docteur afin d'entrer en communication avec lui. Elle remue ensuite les lèvres sans exhaler le moindre son. C'est plutôt une mousse verdâtre qui sort d'entre ses dents. Samuel comprend néanmoins son message... Au risque de subir le même supplice qu'elle, il doit se tenir loin de cette créature.

Le médecin repose doucement sa pupille au sol. Après quoi, il saisit une tablette à pince et, le regard rivé sur l'insecte extraterrestre, il étudie ses mouvements pour tenter d'anticiper ses déplacements. L'ennemi rase le haut des murs jusqu'à ce qu'il perçoive à nouveau la présence des deux autres êtres vivants. Dès lors, il fonce à nouveau dans leur direction.

Cette fois, Samuel l'accueille avec un coup de tablette, et la créature va valdinguer à l'entrée de la pièce. Son exosquelette la rend si résistante, que c'est à peine si elle est étourdie. Elle culbute et reprend le contrôle de son corps.

—Tenez-vous loin... gémit une voix derrière le dos de Samuel.

Le médecin suit l'insecte des yeux, dans l'attente d'une nouvelle offensive. Jerico s'adresse une seconde fois à lui, cette fois avec une intonation plus pressante.

—Tenez-vous loin... de moi !

Étonné, Samuel se tourne vers elle. Ayant retrouvé l'usage de ses facultés motrices, Jerico s'est redressée sur

son séant. Elle plaque ses avant-bras contre son front et empoigne ses cheveux à pleines mains. Ses veinules externes semblent former les motifs d'un bouclier qui la protège de l'ennemi. Samuel plisse les yeux quand il remarque un détail qui le perturbe ; les sillons bleuâtres, sur les membres supérieurs de sa pensionnaire, donnent l'impression de vibrer. Une bulle apparaît sur son épiderme, se gonfle, puis éclate pour céder la place à de nouvelles. Le docteur Ménard est sidéré devant ce phénomène. La peau de son assistante est en ébullition !

— Mettez-vous à l'abri ! grince cette dernière entre les dents.

Samuel a tout juste le temps de se cacher derrière le coin de la bibliothèque que déjà, des jets de gouttelettes jaillissent des avant-bras de la non-humaine. Murs, microscopes et cahiers de notes, tout est vaporisé par ce souffle grisâtre. Au contact de la substance extraterrestre, les papiers se ratatinent en craquetant, avant de prendre la forme de boulettes torturées. Sous l'effet d'une intense chaleur, le plastique de l'imprimante luit, fond, puis ne devient plus qu'une flaque sur le bureau. Des étincelles explosent hors du verre d'eau que Jerico avait laissé sur l'îlot. Autour d'elle et de son protecteur, tout craque, pétille et se liquéfie.

Au terme d'une quinzaine de secondes apocalyptiques, la terrible brumisation s'amenuise, et prend fin. Abasourdi, Samuel sort de sa cachette pour évaluer les dégâts. Le laboratoire est devenu une zone sinistrée où une multitude de filets de fumée libèrent des émanations acides.

Jerico baisse lentement les bras. De là où giclait la substance toxique, il ne subsiste que des coulisses argentées qui s'assèchent. Les bouillonnements de sa peau ont eux aussi cessé, pour faire place à des tissus cicatriciels.

La non-humaine envoie un regard navré à son ami. Sous l'emprise du venin, son corps a agi contre sa volonté en faisant étalage de sa force destructrice. Elle se lève et va près de la porte d'entrée. Devant ses pieds, la créature se tord parmi des fragments de cendre, les antennes aussi molles que de la ficelle. Le fluide veinulaire l'a neutralisée. Jerico récupère le verre d'eau, en vide le contenu dans la poubelle, l'essuie contre son chandail et y emprisonne l'insecte. Ils l'étudieront plus tard, à tête reposée. Puis, elle tourne la tête vers Samuel en souriant.

— Insecte, indique-t-elle, le doigt pointé vers sa capture.

Chapitre 39

Gabriello se tient debout dans le laboratoire, vêtu d'un T-shirt respirant de type militaire, d'un manteau en nylon, d'un pantalon en toile et de bottes de randonnée. Le sac à dos suspendu à ses épaules est lourd, même s'il donne l'impression de compter une fraction de ce qu'un nomade a besoin pour la route, soit une tente, des habits de rechange, un couteau multi-usage, un ciré et de la nourriture déshydratée. Il garde également précieusement dans sa poche des photos de ses amis humains, insérées dans une enveloppe en plastique, pour ne jamais oublier ceux qui ont fait partie de sa vie au cours des dix dernières années.

L'apparition de l'insecte, issu tout droit du monde natal de Gabriello et Jerico, a apporté la preuve que le portail fonctionne. Les chercheurs ont par la suite effectué moult essais, jusqu'à être rassurés sur l'innocuité de l'appareil. Non seulement le film photonique-quantique a cessé de réduire en poussière tout ce qui entre en contact avec lui, mais de plus, il est maintenant en mesure de créer une altération dans l'espace-temps, capable de relier un univers à un autre. Et à présent, Gabriello est prêt à faire le grand voyage.

— Nous avons oublié une gourde ! s'exclame Hélène.

Mouvement de troupes : Évelyne, Jerico et Gabriello courent au rez-de-chaussée, puis reviennent quelques minutes plus tard pour fixer un contenant au sac d'expédition. Le nomade renfile son attirail, l'ajuste sur ses épaules et va se poster devant le pare-étincelles qui le sépare du portail.

— Et des lunettes de soleil ! lance Samuel.

Ce type d'accessoire serait un luxe dans le monde où va Gabriello, mais celui-ci laisse tout de même retomber son bagage au sol. Pendant qu'il monte deux par deux les

marches, Samuel fixe dans son esprit l'image de ses foulées vigoureuses. Un souvenir de plus, qu'il chérira jusqu'à son dernier souffle.

Une fois de retour, Gabriello range les lunettes dans l'une des poches de son sac à dos. Un pot en verre ficelé à l'une des sangles contient l'insecte qui a causé l'émoi deux semaines plus tôt. La créature est enroulée sur elle-même, affaiblie par la faim, mais elle recouvrera ses forces quand elle sera relâchée dans son univers.

Le gaillard enfle son bagage pour une énième fois. Le silence s'installe dans la pièce alors que chacun cherche ce qui pourrait faciliter son périple dans l'autre monde. Ou plutôt, une manière de gagner quelques minutes avant son départ.

— Des armes ? questionne Michel. Est-ce qu'il te faudrait des armes pour te défendre ? Armes. Combattre.

Assis sur sa chaise à roulettes, le biologiste illustre ses dires au moyen de coups de poing dans le vide. Pour toute réponse, Gabriello secoue la tête.

Les secondes s'écoulent. Un soupçon d'effarement s'insinue en Samuel en comprenant que les excuses pour retenir Gabriello leur font défaut. Pas déjà... Il est encore trop tôt.

Michel enfle ses lunettes de sécurité, geste imité par Hélène, Jerico, Évelyne, Mathieu et Samuel. Le nomade noue alors la sangle sur son torse, se tourne vers le portail allumé et déplace le pare-étincelles. Une nuée de corpuscules jaillit dans la pièce, jusqu'à ce qu'il referme la protection derrière lui. Dans cette cage métallique qui occupe dorénavant le fond du laboratoire, le non-humain est assailli par des étoiles filantes dont le feu perce de petits trous sur son manteau.

«Tu pourrais rentrer toi aussi», dit-il à Jerico. «Retourner vivre sur les falaises.»

Gagner encore quelques secondes. Oublier la vibration du portail et le monde qui s'étale derrière sa surface frémissante. Jerico tourne un regard vers son cher protecteur, puis vers son amie Hélène, et répond :

«Je préfère rester ici.»

«Tu as sans doute encore de la famille là-bas.»

«C'est possible, mais les gens de mon peuple meurent généralement jeunes. La plupart de ceux que j'ai connus sont sûrement tombés, à l'heure actuelle. J'ai du mal à imaginer ce qui adviendrait de moi si en arrivant là-bas, je découvrais que mon frère et ma sœur jumelle sont décédés. Je verserais toutes les larmes de mon corps. La perte de Samuel et d'Hélène me paraîtrait alors encore plus cruelle. De ce fait, si je dois choisir un deuil, je préfère que ce soit celui d'un monde pour lequel j'ai déjà cessé de pleurer.»

Elle envoie un sourire empli d'espoir à son comparse et ajoute :

«Les nomades, par contre, vivent longtemps. Tu avais laissé derrière toi une amoureuse et des enfants, n'est-ce pas ? Ils auront changé, grandi et voyagé sans toi, mais si tu marches sans t'épuiser, tu finiras par les retrouver.»

Jerico recule d'un pas, jusqu'à ce que ses omoplates touchent au bras de Samuel. La commissure des lèvres de Gabriello s'oriente vers le bas et, pendant un instant, il donne l'impression d'être sur le point de pleurer.

«Tu peux partir l'esprit tranquille», le rassure la chimiste. «J'ai une vie, ici, une famille et un ciel étoilé au-dessus de ma tête. Tout ceci est grâce à toi, à cette fugue qui t'a conduit à Ovsky Research Center. Ce que j'ai de plus précieux, je te le dois.»

Cette fois, Gabriello ne trouve rien à répondre. Il semble horriblement seul derrière le mur grillagé. Jerico sait toutefois que son départ sera synonyme de bonheur. Déjà, elle l'imagine en train de fouler les herbacées de sa lande natale. À peine arrivé, il plissera les yeux pour s'adapter à la luminosité du jour. La distorsion dans l'espace-temps qui lui aura permis ce voyage intermondes aura disparue, et sera reléguée à *l'auparavant*.

Autour de lui s'étendra un univers sauvage au sein duquel il se sentira à sa place. Le cillement des insectes, la caresse du vent, les arômes organiques, tout cela réveillera en lui un bonheur qui fera écho à ses souvenirs d'antan. Spontanément, il marchera sur la plaine. Sa quête solitaire durera quelques jours au terme desquels, avec une joie infinie, il apercevra des gens attroupés devant un feu dans le creux d'un vallon. Gabriello reconnaîtra les étoffes colorées des nomades. Il ira vers eux avec, déjà, la sensation d'appartenir à cette communauté. D'être une partie d'un tout. Ses amis se compteront par dizaines, ainsi que ses conquêtes. Quand, enivrés de bonheur, son peuple et lui visiteront les gens des montagnes, Gabriello détaillera les visages féminins, à la recherche d'une créature identique à Jerico. S'il reconnaît les traits de cette jumelle abandonnée, il ira vers elle. Il posera ses mains sur ses joues et lui révélera que, quelque part dans un monde lointain, sa sœur de vertige vit toujours et coule des jours heureux dans les bras d'êtres chers.

Puis, il reprendra la route sous la pluie et le vent, jusqu'au jour où il croisera les membres de sa famille. Il continuera néanmoins de se présenter sous son nom humain, qui le relie à la vie qu'il a vécu dans son monde d'accueil.

Ces images remplissent aussi l'esprit du nomade, et une lueur empreinte d'anticipation traverse son regard alors

qu'il recule vers le portail. Son sourire est le dernier souvenir que les spectateurs conserveront de lui avant que le scintillement enveloppe son corps. Puis, Gabriello disparaît, emporté par la faille fabuleuse qui le ramènera dans son univers.

Un silence s'installe dans la pièce. Samuel garde le regard sur l'enceinte grillagée dans l'espoir de voir Gabriello s'y matérialiser comme si rien ne s'était produit. L'empêcher de partir. La surface ondoie, insensible à la vie qu'elle vient de happer. Samuel finit par clore les paupières et libérer les larmes qu'il était parvenu à contenir jusque-là. C'est bel et bien définitif. Gabriello a disparu.

Une pression sur sa main lui fait ouvrir les yeux. Debout à sa droite, Hélène lui envoie un sourire triste à travers les sillons qui humidifient ses joues.

—C'était quelqu'un de bien, prononce-t-elle en parlant déjà de Gabriello au passé sans s'en rendre compte.

Dos à ses amis, Jerico s'est approchée du portail. Elle le regarde, hypnotisée par la magie grandiose qui pétillie tel un feu de Bengale. Le cœur de Samuel se serre en la voyant avancer encore d'un pas. Elle plaque les paumes sur le pare-étincelles.

Elle a changé d'idée.

Le directeur du Centre de Séjour repousse sa douleur au plus profond de lui-même en tentant de se convaincre que c'est pour le mieux. Qu'une fois rentrée chez elle, sa protégée l'oubliera vite pour réintégrer sa communauté sur les falaises mortelles où elle dansera les yeux fermés. Un sanglot se fait entendre à sa gauche. Les mains serrées sur sa canne, Michel supplie du regard la non-humaine de résister à l'attraction de la liberté. De ne pas lui ôter sa dernière joie de vivre.

Jerico se tourne vers Samuel. Son visage est noyé de larmes et ses lèvres, gorgées de chagrin, se relèvent pour former un sourire.

— Cher normade... il va me manquer. Le chatolement était fascinant. Beau et terrifiant à la fois... Mais, ces étincelles m'agacent. Juste en traversant le portail, des milliers de petits trous devaient déjà percer le manteau de Gabriello. C'est un problème que je vous propose de corriger.

Jerico se détourne et saisit la tablette à pince pour y inscrire les valeurs émises par l'écran électronique du caisson. Samuel ressent un immense soulagement quand il voit la non-humaine se glisser à nouveau dans son rôle de scientifique. Elle restera auprès d'eux.

— Nous devons nous remettre au travail, signifie-t-elle d'un ton détaché. Le portail fonctionne, mais à sens unique. Ne trouvez-vous pas ça ennuyeux ? Repoussons ses limites et améliorons-le jusqu'à ce qu'une personne dans l'autre monde puisse l'activer à volonté.

— Pourquoi ? demande son interlocuteur d'une voix encore enrouée par l'émotion.

La jeune femme retire ses lunettes de protection. Si, quelques instants plus tôt, ses magnifiques yeux noirs miroitaient de larmes, une excitation à peine contenue les fait maintenant briller.

— C'est pour vous, Samuel, pour votre voyage. Quand cette machine permettra les trajets aller-retour, nous irons rendre visite à Gabriello. Nous pourrions également revoir Amanda, pourquoi pas ? Par la suite, nous reviendrons dans notre bon vieux Centre de Séjour, les bras chargés d'échantillons à analyser et avec plein d'aventures à raconter. Je vous conseille d'acheter des chaussures résistantes, car bientôt, je vous ferai découvrir le monde. *Mon* monde.

